J. PASSY ET A. RAMBEAU

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE

B. G. TEUBNER LEIPZIG - BERLIN

Class 448.64
Book No. 41355

Northeastern University
Library

Presented by Dr. Arthur Burkhard

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE

ASSOCIATION PHONÉTIQUE INTERNATIONALE

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE

MORCEAUX CHOISIS DE PROSE ET DE POÉSIE
AVEC PRONONCIATION FIGURÉE

A L'USAGE DES ÉTRANGERS

PAR

JEAN PASSY ET A. RAMBEAU

PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION

SUR LA MÉTHODE PHONÉTIQUE

QUATRIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

1918

LEIPZIG ET BERLIN

B. G. TEUBNER · LIBRAIRE-ÉDITEUR

Preis ℳ 6.—

PC
2117
P3
1917

SCHUTZFORMEL FÜR DIE VEREINIGTEN STAATEN VON AMERIKA:
COPYRIGHT 1917 BY B. G. TEUBNER IN LEIPZIG

TOUS LES DROITS,
Y COMPRIS LE DROIT DE TRADUCTION, SONT RÉSERVÉS.

A LA MÉMOIRE DE MON AMI

JEAN PASSY

NÉ LE 12 AOÛT 1866,
MORT LE 19 AVRIL 1898.

A. RAMBEAU.

G. Arthur Bernhard
17 March 1952
41355

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Boston Library Consortium Member Libraries

http://www.archive.org/details/chrestomathiefra00pass

Préface

de la deuxième édition (1901)

C'est pour moi un devoir agréable de remercier sincèrement tous les juges compétents qui ont pris la peine d'exprimer par lettre ou dans des journaux philologiques et pédagogiques leur opinion sur la *Chrestomathie*. Sans doute, elle n'a pas plu à tout le monde, ce qui serait bien étonnant. Les auteurs, en écrivant un livre où ils ont essayé de suivre, dans la méthode de l'enseignement linguistique et dans l'étude d'une langue vivante, des routes encore relativement nouvelles, savaient d'avance qu'ils choqueraient des préjugés et dérangeraient des habitudes invétérées, et aussi qu'ils commettraient des fautes et s'exposeraient aux critiques acerbes de ceux qui pensent différemment. Mais malgré toutes les imperfections inhérentes à un tel ouvrage, et malgré toute l'opposition de la routine, la *Chrestomathie* a eu plus de succès qu'ils ne l'avaient espéré. Deux ans après la publication de notre livre (1897), il a fallu penser à en préparer une nouvelle édition. Malheureusement j'ai dû m'en occuper seul, sans l'aide de mon regretté ami et collaborateur Jean Passy. J'aurais du reste entrepris ce travail avec beaucoup moins d'ardeur si son frère Paul Passy, à qui nous avons dédié la première édition de notre livre, n'avait pas promis de m'assister de ses conseils, comme il l'avait déjà fait, et de se charger du soin de surveiller l'impression.

La *Chrestomathie* a fait son chemin en Europe aussi bien qu'en Amérique, où, pour des raisons sérieuses qu'il serait trop long d'énumérer ici, le succès semblait d'abord le plus douteux. Je peux constater avec joie qu'elle n'est pas restée entre les mains des érudits et de leurs élèves dans les séminaires des universités, et qu'elle est entrée dans les classes de l'enseignement secondaire, c'est-à-dire des *colleges* américains, où elle paraît s'établir de plus en plus fermement. Ce dernier résultat est évidemment de la plus haute importance pour l'avenir du phonétisme, et contribuera puissamment, je l'espère, à amener dans l'enseignement scolaire des langues vivantes des améliorations durables et plus étendues.

La vie de la *Chrestomathie* a été trop courte pour permettre dans une seconde édition de très grands changements,

qui pourrraient arrêter ou même mettre en question les beaux résultats obtenus dans les collèges et les écoles. On s'habituera mieux à ce livre, qu'on trouve naturellement étrange au premier abord, s'il se présente encore pendant quelque temps sous la même forme; et il y a aussi grand avantage à ce que les élèves d'une même classe puissent se servir sans inconvénient des deux éditions. Je me suis donc décidé à laisser encore les textes à peu près intacts, et à ne changer que peu de choses dans l'introduction, tout en faisant quelques additions; et je me suis contenté, en général, de corriger rigoureusement toutes les fautes d'impression et de faire disparaître toutes les bévues et erreurs de détail.

J'ai dédié cette édition à la mémoire de Jean Passy, pour indiquer combien la *Chrestomathie* doit au travail, au talent et à l'initiative de mon ami. Des renseignements sur la vie et les œuvres du jeune savant dont nous pleurons la mort prématurée, se trouvent dans deux articles du *Maître Phonétique*, vol. 13, Mai—Juin, 1898, pp. 67—72 (Paul Passy) et des *Neueren Sprachen*, vol. 6, Septembre—Octobre, 1898, pp. 460—462 (A. Rambeau), ainsi que dans la préface écrite par Paul Passy au livre posthume de son frère, *l'Origine des Ossalois* (Paris, Bouillon, 1904).

Massachusetts Institute of Technology, Boston,
décembre 1900.

A. Rambeau.

Préface

de la troisième et de la quatrième édition

J'ai changé et complété plusieurs paragraphes de l'Introduction afin de comparer les sons du français non seulement avec ceux de l'anglais, comme nous l'avons déjà fait dans la première édition, mais aussi avec ceux de l'allemand. Les textes sont restés les mêmes, mais ont été revus avec soin.

Dans la préparation de la troisième et de la quatrième édition, j'ai eu, comme précédemment, l'avantage d'être aidé par les bons conseils de mon ami Paul Passy.

Friedrich-Wilhelms-Universität, Berlin,
mars 1908 et mars 1917.

A. Rambeau.

TABLE DES MATIERES

page

Préface VII

TABLE DES MATIÈRES IX

INTRODUCTION XII

Coup d'œil sur nos principes XIV
Notions de phonétique française XXII
Liste des signes employés XXV
Voyelles XXXI
Tableau des voyelles XXXII
Voyelles orales d'avant XXXIV
Voyelles orales d'arrière XXXV
Voyelles orales d'avant arrondies XXXVI
Voyelles nasales XXXVII
Voyelles faibles XXXIX
Consonnes XL
Voix et souffle XLI
Détail des consonnes XLIII
Tableau des sons français XLV
Tableau des sons anglais XLVI
Tableau des sons allemands XLVII
Assimilation XLVIII
Syllabes L
Accent de force et accent musical LI
Caractères généraux du système phonétique français, anglais et allemand LII
Observations spéciales au présent ouvrage LV
Ouvrages phonétiques et pédagogiques recommandés LVIII
Journaux LXIII

PREMIÈRE PARTIE

Exercices Préliminaires
Prose

Textes en double transcription 2
1. Un oiseau intelligent, Jean Passy, 1866—1898 . 4
2. Une mauvaise farce, Jean Passy 12

Anecdotes linguistiques

3. Ce qu'on croit prononcer n'est pas ce qu'on prononce, Jean Passy 16
4. Langue littéraire et langue du peuple, Jean Passy 16
5. Lafon et l'amateur, Ernest Legouvé, 1807—1903. 18
6. Pas d'*s*! Ernest Legouvé. 20
7. Rhumatisse et exercisme. 22

page

8. Un compliment peu gracieux 22
9. Pataquès 22
10. Nodier et Dupaty 22
11. Poitrine de caleçon, Jean Passy 24
12. Saint-Germain, madame! Jean Passy *(Intonation marquée)* 24
13. Une aventure d'hôtel, Jean Passy 26
14. Trois minutes pour dix francs 28

Amusettes phonétiques

15. Monsieur Sans-souci, etc. 32

Calembours et devinettes

16. La fontaine Dauphine, etc. 32

Contes divers

17. D'où vient l'orage? Jean Passy 38
18. Une repartie un peu vive, Jean Passy 38
19. L'empereur Joseph II et le sergent, *d'après un anonyme* 38
20. Turenne et le valet, J.-J. Rousseau, 1712—1778 . . . 42

Poésie

21. Le petit mousse, *air populaire (chanson de métier)* . . 44
22. Le roi de Savoie, *ronde du Puy* 46
23. La chanson des matelots, É. Souvestre, 1806—1854 . . 48
24. Ma Normandie, Frédéric Bérat, 1800—1855 48
25. La France est belle, Porchat, 1800—1864 50
26. Un spécimen de réclame française. 52

DEUXIÈME PARTIE

Prose

27. La Chanson de Roland et la nationalité française, Gaston Paris, 1839—1903 56
28. Le Roi, Hippolyte Taine, 1828—1893 90
29. La fin de la République jacobine, H. Taine 96
30. Bataille des Pyramides, Adolphe Thiers, 1797—1877 . 104
31. La garde nationale pendant les premiers jours du siège de Paris, Francisque Sarcey, 1828—1899 . . . 112
32. L'homme qui est «dans le mouvement», Émile Faguet, 1847—1916 122
33. Les trois sommations, Alphonse Daudet, 1840—1897 . 132

TROISIÈME PARTIE

Poésie

34. Le corbeau et le renard, Jean de La Fontaine, 1621—1695 144
35. Le corbeau et le renard, Pierre Lachambeaudie, 1806—1872 146

page

36. Le charretier embourbé, La Fontaine 146
37. Le savetier et le financier, La Fontaine. 148
38. L'âne vêtu de la peau du lion, La Fontaine 150
39. Le laboureur et ses enfants, La Fontaine 152
40. Le roi d'Yvetot, Pierre-Jean de Béranger, 1780—1857 154
41. Les oiseaux, Béranger 156
42. Le marquis de Carabas, Béranger 158
43. La Sainte-Alliance des peuples, Béranger 162
44. Mon habit, Béranger 164
45. Adieux de Marie Stuart, Béranger 166
46. Le cinq Mai, Béranger 170
47. Les souvenirs du peuple, Béranger 174
48. Épigramme, Nicolas Boileau-Despréaux, 1636—1711 . 178
49. Trois jours de Christophe Colomb, Casimir Delavigne, 1793—1843 178
50. Souvenir du pays de France, François-René de Chateaubriand, 1768—1848 180
51. Le lac , Alphonse de Lamartine, 1790—1869. 182
52. Sultan, le cheval arabe, Lamartine 186
53. Le pélican, Alfred de Musset, 1810—1857 190
54. Chanson de Barberine, Musset 192
55. Sur une morte, Musset *(Intonation marquée)* 194
56. Tristesse, Musset 196
57. Les deux îles, Victor Hugo, 1802—1885. 198
58. Pour les pauvres, Victor Hugo 200
59. Puisqu'ici-bas toute âme, Victor Hugo 204
60. À quoi bon entendre, Victor Hugo. 208
61. Saison des semailles; le soir, Victor Hugo 208
62. Après la bataille, Victor Hugo *(Intonation marquée)* . 210
63. Un hymne harmonieux, Victor Hugo 212
64. L'idole, Auguste Barbier, 1805—1882 212
65. Appareillage, Joseph Autran, 1813—1877 216
66. Les deux cortèges, Joséphin Soulary, 1815—1891. . . 216
67. Midi, Leconte de Lisle, 1820—1894 218
68. Combat de l'enfant Héraklès, Leconte de Lisle . . . 220
69. Le rendez-vous, Sully-Prudhomme, 1839—1907 222
70. Le vase brisé, Sully-Prudhomme. 224
71. La mort des oiseaux, François Coppée, 1842—1908 . . 226
72. L'un ou l'autre, Coppée 226
73. Il pleure dans mon cœur, Paul Verlaine, 1844—1896. 228

Théâtre

74. Scène du *Bourgeois gentilhomme*, Molière, 1622—1673 230
Association Phonétique Internationale 246
Corrections. 247

INTRODUCTION

No language combines power and harmony with elegance and brevity more successfully than French.

Henry SWEET,
Handbook of Phonetics, p. 127.

1. Ce livre est né de la nécessité d'augmenter constamment la littérature en transcription phonétique. Il est un signe de la marche des idées. Les temps ont bien changé depuis qu'il y a vingt-cinq ans environ, une polémique très vive s'est engagée entre les champions de la méthode synthétique et vivante, dont ce livre est une application, et les défenseurs de la méthode des thèmes, versions, règles grammaticales et orthographiques. On pouvait alors répondre aux arguments des novateurs par un silence méprisant ou quelques agréables plaisanteries sur l'aspect bizarre que présentait la transcription... aux yeux de ceux qui ne la comprenaient pas. Ce n'est plus guère possible aujourd'hui. De plus en plus on reconnaît que les idées défendues jadis par Sayce, Storm, Viëtor, Franke, Sweet, Jespersen, Paul Passy et d'autres, doivent présider à l'organisation des différents degrés de l'enseignement linguistique. On se rend compte que la phonétique élémentaire et pratique est la base nécessaire de l'acquisition correcte des langues vivantes; que la phonétique théorique et une sérieuse étude linguistique sont le fondement indispensable de toute philologie sérieuse. Nous avons assisté dans ces dernières années, surtout dans les pays scandinaves et allemands, à un mouvement de réforme très marqué et très fructueux. Nous ne doutons pas qu'il n'en soit bientôt de même dans les pays de langue romane et anglaise, où déjà la phonétique s'introduit, surtout dans l'enseignement supérieur; et nous n'hésitons pas à dire que l'avenir est aux premiers qui entreront dans une voie où le corps enseignant, malgré toute la force d'inertie de ses

rouages, sera bientôt obligé de se mouvoir, veuille ou non veuille.[1])

2. Notre *Chrestomathie* est destinée aux conférenees pratiques (séminaires) des universités étrangères, à l'enseignement secondaire, public ou privé, et aussi aux étudiants isolés. C'est surtout aux pays de langue allemande et anglaise que nous avons pensé dans cette introduction. Mais sans doute, on pourra s'en servir partout où on apprend l'une ou l'autre de ces deux langues. Quant aux textes, *le Français parlé* de Paul Passy et le présent ouvrage peuvent se compléter. — Les exercices préliminaires (Première Partie) tiennent une place à part. Ils sont naturellement adaptés surtout aux commençants, mais beaucoup moins aux très jeunes élèves qu'aux adultes, et à ceux qui, tout en sachant peut-être assez bien la grammaire et le vocabulaire de la langue littéraire, entreprennent pour la première fois l'étude scientifique de la prononciation française. Du reste l'expérience a déjà montré suffisamment que les textes en double transcription et les anecdotes linguistiques intéressent aussi les étudiants avancés. Ils lisent avec profit même les calembours et les devinettes, où il s'agit en réalité de questions de phonétique assez difficiles et très importantes (liaison, syllabation, accent, durée, etc.). Les autres morceaux, contes divers et poésie, peuvent être utiles aux professeurs qui, sans vouloir se servir d'un second livre, désireraient encore quelques exercices faciles avant de commencer la lecture des textes de la deuxième et de la troisième partie. Voir § 68.

3. Dans notre collaboration, le choix et la transcription des morceaux ont été faits surtout par A. Rambeau; la revision de la prononciation, la notation de l'accent et le soin de l'impression sont surtout l'ouvrage de J. Passy.

4. Nous avons tenu compte des avis d'un certain nombre de nos collègues dont les réponses à une consultation publique sur quelques points délicats ont été publiées dans le *Maître*

---

1) Pour la justification de ces idées, voir la suite de cette introduction et les ouvrages cités dans la bibliographie, pp. LVIII ss.; notamment pour l'historique du mouvement de réforme: Paul PASSY, *Le Phonétisme au Congrès de Stockholm,* et A. RAMBEAU, *Phonetics and 'Reform-Method'* et *On the Value of Phonetics*; et pour l'exposé détaillé des principes: VIËTOR, *Der Sprachunterricht muss umkehren*, FRANKE, *Die praktische Spracherlernung,* SWEET, *The Practical Study of Languages,* BRÉAL, *De l'enseignement des langues vivantes*, et Paul PASSY, *De la méthode directe dans l'enseignement des langues vivantes.*

Phonétique[1]), 1894, pp. 53, 69, 122. Nous devons des remerciements particuliers à M. Paul Passy, qui, après nous avoir frayé la voie par ses livres, nous a aidés dans la correction si difficile des épreuves; ainsi qu'à M. Louis Havet, qui a bien voulu revoir, avec sa haute compétence, les transcriptions grecques et latines de la page 76.

5. Enfin, nous exprimons toute notre obligation à MM. Gaston Paris, Sarcey, Faguet, Daudet, Sully-Prudhomme et Coppée; à M^me^ Taine; à M. Paul Meurice: à la Société propriétaire des œuvres de Lamartine; à MM. Hetzel, Hachette, Jouvet, Dentu, Charpentier et Fasquelle, Lemerre, qui ont bien voulu nous autoriser à reproduire des extraits d'ouvrages dont ils sont les auteurs, les propriétaires ou les éditeurs.

Coup d'œil sur nos principes

6. Nous grouperons les quelques observations que nous voudrions présenter ici autour des six articles qui forment le programme de l'*Association Phonétique Internationale* et figurent sur la couverture de son organe, le *Maître Phonétique.*

7. ARTICLE 1. Ce qu'il faut étudier d'abord dans une langue étrangère, ce n'est pas le langage plus ou moins archaïque de la littérature, mais le langage parlé de tous les jours.

8. On a remarqué bien souvent que les étrangers «parlent comme des livres»; que leur langage, quand il n'est pas absolument incorrect, est guindé et semble pédant.[2]) Rien de plus grotesque que de les entendre débattre une question financière avec un cocher ou causer d'un sujet banal dans des tournures à la Molière, horriblement défigurées par une prononciation barbare: «*Qu'est-ce à dire? Eh quoi! N'est-ce que cela? Il se pourrait!...*» Rien de plus fatigant que de les voir s'embrouiller dans des passés définis et des passés du subjonctif, temps absolument morts dans le parler de l'Ile-de-France, et dont il est par conséquent plus qu'inutile de charger la mémoire des commençants, au détriment de faits essentiels tels que l'emploi correct de l'imparfait, du passé indéfini et du

1) Voir à la bibliographie. Nous citons en abrégé dans cette introduction.

2) Voir comme exemple notre numéro 4, page 16.

présent de l'indicatif. Leur malheur est d'avoir appris le français dans les auteurs du 17e siècle et les littérateurs de celui-ci[1]); ou, plus souvent, dans ces manuels de prétendue conversation qui vous donnent gravement la prose d'il y a deux siècles pour celle d'aujourd'hui.[2])

9. Le langage parlé est d'ailleurs, à toutes les époques, le fondement du langage littéraire, qui est essentiellement la prose usuelle à laquelle s'ajoutent des mots, des formes et des tournures empruntés à d'autres époques ou à d'autres dialectes, avec une syntaxe plus compliquée. Avant d'écrire, les hommes parlaient. Le langage littéraire se confondait à l'origine avec le langage parlé, et ce n'est que peu à peu qu'il s'en est écarté, surtout en conservant des faits, usuels autrefois, mais qui sont morts depuis.

10. Au point de vue pédagogique, le langage parlé est éminemment propre à enseigner le sens ordinaire des mots. Une des différences capitales entre le langage littéraire et celui de la conversation, c'est l'emploi rigoureusement limité et défini, dans ce dernier, des adjectifs et autres qualificatifs. Il en résulte que le contexte suffit souvent à expliquer le sens d'un mot nouveau. Dans une phrase comme celle-ci, par exemple: *Le soleil se lève à l'Est et se couche à l'Ouest,* la connaissance

1) Tout le monde sait que le passé défini et le passé du subjonctif s'emploient encore dans la langue littéraire d'aujourd'hui, l'un très couramment, du moins à la troisième personne, l'autre avec beaucoup de restrictions. Mais il vaut mieux étudier d'abord le langage parlé de la bonne société où ces deux temps n'existent pas plus que dans le parler populaire de la région parisienne. Voir, sur le passé défini, p. 141, note. Il faut que les élèves apprennent à fond, pendant les débuts, seulement les formes et les mots dont on se sert en parlant. C'est aussi la meilleure préparation pour une étude sérieuse de la langue littéraire qui est beaucoup plus difficile et devrait suivre, dans un ordre naturel, celle du langage parlé. — Certains critiques ont cru découvrir que nous méprisons la littérature et le langage littéraire, et que nous recommandons aux étrangers d'apprendre exclusivement les phrases de tous les jours, et de ne lire ni les classiques ni les auteurs modernes!! Voir § 11.

2) Les phrases citées plus haut sont extraites de la 16e édition des *Causeries parisiennes* de Peschier. En voici quelques-unes encore que nous trouvons dans un ouvrage qui contient d'ailleurs de très bonnes choses, la 3e édition du *Notwörterbuch* de Langenscheidt: *Je ne puis faire enregistrer* [au lieu de *Je ne peux pas*]; *Nous avons hâte d'y arriver* [*Nous sommes pressés d'y arriver*]; *Quel en est le prix?* [*Combien ça coûte-t-il?*]; *Hâtez-vous* [*Dépêchez-vous*]; *Il est vrai* [*C'est vrai*]; *Voilà qui est bien débuter!* [*Nous commençons bien!*]

de l'un quelconque des mots principaux permet presque de deviner les autres. Qu'on lise au contraire une pièce littéraire, *Le Lac* de Lamartine, par exemple [page 182], et on verra que le contexte n'explique presque aucun des mots, et suppose au contraire une connaissanee étendue et exacte du vocabulaire et de ses nuances [*L'année a fini sa carrière; les flots chéris; des accents inconnus à la terre; heures propices*, etc.].[1])

11. Il va sans dire que nous ne prenons pas parti ici pour ou contre le langage littéraire, auquel nous faisons, au contraire, dans le présent ouvrage, la part du lion; nous disons seulement que ce n'est pas lui qu'on doit mettre au début de l'enseignement des langues.

12. ARTICLE 2. Le premier soin du maître doit être de rendre parfaitement familiers aux élèves les SONS de la langue étrangère. Dans ce but il se servira d'une transcription phonetique, qui sera employée à l'exclusion de l'orthographe traditionnelle pendant la première partie du cours.

13. Rendons-nous compte d'abord de la façon dont une personne qui est sortie de la première enfance apprend en général la prononciation d'une langue étrangère. Les erreurs sont de deux sortes: mauvaise imitation des sons eux-mêmes; et mauvaise distribution de ces imitations fautives.

14. C'est une tendance générale et d'une extrême importance que de remplacer les sons de la langue étrangère par les sons les plus voisins de la langue maternelle. Le système phonétique de chacun de nous [nous entendons par là l'ensemble des sons qui nous sont familiers] se constitue dans notre enfance; et plus tard l'habitude et la paresse s'opposent à ce que nous l'enrichissions. Tout au plus apprenons-nous les sons qui ont vraiment très peu de ressemblance avec ceux de notre langue, tels que le *ch* allemand et le *th* anglais. Pour les autres non seulement nos organes n'arrivent pas à les reproduire, mais notre perception auditive les identifie inconsciemment avec nos sons à nous.[2]) C'est ce qu'illustrent nos textes **12, 13** et surtout **14.** Et qu'on ne croie pas que nous avons exagéré. La meilleure preuve du contraire, ce sont certaines

1) Sweet, *Practical Study of Languages.*

2) Voir *La dictée phonétique*, par Jean Passy, *Maît. Phon.*, 1894, p. 34.

méthodes pseudo-phonétiques basées sur l'identité des sons anglais et français. On y enseigne par exemple que, pour dire correctement la phrase française *Comme cette ville est belle,* on n'a qu'à prononcer les mots anglais *Come set veal* ʌ *bell;* et que, dans *Jhor, ray vahnt sank ohn, ah lah fahn du mwoah,* il suffit de «prononcer chaque lettre comme en anglais» pour dire correctement *J'aurai vingt-cinq ans à la fin du mois.*[1]) On ne peut pas donner une démonstration plus parlante de ce que nous avons dit.

15. Les effets de cette imitation imparfaite sont de beaucoup aggravés par notre déplorable orthographe. Comment l'élève, même s'il sait prononcer correctement chacun de nos sons, saura-t-il et se souviendra-t-il que le *p* se prononce dans *cap* et non dans *coup*; ou que *è, e, ë, ê, ai, ais, ait, et, est,* etc. etc., représentent tous, dans différents mots, un seul et même son, *è* ouvert; tandis qu'un seul signe, *e* par exemple, peut se prononcer *é* dans *exiger, è* dans *belle, e* (ə) dans *celui,* et dans *beau,* pas du tout? On doute, lorsqu'on rencontre le signe o, si on doit le prononcer ouvert et bref comme dans *botte* (**bɔt**), ouvert et long comme dans *corps* (**kɔːr**), fermé et bref comme dans *pot* (**po**), fermé et long comme dans *pose* (**poːz**). Et, à côté de cette pénurie qui représente quatre nuances bien tranchées par un seul signe, on trouve des dizaines de signes différents pour représenter ce même son: *o, ô, ho, oh, ot, os, oc, au, ault, aulx, eaux,* etc. etc.[2]) Il résulte inévitablement de cette incohérence de la graphie que ces sons déjà mal prononcés sont encore plus mal distribués.

16. Pour remédier à cette double difficulté, deux choses s'imposent.

---

1) La première de ces phrases est extraite de *French in English, or French Phrases Phonetically Formed with Real English Words,* par A. B. Lyman; la seconde de *French Made Easy, Phonetic Method of Learning French,* par Smith. Voir *M. Ph.*, Décembre 1886; 1894, p. 119; aussi 1893, p. 139, et 1898, p. 157; *Die Neueren Sprachen,* II (1894), p. 108. — Pour qu'on se rende compte de l'énormité de ces équivalences, nous transcrivons ici les deux phrases d'abord en français, puis en anglais [prononciation du Sud de l'Angleterre]: kom sɛt̬ vil ɛ bɛl: (**kʌm sèt vijl ei bèl:**); ʒ ɔre vɛ̃tsɛ̃·k ɑ̃ a la fɛ̃ dy **mwɑ** (**dʒɔːərei vɑːnt sæŋk ɔːn ɑː lɑː fɑːn djuw mwɔːɑ**). Notez que, ainsi qu'il sera dit § 43, aucun des sons, même de ceux que nous notons de même, n'est rigoureusement identique dans les deux langues.

2) D'après le néographe Marle, le son *o* [ouvert et fermé] s'écrit de 30 manières différentes; le son *an* de 52; le son è de 55.

D'abord, enseigner correctement chaque son individuellement au moyen des ressources et des procédés que la phonétique scientifique met à notre disposition et dont il sera question au chapitre suivant. Et cela de suite, dès le début du cours; car l'expérience démontre qu'il est infiniment plus facile de prévenir une mauvaise prononciation que de la corriger une fois que l'élève sait déjà s'exprimer couramment.

Puis, représenter chaque son par un signe spécial de façon à ce que l'élève qui a appris tous les sons et leur correspondance avec les signes puisse prononcer à première vue tout mot nouveau sans même l'avoir entendu.

17. ARTICLE 3. En second lieu, le maître fera étudier les PHRASES et les tournures idiomatiques les plus usuelles de la langue étrangère. Pour cela il fera étudier des textes suivis, dialogues, descriptions et récits, aussi faciles, aussi naturels et aussi intéressants que possible. [Les conversations en classe sont comprises dans les dialogues. Bien entendu, l'étude des phrases, la lecture, la conversation doivent s'entremêler avec l'étude des sons.]

ARTICLE 4. Il enseignera d'abord la grammaire inductivement, comme corollaire et généralisation des faits observés pendant la lecture; une étude plus systématique sera réservée pour la fin.

ARTICLE 5. Autant que possible, il rattachera les expressions de la langue étrangère directement aux idées ou à d'autres expressions de la même langue, non à celles de la langue maternelle. Toutes les fois qu'il le pourra, il remplacera donc la traduction par des leçons de choses, des leçons sur des images et des explications données dans la langue étrangère.

ARTICLE 6. Quand plus tard il donnera aux élèves des devoirs écrits à faire, ce seront d'abord des reproductions de textes déjà lus et expliqués, puis de récits faits par lui-même de vive voix; ensuite viendront les rédactions libres; les versions et les thèmes seront gardés pour la fin.

18. La plupart de ceux qui ont étudié une langue par les méthodes ordinaires et qui ont dû ensuite se mettre à la parler, se sont aperçus que ce qui leur manquait, c'était moins les mots

que l'art de les assembler en phrases, le pouvoir de parler. Bien des gens peuvent lire un texte assez difficile, le comprendre, le traduire, tout en étant incapables de demander correctement leur chemin ou un billet de chemin de fer. Ceux qui arrivent à s'exprimer ne le font en général qu'en transportant les tournures de leur langue dans les mots de la langue étrangère.[1])

19. Les études grammaticales ordinaires sont ici de peu de secours. On n'a pas le temps, quand on parle, de penser aux règles; et c'est constamment que nous voyons des étrangers violer toujours à nouveau des règles qu'ils savent sur le bout des doigts. D'ailleurs les grammaires courantes sont incapables, sous ce rapport, d'enseigner grand'chose de bon. On y trouve, en général, à côté de quelques observations justes, des lacunes considérables, un immense amas de subtilités inutiles, parfois fausses; et le peu qui concerne la langue vivante, c'est-à-dire le langage parlé, y est noyé dans une sauce abondante de chinoiseries orthographiques.[2])

20. La grande difficulté, quand on est sorti de la première enfance, c'est d'apprendre à **penser dans la langue étrangère,** et voilà ce qu'aucune grammaire, aucun dictionnaire, aucune version, aucun thème ne peut donner. Nous allons plus loin; nous croyons que la traduction et surtout le thème est le meilleur moyen d'empêcher de pénétrer dans la pensée étrangère. Pour y arriver, il faut s'émanciper de la langue maternelle,

---

1) Voir nos textes **11, 12, 13, 14.**

2) Voir, dans la préface de l'excellente *Grammaire raisonnée de la langue française* de M. L. Clédat, la façon magistrale dont M. Gaston Paris critique les grammaires ordinaires. — Les remarques un peu vives, dans le § 19, ne se rapportent pas, bien entendu, à un grand nombre de livres d'école publiés pendant ces deux ou trois dizaines d'années et écrits sous l'influence des idées de réforme. Sans doute, la grammaire scolaire et soi-disant pratique peut rendre de très bons services, quoique son utilité ne soit pas celle que l'adepte de la méthode classique attribue aux études grammaticales dans l'enseignement linguistique. Nous prétendons qu'on n'**apprend** par la grammaire ni le langage parlé ni même la langue littéraire. Mais «il n'en est pas moins vrai que la connaissance des principaux faits grammaticaux est très utile pour **donner de la sûreté** dans la pratique d'une langue, et surtout presque indispensable pour **retenir** ce qu'on a appris» (Paul Passy, *De la méthode directe*, p. 25). Voir aussi § 22. Il va sans dire que nous ne parlons pas ici de la grammaire scientifique qui a son but et sa valeur à elle et n'a rien à faire avec **l'acquisition** d'une langue étrangère.

véhicule et forme de la pensée nationale à laquelle le thème nous enchaîne. Felix Franke a très bien montré comment la traduction introduit dans l'opération de la parole des complications inutiles qui la ralentissent et l'empêchent. Si en effet, dans notre langue maternelle, nous parlons d'une *chaise*, nous passons directement de l'idée au mot. C'est là qu'il faut en arriver aussi dans la langue étrangère; c'est au concept de l'objet et non au mot de notre langue qu'il faut rattacher le mot étranger. Mais que fait la méthode des traductions? C'est le mot *chaise* qu'elle associe au mot étranger, *chair* ou *Stuhl*; de sorte que l'opération peut se figurer comme suit: *1⁰ idée de chaise*; *2⁰ mot chaise; 3⁰ mot chair* (ou *Stuhl*); au lieu de l'opération beaucoup plus simple et tout à fait parallèle à l'opération qui a eu lieu pour la langue maternelle: *1⁰ idée de chaise*; *2⁰ mot chair* ou (*Stuhl*).

Ceci n'est rien, parce que le mot choisi représente une idée simple et matérielle, identique en toutes langues ou à peu près. Mais si nous envisageons des mots représentant des concepts compliqués, plus ou moins différents dans chaque pays, la difficulté augmente. La traduction, — précieuse ici pour des linguistes déjà forts, parce qu'elle leur apprend à rendre conscientes ces différences, à les analyser et à s'exercer dans l'art si difficile des équivalences de phrase qui est tout l'art du traducteur, — est une véritable trahison au début de l'enseignement, parce qu'elle fausse le sens du mot étranger en paraissant établir une identité qui n'existe pas. Est-il juste de traduire *apprendre* par *learn* et *teach* par *enseigner*? Le sens et l'emploi des mots ne se recouvrent nullement. Ou bien peut-on dire que *love* soit identique à *aimer* et *like* à *me plaire*? En aucune façon. Quelle équivalence établir entre les prépositions et adverbes français et anglais dont les nuances de sens et d'emploi sont si difficiles pour l'étranger? Les mêmes complications se rencontrent dans certains rapports grammaticaux: On désigne *la sœur de lui* par *sa sœur* en français, par *his sister* en anglais, mettant le pronom au féminin dans la première langue, au masculin dans la seconde. Les deux rapports se conçoivent facilement en eux-mêmes; par la conversation habilement dirigée et la répétition, il est facile de créer dans une langue une forte association avec le possesseur, dans l'autre avec l'objet possédé. Mais la traduction embrouille et la règle ne débrouille pas, à preuve les innombrables fautes réciproques des élèves anglais et français.

21. C'est sur ces observations, basées elles-mêmes sur des faits innombrables, que se fondent les articles 3 à 6 de notre programme.

22. Peut-être doutera-t-on de la possibilité d'entrer dès l'abord dans la langue étrangère. Comment des élèves pourraient-ils parler ou comprendre une langue dont ils ignorent les mots? Mais il ne s'agit pas de conversations libres sur des sujets variés. Elles doivent être préparées et graduées. Sans que nous entrions ici dans les détails, on comprendra facilement la méthode que nous avons en vue en examinant les dialogues de STERN[1]) et surtout les excellentes *Leçons de choses de* PASSY-TOSTRUP.[2]) On verra, en étudiant ces dialogues avec les explications qui les précèdent, comment on peut enseigner directement et le plus souvent sans traduction [le geste, de temps en temps une explication dans la langue maternelle suffisent] la plupart des phrases élémentaires et des faits grammaticaux essentiels. C'est en procédant toujours par phrases qu'on évitera d'ennuyer les élèves et de leur bourrer la tête de mots isolés qu'ils ne savent pas comment assembler. C'est par des répétitions fréquentes d'une action accompagnée de la phrase qui la décrit, qu'on les associera fortement, enseignant ainsi à l'élève à penser directement dans la langue étrangère. C'est en faisant sortir inductivement la grammaire des textes étudiés et appris qu'elle deviendra réellement utile et même attrayante; l'élève y verra ce qu'elle est en effet, la généralisation des lois du langage, et non un recueil de dogmes obscurs exemplifiés par des paradigmes alambiqués; et il prendra naturellement l'habitude, si nécessaire pour ses progrès ultérieurs, d'observer, de généraliser, d'abstraire. Peu importe que, par cette méthode qui introduit peu de mots nouveaux et cherche plutôt à en présenter un petit nombre dans leurs diverses fonctions, leurs diverses formes et leurs divers rapports, le vocabulaire reste mince : il s'enrichira plus tard par la lecture. D'ailleurs, pour les besoins usuels et la conversation, un petit nombre de mots suffisent: Franke dit deux à trois mille, pourvu qu'ils soient bien choisis et qu'on les possède parfaitement.

---

1) *Étude progressive de la langue française,* by S. M. STERN and Baptiste MÉRAS; *Studien und Plaudereien*, by Sigmon M. STERN etc., New York, Henry Holt.

2) Voir aussi Jean PASSY, *Teaching Dodges,* dans le *M. Ph.,* 1888, pp. 36 et 42.

Ce qu'il faut tout d'abord, c'est de constituer les cadres phraséologiques dans lesquels entreront peu à peu les mots nouveaux; la base solide d'une étude linguistique sérieuse, c'est ce que Sweet appelle: «A thorough command of a limited number of words».

23. On le voit, la méthode que nous décrivons n'est pas autre chose que la systématisation de la méthode naturelle par laquelle chacun de nous apprend sa propre langue dans son enfance. Mais on comprend aussi qu'elle demande beaucoup de modifications proportionnées à l'âge des élèves. Ces modifications s'imposent au maître surtout lorsqu'il enseigne des adultes ou des enfants dont l'intelligence est déjà développée, et qui savent et même connaissent déjà assez bien leur langue maternelle.[1])

Notions de phonétique française

24. L'alphabet et le système de transcription employés ici sont ceux de l'*Association Phonétique* et de son bulletin, presque universellement adoptés aujourd'hui par les phonéticiens de tous les pays. On trouvera le tableau général des signes avec une courte explication dans l'*Exposé des principes de l'Association Phonétique*, et des développements théoriques dans les *Sons du français* ou la *Petite phonétique* de Paul Passy. Nous nous bornerons ici au strict nécessaire.[2])

---

1) Voir Paul Passy, *De la méthode directe*, p. 9.

2) Nos *Notions* ne suffisent pas pour faire comprendre aux élèves toutes les particularités de la prononciation française et toutes les différences entre les systèmes phonétiques du français, de l'anglais et de l'allemand. Nous conseillons à nos lecteurs d'étudier, à côté de nos remarques, les *Sons du français* ou la *Petite Phonétique comparée des principales langues européennes* de P. Passy ou la traduction anglaise du premier ouvrage par Savory et Jones et, en même temps, la *Kleine Phonetik des Deutschen, Englischen und Französischen* de Viëtor ou les *Elements of Phonetics, English, French and German* de Viëtor-Rippmann. Mais le professeur qui se sert de la *Chrestomathie* dans ses classes, ne peut pas se passer d'une étude approfondie d'un ou de plusieurs des grands ouvrages mentionnés dans la bibliographie, pp. lviii ss. En effet, il lui reste encore beaucoup à faire pour expliquer à ses élèves et leur faire reproduire correctement tous les phénomènes phonétiques que nous avons indiqués par des signes dans les textes. Notre livre doit l'aider dans son travail. Mais le succès dépend toujours de sa propre initiative et de sa propre capacité, et rien ne peut remplacer sa voix. La pratique et la théorie doivent aller ensemble dans l'enseignement phonétique: l'une ne vaut rien sans l'autre.

25. Nous devons dire d'abord quel est le type linguistique, ou, si on veut, le dialecte, *the standard*, que nous avons choisi:

26. Pour le français, c'est le langage usuel de la classe cultivée de Paris, de l'Ile-de-France et des provinces environnantes. Ce qui nous a déterminés à ce choix, c'est l'importance de ce dialecte qui est d'ailleurs la continuation directe de l'ancien parler de l'Ile-de-France devenu notre langue nationale.[1]) C'est aussi qu'il est la langue maternelle de l'un de nous et celle que l'autre a acquise. Nous avons toutefois cherché à normaliser notre prononciation sur quelques points où nous l'avons crue en contradiction avec celle de la majorité. En outre, contrairement à la prononciation de la région parisienne où l'*h* est complètement muet[2]), nous avons cru devoir l'indiquer à titre facultatif, c'est-à-dire en italiques. Nous recommandons aux élèves anglais et américains l'*r* du bout de la langue, complètement disparu chez les Parisiens de naissance, mais bien plus facile pour les Anglo-Saxons que l'*r* de la luette; il se trouve encore aux environs même de Paris et, nous le croyons, dans la plus grande partie de la France. — On pourra comparer la prononciation figurée dans notre livre avec celle de chacun de nous dans nos articles du *Maître Phonétique*.

27. Dans les comparaisons que nous établissons plus loin entre les sons français et anglais, nous avons pris pour type le langage de la classe éduquée du Sud de l'Angleterre. C'est là un pis aller: pour bien faire, il faudrait pouvoir dire à chaque élève quelle différence précise existe entre ses sons à lui et ceux de notre français. Nous savons en effet que dans l'immense étendue où on parle anglais, la prononciation varie d'une façon considérable. Il en est ainsi notamment dans l'Amérique, dont beaucoup d'habitants sont d'origine étrangère et souvent peu anglicisés au point de vue de la langue, même quand ils ont oublié celle de leurs parents. Mais la dialectologie anglaise n'est pas faite; et quoique plusieurs travaux remarquables aient paru sur l'anglais américain[3]) et sur le

---

1) Koschwitz a donné dans l'introduction de ses *Parlers Parisiens* un intéressant historique de la prononciation du français littéraire.

2) L'*h* dit *aspiré* n'est, en Ile-de-France et dans beaucoup d'autres régions, qu'une façon d'indiquer que l'élision n'a pas lieu.

3) Entre autres les articles de Grandgent, avec les remarques de Rambeau, dans les *Neueren Sprachen*, II, 1895.

langage du Nord de l'Angleterre[1]), nous croyons préférable de prendre pour norme, arbitraire mais commode, celui des dialectes anglais qui a fait l'objet des travaux les plus approfondis, surtout de la part de Sweet, Western, Miss Soames et Jones.

En comparant les sons français et allemands, nous avons suivi l'exemple de M. Viëtor et choisi comme type de la langue allemande une variété du *Bühnendeutsch,* de la prononciation dramatique, telle qu'elle paraît dans la récitation de la bonne comédie et du drame écrit en prose. Cette prononciation représente à peu près le langage des gens cultivés du Nord et du centre de l'Allemagne, lorsqu'ils se donnent la peine de parler plus ou moins sans accent local. Elle se trouve sans doute dans un état assez stable partout où se rencontrent des représentants des différents pays formant l'Empire allemand, surtout dans la capitale et dans les *Reichslande.* Mais on peut encore dire aujourd'hui qu'en général, tous les Allemands gardent dans leur prononciation des traces très marquées du langage qu'ils ont appris dans leur enfance.

Il est nécessaire que chaque professeur digne de sa vocation étudie non seulement la phonétique du français, mais tout autant celle de sa propre langue telle qu'il la parle et que la parlent ses élèves. Il faut lui conseiller de faire bien attention aux particularités dialectales qui paraissent dans le langage naturel de ses élèves, et qui ne se trouvent pas dans la prononciation de l'anglais ou de l'allemand que nous considérons comme normale dans ce livre. Car si, comme nous l'avons posé en principe, l'étudiant tend à remplacer les sons de la langue étrangère par ceux qui lui sont familiers, il est nécessaire de connaître ceux-ci, afin de se rendre compte, dans chaque cas particulier, des obstacles à l'acquisition d'une prononciation correcte.

28. Nous donnons ci-dessous la liste de tous les signes employés dans ce livre. Les signes se suivent dans l'ordre alphabétique, les modifications d'une lettre faisant suite à cette lettre elle-même. On a mis en regard les sons allemands, anglais et français les plus voisins, laissant une lacune là où il n'y a aucune équivalence. Il est bien entendu que nous ne voulons pas établir d'identité entre les sons mis en regard. Au contraire, s'ils sont rapprochés, **c'est pour qu'on étudie, avec un soin particulier, les nuances qui les distinguent.**

---

1) Voir Lloyd, *Northern English,* Phonetics, Grammar, Texts, 1899, 2e édition 1908, Leipzig, Teubner.

Liste des signes employés

Français		Anglais		Allemand	
a	p*a*tte, p*a*rt - **pat, pa:r**	ai	h*igh* - **hai**		
		au	h*ow* - **hau**		
		æ	m*a*n, p*a*t - **mæn, pæt**		
		ʌ	b*u*t, *o*ne - **bʌt, wʌn**		
ɑ	p*as*, p*a*sse - **pɑ, pɑ:s**	ɑ:	p*ar*son, p*ar*t - **pɑ:sən, pɑ:t**	ɑ:	K*ah*n - **kɑ:n**
				à	k*a*nn - **kàn**
				ɑi	B*ei*n - **bɑin**
				ɑu	B*au*m - **bɑum**
ã	t*ant*, t*an*te - **tã, tã:t**				
b	*b*eau, ro*b*e - **bo, rəb**	b	*b*ow, ro*b* - **bou, rɔb**	b	*b*ei - **bai**
d	*d*ais, fa*d*e - **dɛ, fad**	d	*d*are, fa*d*e - **dɛ:ə, feid**	d	*d*a - **dɑ:**
		ð	*th*ose - **ðouz**		
e	d*é*, génie - **de, ʒe·ni**	ei	d*ay* - **dei**	e:	B*ee*t - **be:t**
		è	d*ea*d - **dèd**[1])	è	B*e*tt - **bèt**[1])
ɛ	f*ai*t, f*ai*re - **fɛ, fɛ:r**[2])	ɛ	f*a*re - **fɛ:ə**	ɛ:	B*ä*r - **bɛ:r**
ẽ	t*ein*t, t*ein*te - **tẽ, tẽ:t**				

1) (è), en anglais et en allemand, est une voyelle brève et relâchée (*wide*), moins ouverte que (ɛ), plus ouverte que (e); voir aussi (ì), (ù) en anglais et en allemand, et (ò), (ø̀), (ỳ) en allemand.

2) Pour le (è) français, intermédiaire entre (e) et (ɛ), en syllabe faible, p. e. (mè**ʃ**ã) = (me**ʃ**ã) *méchant*, (mè·**sj**ø) =(me·**sj**ø), (mɛ·**sj**ø) *messieurs*, (lèzɔm) = (lezɔm), (lɛzɔm) *les hommes*, voir § 41 et l'anecdote n° 5 avec la note, p. 20.

Français		Anglais		Allemand	
ə	mesure - məzy:r *le* père - ləpɛ:r	ə	meas*ure* - **mèʒə** *a*bout - ə**baut**	ə	Gab*e* - **gɑ:bə** G*e*bot - gə**bo:t**
		ə:	f*ur*, b*ir*d - **fə:, bə:d**		
f	*f*aux, sau*f* - **fo, so:f**	f	*f*oe, sa*f*e - **fou, seif**	f	*f*iel, lie*f* - **fi:l, li:f**
g	*g*ai, do*gue* - **ge, dəg**	g	*g*ay, do*g* - **gei, dòg**	g	*g*ut - **gu:t**
h	*h*asard - haza:r[1])	h	*h*azard - **hæzəd**	h	*H*and - **hànt**
i	s*i*te, ass*i*se - **sit, asi:z**	ij	s*ea*t - **sijt**	i:	B*ie*ne - **bi:nə**
		ì	s*i*t - **sìt**	ì	b*i*n - **bìn**
j	*y*ole, pa*y*er - **jɔl:**, pɛje trava*il*, b*i*en - trava:j, **bjɛ̃** p*i*ed - **pje**	j	*y*es, on*i*on - **ès**, ʌnjən v*i*ew, f*ew* - **vjuw, fjuw**	j	*j*a, Un*i*on - **ja:**, u:n**jo:n** Kog*n*ak - **kònjàk** Nat*i*on - nàtsjo:n
k	*c*anne, ba*c* - **kan:, bak**	k	*c*an, ba*ck* - **kæn, bæk**	k	*k*ann, *k*e*ck* - **kàn, kèk**
l	*l*ong, pou*le* - **lɔ̃, pul:** tab*le* - **tablə, tabl̥**	l	*l*ong, pu*ll* - **lòŋ, pùl:** tab*le* - **teibl**	l	*l*ang, Nu*ll* - **làŋ , nùl** Taf*el* - **ta:fəl, ta:fl**
m	*m*ot, ho*mme* - **mo, ɔm:** pris*me* - **prismə, prism̥**	m	*m*ow, na*me* - **mou, neim** pris*m* - **prìzm**	m	*m*ein, Ka*mm* - **main, kàm** At*em* - ʔa:təm, ʔa:tm
n	*n*atte, ca*nne* - **nat, kan:**	n	*gn*at, ca*n* - **næt, kæn**	n	*n*ein, ka*nn* - **nain, kàn**
ɲ	o*ign*on, si*gne* - ɔɲɔ̃, **siɲ:**	nj	o*ni*on - ʌnjən	nj	U*ni*on, Kog*n*ak - u:n**jo:n, kònjàk**
		ŋ	si*ng* - **sìŋ**	ŋ	Di*ng* - **dìŋ**

1) (h), le soi-disant «*h* aspiré», peut être omis partout où nous l'avons marqué dans nos textes. Il manque comme son normal au langage parisien, et il n'existe régulièrement que dans la prononciation de certaines provinces comme la Lorraine, la Normandie, la Gascogne, le Béarn. Voir Paul Passy, *Les Sons du français*, §§ 215, 216.

Français		Anglais		Allemand	
		ö	fell*ow* - **fèlö**[1])		
o	s*o*t, d*o*se - **so, doːz**[2])	ou	s*o*, d*o*ze - **sou, douz**	oː	s*o*, S*oh*n - **zoː, zoːn**
				ò	S*o*nne, *o*ffen - **zònə, ʔòfən**
				òi	B*äu*me - **bòimə**
ɔ	n*o*te, b*o*rd - **nɔt, bɔːr**	ɔː	b*a*ll, b*oar* - **bɔːl, bɔːə**		
		ò	kn*o*t - **nòt**		
		ɔi	b*oy* - **bɔi**		
õ	r*ond*, r*on*de - **rõ, rõːd**				
ø	cr*eux*, cr*eu*se - **krø, krøːz**			øː	S*öh*ne, schön - **zøːnə, ʃøːn**
				ò	können, *ö*ffnen - **kønən, ʔòfnən**
œ	n*eu*f, n*eu*ve - **nœf, nœːv**				
œ̃	*un*, *hum*ble - **œ̃, œ̃ːblə**				
p	*p*asse, ca*p* - **paːs, kap**	p	*p*ass, ca*p* - **paːs, - kæp**	p	*P*aß, a*b* - **pàs, ʔàp**
r	*r*ose, bo*rd* - **roːz, bɔːr**	r	*r*ose - **rouz**	r	*R*ose, Moo*r* - **roːzə, moːr**
	poud*re* - **pudrə, pudr̥**		he*re* and there - **hiːərənðɛːə**		Pulv*er* - **pùlfər**
	(*r* lingual)				
ʀ	*r*ose, bo*rd* - **ʀoːz, bɔːʀ**			ʀ	*R*ose, Moo*r* - **ʀoːzə, moːʀ**
	poud*re* - **pudʀə, pudʀ̥**				Pulv*er* - **pùlfəʀ**
	(*r* vélaire)[3])				

1) (ö), au lieu de (ou), inaccentué, en anglais, est une voyelle mixte ou moyenne, comme (ʌ), (ə), (əː), (ü); voir § 31.

2) L'(ó), dans les vers de la *Chanson de Roland,* p. 72 et suivantes, est un (o) très fermé, voisin de (u).

3) Dans les textes, nous avons marqué partout (r), laissant chacun libre d'interpréter comme il lui plaît par (ʀ) ou (r). Les auteurs emploient toujours (ʀ). Voir aussi les remarques sur (r) §§ 26, 38, 50.

Français		Anglais		Allemand	
s	*si*, *sauce* - **si**, **soːs**	s	*sea*, *sauce* - **sij**, **sɔːs**	s	*S*phäre, Moo*s* - **sfɛːrə**, **moːs**
ʃ	*ch*ou, ha*che* - **ʃu**, **haʃ**	ʃ	*sh*oe, ha*sh* - **ʃuw**, **hæʃ**	ʃ	*Sch*uh, ra*sch* - **ʃuː**, **rɑ̀ʃ**
t	*tôt*, pa*tte*- **to**, **pat**	t	*t*oe, pa*t* - **tou**, **pæt**	t	*T*or, ha*t* - **toːr**, **hɑ̀t**
		θ	*th*ought - **θɔːt**		
		ü	val*ue* - **vælju**		
u	po*u*le, co*ur* - **pulː**, **kuːr**	uw	p*oo*l - **puwl**	uː	M*u*t, d*u* - **muːt**, **duː**
		ù	p*u*ll - **pùlː**	ù	M*u*tter, H*u*nd - **mùtər**, **hùnt**
w	*ou*i, bois - **wi**, **bwɑ**	w	*w*e, *w*itch - **wij**, **wìtʃ**		
	poids - **pwɑ̊**		t*w*ine, *wh*ich - **twɑ̊in**, **ẁìtʃ**		
v	*v*in, ca*ve* - **vɛ̃**, **kaːv**	v	*v*ine, ca*ve* - **vain**, **keiv**	v	*W*ein, *w*as - **vɑin**, **vàs**
				ʊ	Sch*w*ester, *Q*ual - **ʃʊèstər**, **kʊɑːl**
y	p*u*, p*ur* - **py**, **pyːr**			yː	H*ü*te, k*üh*n - **hyːtə**, **kyːn**
				ỳ	H*ü*tte, S*ü*nde - **hỳtə**, **zỳndə**
ɥ	h*ui*t, b*ui*s - **ɥit**, **bɥi**				
	p*ui*s - **pɥ̊i**				
z	*z*èle, ro*se* - **zɛlː**, **roːz**	z	*z*eal, ro*se* - **zijl**, **rouz**	z	*S*ee, Ro*se* - **zeː**, **roːzə**
ʒ	lé*g*er, â*ge*- le·**ʒe**, **aːʒ**	ʒ	lei*s*ure, a*ge* - **lèʒə**, **eidʒ**	ʒ	*J*ournal - **ʒùrnɑːl**
ʔ	(Coup de glotte) [1]			ʔ	der *A*dler, *e*in - dər **ʔɑːdlər**, **ʔɑin**

1) Très rare en français. Employé seulement p. 80, l. 4; p. 86, l. 2; p. 124, l. 4 et 8.

◡ Ce signe, placé sur une voyelle, indique qu'elle forme l'élément faible d'une diphtongue dont la voyelle qui précède ou suit est l'élément fort. Employé pp. 72 ss., pp. 236 ss., et § 51 p. XLVIII, l. 1.

° La *dévocalisation* (ou *dévoisement*)[1]) est indiquée par un (°) au-dessus ou au-dessous de la lettre: b̥, d̥, g̊, j̊, l̥, m̥, n̥, r̥, q̊, ɣ̊, ẘ, z̥, ʒ̊. Il faut distinguer plusieurs cas de dévocalisation que nous marquons tous du même signe:

1° la dévocalisation des consonnes vocaliques (ou voisées) causée par l'assimilation, avant ou après une consonne soufflée (ou dévoisée),

a) celle de (b), (d), (g), (v), (z), (ʒ), (j), par assimilation régressive, p. e. (ʒ̊sə = ʒə sə) *je sais*, et celle de (v), par assimilatiou progressive, dans (**ʃɣ̊al** = **ʃəval**) *cheval*,

b) celle de (w), (q), (j), par assimilation progressive, p. e. (**pẘa**) *poids*,

c) celle de (r) ou (ʀ), (l) et des consonnes nasales, par assimilation régressive, et de (r) ou (ʀ), (l), (n), aussi par assimilation progressive, p. e. (**aṛk**) *arc*, (**pṛɛ**) *près*, (*haṇtɔ̃*) *hanneton*, (nutṇɔ̃) *nous tenons* [voir §§ 46, 52, 53];

2° la dévocalisation de (l), au lieu de (lə), *le*, et de (r) ou (ʀ), au lieu de (rə) ou (ʀə), *re*, après une consonne, et de (m), au lieu de (mə), *me*, après une consonne soufflée, à la fin d'un groupe d'énonciation, avant une pause, ou à la fin d'un mot, à l'intérieur d'un groupe, avant une consonne, p. e. (**tabl̥**), au lieu de (**tablə**), *table*, (**pudṛ**), au lieu de (**pudrə**), *poudre*, (**prisṃ**), au lieu de (**prismə**), mais (**prizm**) ou (**prizmə**), *prisme*, [voir § 46];

3° la dévocalisation complète des voyelles et des consonnes

---

1) Voir §§ 44—46, et §§ 52—53. — La vocalisation et la dévocalisation **1°**, **a**, sont plus ou moins complètes selon la rapidité de l'énonciation, le plus souvent partielles [voir §§ 52—53], quelquefois facultatives, et nulles dans une lecture très ralentie. — La dévocalisation **1°**, **b** et **c**, est très rarement complète, et a lieu selon les cas à la fin ou au commencement du son [voir §§ 52—53]. Elle n'a pas été marquée dans les textes parce qu'elle est peu perceptible à l'oreille et peut se faire ou se négliger sans fausser la prononciation. Le cas **c** est presque purement théorique. — La dévocalisation **2°** est souvent complète; (l̥), (r̥) ou (R̥), et (m̥) deviennent alors très faibles; ((l̥) et (r̥) ou (R̥), dans ce cas, tombent toujours à l'intérieur d'un groupe de mots avant une consonne, p. e. (kat **frɑ̃**), (katrə **frɑ̃**) *quatre francs*, (mɛtdɔtɛl), (mɛ'trədɔtɛl) *maître d'hôtel*. — Nous n'avons marqué la dévocalisation causée par le chuche [**3°**] que dans les numéros **12**, **55** et **62**.

vocaliques causée par le chuche ou chuchotement dans certaines syllabes avant une pause: (y̥y̆) *vu*, (d̥i̥) *dit*, p. 194, l. 21, (ve·k̥y̆) *vécu*, p. 196, l. 13, (l̥y̆) *lu*, p. 196, l. 16, [voir § 46];

4⁰ la dévocalisation complète des voyelles et des consonnes vocaliques causée par l'inhalation de l'air, qu'on emploie au lieu de l'exhalation lorsqu'on imite par exemple le bruit qui se fait en buvant: (u̥i̥t:) *uit*, p. 134, l. 36, [voir § 46].

ˇ (ˇ) au-dessus ou au-dessous de la lettre indique la *vocalisation* (ou *voisement*)[1]) des consonnes soufflées (ou dévoisées), avant une consonne vocalique (ou voisée), causée par l'assimilation régressive: p̆, t̬, k̬, f̬, s̬, ʃ̬, p. e. (i s̬ **ʒɛt** = il sə **ʒɛt**) *il se jette.*

Les syllabes *fortes* ou *accentuées* [§§ 56—57] sont imprimées en **caractères gras**: (le·**ʒe**) *léger.*

: Deux points (:) indiquent *la longueur d'une consonne*[2]) à la fin d'un groupe d'énonciation, avant un arrêt de la voix, p. e. (**rɛn:**) *renne*, (**rɛd:**) *raide*; de même *la longueur pleine d'une voyelle* en syllabe forte, p. e. (**mena:ʒ**) *ménage*, (**rɛ:n**) *reine*, (**po:z**) *pause*, (**kɔ̃:t**) *compte.*

· Un seul point (·) indique *la durée moyenne* ou *semi-longueur d'une voyelle* en syllabe faible, p. e. (po·**ze**) *poser*, (kɔ̃·**te**), *compter.*

Les sons *facultatifs*, qu'il est permis de prononcer ou non, sont imprimés en *italiques*: (ʒə ***hɛ***) *je hais*; (ʒə **l e** də**vine**) *je l'ai deviné*; (ɛkstraɔrdi**nɛ:r**) *extraordinaire.*

Les *groupes d'énonciation* [entre lesquels on peut à la rigueur s'arrêter dans une lecture lente] sont séparés par des *espaces blancs* [§ 57].

- Le *tiret* indique la réunion, dans une même syllabe, de sons appartenant à deux mots différents. Nous ne l'avons employé que dans la transcription lente des numéros **1** et **2**, p. e. (l-ete) *l'été*, (pətit-wazo) *petit oiseau.*[3]) Sur la

---

1) Voir p. xxix, note 1.

2) Sur les consonnes *longues*, voir Paul Passy, *Les Sons du français*, §§ 124—125; sur les consonnes *doubles*, p. e. (ladd̃ɑ̃) *là dedans*, voir le même ouvrage, §§ 126—128.

3) Dans la transcription rapide des deux premiers morceaux, les groupes d'énonciation sont imprimés sans séparation de mots. — Dans les autres textes, où les mots sont séparés, le tiret (-) manque sans aucun inconvénient: les espaces blancs qui y séparent les groupes d'énonciation

liaison et la syllabation, voir §§ 54—55, et les *Calembours*, pp. 32 ss.

, La *virgule* indique la pause ou arrêt entre les groupes d'énonciation chaque fois qu'il y en a dans une prononciation rapide et naturelle, et le nombre des virgules symbolise la longueur relative des arrêts. Nous ne nous servons de ce signe que dans le numéro **55**, où Jean Passy a cherché à donner une analyse aussi exacte que possible de sa prononciation personnelle, et dans les numéros **12** et **62**, où le même travail a été fait par Paul Passy.

Nous avons employé dans ces trois morceaux aussi les signes suivants qui marquent d'une manière un peu rudimentaire, mais assez claire l'*intonation* ou *accent musical*:

˻ ˺ Note aiguë.
˽ ˼ Note grave.
/ Montée de la voix.
\ Descente de la voix.
V Descente de la voix suivie de montée.
Λ Montée de la voix suivie de descente. En français, ces deux derniers signes se rapportent aux deux syllabes précédentes, la première ayant la montée et la seconde la descente, ou vice versa.

29. L'ordre suivi dans cette énumération est absolument arbitraire, et n'a d'autre raison d'être que celle de l'habitude. Nous présenterons maintenant ces mêmes signes dans un ordre scientifique, qui fera comprendre les analogies des sons qu'ils représentent.

Voyelles

30. Pour comprendre ce qui suit, il est nécessaire: 1° de prononcer chaque son ou mot à haute voix; 2° de s'examiner soi-même pendant qu'on prononce, d'une part à l'aide d'une glace, d'autre part à l'aide du doigt, au moyen duquel on explorera les mouvements de la langue.

---

indiquent suffisamment la réunion, dans une même syllabe, de sons appartenant à deux mots différents du même groupe. P. e. (ʒ e vy **l ɔm**) = (ʒevyl**ɔm**); (**œ̃n arbr**) = (**œ̃narbr**); (ʒ e vy **lez ɔm**) = (ʒevyle**zɔm**). On voit facilement que le même phénomène doit avoir lieu entre deux groupes lorsqu'on les prononce ensemble sans arrêt de voix.

Tableau comparé des voyelles françaises, anglaises et allemandes[1])

Voyelles françaises			Voyelles anglaises			Voyelles allemandes		
d'arrière		d'avant	d'arrière	moyennes	d'avant	d'arrière	moyennes	d'avant
u		**y** i	**uw**	**ǜ**	ij	**u:**		**y:** i:
			ù		ì	**ù**		**ỳ** ì
o		**ø** e	**ou**	**ȍ**	ei	**o:**	è	**ø:** e:
	è				è	**ò**		**ø** è
ɔ̃								
ɔ		**œ** ɛ		ʌ̀ è ɐ:	ɛ:			ɛ:
		œ̃ ɛ̃			æ			
				ɑ:	à		à	ɑ:
ɑ	ɑ̃	a		ɔ	ɔ:			

1) Dans ce tableau, mais dans ce tableau seulement, nous marquons en **caractères gras** les voyelles *arrondies* [§§ 34 et 35]; les voyelles *détendues* [§ 33 et note, § 41] sont, — ici et, quand cela est utile, dans le cours de l'introduction et dans les textes, — surmontées d'un (ˋ): (ì), (è), etc.

Le tableau p. XXXII est destiné à indiquer la position de la langue pour chaque voyelle. La glace fera voir, en effet, que pour (i) et (u) la bouche est presque fermée; pour (ɑ) et (a) en français, (ɑ) en allemand, (ɔ) et (ɑ) en anglais, au contraire, elle est grande ouverte, et la langue très éloignée du palais. La distance verticale qui sépare sur le tableau (ɑ) et (a) en français, (ɑ) en allemand, (ɔ) et (ɑ) en anglais de (i) et de (u), représente cette différence d'ouverture.

D'autre part, on verra à l'aide du doigt que pour (i) c'est l'avant de la langue qui se lève; pour (u), l'arrière. La distance horizontale qui sépare (i) de (u) représente cette différence de position.

31. (i), (u), et (ɑ) en français ou (ɔ) en anglais sont les trois positions extrêmes de la langue pour les voyelles.[1]) Entre elles s'échelonne toute une série d'intermédiaires: la bouche s'ouvre, et la langue s'abaisse de (i) à (a) en français ou à (æ) en anglais [voyelles d'avant]; la langue se retire et s'élève un peu en arrière, avec un léger abaissement de la partie antérieure, de (a) à (ɑ) en français ou de (æ) à (ɔ) en anglais; puis elle s'élève de plus en plus, toujours en arrière, jusqu'à (u) [voyelles d'arrière]. Les sons (ü), (ö), (ʌ), (ə), (ə:) en anglais sont des voyelles moyennes ou mixtes: pour les prononcer, c'est la partie intermédiaire de la langue qui s'élève. Le (ə) en français est une voyelle d'avant arrondie, mais son articulation de langue s'approche de la position moyenne ou mixte. Voir § 41. Le (ə) allemand est une véritable voyelle moyenne ou mixte; une variété de ce son ressemble beaucoup au (ə) français, mais il lui manque l'arrondissement des lèvres. Nous parlerons de (y), (ø), (œ) [voyelles d'avant arrondies], § 35, et de (ɔ̃), (ɑ̃), (ɛ̃), œ̃ [voyelles nasales], §§ 36 à 40.

32. Passons au détail en commençant par les voyelles *orales*, c'est-à-dire celles pour lesquelles la voix passe uniquement par la bouche comme dans la «bonne» prononciation de l'allemand, le *Bühnendeutsch*, et dans l'anglais du Sud de l'Angleterre. [Ailleurs, et notamment dans l'Allemagne du Sud et du Nord-Ouest et en Amérique, elles sont souvent un peu nasalisées, *nasal twang*].

1) Pour ne pas trop prolonger nos explications phonétiques, nous nous contentons généralement de comparer les sons français et anglais. Le lecteur n'aura pas de difficulté à faire lui-même la comparaison des sons français et allemands, s'il suit la même méthode pour l'allemand, en se servant des tableaux pp. XXXII, XLV et XLVII, et en se rappelant les exemples qui se trouvent dans la liste alphabétique des signes employés, § 28.

33. Voyelles orales d'avant. — Si, devant une glace, nous prononçons la série des voyelles de (i) à (ɑ), nous voyons que, tandis que la bouche s'ouvre, les lèvres, écartées aux coins, et comme fendues pour (i), reviennent peu à peu à leur position normale. Cet écartement des coins est *beaucoup plus fort* en français qu'en anglais et, généralement, qu'en allemand.

En prononçant la même série de voyelles en français dans un ordre inverse, (ɑ), (a), (ɛ) ,(e), (i), nous nous apercevons que, tandis que la bouche se ferme, la langue, qui est d'abord retirée au fond de la bouche, se relève de (a) à (i) [voir § 31] et s'avance peu à peu, et que la pointe de la langue touche de plus en plus fermement les dents d'en bas. Mais si nous prononçons, immédiatement après, les voyelles correspondantes en anglais, depuis (ɔ̀), (ɔ:) jusqu'à (ì), (ij), nous pouvons constater facilement que la langue, tout en faisant des mouvements analogues, s'avance beaucoup moins, et que la pointe de la langue reste loin des dents d'en bas. Voir § 61. En allemand aussi, cet avancement de la langue est généralement moins fort qu'en français.

(**i**). — L'(i) français, bref ou long, est plus fermé et, ce qui est plus important, prononcé avec une plus grande tension musculaire que l'(ì) bref anglais ou allemand de *sit, sitzen*[1]); il n'est pas légèrement diphtongué comme l'(i) long de la plus grande partie du domaine anglais, que nous écrivons (ij) [(j) = *y*]. L'étudiant anglais se rendra compte de cette diphtongaison en s'observant dans la glace pendant qu'il dit *he* (**hij**) : la bouche se ferme légèrement pendant l'émission de la voyelle. En français, au contraire, l'(i) a toujours le même son, si longtemps qu'on le prolonge. *Site* (**sit**) et *sire* (**si:r**) ont le même (i).

(**e**). — De même (e) français de *dé* (**de**) est beaucoup plus tendu et un peu plus fermé que (è) anglais de *dead* (**dèd**); il n'est pas diphtongué comme (ei) anglais de *day, date* (**dei, deit**).

---

1) Nous renvoyons aux traités de phonétique pour l'analyse exacte de la différence des voyelles *tendues (narrow, tense) (straff)* du français et *détendues* ou *relâchées (wide, lax) (schlaff)* de l'anglais. La différence essentielle est que pour les sons détendus les muscles sont moins raidis, plus relâchés que pour les voyelles tendues correspondantes. Cependant il y a encore des doutes sur les organes qui subissent cette tension musculaire. Voir P. Passy, *Pet. Phon. comp.*, 2e éd., § 235. Il est à noter que même les voyelles tendues de l'anglais et, en général, aussi de l'allemand, le sont beaucoup moins que les voyelles françaises [voir §§ 59 et suivants].

(ɛ). — L'(ɛ) français est presque identique à l'(ɛ) anglais de *fare* (**fɛːə**), [sauf les différences générales entre les vocalismes des deux langues, qui seront exposées §§ 59 et suivants]. Il est notablement plus ouvert que (e). De même que (e) est intermédiaire entre (i) et (ɛ), de même (ɛ) est intermédiaire entre (e) et (a): *paix, père* (**pɛ, pɛːr**).

(a). — Pour (a) la bouche s'ouvre davantage. Elle est un peu plus ouverte que pour le (æ) de *man* (**mæn**). — La différence entre (a) et (ɑ) est que pour (a) la langue est avancée, la pointe touchant les dents d'en bas, tandis que la partie moyenne est très légèrement bombée; c'est la même position que pour (ɛ), mais la bouche plus ouverte et la langue plus abaissée. Pour (ɑ), au contraire, la langue quitte les dents et recule, en s'élevant un peu, au fond de la bouche. — *Patte, part* (**pat, paːr**).

34. Voyelles orales d'arrière. — De (ɑ) à (u) les lèvres se rapprochent, s'arrondissent et s'avancent de plus en plus, tandis que la bouche se ferme et que la langue s'élève en arrière vers le palais. Cet avancement, cet arrondissement et cette fermeture des lèvres sont *beaucoup plus forts* en français qu'en anglais et, généralement, qu'en allemand.

(ɑ). — Il est plus ouvert[1]) que l'(ɑː) de *father* en anglais, et que l'(ɑː) de *Kahn* et l'(à) de *kann* en allemand. Les Anglais devront se méfier de prononcer (ɔː) au lieu de (ɑ). On peut obtenir l'(ɑ) français en prononçant l'(ɔː) anglais de *ball* et en écartant ensuite les coins des lèvres sans changer la position

1) Il faut s'entendre sur la signification de l'expression «ouvert», qui prête facilement à l'ambiguïté lorsqu'il s'agit de (ɑ) et des autres voyelles qui lui ressemblent. Si on compare le passage d'articulation où se forme l'(a) de *patte, part* [entre la partie moyenne de la langue et le palais dur] avec celui où se forme l'(ɑ) de *pas, pâte* [entre la partie postérieure de la langue et le palais mou], on trouve que le second passage est, par sa nature même [voir § 33], beaucoup plus étroit que le premier. C'est apparemment pour cela que plusieurs romanistes désignent l'(ɑ) de *pas, pâte* sous le nom de «a fermé» et l'(a) de *patte, part* sous le nom de «a ouvert». Mais l'(ɑ) de *pas, pâte* paraît être généralement plus ouvert que l'(a) de *patte, part* par rapport à l'angle maxillaire, et il est toujours beaucoup plus ouvert par rapport à la distance entre la langue antérieure et moyenne et le palais dur. Dans le même sens, l'(ɔː) de *ball*, l'(ɔ) de *knot* en anglais et l'(ɑː) de *pâte*, l'(ɑ) de *pas* en français sont plus ouverts que l'(ɑː) de *father*. On se rend compte de ce fait en examinant, parmi les diagrammes de Lloyd, ceux qui représentent la position différente de la langue pour l'(ɑː) de *father* et l'(ɔː) de *all*. Voir Viëtor-Rippmann, *Elements of Phonetics*, p. 29.

de la langue.[1]) — Dans une grande partie de l'Amérique, l'(ɔ) bref anglais de *not, knot* s'est désarrondi et a pris un son très voisin de notre (ɑ), quoique moins tendu. — *Pas, pâte* (**pɑ, pɑ:t**).

(**ɔ**). — De (ɑ) à (ɔ) la langue se relève en arrière et la mâchoire se ferme un peu, avec un léger arrondissement des lèvres. (ɔ) français est sensiblement plus fermé que (ɔ) et (ɔ:) anglais de *knot, ball.* — *Coq, corps* (**kɔk, kɔ:r**). — À Paris, on entend souvent un (ɔ) qui ressemble un peu à un (œ) [voir § 35], et qui se forme moins en arrière et s'approche de la position mixte ou moyenne [voir § 31]. P. e. *Batignolles* (batiɲɔl, batiɲœl), *joli* (ʒɔli, ʒœli). Les Anglais et les Américains confondent facilement ce son avec leurs voyelles mixtes ou moyennes, surtout avec (ʌ), dont une variété se prononce avec un faible arrondissement des lèvres [p. e. *sun, son* (sʌn)].

(**o**). = De (ɔ) à (o), le mouvement de fermeture et d'arrondissement augmente, Le son est assez semblable au commencement de la voyelle anglais de *so* (**sou**); mais tandis que pour (**sou**) la voyelle est légèrement diphtonguée par suite d'un léger mouvement de fermeture de la mâchoire et surtout des lèvres, en français le son reste invariable, même quand il est prolongé. Il est aussi un peu plus fermé, et beaucoup plus tendu. — *Dos, dose* (**do, do:z**).

(**u**). — La fermeture et l'arrondissement des lèvres continuent: (u) français est plus tendu que (ù) anglais de *pull, should* (**pùl:, ʃùd**), mais n'est pas légèrement diphtongué comme (uw) long de *pool* (**puwl**). Il est identique, sauf pour la quantité, qu'il soit bref ou long : *poule, cour* (**pul:, ku:r**).

35. Voyelles orales d'avant arrondies. — (y), (ø), (œ) n'ont *aucun équivalent, même approché*, en anglais. Il est relativement facile de les acquérir quand on prononce correctement (i), (e), (ɛ) français: en effet, la position de la langue est pratiquement identique pour (i) et (y), (e) et (ø), (ɛ) et (œ). C'est la position des lèvres [écartées aux coins pour (i), (e), (ɛ), arrondies pour (y), (ø), (œ)] qui les distingue. Il suffit donc pour acquérir ces sons de prononcer (i), (e), (ɛ), et, tout en conservant soigneusement la position de langue, d'arrondir les

1) La position de la langue est à peu près la même pour l'(ɑ), l'(ɑ:) de *pas, pâte* en français et pour l'(ɔ), l'(ɔ:) de *knot, ball* en anglais; les lèvres restent neutres pour (ɑ), (ɑ:), tandis qu'elles sont un peu arrondies pour (ɔ), (ɔ:). (ɔ) anglais [*knot*], comparé avec (ɔ:) [*ball*], est une voyelle détendue [voir § 33, p. XXXIV, note 1].

lèvres en leur donnant la forme qu'elles ont pour (u), (o), (ɔ). Dans les commencements, on peut s'aider des doigts, avec lesquels on arrondit les lèvres pendant qu'on prononce (i), (e) ou (ɛ). Les Anglais ont beaucoup de peine à prononcer correctement ces trois sons et à les distinguer l'un de l'autre. Ils remplacent (y) par (uw) ou (juw); (œ), (ø) par des sons voisins ou identiques à l'(ʌ) de *but*, à l'(ə:) de *fur* ou à l'(ə) de *about*. C'est ici surtout que les exercices systématiques du genre de ceux que nous venons d'indiquer sont utiles. L'élève devra avoir soin de bien tendre et bomber la langue vers les dents. — Les Allemands doivent faire les mêmes exercices pour acquérir la prononciation exacte des voyelles orales d'avant arrondies en français. Ils confondent facilement ces voyelles avec les sons semblables qu'ils ont dans leur propre langue, (y:), (ỳ), (ø:), (ø̀), et qu'ils prononcent souvent avec les lèvres peu arrondies ou même désarrondies. — Exemples dans la liste du § 28.

36. Voyelles nasales. — Pour les voyelles nasales ou nasalées, la voix, contrairement à ce qui a lieu pour les voyelles orales, passe à la fois *par le nez* et *par la bouche*: pour (ɑ), par exemple, le voile du palais [sorte de muscle qui termine le palais en arrière] est relevé, s'applique contre la paroi postérieure du pharynx et bouche entièrement le passage du nez. Pour (ɑ̃), au contraire, le voile du palais s'abaisse un peu, de façon à pendre librement sans toucher ni la paroi du pharynx ni la langue, et laisse par conséquent la voix passer à la fois par la bouche et par le nez. On peut voir très nettement le mouvement du voile du palais en observant l'arrière-bouche d'un Français pendant qu'il prononce (ɑ — ɑ̃).

37. Ceci étant bien compris, nous pouvons dire que (ɔ̃), (ɑ̃), (ɛ̃), (œ̃) sont des (ɔ), (ɑ), (ɛ), (œ) nasalisés; c'est-à-dire que la position de la bouche est pratiquement la même pour (ɔ) et (ɔ̃), (ɑ), et (ɑ̃), (ɛ) et (ɛ̃), (œ) et (œ̃), la position du voile du palais les distinguant seule.[1]) — Exemples dans la liste du § 28.

38. On devra commencer l'étude des voyelles nasales par (ɑ̃), qui permet de bien observer la bouche. La tendance de tout Anglais sera de prononcer le son de l'anglais *long* (ɔŋ)

1) Pour être tout à fait exact, il faudrait dire que (ɛ̃) et (œ̃) sont un peu plus ouverts, (ɔ̃) sensiblement plus fermé et (ɑ̃) une idée plus fermé [voir § 34, p. xxxv, note 1] que les voyelles orales correspondantes. Il paraît que (ɔ̃) commence à devenir un véritable (õ) dans la prononciation de la jeune génération, tandis que (ɑ̃) est souvent confondu avec (ɔ̃) [*banc* (**bɑ̃**) = *bon* (**bɔ̃**)].

ou celui de *fang* (æŋ) ou au mieux (ɑŋ), avec une voyelle soit purement orale, soit, — surtout en Amérique, — légèrement nasalisée. L'absence ou l'insuffisance de nasalité de la voyelle provient de ce que le voile du palais ne s'abaisse pas assez tôt ou pas suffisamment. La consonne qui suit et qui doit disparaître [*ng*, ou, d'après notre alphabet, (ŋ)], provient de ce qu'à la fin le voile du palais s'abaisse trop et que la langue s'élève jusqu'à le toucher au lieu de rester tranquille. Pour se corriger, un bon exercice c'est de prononcer (ɑ — ɑ̃) en plaçant un crayon sur la langue, aussi profond qu'on peut le supporter sans gêne: si le crayon bouge, le son n'est pas correct. Des exercices tels que (p-b-m), (t-d-n), (k-g-ŋ) et l'étude de (ʀ) vélaire bien roulé sont également très utiles comme préliminaires, pour rendre conscients les mouvements du voile du palais.

39. Quand on prononce (ɑ̃) correctement, on peut acquérir facilement les autres voyelles nasales par des exercices semblables: (ɛ — ɛ̃), (ɔ — ɔ̃), (œ — œ̃). Toutefois, qu'on ne s'attende pas au succès avant une longue période d'efforts quotidiens. — La plupart des Allemands, surtout au Nord, en apprenant les voyelles (ɑ̃), (ɔ̃), (ɛ̃), (œ̃), ont beaucoup de peine à éviter la prononciation (ɑŋ), (oŋ), (eŋ), (øŋ), parce qu'ils ont l'habitude d'employer ces combinaisons de sons, au lieu de *an, on, in, um*, etc., dans les mots étrangers de leur langue maternelle empruntés au français [*Chance, Ballon, Bassin, Parfum*, etc.]. D'autres réussissent assez facilement à nasaliser un peu les voyelles, mais n'omettent pas la consonne (ŋ). Ils ont à peu près les mêmes difficultés que les Américains et beaucoup d'Anglais. — Les voyelles nasales qui se trouvent dans quelques dialectes allemands, diffèrent considérablement de celles du «bon» français.

40. Dans l'intérieur des mots, ou devra se méfier de prononcer, après les voyelles nasales, des consonnes nasales devant d'autres consonnes, (p), (t), (k), etc.; de dire (kɑ̃**mpe**) au lieu de (kɑ̃·**pe**) *camper*; (ʃɑ̃**nte**) au lieu de (ʃɑ̃·**te**) *chanter*; (mɑ̃ŋ**ke**) au lieu de (mɑ̃·**ke**) *manquer*, etc.[1]) Pour éviter cette faute, prononcer les mots en deux syllabes détachées (**kɑ̃: — pe**), (**ʃɑ̃: — te**), (**mɑ̃: — ke**), et réduire peu à peu l'intervalle jusqu'à établir le contact.

---

1) Remarquons pourtant que cette prononciation, avec la voyelle faiblement nasalisée, est usuelle dans le Midi de la France. Mais elle n'est nulle part jugée digne d'imitation.

41. Voyelles faibles. — Les voyelles précédentes se trouvent, en français, aussi bien en syllabe faible [= inaccentuée ou atone] qu'en syllabe forte [= accentuée ou tonique]. Elles gardent même généralement en syllabe faible une grande netteté que les Anglais ont peine à reproduire; car, dans leur langue, les voyelles non accentuées s'articulent toutes d'une façon très détendue et dans une position moyenne ou mixte [intermédiaire entre les positions d'avant et d'arrière][1]), ce qui leur donne un timbre indistinct. Il leur faudra donc combattre cette tendance en français et s'efforcer de donner aux voyelles inaccentuées une grande netteté. — La tendance anglaise n'est pourtant pas absolument inconnue en français, mais si peu marquée, en général, que l'élève l'exagérera plutôt qu'il ne l'omettra. Cette tendance s'observe pour les voyelles (ɔ), (o), (ɑ), (a) (ɛ), (e), (œ), (ø), lorsqu'elles sont innaccentuées. Chacune de ces voyelles paraît alors non seulement un peu moins tendue, mais aussi un peu moins fermée ou ouverte, selon le cas, que quand elle se trouve dans la syllabe accentuée d'un mot semblable. (D'après les recherches de la phonétique expérimentale, cette particularité existe même pour (i), (y) et (u); mais il vaut mieux la négliger tout à fait dans ces trois voyelles, parce qu'elle n'y est pas perceptible pour l'ouïe.) Qu'on compare attentivement dans la prononciation rapide et naturelle du discours et de la conversation des couples de mots tels que (ɔːr) *or* — (dɔ·re) *doré*; (koːt) *côte* — (ko·te) *côté*; (pɑːs) *passe* — (pɑ·se) *passé*; (mars) *mars* — (mardi) *mardi*; (mɛ) *mets* — (mɛtɔ̃) *mettons*; (ʒe) *j'ai* — (ʒeete) *j'ai été*; (pœːr) *peur* — (pœrø) *peureux*; (krø) *creux* — (krø·ze) *creuser*; (kit) *quitte* — (kite) *quitter*; (lyt) *lutte* — (lyte) *lutter*; (pus) *pousse* — (puse) *pousser*.

On distingue donc en français quatre voyelles faibles (ò), (à), (è), (ə̀), qui ne se trouvent qu'en syllabe inaccentuée, et qui paraissent flotter entre (ɔ) et (o), entre (ɑ) et (a), entre (ɛ) et (e), entre (œ) et (ø). Les deux dernières, (è) et (ə̀), méritent seules qu'on s'y arrête ici.[2]) — L'accent grave (`) indique la prononciation relâchée ou moins tendue (v. § 33, p. XXXIV, note 1).

(è). — La langue est plus basse que pour (e), plus élevée que pour (ɛ), un peu moins avancée vers les dents, et un peu

1) Voir § 31.

2) On verra p. 14, l. 1 (n° 2, forme rapide) et p. 138, l. 14, 24, 29, 36 des exemples d'affaiblissement poussé très loin; mais ils sont excep. tionnels et dialectaux.

moins tendue [mais beaucoup plus tendue pourtant que pour (è) anglais]. (è) remplace très souvent (e) et (ɛ) en syllabe faible. Ce son est d'ailleurs variable, et comme il se rapproche tantôt plus de (e), tantôt plus de (ɛ), nous avons préféré, à un point de vue pratique, ne pas le marquer dans nos textes. Voir p. 20, note 1. — Exemples dans cette note et dans la liste du § 28, p. XXV, note 2.

(ɵ̀). — C'est le son précédent avec les lèvres légèrement arrondies. Il diffère du (è) anglais 1° par cet arrondissement, 2° parce qu'il est beaucoup moins détendu, 3° parce que la langue est plus élevée et moins retirée en arrière vers la position moyenne ou mixte. C'est la voyelle neutre du français.[1]) Elle est très fréquente: elle remplace souvent (œ) et (ø) en syllabe inaccentuée et représente surtout l'*e* soi-disant *muet* de l'orthographe dans tous les cas où il se prononce. — Sur le (ə̀) allemand voir une remarque au § 31. — Mesure (məzy:r), le père (ləpɛ:r). Si, dans une phrase, un (ə) vient à être accentué, il se change aussitôt en (œ) ou en (ø) selon les personnes: on dit (ʒə lə **prɑ̃**) ou même (ʒə l **prɑ̃**), *je le prends*, mais (prɑ̃ **lœ**) ou (prɑ̃ **lø**), *prends-le*.

Consonnes

42. Nous donnons, pages XLV, XLVI et XLVII, les tableaux des consonnes françaises, anglaises et allemandes, auxquels nous ajoutons, à titre récapitulatif, les voyelles de chaque langue.

43. En comparant les deux tableaux des sons français et anglais, on verra qu'ils contiennent 25 signes-consonnes identiques. Vingt-deux de ces signes se trouvent sur tous les trois tableaux. C'est que nous donnons le même signe à des nuances de sons voisines; car, à parler strictement, *il n'y a pas un seul son qui soit absolument identique dans deux ou dans les trois langues*. Toutefois, en pratique, et si on ne vise pas à une prononciation parfaite, on peut considérer comme équivalents: (k), (g), (p), (b), (m), (j), (ʃ), (ʒ), (s), (z), (f), (v), (w). Même pour (t), (d), (n), la différence peut être négligée. Remarquons pourtant que (k), (t), (p), placés devant des voyelles, et surtout devant des voyelles accentuées, sont suivis en allemand et en anglais d'une aspiration, d'un (h) réduit. Une telle aspiration n'existe pas en français dans cette position. Mais, d'autre part, elle est très forte après (k), (t), (p) en français, si ces consonnes se trouvent à la fin des mots devant un arrêt ou pause, et qu'on ne prononce pas un (ə) à sa place. Qu'on

1) Voir Paul Passy, *Les Sons du français*, § 168.

compare (kɑ) *cas*; (tɑ) *tas*; (pɑ) *pas* — (lakː) *lac*, (pɑːk) *Pâques*; (fɛtː) *fait*, s. m., (natː) *natte*; (kapː) *cap*, (napː) *nappe*.[1])

44. Voix et souffle. — Remarquons tout d'abord que (p — b), (t — d), (k — g), ... (f — v), (s — z), etc. constituent des paires de sons dont chacune est articulée dans la bouche à une place et d'une façon identique. Ce qui distingue (p) de (b), (f) de (v), etc., c'est que pour (p), (t), (k), (f), (s), l'air passe à travers le larynx sans y produire d'autre bruit que celui d'un léger *souffle* qu'on entend lorsqu'on respire la bouche ouverte (h); tandis que pour (b), (d), (g), (v), (z), les *cordes vocales* [sortes de muscles placés en travers du larynx dont ils tapissent les parois] se tendent, se rapprochent et ne laissent entre elles qu'une fente; en sorte que l'air, en passant au travers à force, met les cordes vocales en vibration et produit un son appelé *voix*. Aussi appelle-t-on (p), (t), (k), (f), (s) ... des *consonnes soufflées* ou *dévoisées* [*voiceless* en anglais, *stimmlos* en allemand], (b), (d), (g), (v), (z) ... des *consonnes vocaliques* ou *voisées* [*voiced* en anglais, *stimmhaft* en allemand].

45. Les expériences suivantes apprendront à distinguer les consonnes vocaliques des consonnes soufflées: 1° Toutes les consonnes vocaliques (v), (z), (ʒ), etc. peuvent se chanter comme les voyelles; les consonnes soufflées (f), (s), (ʃ), etc. ne peuvent pas se chanter; 2° si on prononce successivement (f — v), (s — z) ..., en se bouchant les oreilles, on n'entendra presque rien pour (f), (s), mais un bourdonnement marqué pour (v), (z); 3° en plaçant son doigt sur la pomme d'Adam pendant qu'on prononce (f — v), (s — z) ..., on sentira une légère vibration pour (v), (z), qui n'existe pas pour (f), (s). Il faut seulement avoir soin de ne pas prononcer (fə), (sə), (pə), (tə), auquel cas on pourrait attribuer à la consonne les vibrations qui appartiennent à la voyelle (ə).

46. Nous distinguons la vocalique de la soufflée par des signes spéciaux pour (k — g), (c — ɟ), (t — d), (p — b), (ʃ — ʒ), (s — z), (f — v), en anglais encore pour (θ — ð), et en allemand pour (x — ɣ), (ç — j), (ꜰ — ʊ). On donne souvent aux consonnes soufflées (k), (t), (p), (ʃ), (s), (θ), (f), etc. le nom de *consonnes dures* ou *fortes*, et aux consonnes vocaliques (g),(d),

---

1) Voir les notes intéressantes de Paul Passy, de H. Klinghardt et de Th. Jaeger sur la formation des plosives (k t p) devant des voyelles en français et en allemand dans les *Neueren Sprachen*, vol. XIV, pp. 253—254, 438—43[illegible]; pp. 310—315, 439—445, 510—511; pp. 383—384.

(b), (ʒ), (z), (ð), (v), etc. le nom de *consonnes douces* ou *faibles*, parce que les premières se prononcent avec plus de force que les secondes. Cette différence de force est très grande dans beaucoup de langues; elle remplace la différence de voix et de souffle dans certains dialectes allemands. Mais elle est sans doute en français moins grande et moins importante qu'en anglais, en allemand[1]) et dans d'autres langues. En revanche, la présence ou l'absence de la *voix* accompagnant le bruit de la consonne [voir §§ 44 et 45] distinguent en français avec une netteté extrême les deux séries, (g), (ɟ), (d), (b), (ʒ), (z), (v) et (k), (c), (t), (p), (ʃ), (s), (f). Cette différence essentielle n'est effacée que par l'assimilation qui cause la dévocalisation partielle ou complète des consonnes vocaliques et la vocalisation partielle ou complète des consonnes soufflées [voir §§ 52—53, et § 28]. — Les consonnes (m), (n), (ɲ), (l), (r) ou (ʀ), (w), (ɥ), (j) sont vocaliques; les soufflées correspondantes ne se trouvent qu'exceptionnellement en français et n'ont pas besoin de signes spéciaux. Dans certains cas où la voix s'arrête trop tôt à la fin d'un mot ou d'un groupe de mots, (l), (r) ou (ʀ), (m) se dévocalisent souvent entièrement, s'affaiblissent et tendent à disparaître: (**tabl̥**) ou (**ta**blə) *table*; (**pudr̥**) ou (**pu**drə) *poudre*; (**prism̥**) ou (**pris**mə) *prisme* [voir § 28, p. XXIX]. — La dévocalisation par assimilation est rarement complète pour (j) et presque toujours partielle pour (m), (n), (ɲ), (l), (r) ou (ʀ), (w), (ɥ) [voir §§ 52—53, et § 28, p. XXIX]. Il est encore à remarquer que les consonnes (m), (n), (ɲ), (l), (r) ou (ʀ) se prononcent avec plus de force et sont beaucoup plus distinctes lorsqu'elles sont pleinement vocaliques que lorsqu'elles perdent la *voix* ou une partie de la *voix*. — Sauf les cas de dévocalisation [voir ci-dessus, et § 28], les consonnes vocaliques finales sont beaucoup plus vocaliques en français qu'en anglais, où elles finissent souvent sans *voix*, tandis qu'en français on entend souvent la *voix* après que la consonne même est finie, semblable à un (ə) réduit.

1) En anglais et en allemand, on renforce les plosives dures (k t p) par une aspiration qui les suit, lorsqu'elles se trouvent devant des voyelles [voir § 43]. Cette aspiration est très forte surtout dans les dialectes allemands où on n'emploie pas la *voix* en prononçant les consonnes douces. Pour mon oreille et mon sentiment musculaire, (g), (d), (b), (ʒ), (z), (v), en français, paraissent s'articuler presque avec la même force que (k), (t), (p), (ʃ), (s), (f). Il y a des Allemands qui croient entendre les (g d b) de leur langue maternelle, lorsqu'un Français prononce ses (k t p) devant des voyelles. Ces questions demandent encore des recherches exactes et minutieuses de la part de la phonétique expérimentale. — A. R.

Cp. (**rəb**) *robe*, (**ka:v**) *cave*, en français, et (**rɔb**) *rob*, (**keiv**) *cave*, en anglais. Quant à l'allemand, les consonnes douces, plosives et fricatives, de cette langue perdent tout à fait leur *voix*, quand elles deviennent finales. Cp. (dəs **lo:bəs**) *des Lobes* — (dàs **lo:p**) *das Lob*; (dəs **gra:zəs**) *des Grases* — (dàs **gra:s**) *das Gras*. — Le chuche ou chuchotement[1]), qui s'emploie quelquefois dans certaines syllabes avant une pause, remplace, dans ce cas, la *voix* de la prononciation ordinaire, et dévocalise complètement les consonnes vocaliques aussi bien que les voyelles [voir § 28, pp. XXIX, XXX]. — L'inhalation ou inspiration de l'air, qu'on emploie parfois, en parlant, au lieu de l'exhalation ou expiration, pour imiter certains bruits naturels, p. e. (**ɥi̥t:**) *uit*, p. 134, l. 36, empêche les cordes vocales de vibrer, ce qui est nécessaire pour la formation des voyelles et des consonnes vocaliques du langage ordinaire, et fait remplacer la *voix* ou par le *chuche* ou par le *souffle*. Voir § 28, p. XXX, et Paul PASSY, *Les Sons du français*, §§ 221, 222: *Sons inverses*.

47. Détail. — Nous ne nous arrêterons qu'aux détails suivants:

48. (**t — d**), (**n̥ — n**), (**l̥ —l**) sont prononcés en français contre les dents, plus en avant par conséquent qu'en anglais et aussi en allemand. Pour (l) et peut-être aussi pour les autres sons, il y a en anglais une élévation de l'arrière-langue, qui n'existe pas en français. L'(l) qu'on emploie communément en allemand, est à peu près le même son qu'une variété alvéolaire de l'(l) français. Mais l'impression acoustique de l' (l) anglais est très différente, surtout à la fin des mots et des syllabes. Cp. (**mɪl:**) *mill* en anglais et (**mil:**) *mille* en français.

(**k — g**). — Dans la formation de ces consonnes, le lieu de contact entre la langue et le palais change beaucoup selon la nature du son qui les suit. Devant (ʀ) ou (ʁ) [voir § 50], elles se prononcent à Paris et ailleurs très en arrière: (**kʀut**) *croûte*, (**gʀɑ̃**) *grand*. Mais en général elles se forment en français beaucoup plus en avant qu'en allemand et en anglais. Devant les voyelles d'avant et (j), elles se rapprochent même de (c—ɟ), et aboutissent à cette prononciation dans les patois de la campagne à l'Ouest de Paris: p. e. (**kɛ̃:z, cɛ̃:z**) *quinze*, (**ge, ɟe**) *gué*. Voir Paul PASSY, *Petite phonétique comparée*, § 188.

1) Sur l'emploi du chuche en français, voir Paul PASSY, *Les Sons du français*, §§ 224, 138; sur la nature du chuche, voir les grands ouvrages phonétiques cités dans la bibliographie, pp. LVIII ss, et surtout les *Artikulations- und Hörübungen* de KLINGHARDT.

49. (ɲ). — Ce son, nasal comme (m) et (n), est produit de la même manière qu'eux, mais à une place différente. C'est le milieu de la langue [la partie qui articule (j)], qui s'appuie sur le milieu du palais. Mais dans beaucoup de parties de la France (ɲ) est remplacé par (nj) [(n) généralement avec la langue un peu retirée vers la position de (j)], et l'étranger peut à la rigueur faire de même.

50. r, ʀ. — Dans le Sud de l'Angleterre, chez beaucoup d'Américains et dans d'autres parties encore du domaine anglais, (r) est complètement tombé devant une consonne ou avant une pause: *father* et *farther* se prononcent tous deux (**fɑːðə**). En se regardant prononcer successivement *are* et *ara*, les personnes qui ont cette prononciation s'apercevront facilement que pour le premier mot leur langue ne bouge pas. L'(ʀ) vélaire ou uvulaire n'existe pas en anglais. — En français, l'(r) lingual est *toujours*, et dans toutes les positions, nettement roulé, comme en Écosse, et généralement en Irlande. On fera bien de s'exercer à dire *part* (**paːr**), *porte* (**pɔrt**), *courbe* (**kurb**), etc. en roulant (r). — Beaucoup d'Anglais et la plupart des Américains prononcent leur (r) ou leur (ɹ) [non roulé et fricatif] avec une articulation *cacuminale* [*inverted r*], c'est-à-dire en reculant ou même en recourbant vers le palais la pointe de la langue. Il est très important, en français, d'éviter cette particularité, et d'avancer au contraire la langue vers les dents d'en haut, où le courant d'air la fait trembler [voir p. 240, l. 5]. — Nous avons déjà recommandé aux élèves américains et anglais l' (r) du bout de la langue de préférence à l' (ʀ) de la luette [§ 26; voir aussi § 28, p. XXVII]. S'ils désirent acquérir l' (ʀ) uvulaire [vélaire], pour s'en servir en parlant français, ou simplement pour exercer le voile du palais [voir § 66], il faut qu'ils s'efforcent de faire bien vibrer leur luette. Nous leur conseillons de ne pas imiter dans leur prononciation une variété désagréable de l' (ʀ), l' (ʁ) non roulé, qui est une consonne fricative et ressemble à la consonne soufflée et vocalique (x—ɣ) des mots allemands *Sachen* et *sagen* (*g*, prononciation de l'Allemagne du Nord). Ce son s'emploie surtout dans le bas peuple de Paris, mais il n'est pas rare dans les classes moyennes et même parmi les Parisiens de la bonne société. On donne parfois à (ʁ) le nom de *r grasseyé*, par lequel on a désigné d'abord (ʀ). Voir Paul PASSY, *Les Sons du français*, §§ 198, 213. — Dans la prononciation de l'allemand, on entend (r), (ʀ), (ʁ), quelquefois aussi (ɣ), (x), au lieu de l'*r* écrit. Il y a même

certaines régions de l'Allemagne où (r) ou (ʀ) s'omet, ou est remplacé par une voyelle, après des voyelles, à la fin des mots, et à l'intérieur, devant des consonnes (p. e. *Vater*, *Berlin*].

Tableau des sons français[1])

		LARYNGALES	PALATALES			LINGUALES			LABIALES	
			de la luette	d'arrière	d'avant	prépalatales	alvéolaires	postdentales	dentilabiales	bilabiales
Consonnes	Plosives	ʔ		k g	c ɟ			t d		p b
	Nasales				ɲ̊ ɲ			n̥ n		m̥ m
	Latérales				ʎ̥ ʎ			l̥ l		
	Roulées		ʀ̥ ʀ				r̥ r			
	Fricatives	h	ɦ ʁ	(ʍ̊ w)	(ɥ̊ ɥ) j̊ j	ʃ ʒ		s z	f v	ɥ̊ ɥ ʍ̊ w
Voyelles	Fermées			u	y i					(u) (y)
	Mi-fermées			o	ø e					(o) (ø)
	Mi-ouvertes			ɔ̃ ɔ	ə œ̃ ɛ̃ œ ɛ					(ə) (ɔ̃) (ɔ) (œ) (œ̃)
	Ouvertes			ɑ ɑ̃ a						

Les élèves qui ont cette dernière habitude, ont beaucoup de peine à acquérir une bonne prononciation de l'(r) ou de l'(ʀ) en français.

51. (w), (ɥ) et (j) sont les consonnes qui ressemblent le plus aux voyelles. On les appelle souvent *semi-voyelles*. La différence entre elles et (u), (y), (i) est simplement que la

1) Voir le tableau p. XXXII, avec la note.

langue est un peu plus élevée vers le palais, ce qui cause un bruit de frottement bien perceptible pour l'oreille. Ce bruit manque ou n'est que très faible, lorsqu'on prononce les voyelles correspondantes, (u), (y), (i).

Tableau des sons anglais[1])

		LARYNGALES	PALATALES d'arrière	PALATALES d'avant	LINGUALES prépalatales	LINGUALES alvéolaires	LINGUALES postdentales	LINGUALES linguodentales	LABIALES dentilabiales	LABIALES bilabiales
Consonnes	Plosives		k g			t d				p b
	Nasales		ŋ̊ ŋ			n̥ n				m̥ m
	Latérales		(l̥ l)			l̥ l				
	Roulées					r̥ r				
	Fricatives	h	(ẘ w)	j̊ j	ʃ ʒ	ɹ̥ ɹ s z		θ ð	f v	ẘ w
Voyelles	Fermées		uw ǜ ù	ij ì						(uw) (ǜ) (ù)
	Mi-fermées		ou ö̀	ei è						(ou) (ö̀)
	Mi-ouvertes		ʌ̀ ə̀ əː	ɛː æ̀						
	Ouvertes		ɑː à ɔ̀ ɔː							(ɔ̀) (ɔː)

(w). — Les Allemands ne doivent pas confondre leur (ʋ̥), qui s'approche du (F), ou leur (y̥), qui s'approche du (f), après des consonnes soufflées, avec le (ẘ) français et le (ẘ) anglais dans la même position. Qu'on compare (**kẘa**) *quoi* en français, (**kẘɑːm**) *qualm* en anglais et (**kʋ̥ɑːl**) ou (**ky̥ɑːl**) *Qual* en alle-

1) Voir le tableau p. xxxii, avec la note.

mand. — Il ne faut pas prononcer (o) ou (u) au lieu de (w), (ẘ): p. e. (doa), (toa) ou (dua), (tua) au lieu de (**dwa**), (**tẘa**) *doigt, toi.*

(**ɥ**) — Les Anglais rendent presque tous ce son par (w); les Allemands le remplacent souvent par (u) ou par un (y)

Tableau des sons allemands[1])

		LARYNGALES	PALATALES			LINGUALES			LABIALES	
			de la luette	d'arrière	d'avant	prépalatales	alvéolaires	postdentales	dentilabiales	bilabiales
Consonnes	Plosives	ʔ		k g			t d			p b
	Nasales			ŋ̊ ŋ			n̥ n			m̥ m
	Latérales						l̥ l			
	Roulées		ʀ̥ ʀ				r̥ r			
	Fricatives	h	ʁ̊ ʁ	x ɣ	ç j		ʃ ʒ s z		f v	ꜰ ʊ
Voyelles	Fermées			**u:**	**y:** i:					**(u:) (y:)**
				ù	**ỳ** ì					**(ù) (ỳ)**
	Mi-fermées			**o:**	ə **ø:** e:					**(o:) (ø:)**
				ò	**ø̀** è					**(ò) (ø̀)**
	Mi-ouvertes				ɛ:					
	Ouvertes			à ɑ:						

syllabique et faiblement articulé. Pour acquérir la prononciation exacte de (ɥ), il faut partir de l'(y) français: Prononcez en deux syllabes (ly — **i**), (ty — **il:**), (sy — **i**), (py — **i**), d'abord lentement, puis plus vite, et vous arriverez à prononcer (**lɥi**), (**tɥil:**), (**sɥi**), (**pɥi**), *lui, tuile, suie, puits.* En tout cas, mieux

1) Voir le tableau p. XXXII, avec la note.

vaudrait dire (**lÿi**), (**tÿil:**), comme dans beaucoup de régions de la France, ou même (**lyi**), (**tyil:**), en deux syllabes, que (**lwi**) et (**tẘil:**), (**tẘil**) ou (**lui**) et (**tuil:**), (**tuil**).

(**j**). — Le (j) allemand [(**jɑ:**) *ja*] se prononce en général avec plus de frottement et, conséquemment, avec un bruit plus perceptible que le (j) français [(**jɔl:**) *yole*]: c'est alors une vraie consonne fricative. Aussi l'impression acoustique de la consonne soufflée correspondante (ç), en allemand, [(**miç**) *mich*] diffère considérablement de celle du (j̊) ou (j) plus ou moins dévocalisé, en français, [(**pje**) *pied*]. Voir la note 1, p. XLIX. — Dans le Midi de la France et dans la Suisse française, on a conservé la consonne latérale (ʎ) du vieux français, le soi-disant *l mouillé*, au lieu de (j), *l* ou *ll* après *i* dans l'écriture: P. e. (**fiʎ**) au lieu de (**fi:j**) *fille*, (**detaʎ**) au lieu de (**deta:j**) *détail*. Les Allemands, en imitant le son (ʎ), le remplacent facilement par la combinaison (lj); et ils changent souvent, d'après une loi phonétique de leur langue maternelle, (j) en (ç) à la fin des mots. La prononciation (**fìlç**), (**detὺlç**), au lieu de (**fiʎ**), (**detaʎ**), est aussi horrible ou même plus horrible que (**fi:ç**), (**detɑ:ç**), au lieu de (**fi:j**), (**deta:j**) *fille, détail*.

(ʾ) et (**h**). — Voir les notes, § 28, p. XXVIII et p. XXVI.

Assimilation

52. Quand deux consonnes sont en contact, il arrive souvent que l'une prend un certain nombre de caractères de l'autre: les deux consonnes *s'assimilent*. Ce phénomène cause quelquefois de grands changements dans la forme des mots: p. e. *une petite* (ynpətit), (ynptit), (ympt**it**), (ymt**it**), (ynt**it**). Il se fait sentir surtout dans la *vocalisation* partielle ou même complète des consonnes soufflées et dans la *dévocalisation* partielle ou même complète des consonnes vocaliques au sein d'un mot et à l'intérieur d'un groupe de mots, dans une prononciation naturelle, rapide ou du moins pas trop lente. C'est ce qui a lieu dans les phrases: *une grande plaine* (yn grɑ̃·d̥ **plɛn:**), où le (d) perd en partie et rarement tout à fait la *voix* par assimilation au (p) qui est soufflé; *chaque jour* (ʃaķ **ʒu:r**), où le (k) devient en partie et rarement tout à fait vocalique par assimilation au (ʒ). En français, c'est généralement la première consonne qui s'assimile à la suivante, comme dans les exemples ci-dessus. Toutefois le contraire a lieu aussi pour les consonnes (n), (r) ou (ʀ), (l), (w), (ɥ), (j): *tenir* (**tn̥i:r** = tə**ni:r**),

plus (**pl̥y**), *pied* (**pj̊e**).[1]) L'assimilation progressive de consonnes vocaliques autres que celles-ci à des consonnes soufflées est rare: on dit (**ʃv̊al**) pour (ʃə**val**) *cheval*; mais (**zg̊õ**) ou (**s̬g̊õ**) pour (sə**g̊õ**) *second*, etc.

53. Préoccupés surtout du côté pratique de la question, nous ne notons la vocalisation et la dévocalisation par assimilation que quand c'est utile pour prévenir une fausse prononciation. Ainsi nous avons omis dans les textes la dévocalisation généralement partielle de (n), (r) ou (ʀ), (l), (w), (ɥ), (j) après une consonne soufflée, et celle des consonnes nasales, de (r) ou (ʀ) et de (l) avant une consonne soufflée: (**tn̥i:r**), (tə**ni:r**) *tenir*, (**ar̥k**) *arc*, etc. [voir § 28, p. XXIX, note 1].

Un léger arrêt empêche naturellement l'assimilation de se produire d'un mot sur l'autre [page 34, ligne 24; 58, l. 4; 106, l. 19]. Aussi beaucoup des assimilations que nous avons notées devront-elles disparaître dans une lecture lente. Au contraire, une lecture rapide les augmentera.[2])

---

1) Voir § 28, p. XXIX, avec la note 1, et § 46. — Sur la nature de ces assimilations, voir Paul PASSY, *Les Sons du français*, §§ 235—236 et 184—185, 190, 195—199, 203—204, 210—211, Jean PASSY, *M. Ph.*, 1893, p. 28, et A. RAMBEAU, *Mod. Lang. Notes*, Novembre 1893, p. 198. — Si l'assimilation est complète dans (yn grɑ̃·d̥ **plɛn:**), (ʃak̥ **ʒu:r**) et (**pj̊e**), il faut que (d̥), (k̥) et (j̊) sonnent exactement comme (t), (g) et (ç) [à peu près la consonne du mot allemand *ich*]. Mais cela est très rare. En général, la vocalisation et la dévocalisation par assimilation ne sont que partielles: La *voix* de (d) et de (j) est diminuée, et le (d̥) et le (j̊) ressemblent à (t) et à (ç), parce que le *bruit* des consonnes se fait entendre davantage; mais une partie de la *voix* existe encore, ce qui les empêche de sonner comme (t) et (ç). Dans (k̥), la *voix* qui a été ajoutée à cause de l'assimilation est ordinairement trop faible, et le *bruit* de la consonne prédomine encore, ce qui empêche (k̥) de sonner comme (g). La phonétique expérimentale peut seule démontrer d'une manière certaine si dans (d̥) de (yn grɑ̃·d̥ **plɛn:**) le commencement reste vocalique et la fin devient soufflée, si dans (k̥) de (ʃak̥ **ʒu:r**) le commencement reste soufflé et la fin devient vocalique, et si dans (j̊) de (**pj̊e**) le commencement est soufflé et la fin reste vocalique.

2) Les assimilations peuvent être évitées et deviennent impossibles par l'insertion d'un (ə), qui, dans la prononciation populaire et même dans celle des gens instruits, a lieu parfois même quand il n'y a pas d'*e muet* dans l'orthographe officielle: (ku də **fu**drə), (ku d̥ **fu**drə), (ku də **fu**drə) *coups de foudre*, p. 198, l. 17; (ʃak̥ **ʒu:r**), (ʃakə **ʒu:r**) *chaque jour;* (kə fɛt̥ **vu**), (kə fɛtə **vu**) *que faites-vous;* (vɛ̃t̥**dø**), (vɛ̃·tə**dø**), (vɛ̃ntə**dø**) *vingt-deux*; (a **l ɛst̥** də la **frɑ̃:s**), (a **l ɛst̥**ə d la **frɑ̃:s**) *à l'Est de la France.*

Syllabes

54. La syllabation n'est pas identique en français, en anglais et en allemand.[1]) En français, une consonne entre voyelles appartient toujours à la seconde syllabe: *Marie* se dit (maˑ — **ri**); *ballon,* (ba — **lɔ̃**); *attaque,* (a — **tak**); *ticket,* (ti — **kɛ**) ou (ti — **kɛt**); *étiquette,* (e — ti — **kɛt**); *solide,* (sɔ — **lid**). [En anglais, on coupe *balloon* (bə — **luwn**) et *attack* (ə — **tæk**), mais *ticket* (**tik** — it) et *solid* (**sɔl** — id); dans *Mary* (**mɛː** — r — i) ou (**mɛˑə** — r — i), et *leading* (**lij** — d — iŋ), (r) et (d) paraissent faire partie des deux syllabes. Cp. l'allemand: (ʔà — **laɪn**) *allein,* (gə — **dùlt**) *Geduld*; (ʔà**l** — ə) *alle,* (gə — **zìn** — ùŋ) *Gesinnung*; (ʔɑː — n — ən) *ahnen,* (**laɪ** — t — ùŋ) *Leitung.*] — Il en est de même pour un groupe de deux consonnes dont la seconde est (l) ou (r), mais la première n'est ni (l) ni (r): (ta — **blo**), et non comme en anglais (**tæb** — lö), *tableau*; peut-être aussi pour (n) précédé d'une autre consonne: (mɛ̃ˑ — **tnɑ̃**) *maintenant.* — Dans les autres cas un groupe de deux ou plusieurs consonnes se divise entre les deux syllabes: (par — **le**) *parler.* Cependant, les semi-voyelles (w), (ɥ) et (j) [voir § 51] comptent toujours comme voyelles: *adieu* (a — **djø**), *adroit* (a — **drwɑ**), *menuisier* (mə — nɥiˑ — **zje**).

Ces règles sont vraies entre mots aussi bien que dans le corps d'un mot. *Le petit oiseau* se prononce donc (ləp — **ti** — twa — **zo**); *dans une maison,* (dɑ̃ — zyn — meˑ — **zɔ̃**); *une arme,* (y — **narm**); *un homme,* (œ̃ — **nɔm**); *les hommes,* (le — **zɔm**); *la table est ronde,* (la — **ta** — blɛ — **rɔ̃ːd**). Il n'y a pas de différence entre *les zones* et *les aunes* (le — **zoːn**).[2]) En anglais, au contraire, on coupe (ə — **tɔːl** — **mæn**) *a tall man,* et (ət — **ɔːl** — **taimz**) *at all times,* et on peut distinguer *a name* (ə — **neim**) et *an aim* (ən — **eim**). En allemand, c'est le coup de glotte qui sépare très nettement dans la prononciation deux mots dont le second commence par une voyelle dans l'écriture: P. e. (dàs — ʔà**mt**) *das Amt,* (ʔaɪn — ʔà**mt**) *ein Amt.*

55. Dans les cas où notre manière d'indiquer l'accent nous a permis de marquer la syllabe, nous nous sommes plus pré-

1) Sur les syllabes et la syllabation, voir Paul Passy, *Les Sons du français,* §§ 105—111, et *Petite Phonétique comparée,* §§ 113—126, Sweet, *A Handbook of Phonetics,* §§ 250—262, Viëtor, *Elemente der Phonetik,* § 149, et *Kleine Phonetik,* § 149, Viëtor-Rippmann, *Elements of Phonetics,* §§ 177—178.

2) Voir aussi les textes n° 8 et surtout n° 16 (*calembours et devinettes*).

occupés de la pratique que de la théorie. Nous écrivons (pɑ̃·dɑ̃ de· **sjɛkl̥**), p. 66, l. 11, et (karɑ̃·t **sjɛklə** vu kɔ̃·**tɑ̃:pl̥**), p. 106, l. 19, mais (avɛk **lɥi**), p. 18, l. 8, 9, et (s ɛt ɛ̃·**si k** lez etrɑ̃·**ʒe**), p. 16, l. 18, 19, quoique dans les quatre cas (k) paraisse appartenir à la même syllabe que (l).[1]) Nous croyons mieux guider ainsi que par une rigoureuse exactitude. — Dans (il etydi sɔ̃ diksjɔnɛ:r e fabrik sa **frɑ:z**), p. 24, l. 10, 11, il va sans dire que, si on presse un peu plus, l'(r) de (diksjɔnɛ:r) appartiendra à la syllabe suivante, et il en est de même dans beaucoup d'autres cas; car l'énonciation que nous figurons est naturellement un peu ralentie. La notation de la liaison syllabique, comme celle des assimilations [§§ 52—53], est forcément un peu arbitraire, parce qu'elle dépend de la rapidité du discours et des habitudes personnelles de chacun. On ne devra la considérer que comme une indication générale qui peut souvent être modifiée.

Accent de force et accent musical

56. L'accent de force porte toujours sur la dernière syllabe d'un mot isolé, à moins que celle-ci ne contienne (ə). C'est là un des points de la prononciation française qui donne le plus de peine à beaucoup d'étrangers. Voir Paul Passy, *Les Sons du français*, §§ 77, ss.

Dans la phrase, cet accent souffre un grand nombre de modifications, qui ont été étudiées ailleurs[2]), et dont on trouvera beaucoup d'exemples dans nos textes. Voir aussi § 72, et une remarque sur la transcription du n° **55**, p. 195.

57. Les *groupes d'accentuation*, c'est-à-dire les petits groupes de mots qui ne reçoivent qu'un accent fort, ne concordent pas toujours avec les *groupes d'énonciation*, c'est-à-dire les petits groupes de mots intimement liés, entre lesquels on peut à la rigueur s'arrêter dans une énonciation très ralentie.[3]) Tel groupe d'énonciation n'a pas d'accent, tel autre en a plusieurs. Nous les séparons par des espaces blancs. — Voir les remarques sur les espaces blancs, le tiret (—) et la virgule (,), § 28, pp. xxx et xxxi. — Les groupes d'énonciation sont très

1) Ces questions sont quelquefois très délicates et ne se laissent pas toujours décider simplement par l'oreille. Elles méritent donc l'attention de la phonétique expérimentale.

2) Jean Passy, *Phonetische Studien*, III, 1890, p. 345; Paul Passy, *Les Sons du français*, §§ 89—96, et *Petite Ponétique comparée*, §§ 80—96.

3) Sur les groupes d'accentuation et d'énonciation, voir Jean Passy, *Maître Phonétique*, 1893, p. 116.

utiles pour les commençants et ceux qui ne savent pas encore lire ou parler couramment. Dans la prononciation naturelle de la lecture, de la récitation, du discours, du récit, de la causerie et de la conversation, les arrêts réels ont lieu dans les endroits indiqués par les espaces blancs, mais ils sont beaucoup moins fréquents. Il est impossible de dire où un arrêt est absolument nécessaire dans chaque phrase ou combinaison de phrases. Le nombre et la durée de ces arrêts dépendent trop des habitudes linguistiques, de la volonté et de l'intention de celui qui parle, cause, lit, récite et raconte, de la rapidité relative de son énonciation et de toutes les circonstances individuelles ou occasionnelles, dont on ne peut pas reproduire l'effet dans une transcription, à moins de reproduire la prononciation d'une seule personne à un moment donné, comme nous l'avons fait pour les n^{os} **12, 55** et **62**. — Si, après les premiers essais, l'élève veut apprendre à prononcer ensemble, sans arrêt, deux groupes d'énonciation, il faut qu'il observe à la fin du premier groupe les lois d'accentuation, de syllabation et d'assimilation et toutes les règles qui existent pour les mots à l'intérieur des groupes. — La séparation ou la réunion de deux ou plusieurs groupes d'énonciation est souvent recommandée et assez bien indiquée dans les textes par notre manière de marquer l'accent et les assimilations finales.

58. Nous n'avons indiqué l'accent musical qu'à titre exceptionnel dans les n^{os} **12, 55** et **62**. Voir l'explication des signes, § 28, p. XXXI; et Paul PASSY, *Les Sons du français*, §§ 129, ss. (*Intonation*).

Caractères généraux du système phonétique français, anglais et allemand

59. L'opposition entre les phonétismes du français et de l'anglais est très nette. Le phonétisme de l'allemand occupe, dans ses traits généraux, une position intermédiaire entre ceux des deux autres langues. Mais cela n'est vrai qu'avec beaucoup de restrictions, surtout à cause des dialectes, qui, comme nous l'avons déjà dit (§ 27), exercent une grande influence sur la prononciation du «bon» allemand même parmi les gens instruits, et dont chacun a sa propre base d'articulation, en général, fort différente. — Sur la base d'articulation en français, en anglais et en allemand, voir VIËTOR, *Elemente der Phonetik*, §§ 128—130, et *Kleine Phonetik*, §§ 128—130, et VIËTOR-RIPPMANN, *Elements of Phonetics*, §§ 143—145.

60. En français, l'accentuation est relativement peu énergique, mais augmente généralement vers la fin du mot, du groupe d'accentuation et de la phrase. En revanche, l'articulation est très nette et très claire: les voyelles sont presque aussi distinctes et aussi pleines à l'atone qu'à la tonique [Cp. § 41]; les positions que prend la langue sont beaucoup plus extrêmes qu'en anglais: pour les voyelles d'avant, elle s'appuie aux dents d'en bas, et se bombe énergiquement vers le palais; pour les voyelles d'arrière, elle se retire fortement et se relève en arrière; nous n'avons pas de vraies voyelles mixtes; les lèvres, très fortement avancées pour les voyelles arrondies (u), (o), (ɔ), (ɔ̃), (y) (ø), (œ), (œ̃), sont au contraire très fendues pour les voyelles désarrondies (i), (e), (ɛ), (ɛ̃), (a), (ɑ), (ɑ̃); le voile du palais joue un rôle important [pour les nasales].

61. C'est tout le contraire en anglais. L'articulation y manque de netteté, surtout pour les voyelles inaccentuées, qui tendent presque toutes vers une position mixte, plus ou moins voisine de (ə). La langue est ordinairement élargie; elle est peu avancée, et ne s'appuie guère aux dents d'en bas. Pour la plupart des voyelles elle est détendue ou relâchée [pour (ù), (ü), (ö̀), (ʌ), (ə̀), (ɔ̀), (à), (æ̀), (è), (ì)]. Même pour les autres elle est loin d'être aussi tendue qu'en français. L'action des lèvres est peu énergique; le voile du palais peu actif. Mais ce que l'anglais perd ainsi en distinction, il le regagne par une force d'expiration logiquement et énergiquement variée, qui met en relief les éléments importants du mot et de la phrase.

L'accentuation de l'allemand diffère beaucoup de celle du français; elle est à peu près la même que celle de l'anglais. Voir Paul Passy, *Petite Phonétique comparée*, §§ 69—79. — Quant au vocalisme, le langage parlé dans l'Allemagne du Sud s'approche un peu du français. On y trouve des voyelles brèves, fermées et assez tendues: p. e. (**bir**nə) au lieu de (**bìr**nə) *Birne*. — Les consonnes douces [(b), (d), etc.] sont, en général, partout peu vocaliques. On entend des consonnes douces ou faibles même sans voix [p. e. *Väter*, *Feder*, (t) = (d̥)][1]) dans l'Allemagne centrale aussi bien que dans l'Allemagne du Sud. Dans les mêmes régions et ailleurs, l'action des lèvres est peu énergique, lorsqu'on prononce des voyelles d'avant arrondies: (y) et (ø) sonnent facilement comme (i) et (e). — La prononciation

1) On comprend pourquoi cette particularité se retrouve dans l'anglais dialectal parlé en Amérique, surtout à l'Ouest.

des Allemands du Nord a souvent une base d'articulation qui ressemble beaucoup à celle de l'anglais. Cette particularité se fait remarquer partout où le peuple parle encore un dialecte du bas allemand.

62. Cette opposition si tranchée entre le français et l'anglais, d'un côté, et entre le français et l'allemand, de l'autre, fait assez comprendre la nécessité d'exercices systématiques et répétés souvent pour se rompre aux difficultés. À ceux que nous avons déjà indiqués, nous ajoutons:

63. Pour acquérir une accentuation correcte, il est utile de battre, en quelque sorte, la mesure sur les syllabes marquées en caractères gras dans les textes, ce qui aidera à les prononcer fortes.

64. Pour arriver à la nuance exacte qui distingue les voyelles françaises de celles de l'anglais, comparer des mots où ces voyelles sont placées dans un entourage aussi semblable que possible. Voici un exemple, qu'on pourra compléter par la liste § 28.

Anglais	*Français*	*Anglais*
fit (**fìt**))	*fîtes* (**fit**)	*feet* (**fijt**)
fed (**fèd**)	*fée* (**fe**)	*fade* (**feid**)
pull (**pùl:**)	*poule* (**pul:**)	*pool* (**puwl**)
	sot (**so**)	*so* (**sou**)

Les élèves allemands trouveront utile de faire des exercices de la même sorte, en comparant des voyelles ou des consonnes allemandes et françaises. P. e.:

Allemand	*Français*
*Hü*te (**hy:**tə); *Hü*tte (**hỳ**tə)	*ru*se (**ry:z**); *ru*sse (**rys**), h*u*tte (***h***yt)
R*u*te (**ru:**tə); B*u*tter (**bùt**ər)	r*ou*ge (**ru:ʒ**); r*ou*te (**rut**)
W*ie*se (**vi:**zə); B*i*ss (**bìs**)	b*i*se (**bi:z**); l*i*s (**lis**)
Redakt*eu*r (re·dàk**tø:r**)	rédact*eu*r (redak**tœ:r**)
C*o*rps (**ko:r**)	c*o*rps (**kɔ:r**)
*P*ass (**pàs**); *B*ass (**bàs**)	*p*asse (**pɑ:s**); *b*asse (**bɑ:s**)
*p*latt (**plàt**); *B*latt (**blàt**)	*p*lat (**pla**); *b*lasé (blɑ·**ze**)
Tru*pp* (**trùp**), Rau*b* (**raup**); rau*b*en (**raub**ən)	trou*pe* (**trup**), cho*pe* (**ʃɔp**); ro*be* (**rɔb**).

65. Pour acquérir la mobilité si essentielle des lèvres, prononcer devant une glace, en exagérant les mouvements: (i — y), (e — ø), (ɛ — œ), où les lèvres seules agissent; puis (u — i), (o — e), (ɔ — ɛ), où lèvres et langue agissent.

66. De même, pour exercer le voile du palais: (ɛ — ɛ̃), (œ — œ̃), (ɑ — ɑ̃), (ɔ — ɔ̃), (ʀ) vélaire [uvulaire], etc., en variant les exercices.

67. La *dictée phonétique* offre un excellent moyen de développer l'oreille, de découvrir les erreurs acoustiques de l'élève, de lui montrer d'une façon vivante les différences qui existent entre une prononciation lente et une prononciation courante. Elle consiste à dicter une première fois lentement, en séparant tous les mots, un texte que l'élève transcrit phonétiquement; on le corrige ensuite, et on le fait étudier pendant et après la leçon. Dans la leçon suivante, on le dicte de nouveau, mais rapidement, et on fait noter les modifications qui se produisent, ainsi que les arrêts, l'accent de force et l'accent musical; après quoi le texte est étudié de nouveau sous sa nouvelle forme. Les textes **1** et **2**, en double transcription, contenus dans le présent livre, pourront guider pour la dictée phonétique, et la remplacer dans une certaine mesure.[1])

Observations spéciales

au présent ouvrage

68. Les textes de la seconde et de la troisième partie de notre *Chrestomathie* ne sont pas destinés aux commençants. Ils forment la suite du *Fransk Begynderbog* de Jespersen, de l'*Elementarbuch* de Beyer-Passy et d'autres livres élémentaires de la même espèce, et aussi des textes de la première partie de cet ouvrage [voir § 2]. Quelques-uns présentent, en effet, une réelle difficulté. — Nous n'avons pas cherché à les graduer. — La plupart sont des documents sur la France en même temps que des textes en français.

69. On trouvera une assez grande variété de prononciation: D'une part, énonciations plus ou moins rapides qui s'échelonnent entre la forme lente des deux premiers textes et la forme rapide du second. D'autre part, différences dialectales, depuis la langue populaire du conte de Daudet jusqu'au langage littéraire de la poésie; enfin une certaine instabilité qui existe en partie dans la bouche d'une seule et même personne, et, dans une mesure beaucoup plus grande, chez deux individus appartenant même à une seule famille: (**katrə**), (**katr̥**) ou (**kat**) *quatre*; (il et **ale**) ou (il ɛt **ale**) *il est allé*; (il **di**) ou (i **di**) *il dit*; (ɔʒɔ**rdqi**)

1) Voir sur ces questions: Jean Passy, *Systèmes de transcription, M. Ph.*, 1893, p. 116, et *La dictée phonétique, M. Ph.*, 1894, pp. 34 et 50.

ou (o'ʒur**dɥi**) *aujourd'hui*; etc. Il est nécessaire qu'on s'habitue à ces variations puisqu'elles existent.

70. Nous nous attendons à ce qu'on nous reproche une prononciation vulgaire: c'est un grief assez général contre les phonétistes. Nous répondrons qu'avant de trancher de haut sur ces matières, — beaucoup plus difficiles qu'on ne le croit en général, — on fera bien de les étudier, comme nous l'avons fait, pendant dix ou quinze ans. Il existe une opération psychologique dont le rôle est considérable dans tout ce qui touche au langage, qui consiste à substituer inconsciemment dans notre esprit la forme pleine, lente et normale d'un mot à sa forme occasionnelle, modifiée considérablement dans la phrase par l'assimilation, l'élision ou la rapidité du discours. Sans que nous puissions insister ici, nous renvoyons à nos anecdotes du numéro **3**, qui nous justifieront peut-être aux yeux du lecteur sans parti pris, en montrant combien il est difficile à ceux qui ne se sont pas observés de près et longtemps, de savoir comment ils prononcent.

71. Un mot seulement sur une question qui mériterait une longue étude, notre notation des vers. Ce qui, dans cet ouvrage comme dans ceux de Paul Passy, a déterminé la disposition des vers transcrits, c'est non le nombre des syllabes, mais le nombre des accents forts.[1])

Nous croyons en effet que c'est le nombre d'accents forts et leur alternance avec un plus ou moins grand nombre de syllabes faibles qui constitue essentiellement le rythme, cet élément essentiel et constitutif du vers. Voici quelques-unes de nos raisons:

1° C'est une observation courante[2]) que, dans beaucoup de vers, certains *e*, qui sont comptés pour une syllabe d'après la prosodie classique, sont muets, et par conséquent n'existent pas. Ces vers, qui ont une ou deux syllabes de moins que leurs voisins, ne détonnent pourtant pas, pourvu qu'ils aient le même nombre d'accents forts, dans un dessein rythmique analogue. Ainsi les trois premiers vers alexandrins de notre n° **58** ont, dans une prononciation normale[3]) le premier dix syllabes, le

1) Voir Paul Passy, *Les Sons du français*, §§ 99—102 (*Rôle du rythme. Versification*), et *Petite Phonétique comparée*, §§ 97—109 (*Rôle du rythme dans le langage. Versification*).

2) M. Kuersteiner l'a répétée au *Théâtre-Français* d'une façon très précise, *M. Ph.*, 1895, page 154.

3) Rappelons que nous prenons pour base la prononciation naturelle de l'Ile-de-France, non celle du Midi, qui conserve beaucoup plus d'(ə).

second onze ou douze, le troisième douze; mais chacun de ces vers a quatre accents forts.

2° Inversement, certains vers d'une pièce de décasyllabes [n° **46**] ont un rythme tout autre que ceux qui les entourent: les vers 23 de la page 170, et 21 à 23 de la page 172, par exemple. Ils ont le même nombre d'accents forts que des alexandrins ordinaires: qu'on les introduise dans une pièce d'alexandrins, ils ne détonneront guère. — La différence de rythme est encore plus sensible entre les vers 26, 27 et 31 de la page 202 et les autres alexandrins qui les précèdent et les suivent [n° **58**]. Le nombre d'accents forts, en effet, n'est pas le même, quoique celui des syllabes le soit d'après les règles de la prosodie traditionnelle.

Si donc le rythme est l'essence du vers, nous sommes pleinement justifiés à disposer les vers comme nous l'avons fait.

72. Il est bon de remarquer que deux accents forts consécutifs ne comptent habituellement que pour un seul, sauf le cas où il y a une pause entre eux. [Cp., par exemple, les vers 24 et 31 de la page 202, n° **58**.] Les deux syllabes accentuées qui se suivent alors sans pause, et dont la première est plus forte que la seconde, sont le résultat d'un déplacement d'accent pour cause émotionnelle. Voir § 56, et une remarque sur la transcription du n° **55**, p. 195; Paul Passy, *Les Sons du français*, §§ 89—96, et *Petite Phonétique comparée*, §§ 80—91.

Paris et Baltimore, février 1897.

Jean Passy,
Neuilly-sur-Seine, France.

A. Rambeau,
Johns Hopkins University, Baltimore.

Boston, Mass., décembre 1900.

A. Rambeau,
Massachusetts Institute of Technology, Boston.

Berlin, mars 1908 et mars 1917.

A. Rambeau,
Friedrich-Wilhelms-Universität, Berlin.

Ouvrages phonétiques et pédagogiques recommandés[1])

A. Melville Bell: 1° *Visible Speech,* the Science of Universal Alphabetics, London (1867), and the Volta Bureau, Washington, D. C.; — 2° *The Science of Speech,* 1897, the Volta Bureau, Washington, D. C.

Franz Beyer: 1° *Das Lautsystem des Neufranzösischen,* 1887. — 2° *Französische Phonetik* für Lehrer und Studierende, 4. Auflage, 1916, Köthen, Schulze.

Franz Beyer et Paul Passy: 1° *Elementarbuch* des gesprochenen Französisch; — 2° *Ergänzungsheft,* 1893 (1. Auflage), 1905 (2. Auflage), Köthen, Schulze.

Hermann Breymann: 1° *Die neusprachliche Reform-Literatur* von 1876—1893, eine bibliographisch-kritische Übersicht, 1895;

1) Nous n'indiquons dans cette liste que les ouvrages qui se rapportent directement ou indirectement à l'étude phonétique du français et à la pédagogie linguistique; nous ne cherchons pas d'ailleurs à être complets. — Pour l'étude de l'anglais parlé du Sud de l'Angleterre, nous devons recommander, outre les ouvrages généraux indiqués plus haut, Henry Sweet, *Elementarbuch des gesprochenen Englisch,* 1891[3], *Primer of Spoken English*, 1908[3], Oxford, Clarendon Press, Aug. Western, *Kurze Darstellung der englischen Aussprache für Schulen und zum Selbstunterricht,* 1910[4], *Englische Lautlehre für Studierende und Lehrer,* 1912[3], Leipzig, Reisland, Hermann Michaelis et Daniel Jones, *A Phonetic Dictionary of the English Language,* 1913, Hannover-Berlin, Meyer (Prior). Voir aussi Rich. J. Lloyd, *Northern English, Phonetics, Grammar, Texts,* 1908[2], Leipzig, Teubner (*Skizzen lebender Sprachen,* herausgegeben von Wilhelm Viëtor, 1.), et C. H. Grandgent, *English in America*, pp. 443—467, 520—528, avec les remarques de Rambeau, pp. 528—533, "Die Neueren Sprachen", II, 1895. — Pour l'étude spéciale de l'allemand parlé, nous recommandons Wilhelm Viëtor, *Die Aussprache des Schriftdeutschen,* 1914[9], *German Pronunciation,* 1913[5], Leipzig, Reisland, *Wie ist die Aussprache des Deutschen zu lehren?* 1906[4], Marburg, Elwert, *Deutsche Bühnenaussprache* (Besprechung der Schrift *Deutsche Bühnenaussprache* von Theodor Siebs), pp. 315—324, "Die Neueren Sprachen", VI, 1898, *Deutsches Aussprachewörterbuch,* 1912, Leipzig, Reisland, et George Hempl, *German Orthography and Phonology,* 1897, Boston, U. S. A., and London, Ginn & Co.

— 2° *Die phonetische Literatur* von 1876—1895, eine bibliographisch-kritische Übersicht, 1897; — 3° *Die neusprachliche Reform-Literatur* von 1894—1899, eine bibliographisch-kritische Übersicht, 1900; — 4° Hermann Breymanns *Neusprachliche Reformlitteratur*, 1900—1903 (drittes Heft), eine bibliographisch-kritische Übersicht, bearbeitet von Prof. Dr. Steinmüller, 1905; — 5° Breymann-Steinmüller, *Neusprachliche Reform-Literatur* (Französisch und Englisch), 1904—1909 (viertes Heft), eine bibliographisch-kritische Übersicht, 1909, Leipzig, Deichert (Böhme).[1])

Felix Franke: 1° *Die praktische Spracherlernung* auf Grund der Psychologie und der Physiologie der Sprache dargestellt, 3. Auflage, 1896; — 2° *Phrases de tous les jours*, 8e édition, 1900; — 3° *Ergänzungsheft zu "Phrases de tous les jours"*, 6. Auflage, 1902, Leipzig, Reisland.

James Geddes: *French Pronunciation*, Principles and Practice and a Summary of Usage in Writing and Printing, 1913, New York, Oxford University Press, American Branch.

Otto Jerpersen: 1° *The Articulations of Speech Sounds* represented by means of Analphabetic Symbols, 1889, Marburg, Elwert; — 2° *Fransk Begynderbog*, 1892 (2e édition, 1897); — 3° *Redegørelse* for min franske Begynderbog, 1892, København, Larsen; — 4° *Lehrbuch der Phonetik*, autorisierte Übersetzung von Hermann Davidsen, 2. Auflage, 1913, — 5° *Phonetische Grundfragen*, 1904; 6° *Elementarbuch der Phonetik*, 1912, Leipzig, Teubner.

Daniel Jones: *Intonation Curves*, a Collection of Phonetic Texts, in which Intonation is marked throughout by means of curved lines on a Musical Stave, 1909, Leipzig, Teubner.

H. Klinghardt: 1° *Ein Jahr Erfahrungen* mit der neuen Methode, 1888; — 2° *Drei weitere Jahre Erfahrungen* mit der imitativen Methode, 1892, Marburg, Elwert; — 3° *Artikulations- und Hörübungen*, 2. Auflage, 1914, Köthen, Schulze.

H. Klinghardt et M. de Fourmestraux: *Französische Intonationsübungen* für Lehrer und Studierende, Texte und Intonationsbilder mit Einleitung und Anmerkungen, 1911, Köthen, Schulze.

---

1) Pour compléter les renseignements de B. et de S., on n'a qu'à lire la bibliographie à la fin des grands ouvrages phonétiques ou de leurs nouvelles éditions qui ont paru après 1895, p. e. la troisième édition de la *Phonetik* (1908) de F. Beyer. Voir aussi la *Bibliographia phonetica* (depuis 1906) de Panconcelli-Calzia, que nous avons indiquée à la page LX de cette liste.

Eduard Koschwitz: *Les Parlers parisiens*, anthologie phonétique, 3e édition, 1898, Paris, Welter,

K. Kühn: *Entwurf eines Lehrplans* für den französischen Unterricht am Realgymnasium, Mittel- und Oberstufe, 1889, Marburg, Elwert.

R. Lenz: *Fonética aplicada á la enseñanza de los idiomas vivos*, fonética francesa, 1893, Santiago de Chile.

H. Michaelis et P. Passy: 1° *Dictionnaire phonétique* de la langue française, 2e édition, 1914, Hanovre-Berlin, Meyer (Prior); — 2° *Französische Unterrichtsbriefe für das Selbststudium*, 1906, Leipzig, Haberland.

Kristoffer Nyrop: 1° *Kortfattet fransk Lydlære* til Brug for Lærere og Studerende, 2e édition, 1902, København, Philipsens Forlag;[1]) — 2° *Manuel phonétique du français parlé*, 2e édition, traduite et remaniée par Emmanuel Philipot, 1902, Copenhague, Det Nordiske Forlag (Bojesen), Leipzig, Harrassowitz, Paris, Picard et fils.

G. Panconcelli-Calzia: 1° *Bibliographia phonetica*, 1906 — 1912, dans la "Medizinisch-pädagogischen Monatsschrift für die gesamte Sprachheilkunde", XVI ss.; depuis 1913, dans "*Vox*, Internat. Zentralblatt für experimentelle Phonetik"; — 2° *Annotationes phoneticae* dans les mêmes journaux.

Jean Passy: 1° *Teaching Dodges*, «M. Ph.», II (1888), pp. 36—37, 42; — 2° *Remarques* a) *sur le passé défini*, b) *sur les assimilations*, «M. Ph.», VIII (1893), pp. 28—29; — 3° *Systèmes de transcription*, «M. Ph.», VIII (1893), pp. 116—121; — 4° *La dictée phonétique*, «M. Ph.», IX (1894), pp. 34—38, 50—52; — 5° *Notes de phonétique française*, «Phonetische Studien», III (1890), pp. 345—354.

Paul Passy: 1° *Le Phonétisme au Congrès de Stockholm* en 1886, Paris, Delagrave, 1887; — 2° *Les Sons du français*, 7e édition, 1913; — 3° *Étude sur les changements phonétiques*, 1890 (1891); — 4° *Premier livre de lecture* (méthode phonétique), 5e édition, 1908; *Deuxième livre de lecture*, 3e édition, 1908; *Premières lectures*, (premier et deuxième livres réunis), 2e édition, 1908, Paris, Firmin-Didot; — 5° *Versions populaires* de divers fragments du Nouveau Testament en transcription phonétique, Paris, Société des Traités; — 6° *Le français parlé*, 5e édition, 1902, Leipzig, Reisland; — 7° *Expériences d'un pro-*

1) Nous devons à ce livre plusieurs anecdotes phonétiques et plusieurs calembours.

fesseur d'anglais, dans «Englische Studien», Vol. X, p. 506, Heilbronn, Henninger; — 8° *Abrégé de prononciation française* (phonétique et orthoépie) avec un glossaire de mots contenus dans le «Français parlé», 3e édition, 1905, Leipzig, Reisland; — 9° *De la Méthode directe de l'enseignement des langues vivantes*, mémoire couronné du deuxième prix par la «Société pour la propagation des langues étrangères en France», 1899, Paris, Colin; — 10° *Notes sur l'enseignement au Danemark* (Extrait de la «Revue Pédagogique» du 15 juin 1902), Paris, Delagrave; — 11° *Choix de lectures*, 1904, Köthen, Schulze; 12° *Aim and Principles of the International Phonetic Association*, 1904, et *Exposé des principes de l'Association Phonétique Internationale*, 1905, (voir *Journaux*, ci-dessous); — 13° *Petite Phonétique comparée des principales langues européennes*, 2e édition, 1912, Leipzig et Berlin, Teubner; — 14° *The Sounds of the French Language, their Formation, Combination and Representation*, translated by D. L. Savory and D. Jones, 1907, Oxford, Clarendon Press.

Paul Passy et George Hempl : *International French-English* and *English-French Dictionary*, 1904, edited by Robert Morris Pierce and published by Hinds, Noble & Eldredge, New York.

Paul Passy et Thalla Tostrup: *Leçons de choses* en transcription phonétique pour servir au premier enseignement du français, 1895, Paris, Firmin-Didot. [L'ouvrage est épuisé; il mérite d'être réimprimé.]

Karl Quiehl : *Französische Aussprache und Sprachfertigkeit*, Phonetik sowie mündliche und schriftliche Übungen im Klassenunterrichte, 5. Auflage, 1912, Leipzig, Teubner.

A. Rambeau : 1° *Der französische und englische Unterricht in der deutschen Schule*, mit besonderer Berücksichtigung des Gymnasiums, ein Beitrag zur Reform des Sprachunterrichts, 1886, Hamburg, Nolte (Herold); — 2° *Vier Lauttafeln* für den französischen und englischen Klassenunterricht (Sons et Exemples); — 3° *Die Phonetik* im französischen und englischen Klassenunterricht, Begleitschrift zu den Lauttafeln, 1888, Hamburg, Meissner; — 4° *Phonetics and 'Reform Method'*, «Modern Language Notes», Baltimore, Md., June (col. 321—331), November (col. 385—398), December (col. 484—486), 1893; — 5° *On the Value of Phonetics* in Teaching Modern Languages, with Practical Illustrations (pp. 1—20); — 6° *Remarks on the Study of Modern Languages* (pp. 261—276), «Die Neueren Sprachen», II, 1894; — 7° *Dix thèses* sur l'emploi de

la phonétique dans l'enseignement des langues vivantes, dans un article sur H. KLINGHARDT, *Artikulations- und Hörübugen*, «Modern Language Notes», Baltimore, Md., November (col. 421—436), 1897; — 8° *A French Reader Based upon* PASSY-RAMBEAU'S *"Chrestomathie Française"*, arranged, with Notes and Vocabulary, by A. RAMBEAU, 1905, New York, Holt.

Walter RIPPMANN: *Elements of Phonetics*, English, French and German, translated and adapted from Prof. Viëtor's «Kleine Phonetik», 1899, London, Dent.

L'Abbé ROUSSELOT: *Principes de Phonétique expérimentale*, Tome I, Première Partie, 1897, Deuxième Partie, 1901, Tome II, 1909, Paris-Leipzig, Welter.

Émile SAILLENS et E. R. HOLME: *First Principles of French Pronunciation.* With an Introduction on *the Organs of Speech* by T. P. ANDERSON STUART, 1909, London, Blackie & Sons.

Eduard SIEVERS: *Grundzüge der Phonetik*, 5. Auflage, 1901, Leipzig, Breitkopf & Härtel.

Laura SOAMES: *Introduction to English, French and German Phonetics*, with Reading Lessons and Exercises, third edition, revised and partly rewritten by Wilhelm VIËTOR, 1913, London, Macmillan.

Johan STORM: *Englische Philologie*, 2. Auflage. Die lebende Sprache; 1. Abteilung: Phonetik und Aussprache, 1892, Leipzig, Reisland.

Henry SWEET: 1° *The Practical Study of Language*, «Transactions of the Philological Society», London, 1884; (new and enlarged edition) *The Practical Study of Languages, a Guide for Teachers and Learners*, 1899, London, Dent, and 1900, New York, Holt; — 2° *A Handbook of Phonetics*, 1877; — 3° *A Primer of Phonetics*, 2nd edition, 1902, Oxford, Clarendon Press.

Moritz TRAUTMANN: *Die Sprachlaute* im allgemeinen und die Laute des Englischen, Französischen und Deutschen im besondern, 1884—1886, Leipzig, Fock.

Wilhelm VIËTOR: 1° *Der Sprachunterricht muß umkehren*, 3. Auflage, 1905; — 2° *Elemente der Phonetik und Orthoepie* des Deutschen, Englischen und Französischen, 6. Auflage, I 1914, II 1915, Leipzig, Reisland; — 3° *Drei Lauttafeln* (Deutsch, Englisch, Französisch), 1893 und öfter; — 4° *Drei Begleitschriften*: Erklärungen und Beispiele (deutscher, englischer und französischer Text), 1893 und öfter, Marburg, Elwert; — 5° *Kleine Phonetik* des Deutschen, Englischen und Französischen, 9. Auf-

lage, 1913, Leipzig, Reisland; — 6° *A New Method of Language Teaching,* in the «Educational Review» VI, pp. 351—359, 1893, New York, Holt; — 7° *Die Methodik des neusprachlichen Unterrichts* (Neuphilologische Vorträge und Abhandlungen, III), 1902, Leipzig, Teubner.

Max Walter: 1° *Der französische Klassenunterricht auf der Unterstufe,* Entwurf eines Lehrplans, 2. Auflage, 1906, Marburg, Elwert; — 2° *French Lessons,* a demonstration of the direct method in elementary teaching, 1911, New York, Scribner's Sons.

Journaux

Le Maître Phonétique, organe de l'*Association Phonétique Internationale.* Vol. 1 à 29 (1886—1914), Rédaction: Paul Passy, 20, Rue de la Madeleine, Bourg-la-Reine, Seine (France); Daniel Jones, University College, London, W. C. (Angleterre). — Suppléments au *Maître Phonétique* (avec des textes phonétiques et une bibliographie): *Exposé des principes de l'Association Phonétique Internationale,* 1908, et *The Principles of the International Phonetic Association,* 1912, obtainable from the Editors, Paul Passy and Daniel Jones.

Zeitschrift für Orthographie, Orthoepie und Sprachphysiologie, herausgegeben von Wilhelm Viëtor. Vol. 1 à 5 (1880—1885), Rostock, Werther.

Phonetische Studien, Zeitschrift für wissenschaftliche und praktische Phonetik, mit besonderer Rücksicht auf die Reform des Sprachunterrichts, herausgegeben von Wilhelm Viëtor. Vol. 1 à 6 (1887—1893), Marburg, Elwert.

Die Neueren Sprachen, Zeitschrift für den neusprachlichen Unterricht, in Verbindung mit Walther Küchler und Theodor Zeiger herausgegeben von Wilhelm Viëtor. Depuis 1893, Marburg, Elwert; New York, Stechert.

Revue Internationale de Rhinologie, Otologie, Laryngologie et Phonétique expérimentale (Directeurs: Marcel Natier et l'Abbé Rousselot), 1899 et 1900, Paris, Maloine. Titre nouveau: *La Parole, Revue Internationale de Phonétique et de Grammophonie, consacrée à l'étude théorique et pratique des sons du langage,* dirigée par l'Abbé Rousselot, 1901—1906, Paris, Welter.

Revue de Phonétique, fondée par l'Abbé Rousselot et H. Pernot en 1911, Paris, 23, rue des Fossés-Saint-Jacques.

Medizinisch-pädagogische Monatsschrift für die gesamte Sprachheilkunde, internationales Zentralblatt für experimentelle Phonetik, herausgegeben von Albert Gutzmann und Hermann Gutzmann, 1891—1912, Berlin, von Fischer (Kornfeld).

Internationales Zentralblatt für experimentelle Phonetik, **Vox**, herausgegeben von H. Gutzmann und G. Panconcelli-Calzia. Depuis 1913, Berlin, von Fischer; Hamburg, Friedrichsen.

PREMIÈRE PARTIE

EXERCICES PRÉLIMINAIRES

PROSE ET VERS

prəmjɛr parti

egzɛrsis preliminɛːr

proːz

tɛkst ɑ̃ dublə trɑ̃skripsjɔ̃

syr l ytilite e l ɑ̃·plwa d̥ se· **tɛkst**, **vwaːr** l ɛ̃·trə-dyk**sjɔ̃**. — nu dɔn**ɔ̃**, dɑ̃ la trɑ̃skrip**sjɔ̃** ra**pid** dy z**gɔ̃** de· **tɛkst**ə sqi·**vɑ̃**, yn enɔ̃·sjɑ·**sjɔ̃** **boːku** ply kɔ̃·trak**te** kə dɑ̃ la trɑ̃skrip**sjɔ̃** kərɛspɔ̃·**dɑ̃ːt̥** dy prə**mje**. i nuz a pa**ry** ɛ̃·terɛ**sɑ̃** də dɔ**ne** œ spesi**mɛn** d elɔky**sjɔ̃** tutaf**ɛ**, ra**pid** e negli·**ʒe**, **nɔ̃** pur la prɔpo·**ze** kɔm mɔ-**dɛlː**, mɛ pur pɛr**mɛ**trə d ety**dje**, dɑ̃z œ̃n egz**ɑ̃ː**plə kɔ̃·**krɛ**, **ʒysk u** va l ɛ̃stabili**te** dy lɑ̃·**gaːʒ**. — dɑ̃ la trɑ̃skripsjɔ̃ **lɑ̃ːt**, l aksɑ̃ tɔ**nik**, ki n ɛ **pɑ** mar**ke**, **tɔ̃ːb̥** syr la dɛr**njɛːr** si**lab** de· **mo** ki ɑ̃n **ɔ̃** ply-**zjœːr**, u syr **l** avɑ̃dɛr**njɛːr**, si la dɛr**njɛːr** kɔ̃·**tjɛ̃** œ̃n ə[1]) a**toːn** (**mɥɛ**).

dɑ̃ la nymerɔtɑ·**sjɔ̃** de· **ljɲ**, nu prənɔ̃ pur **bɑːz** lə **tɛkst** ɔrtɔgra**fik**; le· nyme**ro** plase ɑ̃ **marʒ** de· døz **oː**trə **tɛkst** sɛr**y̥** sɛ̃·plə**mɑ̃** də rɑ̃·**vwa** aprɔksi-matif a **sø** dy **tɛkst** ɔrtɔgra**fikː**.

---

1) ə = œ. **vwaːr** l ɛ̃·trɔdyk**sjɔ̃**, paragraf karɑ̃teœ̃.

Première Partie

Exercices Préliminaires

Prose

Textes en double transcription

Sur l'utilité et l'emploi de ces textes, voir l'Introduction. — Nous donnons, dans la transcription rapide du second des textes suivants, une énonciation beaucoup plus contractée que dans la transcription correspondante du premier. Il nous a paru intéressant de donner un spécimen d'élocution tout à fait rapide et négligée, non pour la proposer comme modèle, mais pour permettre d'étudier, dans un exemple concret, jusqu'où va l'instabilité du langage. — Dans la transcription lente, l'accent tonique, qui n'est pas marqué, tombe sur la dernière syllabe des mots qui en ont plusieurs, ou sur l'avant-dernière, si la dernière contient un *e*[1]) atone (muet).

Dans la numérotation des lignes, nous prenons pour base le texte orthographique; les numéros placés en marge des deux autres textes servent simplement de renvois approximatifs à ceux du texte orthographique.

1) Voir l'Introduction, § 41.

1. œ̃n-wazo ɛ̃·tɛliʒɑ̃

istwa:r rakɔ̃·te a œ̃n-ɑ̃·fɑ̃

il-i avɛ yn fwa œ̃ pətit-wazo, ki avɛ trɛ trɛ swaf. s-etɛt-ɑ̃ prɔvɑ̃:s, dɑ̃z-yn de· prɔvɛ̃:s le· ply ʃo:d e le· ply sɛʃ də la frɑ̃:s, yn də sɛl u il plø lə mwɛ̃. e lə pətit-wazo avɛ fɛ sɔ̃ ni dɑ̃z-yn de· parti le· ply ʃo:d e le· ply sɛʃ də la prɔvɑ̃:s. il-i avɛ bjɛ̃ yn surs dɑ̃ lə bwɑ u lə pətit-wazo avɛ fɛ sɔ̃ ni; mɛ tut-o·tu:r, il-i avɛ yn grɑ̃:d plɛn pjɛ·røz, e de· mɔ̃·taɲ pjɛ·rø:z, sɑ̃z-arbr e sɑ̃z-o.

ʒystəmɑ̃, sɛt ane la, il-avɛ fɛ trɛ sɛk. il n-avɛ pɑ ply dytu dəpɥi kə lə pətit-wazo avɛ fɛ sɔ̃ ni, o prɛ̃·tɑ̃. l-ete etɛ vɛny, lə sɔlɛ:j etɛ dəvny də plyz-ɑ̃ ply ʃo, e il-avɛ sɛʃe tut le· ma:r, tut le· surs e mɛ:m bo·ku də pɥi. la surs dy pətit-wazo avɛ sɛ·se də ku·le hɔm lez-o:tr. pɑ̃·dɑ̃ kɛlkə ʒu:r, il-etɛ reste ɑ̃·kɔ:r œ̃ pø d-ymidite syr lez-ɛrb, o·tu:r də la surs, e lə pətit-wazo avɛ py ale s-i rafrɛ·ʃi:r lə bɛk; e pɥi tu avɛ sɛʃe. alɔ:r lə pətit-wazo avɛ kɔmɑ̃·se a sufri:r bo·ku də la swaf.

il-ɔrɛ bjɛ̃ py s-ɑ̃·vɔle tu də sɥit e ale s-ɛ̃·stale o·prɛ d-yn grɑ̃:d rivjɛ:r. mɛ sez-ø, k-il avɛ ku·ve dəpɥi bjɛ̃ de· ʒu:r, vənɛ d-ekl ɔ:r; il-avɛ mɛ̃·tnɑ̃ katrə ʒɔli pəti, e il ne puvɛ

1. œ̃nwazoɛ̃tɛliʒɑ̃

istwarrakɔ̃·te aœ̃nɑ̃·fɑ̃

javɛtynfwa œ̃ptitwazo, kjavɛtrɛ:trɛswaf:. sɛtɛtɑ̃prɔvɑ̃:s, dɑ̃zyndeprɔvɛ̃:s leplyʃo:d eleplysɛʃ dəlafrɑ̃:s, yndəsɛl: wiplølmwɛ̃. eləptitwazo avɛfesɔ̃ni dɑ̃zyndeparti leplyʃo:d eleplysɛʃ dəlaprɔvɑ̃:s. javɛbjɛ̃ ynsurs, dɑ̃lbwɑ uləptitwazo avɛfesɔ̃·ni; metutotu:r, ijavɛtyngrɑ̃dplɛn pjɛ·rø:z, edemɔ̃taɲ pjɛ·rø:z, sɑ̃zarbr esɑ̃·zo.

ʒystəmɑ̃ stanela, ilavɛfɛtrɛ·sɛk. inavɛpɑply dytu dəpɥi-kɛlpətitwazo avɛfesɔ̃·ni, oprɛ̃·tɑ̃. lete etɛvny, ləsɔlɛ:j etɛdəvnydplyzɑ̃plyʃo, eilavɛsɛʃe tutle·ma:r, tutle·surs, emɛ:m bo:kudpɥi. lasurs dyptitwazo avɛsɛ·sed-ku·le kɔmlezo:tr. pɑ̃dɑ̃kɛkʒu:r, ilɛtɛrɛste ɑ̃·kɔrœ̃pø dymidite syrle·zɛrb, otu:rdəlasurs, eləptitwazo avɛpyale sirafrɛ·ʃi:r ləbɛk; epɥi, tutavɛsɛʃe. alɔ:r ləptitwazo avɛkɔmɑ̃·se asufrirbo:kudlaswaf.

ilɔrɛbjɛ̃·py sɑ̃·vɔle tutsɥit, eale sɛ̃stale o·prɛdyn-grɑ̃:d rivjɛ:r. mɛsezø, kilavɛku·ve dəpɥibjɛ̃:de-ʒu:r, vənɛdeklɔ:r; ilavɛmɛ̃·tnɑ̃ katʒɔlipti, einpuvɛ-

1. Un oiseau intelligent

Histoire racontée à un enfant

Il y avait une fois un petit oiseau, qui avait très très soif. C'était en Provence, dans une des provinces les plus chaudes et les plus sèches de la France, une de celles où il pleut le moins. Et le petit oiseau avait fait son nid dans une des parties les plus chaudes et les plus sèches de la Provence. Il y avait bien une source dans le bois où le petit oiseau avait fait son nid; mais, tout autour, il y avait une grande plaine pierreuse, et des montagnes pierreuses, sans arbres et sans eau.

Justement, cette année-là, il avait fait très sec. Il n'avait pas plu du tout depuis que le petit oiseau avait fait son nid, au printemps. L'été était venu, le soleil était devenu de plus en plus chaud, et il avait séché toutes les mares, toutes les sources et même beaucoup de puits. La source du petit oiseau avait cessé de couler comme les autres. Pendant quelques jours, il était resté encore un peu d'humidité sur les herbes, autour de la source, et le petit oiseau avait pu aller s'y rafraîchir le bec; et puis tout avait séché. Alors le petit oiseau avait commencé à souffrir beaucoup de la soif.

Il aurait bien pu s'envoler tout de suite et aller s'installer auprès d'une grande rivière. Mais ses œufs, qu'il avait couvés depuis bien des jours, venaient d'éclore; il avait maintenant quatre jolis petits, et il ne pouvait

vrɛmɑ̃ pɑ le lɛ·se muriːr. e pɥi la plɥi vjɛ̃·drə sɑ̃ dut bjɛ̃·to. il-i avɛ si lɔ̃·tɑ̃ k-il nə plœvɛ pɑ; sa ne puvɛ pɑ dyːre.

purtɑ̃, œ̃ ʒuːr pɑːs, dø ʒuːr pɑːs, e il nə plœvɛ tuʒuːr pɑ; e lə pətit-wazo e seː pəti avɛ də plyz-ɑ̃ ply swaf; si swaf k-il pɑːsɛ lə ʒuːr a *h*alte, lə bɛk uvɛːr, lez-ɛl ekarte.

lə matɛ̃ dy trwɑːzjɛm ʒuːr, lə pətit-wazo sə desid a ale dɑ̃ lez-ɑ̃·virɔ̃ ʃɛrʃe si il nə truːvrɛ pɑ də l-o kɛlkə paːr. il vɔl, il vɔl, il vɔl; mɛ il nə vwaje tuʒuːr kə leː ʃɑ̃ sɛk e blɑ̃, kə lə sɔlɛːj rɑ̃·dɛ ebluisɑ̃ kɔm la nɛːg, e bryːlɑ̃ kɔm yn furnɛːz. d-o, il n-i ɑ̃n avɛ pɑ tras. lə pətit-wazo etufɛ. il nə puvɛ prɛskə ply rɛspiːre, tɑ̃ il-avɛ ʃo e swaf; il-avɛ pɛn a sə sutniːr, e pøapø, sez-ɛl batɛ ply lɑ̃·tmɑ̃, e il rətɔ̃·bɛ vɛːr la tɛːr.

il-alɛ prɛskə la tuʃe, kɑ̃t-il apɛrswa, ʒyst o·dsu də lɥi, yn butɛːj avɛk œ̃ pø d-o dədɑ̃. s-etɛ la vi, si lə pətit-wazo avɛ py la bwaːr. mɛ kɔmɑ̃ fɛːr? l-o n-ariːvɛ pɑ ʒysk-o gulo; lə gulo etɛ trɔ pəti puːr i ɑ̃·fɔ̃·se la tɛːt; e lə pətit-wazo n-etɛ pɑ ase fɔːr puːr rɑ̃·vɛrse la butɛːj, u puːr la kɑːse avɛk sɔ̃ bɛk. poːvrə pətit-wazo! il rəgardɛ l-o a-travɛːr lə vɛːr, e sa lɥi dɔnɛ ɑ̃·kɔːr ply swaf, də la vwaːr si prɛ, e də nə puvwaːr i trɑ̃·pe sɔ̃ bɛk. il-etɛ tu trist o·si

vrɛmɑ̃pɑ lelɛ·se**muriːr.** **epɥi,** **laplɥi** vjɛ̃·drɛsɑ̃·**dut** bjɛ̃·**to.** ijavɛ**silɔ̃·**tɑ̃ kinplœvɛ**pɑ**; sanpuvɛ**pɑ** dyːr**e.**

purtɑ̃, œ̃ːʒurpɑːs, døːʒurpɑːs, einplœvɛ **tuʒurpɑ**; elɛptitwa**zo** esɛ·**pti** avɛ**dplyz**ɑ̃·**plyswaf**; **siswaf** kipɑːsɛl**ʒuːr** a*h*al**te,** lɛbɛkuvɛːr, lezɛl ekar**te.**

lə**matɛ̃** dytrwɑːzjɛm**ʒuːr,** lɛptitwa**zoṣdesid** aaledɑ̃le-zɑ̃·vir**ɔ̃** ʃɛr**ʃe** siintruvrɛpɑd**lo** kɛk**paːr.** **ivɔlː, ivɔlː, ivɔlː;** meinɥwajɛtu**ʒuːr** kɔle**ʃɑ̃** **sɛk** **eblɑ̃,** kɔlsɔlɛːj rɑ̃·dɛ*st*e**bluisɑ̃** kɔmlanɛːʒ, **ebryːlɑ̃** kɔmynfurnɛːz. **do,** injɑ̃navɛpɑ**tras**ː. lɛptitwa**zoetufɛ.** inpuvɛ**prɛskɛplyrɛspiːre,** tɑ̃ilavɛ**ʃo** **eswaf**; ilavɛpɛn assutniːr, epøa**pø,** sezɛl batɛply**lɑ̃ːtmɑ̃,** eirtɔ̃·**bɛ** vɛrlatɛːr.

ilalɛ**prɛskə** latu**ʃe,** kɑ̃tilapɛr**swa,** **ʒystotsudlɥi,** ynbutɛːj avɛkœ̃pødod**dɑ̃.** sɛtɛlavi, silɛptitwazo avɛpy labwaːr. mɛkɔmɑ̃fɛːr? **lo** nariːvɛpɑ ʒyskogu**lo**; lɛgu**lo** ɛtɛtrɔpti purjɑ̃·fɔ̃·se latɛːt; elɛptitwazo nɛtɛpɑasefɔːr purrɑ̃ːvɛrse labutɛːj, upurla**kɑːse** avɛksɔ̃·**bɛk.** **poːvpətitwazo!** irgardɛ**lo** atravɛrlɛvɛːr, esalɥidɔnɛ ɑ̃·kɔr**plyswaf**, dɛlaʋwaːrsiprɛ, edɛn**pɑ**-puvwaːr itrɑ̃·**pe** sɔ̃·**bɛk.** ilɛtɛtu**trist** o·**si**

vraiment pas les laisser mourir. Et puis la pluie viendrait sans doute bientôt. Il y avait si longtemps qu'il ne pleuvait pas; ça ne pouvait pas durer.

Pourtant, un jour passe, deux jours passent, et il ne pleuvait toujours pas; et le petit oiseau et ses petits avaient de plus en plus soif; si soif qu'ils passaient le jour à haleter, le bec ouvert, les ailes écartées.

Le matin du troisième jour, le petit oiseau se décide à aller dans les environs chercher s'il ne trouverait pas de l'eau quelque part. Il vole, il vole, il vole; mais il ne voyait toujours que le champs secs et blancs, que le soleil rendait éblouissants comme la neige et brûlants comme une fournaise. D'eau, il n'y en avait pas trace. Le petit oiseau étouffait. Il ne pouvait presque plus respirer, tant il avait chaud et soif; il avait peine à se soutenir, et, peu à peu, ses ailes battaient plus lentement, et il retombait vers la terre.

Il allait presque la toucher, quand il aperçoit, juste au-dessous de lui, une bouteille avec un peu d'eau dedans. C'était la vie, si le petit oiseau avait pu la boire. Mais comment faire? L'eau n'arrivait pas jusqu'au goulot; le goulot était trop petit pour y enfoncer la tête; et le petit oiseau n'était pas assez fort pour renverser la bouteille, ou pour la casser avec son bec. Pauvre petit oiseau! Il regardait l'eau à travers le verre, et ça lui donnait encore plus soif, de la voir si près, et de ne pas pouvoir y tremper son bec. Il était tout triste aussi

ɑ̃ pɑ̃ˑsɑ̃ k-il nə rəvɛˑrɛ ply seˑ poːvrə pəti; kaːr il sɑ̃ˑtɛ bjɛ̃ k-il etɛ trɔ fɛːblə mɛ̃ˑtnɑ̃ puːr rətурne ʒysk-o ni. il n-i avɛ ply k-yn ʃoːz a fɛːr: sə kaʃe suz-yn mət də tɛːr, a l-abri dy səlɛːj, e atɑ̃ːdre la mɔːr.

tu d-œ̃ ku, lə pətit-wazo a yn bɔn ide: il-i avɛ la, tut-oˑtuːr də lqi, yn kɑ̃ˑtite də pətit pjɛːr; il-ɑ̃ prɑ̃ yn avɛk sõ bɛk, il la pɔrt oˑprɛ də la butɛːj, e il la lɛːs glise dɑ̃ lə gulo; la pjɛːr tõːb o fõ də l-o, e l-o mõːt œ̃ pø dɑ̃ la butɛːj. lə pətit-wazo prɑ̃ yn səgõːd pjɛːr, il la ʒɛt ɑ̃ˑkɔːr dɑ̃ la butɛːj, e l-o mõːt ɑ̃ˑkɔːr œ̃ pø. il-ɑ̃ ʒɛt yn tswɑˑzjɛm, e pqi yn katrijɛm, e il kõˑtiny kɔm sa a ʒɛte deˑ pətit pjɛːr dɑ̃ l-o, e l-o kõˑtiny a mõˑte dɑ̃ la butɛːj, ʒysk-a sə k-ɑ̃ˑfɛ̃ ɛl-ariːv o gulo. alɔːr lə pətit-wazo i plõːʒ sõ bɛk, prɑ̃ yn gut d-o, rəlɛːv la tɛːt, e bwa avɛk delis. ɛl dəvɛ ɛːtrə bjɛ̃ ʃoːd, sɛt-o, ki etɛ la, o grɑ̃ səlɛːj, dəpqi lə matɛ̃. mɛ kɔm ɛl lqi parɛˑsɛ bɔn! e kɔm il sɑ̃ˑtɛ la vi e la fɔrs lqi rəvniːr a məzyːr k-il byˑvɛ!

s-etɛ prɔbabləmɑ̃ œ̃ piknik ki avɛ lɛˑse la sɛt butɛːj; kaːr tut-oˑtuːr, il-i avɛ deˑ papje grɑ, deˑ kɔk d-ø, deˑ mjɛt də pɛ̃. də sɔrt kə lə pətit-wazo, aprɛ avwaːr by, puvɛ mɑ̃ˑʒe.

mɛ sə n-etɛ pɑ tu də bwaːr e də mɑ̃ˑʒe. il falɛ ɑ̃ˑkɔːr pɔrte a seˑ pəti də kwa bwaːr e mɑ̃ˑʒe. kɔmɑ̃

ɑ̃pɑ̃ˑsɑ̃ kinrəvɛˑrɛply sepoːʏpəti; karisɑ̃ːtɛbjɛ̃ kilɛtɛtrɔfɛːblə mɛ̃ˑtnɑ̃ purrətурne ʒyskoˑni. injavɛplykynʃoːzafɛːr: səkaʃe suzynmət dətɛːr, alabri dysɔlɛːj, eatɑ̃ːdrəlamɔːr.

tudœ̃ku, ləptitwazo aynɔnide: javɛla tutoturdəlqi, ynkɑ̃ːtitedəptitpjɛːr: ilɑ̃prɑ̃yn avɛksõˑbɛk, illapɔrt oˑprɛdlabutɛːj, eillalɛːsglise dɑ̃lgulo; lapjɛˑrtõːb ofõdlo, elo mõːtœ̃pø dɑ̃labutɛːj, ləptitwazo prɑ̃ynsœgõd̥pjɛːr, illaʒɛtɑ̃ˑkɔːr dɑ̃labutɛːj, elo mõˑtɑ̃kɔrœ̃ˑpø. ilɑ̃ˑʒɛt yntrwɑˑzjɛmː, epqiynkatrijɛmː, eikõˑtiny kɔmsa aʒ̊te deptitpjɛːr dɑ̃ˑlo, elo kõˑtiny amõˑte dɑ̃labutɛːj, ʒyskaskɑ̃ˑfɛ̃ ɛlariːv ogulo. alɔːr ləptitwazo iplõːʒ̊ sõˑbɛk, prɑ̃ynguṭdo, rəlɛːvlatɛːt, ebwa avɛk̥delis. ɛldəvɛtɛṭbjɛ̃ʃoːd, sɛto, kjɛtɛla, ogrɑ̃sɔlɛːj, dəpqilmatɛ̃. mekɔmɛllqiparɛˑsɛbɔnː! ekɔmisɑ̃ˑtɛ lavi elafɔrs lqirəvniːr amzyːrkibyˑvɛ!

sɛtɛprɔbabləmɑ̃ œ̃piknik kjavɛlɛˑsela sɛṭbutɛːj; kartutotuːr, ijavɛ depapjegrɑ, dekɔk̥dø, demjɛṭdəpɛ̃. dəsɔrt kɛlpətitwazo, aprɛavwarby, puvɛmɑ̃ːʒe.

mesnɛtɛpɑtu dəbwaːr edmɑ̃ˑʒe. ifalɛtɑ̃ˑkɔːr pɔrteaseˑpti dəkwabwaːr emɑ̃ˑʒe. kɔmɑ̃-

en pensant qu'il ne reverrait plus ses pauvres petits; car il sentait bien qu'il était trop faible maintenant pour retourner jusqu'au nid. Il n'y avait plus qu'une chose à faire: se cacher sous une motte de terre, à l'abri du soleil, et attendre la mort.

Tout d'un coup, le petit oiseau a une bonne idée: il y avait là, tout autour de lui, une quantité de petites pierres; il en prend une avec son bec, il la porte auprès de la bouteille, et il la laisse glisser dans le goulot; la pierre tombe au fond de l'eau, et l'eau monte un peu dans la bouteille. Le petit oiseau prend une seconde pierre, il la jette encore dans la bouteille, et l'eau monte encore un peu. Il en jette une troisième, et puis une quatrième, et il continue comme ça à jeter des petites pierres dans l'eau, et l'eau continue à monter dans la bouteille, jusqu'à ce qu'enfin elle arrive au goulot. Alors le petit oiseau y plonge son bec, prend une goutte d'eau, relève la tête, et boit avec délice. Elle devait être bien chaude, cette eau, qui était là, au grand soleil, depuis le matin. Mais comme elle lui paraissait bonne! Et comme il sentait la vie et la force lui revenir à mesure qu'il buvait!

C'était probablement un pique-nique qui avait laissé là cette bouteille; car tout autour, il y avait des papiers gras, des coques d'œufs, des miettes de pain. De sorte que le petit oiseau, après avoir bu, pouvait manger.

Mais ce n'était pas tout de boire et de manger. Il fallait encore porter à ses petits de quoi boire et manger. Comment

fɛːr ? lə pətit-wazo, — pɑ bɛːt, — prɑ̃ dɑ̃ sɔ̃ bɛk kɛlkə mjɛt də pɛ̃, trɑ̃ːp sɔ̃ bɛk dɑ̃ l-o, lə rɑ̃·pli o·tɑ̃ kə pɔsibl, e rəvɔl bjɛ̃ vit a sɔ̃ ni.

se· pəti l-atɑ̃·dɛ tu *h*altɑ̃, lə bɛk uvɛːr, lez-ɛl ekarte, prɛskə mɔːr də swaf. tu d-œ̃ ku il vwaːj (vwa) lœːr mɑ̃mɑ̃ ki ariːv ɑ̃ vəlɑ̃, ɑ̃ vəlɑ̃ də tut sa fɔrs, ki sə pɛrʃ syːr lə bɔːr dy ni, e ki lœːr tɑ̃ sɔ̃ bɛk plɛ̃ də pɛ̃ trɑ̃·pe. kɛl bɔnœːr! kɔm il sə ʒɛt dəsy! kɔm il sə dispyt! kɔm ilz-aval sə bɔ̃ pɛ̃ kə lœːr mɑ̃mɑ̃ lœːr apɔrt!

mɛ sə n-etɛ rjɛ̃, yn buʃe, puːr katrə pətiz-afame. e tu də syit la mɑ̃mɑ̃ rəpaːr, puːr ale ʃɛrʃe yn oːtrə bɛke də pɛ̃ trɑ̃·pe. e tut la ʒurne, ɛl kɔ̃·tiny a fɛːr la navɛt ɑ̃trə la butɛːj e lə ni, də sɔrt kə lə swaːr il s-ɑ̃·dɔrm tu lə· sɛ̃ːk trɑ̃·kilmɑ̃, bjɛ̃n-œrø e bjɛ̃ rɑ̃·pli.

lə lɑ̃·dmɛ̃ matɛ̃, lə pətit-wazo rəkɔmɑ̃ːs sez-ale e vəny, e il kɔ̃·tiny tu le· ʒuːr syi·vɑ̃; ʒysk-a sə k-ɑ̃·fɛ̃ œ grɑ̃t-ɔraːʒ a eklate ki a rɑ̃·pli tut le· maːr e tu le· pɥi, e fɛ ku·le tu le· rɥiso e tut le· surs.

vwala œ pətit-wazo ki etɛ ʒɔlimɑ̃ ɛ̃·tɛliʒɑ̃, n-ɛːs pɑ ?

fɛːr? ləp**tit**wa**zo**, — pɑ**bɛːt**, — **prɑ̃** dɑ̃sɔ̃·**bɛk** kɛ*l*kə-**mjɛt** dəpɛ̃, **trɑ̃ːp** sɔ̃bɛk dɑ̃·**lo**, lərɑ̃·**pli** o**tɑ̃k**pɔ**sibl**, er**vɔl** bjɛ̃**vit** asɔ̃·**ni**.

sep**ti** latɑ̃·**dɛ** tu*h*al**tɑ̃**, lə**bɛk**uvɛːr, lez**ɛl** ekar**te**, prɛskə**mɔːr** dəswaf. tudœ**ku** iv**waːj** lœrmɑ̃**mɑ̃** kjariːv ɑ̃vəl**ɑ̃**, ɑ̃vəlɑ̃**dtutsafɔrs**, kis**pɛrʃ** syrlə**bɔːr** dy**ni**, ekilœr**tɑ̃** sɔ̃·**bɛk** plɛ̃**dpɛ̃** trɑ̃·**pe**. **kɛl**bɔnœːr! kɔmiz**ʒɛtdəsy**! kɔmiz**dispyt**! kɔmiza**val** səbɔ̃ːpɛ̃ kəlœrmɑ̃**mɑ̃** lœra**pɔrt**!

mes*n*ɛtɛr**jɛ̃**, yn**buʃe**, pur**katpə**tizafa**me**. etut**sqit** lamɑ̃**mɑ̃rpaːr**, puralɛʃɛr**ʃe** **yno**ːt*r*ə**bɛkedpɛ̃**trɑ̃·**pe**. **etut**la**zurne**, ɛlkɔ̃·**tiny** a**fɛːr**la**navɛt** ɑ̃trəlabu**tɛːj** **elni**, də**sɔrt** kɛl**swaːr**, isɑ̃·**dɔrm** tule·**sɛ̃ːk** trɑ̃·**kilmɑ̃**, bjɛ̃·**nœrø** **ebjɛ̃**:rɑ̃·**pli**.

lə**lɑ̃·dmɛ̃**ma**tɛ̃**, ləptitwa**zorkɔmɑ̃ːs** sezal**eevny**, eikɔ̃·**tiny** **tule·**ʒuːrsqi·**vɑ̃**; ʒyskas**kɑ̃ːfɛ̃** **œgrɑ̃**tɔra**ːʒ** aeklate, kjarɑ̃·**pli** **tutle·maːr** **etulepɥi**, efeku·le **tulerɥiso** **etutlesurs**.

vwala**œptitwazo** kjɛtɛ**ʒɔ**limɑ̃**ɛ̃**tɛli**ʒɑ̃**, nɛs**pɑ**?

faire? Le petit oiseau, — pas bête, — prend dans son bec quelques miettes de pain, trempe son bec dans l'eau, le remplit autant que possible, et revole bien vite à son nid.

Ses petits l'attendaient tout haletants, le bec ouvert, les ailes écartées, presque morts de soif. Tout d'un coup ils voient leur maman qui arrive en volant, en volant de toute sa force, qui se perche sur le bord du nid, et qui leur tend son bec plein de pain trempé. Quel bonheur! Comme ils se jettent dessus! Comme ils se disputent! Comme ils avalent ce bon pain que leur maman leur apporte!

Mais ce n'était rien, une bouchée, pour quatre petits affamés. Et tout de suite la maman repart, pour aller chercher une autre becquée de pain trempé. Et toute la journée, elle continue à faire la navette entre la bouteille et le nid, de sorte que le soir ils s'endorment tous les cinq tranquillement, bien heureux et bien remplis.

Le lendemain matin, le petit oiseau recommence ses allées et venues, et il continue tous les jours suivants; jusqu'à ce qu'enfin un grand orage a éclaté qui a rempli toutes les mares et tous les puits, et fait couler tous les ruisseaux et toutes les sources.

Voilà un petit oiseau qui était joliment intelligent, n'est-ce pas?

Jean Passy, *Le Maître Phonétique*, 1892.
ʒɑ̃ pasi, lə mɛːtrə fɔnetik, dizqisɑ̃ katrəvɛ̃duːz.

2. yn movɛːz fars

trwɑ bɛrʒe pɑˑsɛ œ̃ swaːr paːr oˑbɔn, ɑ̃ s-ɑ̃ rəturnɑ̃ a lœːr vilaːʒ. ilz-etɛ fatige, e ilz-avɛ fɛ̃, kaːr il vənɛ də lwɛ̃, e ilz-etɛ ʃarʒe də frɔmaːʒ. ilz-ɔrɛ bjɛ̃n-ɛˑme s-arɛte dɑ̃z-œ̃ deˑ boz-ɔtɛl k-il vwajɛ syːr la plas, puːr mɑ̃ˑʒe œ̃ mɔrso; mɛ il n-avɛ pɑ sœlmɑ̃ dø su a ø trwɑ, puːr sə pɛje a dine.

«vule vu parje,» di l-œ̃ d-ø, «kə ʒe vɛ dine puːr rjɛ̃ a sɛt-ɔtɛl la?

«blagœːr!

«ʒə vu pari kə ʒ-i vɛ.

«ebjɛ̃, vaz-i.

«kɔ̃ˑbjɛ̃ parje vu?

«rjɛ̃ dytu; il sɔrɛ kapablə də lə fɛːr!

«ebjɛ̃, ʒ-i vɛ tudmɛːm.»

e lə bɛrʒe s-ɑ̃ˑva kɔɲe a la pɔrt də l-ɔtɛl.

«ale mə ʃɛrʃe lə mɛːtrə də l-ɔtɛl, vit!»

lə mɛːtrə d-ɔtɛl ariːv.

«kɛskə vu vule, bɛrʒe? nu n-avɔ̃ pɑ bəzwɛ̃ də frɔmaːʒ puːr oˑʒurdɥi.

«nɔ̃, məsjø, sə n-ɛ pɑ sa. ʒə vudrɛ vu diːr œ̃ səkrɛ, mɛ ʒ-e pœːr k-ɔ̃ (nə) nuz-ɑ̃ˑtɑ̃ːd isi.

«nɔ̃, nɔ̃, il n-i a pɑ də dɑ̃ˑʒə, depɛˑʃe vu, ʒə sɥi prɛˑse.

«ebjɛ̃, kɛskə vu mə dɔnri*j*e d-œ̃ mɔrso d-ɔːr gro kɔm mɔ̃ bra?

2. ynmovɛ̥zfars

trwɑːbɛrʒe, pɑˑsɛ*t*œ̃swaːr paroˑbɔnː, ɑ̃sɑ̃rturnɑ̃ alœrvilaːʒ. izɛtɛfatige, eizavɛfɛ̃, karivnɛdlwɛ̃, eizɛtɛʃarʒed̥frɔmaːʒ. izɔrɛbjɛ̃nɛme sarɛte dɑ̃zœ̃deboːzɔtɛl kiwajɛ syrlaplas, purmɑ̃ˑʒe œ̃mɔrso; meina*v*ɛpɑsœlmɑ̃døːsu aøtrwɑ, pursəpɛje adine.

«vulevuparje,» dilœ̃ˑdø, «kəʒvedine purrjɛ̃ astɔtɛlla?

«blagœːr!

«ʒvuparik̬ʒive.

«ebɛ̃, vazi.

«kɔ̃mjɛ̃ parjevu?

«rjɛ̃dytu; isrɛkapab dəlfɛːr!

«ebɛ̃, ʒi*v*etunmɛːm.»

elbɛrʒe sɑ̃vakɔɲe alapɔrt̬ dəlɔtɛlː.

«alemʃɛrʃelmɛːt̬dəlɔtɛlː, vitː!»

ləmɛt̬dɔtɛlariːv.

«kɛs*w*uule, bɛrʒe? n*u*na*v*ɔ̃pɑbəzwɛ̃d̥frɔmaːʒ̊ p*u*rɔʒɔrdɥi.

«nɔ̃msjø, sepɑsa. ʒvu*d*rɛvudiːr œ̃ˑskrɛ, meʒepœːr kɔ̃n*u*zɑ̃tɑ̃ːd isi.

«nənɔ̃, *j*apɑddɑ̃ˑʒe; dɛpɛˑʃevu, ʒ̊sɥiprɛːse.

«ebɛ̃, kɛswumdɔnri*j*e dœ̃mɔrsodɔːr groːkɔmmɔ̃ˑbra?

2. Une mauvaise farce

Trois bergers passaient un soir par Eaux-Bonnes[1]), en s'en retournant à leur village. Ils étaient fatigués, et ils avaient faim, car ils venaient de loin, et ils étaient chargés de fromages. Ils auraient bien aimé s'arrêter dans un des beaux hôtels qu'ils voyaient sur la place, pour manger un morceau; mais ils n'avaient pas seulement deux sous à eux trois, pour se payer à dîner.

«Voulez-vous parier,» dit l'un d'eux, «que je vais dîner pour rien à cet hôtel-là?

«Blagueur!

«Je vous parie que j'y vais.

«Eh bien, vas-y.

«Combien pariez-vous?

«Rien du tout; il serait capable de le faire!

«Eh bien, j'y vais tout de même.»

Et le berger s'en va cogner à la porte de l'hôtel.

«Allez me chercher le maître de l'hôtel, vite!»

Le maître d'hôtel arrive.

«Qu'est-ce que vous voulez, berger? Nous n'avons pas besoin de fromage pour aujourd'hui.

«Non, monsieur, ce n'est pas ça. Je voudrais vous dire un secret, mais j'ai peur qu'on (ne) nous entende ici.

«Non, non, il n'y a pas de danger; dépêchez-vous, je suis pressé.

«Eh bien, qu'est-ce que vous me donneriez d'un morceau d'or gros comme mon bras?

---

1) Eaux-Bonnes, ville d'eaux du département des Basses-Pyrénées. o·bɔn:, vil d o dy departəmẽ de· bɑ:spirene.

«nə parle pɑ si fɔːr . . . vwajɔ̃ vwaːr sa . . . nɔ̃, atɑ̃·de, vu prɑ̃·dre bjɛ̃ kɛlkəʃoːz? wi, wi, ɑ̃·tre, ʒə vɛ vu fɛːr dine œ̃ pø; aprɛ sa, nu ko·zrɔ̃.»

e lə mɛːtrə d-otɛl lə fɛ ɑ̃·tre dɑ̃z-yn ʃɑ̃ːbr u il n-i avɛ pɛrsɔn; e la il lɥi fɛ sɛrviːr œ̃ bɔ̃ dine: də la sup, de· ʃu, œ̃ biftɛk, etsɛtɛra. syrtu bo·ku də vɛ̃, e dy bɔ̃. s-ɛ k-il ɛspe·rɛ lə gri·ze e avwaːr lə mɔrso d-ɔːr a bɔ̃ marʃe. lə bɛrʒe nə sə ʒɛ·nɛ pɑ puːr mɑ̃·ʒe. mɛ il nə by·vɛ pɑ trɔ parsə k-il vulɛ garde tut sa tɛːt puːr sɔrtiːr də la.

də tɑ̃ːz-ɑ̃ tɑ̃, lə mɛːtrə d-otɛl alɛ ʒəte œ̃ ku d-œːj paːr yn pətit fənɛːtrə k-il i avɛ dɑ̃ lə myːr; e il-etɛt-ɑ̃·nɥije də vwaːr kə le· butɛːj nə sə vidɛ pɑ. il-alɛ lɥi fɛːr porte də sɔ̃ mɛjœːr, kɑ̃ lə bɛrʒe sə lɛːv puːr s-ɑ̃·nale.

«dit dɔ̃, bɛrʒe,» lɥi di lə mɛːtrə syr lə pɑ də la pɔrt; «vu m-ave dəmɑ̃·de sə kə ʒə vu dɔnrɛ də vɔtrə mɔrso d-ɔːr. mɔ̃·tre lə mwa dabɔːr, e pɥi nu vɛ·rɔ̃.»

mɛ lə bɛrʒe lə rəgard dɑ̃ lez-jø ɑ̃ rjɑ̃:

«ɑ! məsjø, s-ɛ kə ʒə nə l-e pɑz-ɑ̃·kɔːr. ʒə vu dəmɑ̃·dɛ sa sœlmɑ̃ puːr si ʒ-ɑ̃ tru·vɛ œ̃.»

e ɑ̃ di·zɑ̃ *sla*, il desɑ̃ l-ɛskalje katr a katr, il prɑ̃ sɔ̃ bɑ·tɔ̃ e se· bəzas e il fil vɛːr sɔ̃ vilaːʒ, ɑ̃ lɛ·sɑ̃ lə poːvrə mɛːtrə d-otɛl tut-abazurdi.

«parlepɑsifɔːr... wɔjɔ̃warsa... nɔ̃ətɑ̃ːde, yprɑ̃ːdrebjɛ̃ kɛkʃoːz? wiwiɑ̃·tre, ʒvɛvufɛrdineœ̃·pø; aprɛsa, nukoːzrɔ̃.» elmɛtdotɛl ləfe*t*ɑ̃·tre dɑ̃zynʃɑ̃ːbr uinja*v*ɛpɛrsɔnː; ela ilɥifesɛrviːr œ̃bɔ̃ːdine: dlasup, de·ʃu, œ̃biftɛk, etsɛtɛra. syrtu boːkudvɛ̃, edybɔ̃. sekilɛspɛ·rɛlgri·ze eawarləmɔrsodɔːr abɔ̃marʃe. ləbɛrʒe nəsʒɛ·nɛpɑ purmɑ̃ːʒe. meinby·vɛpɑtrɔ paskivulɛ gardetutsatɛːt pursɔrtiːrdəla.

tːɑ̃ːzɑ̃·tɑ̃lmɛtdotɛl alɛʒteœ̃kudœːj paryntitfənɛːt k*i*javɛdɑ̃lmyːr; eilɛtɛtɑ̃nɥije dwaːrkəlebutɛːj nəsvidɛpɑ. ilalɛlɥifɛrpɔrtedsɔ̃mɛjœːr, kɑ̃lbɛrʒeslɛːv pursɑ̃nale.

«ditdɔ̃bɛrʒe,» lɥidilmɛːt*rə* sy*r*ləpɑdlapɔrt; «vuma*v*edmɑ̃·deskəʒvudɔnrɛ dəvɔtmɔrsodɔːr. mɔ̃ːtreləmwadabɔːr, ep*ɥ*inuvɛːrɔ̃.»

melbɛrʒe lərgard dɑ̃le·zjø ɑ̃·rjɑ̃ :

«ɑːmsjø! sekʒənlepɑɑ̃kɔːr. ʒəvudmɑ̃·dɛsa sœlmɑ̃ pursi ʒɑ̃truvɛœ̃.»

eɑ̃dizɑ̃sa, idesɑ̃lɛskalje katakat, iprɑ̃sɔ̃bɑːtɔ̃ esebəzas, eifil vɛrsɔ̃vilaːʒ, ɑ̃lɛ·sɑ̃lpoːvmɛtdotɛl tutabazurdi.

«Ne parlez pas si fort... Voyons voir ça... Non, attendez, vous prendrez bien quelque chose? Oui, oui, entrez, je vais vous faire dîner un peu; après ça, nous causerons.»

Et le maître d'hôtel le fait entrer dans une chambre où il n'y avait personne; et là il lui fait servir un bon dîner: de la soupe, des choux, un bifteck, et cætera. Surtout beaucoup de vin, et du bon. C'est qu'il espérait le griser et avoir le morceau d'or à bon marché. Le berger ne se gênait pas pour manger. Mais il ne buvait pas trop parce qu'il voulait garder toute sa tête pour sortir de là.

De temps en temps, le maître d'hôtel allait jeter un coup d'œil par une petite fenêtre qu'il y avait dans le mur; et il était ennuyé de voir que les bouteilles ne se vidaient pas. Il allait lui faire porter de son meilleur, quand le berger se lève pour s'en aller.

«Dites donc, berger,» lui dit le maître sur le pas de la porte; «vous m'avez demandé ce que je vous donnerais de votre morceau d'or. Montrez-le-moi d'abord, et puis nous verrons.»

Mais le berger le regarde dans les yeux en riant:

«Ah! monsieur, c'est que je ne l'ai pas encore. Je vous demandais ça seulement pour si j'en trouvais un.»

Et en disant cela, il descend l'escalier quatre à quatre, il prend son bâton et ses besaces et il file vers son village, en laissant le pauvre maître d'hôtel tout abasourdi.

Jean Passy, *Le Maître Phonétique*, 1893.

ʒɑ̃ pasi, lə mɛːtrə fɔnetik, dizqisɑ̃ katrəvɛ̃trɛːz.

anɛgdɔt lɛ̃'gɥistik

3. sə k ɔ̃ krwa prɔnɔ̃'se n ɛ pa s k ɔ̃ prɔnɔ̃:s

i j a pø d̥ tɑ̃ nuz avjɔ̃ ʃe' nu œ̃ ʒœn pɔrtyge ki aprɔne l frɑ̃'sɛ. œ̃ ʒy:r, i dmɑ̃:d a œ̃ d me' bo'frɛ:r:

«kɛskə s ɛ dɔ̃ k sə mo mɑ̃:fɛ̃ kə vu dit si suvɑ̃?

«mɑ̃:fɛ̃? *ʒə n* kɔnɛ pa. *ʒə n* krwa pa avwar ʒamɛ di sa.

«me si, ʒ vuz asy:r, ʒ l e bjɛ̃n ɑ̃tɑ̃'dy; vu l dit tu l tɑ̃.»

le' ʃo:z ɑ̃ rɛstə la pur l ɛ̃stɑ̃. me l swa:r, mɔ̃ bo'frɛ:r avɛt apɛn kɔmɑ̃'se yn frɑ:z, kɑ̃ l pɔrtyge l arɛt:

«vu vne d di:r sə mo, mɑ̃:fɛ̃.»

e mɔ̃ bo'frɛ:r s apɛrswa k il avɛ kɔmɑ̃'se sa frɑ:z̥ par le' mo mɛ ɑ̃:fɛ̃, kœ, sɑ̃ s ɑ̃n ɛ'trə ʒamɛ apɛrsy, i prɔnɔ̃:s suvɑ̃ mɑ̃:fɛ̃. — s ɛt ɛ̃'si k lez etrɑ̃'ʒe nuz aprɛn kɛkfwa a mjø nuz ɑ̃'tɑ̃:dr̥.

* * *

nuz avjɔ̃ œ̃ ʒy:r a tablə lə filɔlɔg danwa bjɛ̃' kɔny ɔto jɛspɛrsɛn:. ɔ̃ parlɛ d la prɔnɔ̃'sja'sjɔ̃ dy frɑ̃'sɛ, e lez œ̃ di'zɛ k ɔ̃ prɔnɔ̃'sɛ tuʒy:r i, e nɔ̃ il:, dəvɑ̃t yn kɔ̃'sɔn: (i vɔ̃, i ʒy), tɑ̃'diskə lez ɔ:trə dekla'rɛ sɛt prɔnɔ̃'sja'sjɔ̃ tutafɛt inyzite parmi le' ʒɑ̃ ɛ̃strɥi. mɔ̃ pɛ:r syrtu s elvɛ avɛk fɔrs kɔ̃'trə s k il aplɛ œ̃ vylgarism afrø.

aprɛ l dine, məsjø jɛspɛrsɛn:, ki n sɛ'ʂ ʒamɛ d ɔpsɛrve mɛ:m kat i diskyt, s aprəʃ də mɔ̃ frɛ:r e'ne e lɥi di:

— ebjɛ̃, ty sɛ, tɔ̃ pɛ:r, il a di: «məsjø jɛspɛrsɛn:, nə lez ekute pa, i n saʏ̥ pa s k i di:z!»

ʒɑ̃ pasi.

4. lɑ̃'g literɛ:r e lɑ̃:g dy pœpl̥

i j a, ɑ̃'trə la lɑ̃:ɡ k ɔn aprɑ̃ dɑ̃ le' li:vr̥, e sɛl dy pœpl̥, de' diferɑ̃:s parfwa trɛ: grɑ̃'d dɔ̃ nuz ɔ:trə frɑ̃'sɛ nu n nu dutɔ̃ gɛ:r, parsk ɛl nu sɔ̃ familjɛ:r. pur bjɛ̃ fɛr sɛ'zi:r se' diferɑ̃:s,

Anecdotes linguistiques

3. Ce qu'on croit prononcer n'est pas ce qu'on prononce

Il y a peu de temps, nous avions chez nous un jeune Portugais qui apprenait le français. Un jour, il demande à un de mes beaux-frères:

«Qu'est-ce que c'est donc que ce mot *manfin* que vous dites si souvent?

«*Manfin?* Je ne connais pas. Je ne crois pas avoir jamais dit ça.

«Mais si, je vous assure, je l'ai bien entendu; vous le dites tout le temps.»

Les choses en restent là pour l'instant. Mais le soir, mon beau-frère avait à peine commencé une phrase, quand le Portugais l'arrête:

«Vous venez de dire ce mot, *manfin.*»

Et mon beau-frère s'aperçoit qu'il avait commencé sa phrase par les mots *mais enfin*, que, sans s'en être jamais aperçu, il prononce souvent *manfin.* — C'est ainsi que les étrangers nous apprennent quelquefois à mieux nous entendre.

* * *

Nous avions un jour à table le philologue danois bien connu Otto Jespersen. On parlait de la prononciation du français, et les uns disaient qu'on prononçait toujours *i*, et non *il*, devant une consonne (i' vont, i' jouent), tandis que les autres déclaraient cette prononciation tout à fait inusitée parmi les gens instruits. Mon père surtout s'élevait avec force contre ce qu'il appelait un vulgarisme affreux.

Après le dîner, M. Jespersen, qui ne cesse jamais d'observer même quand il discute, s'approche de mon frère aîné et lui dit:

— Eh bien, tu sais, ton père, il a dit: «Monsieur Jespersen, ne les écoutez pas, i' n' savent pas ce qu'i' disent!»

Jean Passy.

4. Langue littéraire et langue du peuple

Il y a, entre la langue qu'on apprend dans les livres et celle du peuple, des différences parfois très grandes dont nous autres Français nous ne nous doutons guère, parce qu'elles nous sont familières. Pour bien faire saisir ces différences,

œ̃ d no plyz **ilystrə** **rɔmanist** rakɔ̃·**tɛ** dɑ̃z **œ̃** d̥ se· **ku:r** lə **fɛ** sqi·**vɑ̃** :

i s prɔmn**ɛ** **œ̃** **ʒu:r** oz ɑ̃·**virɔ̃** d̥ pa·**ri** avɛk **œ̃n** **o:t** etrɑ̃·**ʒe**, ɔm de· **ply** distɛ̃·**ge** e savɑ̃ lɛ̃·**gqist**, ki parl**ɛ** l frɑ̃·**sɛ** py·**rmɑ̃** e sɑ̃ **grɑ̃t** aksɑ̃. me s et**ɛ** l frɑ̃·**sɛ** de· **li:vr̥**.

le· dø prɔmn**œ:r** ari:v o·prɛ d **œ̃** **ʃɑ̃** u **œ̃** peiz**ɑ̃** kœjɛ de· **pwa:r**. i s **mɛt** a ko·**ze** avɛk **lqi**, e d̥ fil **ɑ̃n** **egqi:j** l etrɑ̃·**ʒe** ɑ̃ vj**ɛ̃***t* a dmɑ̃·**de** o bra·**v** **ɔm:**, a **ki** i mɔ̃·**trɛ** **œ̃** **frqi** :

«purje vu mə **di:r** kɛl ɑ̃n **ɛ** la savœ:r?»

s **etɛ** dy frɑ̃·**sɛ**, dy frɑ̃·**sɛ** kɔrɛkt, **elegɑ̃** **me:m**, si vu vule; me s **etɛ** dy frɑ̃·**sɛ** tɛl k ɔ̃ *l* **ekri**, e **nɔ̃** tɛl k ɔ̃ l **parl**. lə bɔnɔm:, ki n avɛ **pɑ** grɑ̃·d literat**y:r**, nə kɔ̃·prɑ̃ **pɑ**, e rɛstə **la**, **tu** kɔ̃·**fy**.

al**ɔ:r** lə prɔfɛs**œ:r** frɑ̃·**sɛ**, ki vwaj**ɛ** d u vnɛ l **mal:**, tradqi la kɛstj**ɔ̃** dɑ̃ la **lɑ̃:g** dy **pœpl̥** :

«s mɔsj**ø** vu d**mɑ̃:d̥** kɛl **gu** k sa a!»

e tud̥**squit** lə peizɑ̃ kɔ̃·**prɑ̃**.

dɑ̃ **nɔt** miljø ɔ̃n ɔrɛ **di** : «kɛl **gu** sa at i». u pt**ɛ:tr**ə n ɔrɛt ɔ̃ **pɑ** po·ze la kɛstj**ɔ̃** dy**tu**.

si la difer**ɑ̃:s** ɑ̃·trə l frɑ̃·**sɛ** tɛl kə l **parlə** la **klɑ:s** ɛ̃**strqit** e səlqi de· **li:vr̥** ɛ mwɛ̃ **grɑ̃:d**, ɛl ɛ purt**ɑ̃** reɛl:. lə kɔ̃·**trastə** ki egzistə suv**ɑ̃**, dɑ̃ la **buʃ** dez etrɑ̃·**ʒe**, ɑ̃·trə la **pɔ̃:p̥** d ɛ*k*spr**ɛsjɔ̃** arkaik e lɛ̌z ɛ·**rœ:r** də prɔnɔ̃·sjɑ·**sjɔ̃** u d̥ kɔ̃stryk**sjɔ̃**, prɔdqi tu**ʒu:r** yn fɑ·**ʃø:z** ɛ̃·**prɛsjɔ̃**. mjø vo vi·**ze** œ̃n ideal **mwɛ̃:z** elve, e i atɛ̃:**dr̥**.

ʒɑ̃ **pasi.**

5. lafɔ̃ e l amatœ:r

œ̃n amatœ:r, ki s pik**ɛ** **d** bjɛ̃ **di:r**, dəmɑ̃·**da** œ̃ **ʒu:r** de· **lsɔ̃** o selɛbrə traʒedj**ɛ̃** **lafɔ̃**. i ʃɛrʃɛ **mwɛ̃** de· kɔ̃·**sɛ:j**, kə l ɔkɑ·**zjɔ̃** d̥ s ɑ̃·**tɑ̃:d**rə **lwe** par œ̃ **grɑ̃t** artist. i ʃwa·zi **dɔ̃**, par flatri, lə ply **bo** **ro:l** də sɔ̃ **mɛ:tr̥** : ɔrɔzman:.

«...tɔ̃n ɔrg**œ:j**, isi, sə sɛrɛt **il** flate
d efas**ɛ:r** ɔrɔzman ɑ̃ **ʒ**enero·zite?
rəprɑ̃ ta libɛrte, rɑ̃·**pɔrtə** te· riʃɛs!»

un de nos plus illustres romanistes racontait dans un de ses cours le fait suivant:

Il se promenait un jour aux environs de Paris avec un hôte étranger, homme des plus distingués et savant linguiste, qui parlait le français purement et sans grand accent. Mais c'était le français des livres.

Les deux promeneurs arrivent auprès d'un champ où un paysan cueillait des poires. Ils se mettent à causer avec lui, et de fil en aiguille l'étranger en vient à demander au brave homme, à qui il montrait un fruit:

«Pourriez-vous me dire quelle en est la saveur?»

C'était du français, du français correct, élégant même, si vous voulez; mais c'était du français tel qu'on l'écrit, et non tel qu'on le parle. Le bonhomme, qui n'avait pas grande littérature, ne comprend pas et reste là tout confus.

Alors le professeur français, qui voyait d'où venait le mal, traduit la question dans la langue du peuple:

«Ce monsieur vous demande quel goût qu'ça a!»

Et tout de suite le paysan comprend.

Dans notre milieu on aurait dit: «Quel goût ça a-t-il?» Ou peut-être n'aurait-on pas posé la question du tout.

Si la différence entre le français tel que le parle la classe instruite et celui des livres est moins grande, elle est pourtant réelle. Le contraste qui existe souvent, dans la bouche des étrangers, entre la pompe d'expressions archaïques et les erreurs de prononciation ou de construction, produit toujours une fâcheuse impression. Mieux vaut viser un idéal moins élevé, et y atteindre.

Jean Passy.

5. Lafon et l'amateur

Un amateur, qui se piquait de bien dire, demanda un jour des leçons au célèbre tragédien Lafon. Il cherchait moins des conseils que l'occasion de s'entendre louer par un grand artiste. Il choisit donc, par flatterie, le plus beau rôle de son maître: Orosmane.

« . . .ton orgueil, ici, se serait-il flatté
D'effacer Orosmane en générosité?
Reprends ta liberté, remporte *tés* richesses!»

«**tɛ:** ri**ʃɛs**!» di brysk**əmɑ̃** la**fɔ̃** ɑ̃ l ɛ̃·tə-rɔ̃·**pɑ̃**. — « s ɛ s kə ʒ e **di**.» — «**nɔ̃**! vuz ave **di** : **te:** ri**ʃɛs**!» — l amat**œ:r** kɔ̃·**tiny** :

«a l **ɔ:r** də se· rɑ̃·**sɔ̃**, ʒwɛ̃ me· **ʒystə** lar**ʒɛs**. . .»

«**mɛ:** ʒystə lar**ʒɛs**,» s ekri la**fɔ̃**. — «i m sɑ̃·**blɛt** avwar **di** . . .» — «vuz ave **di** : **me:** ʒystə lar**ʒɛs**.» — l amat**œ:r** kɔ̃·**tiny** :

«o·**ljø** də **di:** kret**jɛ̃** kə ʒə **dwa** t akɔr**de**,
ʒə t ɑ̃ **vø** dɔne **sɑ̃**; ty **pø** le· dɔmɑ̃·**de** . . .»

«**lɛ:**!» — l amat**œ:r** kɔ**mɑ̃:**s a s tru**ble.**

«k **ilz** a:j syr te· **pɑ** . . . . .»

«**tɛ:**!» — pur lə **ku**, l amat**œ:r** pi**ke**, blɛ**se**, lɥi rep**ɔ̃** : «me mɔ**sjø**! ʒə **parl** kɔm ɔ̃ **parl**ə dɑ̃ l **mɔ̃:d.**»

«lə **mɔ̃:d** ɛ l **mɔ̃:d**, mɔ**sjø**», rəpri la**fɔ̃** frwad-**mɑ̃**, «mɛ l a:r ɛ l a:r; la lɛkty:r ɛ la lɛkty:r, e sɛ **rɛ**glə nə sɔ̃ pɑ sɛl də la kɔ̃·vɛrsɑ·**sjɔ̃.**»[1])

ɛrnɛst ləgu·ve, l a:r də la lekty:r, pa·ri, *h*etsɛl:.

6. pɑ d ɛs!

œ̃ **ʒu:r**, dɑ̃z yn **pjɛs̥** də ma**dam** də ʒirar**dɛ̃**, «la **ʒwɑ** fɛ **pœ:r**», la ʒœn ak**tris** **ʃarʒe** dy **rɔ:l** də l ɛ̃·**ʒeny di**, ɑ̃ parlɑ̃ də **flœ:r** k ɛl avɛ plɑ̃·**te** avɛk sɔ̃ **frɛ:r** : «nu lez avjɔ̃ plɑ̃·tez ɑ̃·**sɑ̃:bl̥**», ɑ̃ fəzɑ̃ sɑ̃·ti:r l ɛs. ma**dam** də ʒirar**dɛ̃** **bɔ̃:di** syr sa **ʃɛ:z**. «pɑ **d ɛs**! pɑ **d ɛs**!» s ekriat ɛl:. «plɑ̃·**te** ɑ̃·**sɑ̃:bl̥**. vu n ave **pɑ** l **drwa** d̥ fɛ·r də parɛ:j ljɛ·zɔ̃ a vɔtr **ɑ:ʒ**! ʒə m **mɔk̥** də la gra*mm*ɛ:r! i n j a **k yn rɛ-**

1) la plypa:r dez ɔrtɔepistə frɑ̃·sɛ, — mɛ:trə də diksjɔ̃ u d elɔkysjɔ̃, — rəkɔmɑ̃:d ɑ̃·kɔr ɔ·ʒur**dɥi** la prɔnɔ̃·sjɑ·**sjɔ̃** lɛ, **dɛ**, **mɛ**, **tɛ**, **sɛ**, **sɛ**, avɛk ɛ uvɛ:r, **kwak** ɔ̃ prɔnɔ̃:s ɑ̃ ʒe**neral**, a pa·ri e dɑ̃ la ply grɑ̃·d̥ **parti d** la **frɑ̃:s**, **le**, **de**, **me**, **te**, **se**, **se**, avɛk œ̃n e fɛrme u **mi**fɛrme [è, ɛ̃·tɛrmedjɛ:r ɑ̃·trə e e ɛ], ɔrdinɛ·rmɑ̃ œ̃ pø alɔ̃·**ʒe**. o·si **bo:**ku d aktœ:r, syrtu **sø** dy teɑ:trə frɑ̃·sɛ, prɔnɔ̃:s, u **ʃɛrʃ** a prɔnɔ̃·se, dɑ̃ la tra**ʒedi** e la *h*o:t kɔ**medi**, dez ɛ uvɛ:r dɑ̃ se· **mo.** vwa:r l ɛ̃·trɔdyk**sjɔ̃**, para**graf** karɑ̃·te**œ̃**.

«*Tais* . . . richesses!» dit brusquement Lafon en l'interrompant. — «C'est ce que j'ai dit.» — «Non! vous avez dit: *tés* richesses!» — L'amateur continue:

«A l'or de ces rançons, joins *més* justes largesses . . .»

«*Mais* . . . justes largesses,» s'écrie Lafon. — «Il me semblait avoir dit . . .» — «Vous avez dit: *més* justes largesses.» — L'amateur continue:

«Au lieu de dix chrétiens que je dois t'accorder,
Je t'en veux donner cent; tu peux *lés* demander . . .»

«*Lais!*» — L'amateur commence à se troubler.

«Qu'ils aillent sur *tés* pas . . .»

«*Tais*!» — Pour le coup, l'amateur piqué, blessé, lui répond: »Mais, monsieur! je parle comme on parle dans le monde.»

«Le monde est le monde, monsieur,» reprit Lafon froidement, «mais l'art est l'art; la lecture est la lecture, et ses règles ne sont pas celles de la conversation.»[1])

Ernest Legouvé, *L'art de la lecture,* Paris, Hetzel.

6. Pas d's!

Un jour, dans une pièce de Mme de Girardin, «La joie fait peur», la jeune actrice chargée du rôle de l'ingénue dit, en parlant de fleurs qu'elle avait plantées avec son frère: «Nous les avions plantées-ensemble», en faisant sentir l'*s*. Mme de Girardin bondit sur sa chaise. «Pas d'*s*! Pas d'*s*!», s'écria-t-elle. «Planté ensemble. Vous n'avez pas le droit de faire de pareilles liaisons à votre âge! Je me moque de la grammaire! Il n'y a qu'une rè-

1) La plupart des orthoépistes français, — maîtres de diction ou d'élocution, — recommandent encore aujourd'hui la prononciation *lès, dès, mès, tès, sès, cès,* avec *è* ouvert, quoiqu'on prononce en général, à Paris et dans la plus grande partie de la France, *lés, dés, més, tés, sés, cés,* avec un *é* fermé ou mi-fermé [(è), intermédiaire entre (e) et (ɛ)], ordinairement un peu allongé. Aussi beaucoup d'acteurs, surtout ceux du Théâtre-Français, prononcent, ou cherchent à prononcer, dans la tragédie et la haute comédie, des *è* ouverts dans ces mots. Voir l'Introduction, § 41.

glə pur lez ɛ̃·ʒeny, s ɛ d ɛ:tr ɛ̃·ʒeny! sɛt afrø:z ɛs vu vjɛji·rɛ də di:z ɑ̃! ɛl fərɛ d vu yn armɑ̃:d o·ljø d yn ɑ̃·rjɛt! o: l afrø:z ɛs!»

ɛrnɛst ləgu·ve, l a:r də la lɛkty:r, pa·ri, *h*etsɛl:.

7. rymatis e egzɛrsismə

ɔ̃ dmɑ̃·dɛ a yn dam: kəmɑ̃*l* ɛl sə pɔrtɛ. «o:», repɔ̃·dit ɛl:, «ʒə sufrə bo:ku d œ̃ rymatis.»[1]) «ɑ̃ s kɑ la, madam:», lɥi dit ɔ̃, «fɛt̬ bo·ku d egzɛrsism̥.»[1])

8. œ̃ kɔ̃·plimɑ̃ pø grasjø

ɑ̃ dizɥisɑ̃ sɛ̃·kɑ̃t̬dø, œ̃ trɛ *h*o pɛrsɔna:ʒ avɛ reyni dɑ̃z œ̃ bɑ̃·kɛ, miuistrə, mareʃo, amiro, ʒenero, prefɛ, mɛ:r, etsɛtɛra, ɛ̃·si kə tu le· rprezɑ̃·tɑ̃ de· pɥisɑ̃:s etrɑ̃·ʒɛ:r. aprɛ plyzjœr to:st, lə rprezɑ̃·tɑ̃ d œ̃ pei kə ʒə n nɔmre pɑ, sə lɛ:v e di: «mɛ·sjø, ʒə n sɔrɛ mjø repɔ̃:dr a tu se· grasjø to:st k ɑ̃ by·vɑ̃ a la sɑ̃·te də tu le·z e·ro[2]) (le· ze·ro) isi pre·zɑ̃.» — bevy ki a fɛ di:r lə lɑ̃dmɛ̃ a œ̃ pti ʒurnal ko·stik: «ɑ: məsjø ɛn a di yn grɑ̃:d verite sɑ̃ s ɑ̃ dute.»

9. patakɛ:s

œ̃ ple·zɑ̃ etɛt ako·te d dø· dam:; tutaku i tru:y su sa mɛ̃ œ̃n evɑ̃·ta:j. «madam:», dit i a la prəmjɛ:r, «sɛt evɑ̃·ta:j ɛt i a vu?» — «i n ɛ pwɛ̃z a mwa, məsjø.» — «ɛt i a vu, madam:?» dit i ɑ̃ l prezɑ̃·tɑ̃ a l o:t̬r. — «i n ɛ pɑt a mwa, məsjø.» — «pɥisk i n ɛ pwɛ̃z a vu, e k i n ɛ pɑt a vu, ma fwa, ʒə n se pɑt a kɛ:s!» l avɑ̃·ty:r fi dy brɥi, e dɔna nɛsɑ̃:s a s mo pɔpylɛ:r (patakɛ:s), ɑ̃·kɔr ɑ̃n y·za:ʒ o·ʒurdɥi.

10. nədje e dypati

œ̃ ʒu:r kə nədje li·zɛ a l akademi de· rmark syr la lɑ̃·g̬ frɑ̃·sɛ:z, i di·zɛ kə l te ɑ̃·trə dø·z i a dərdinɛ:r, e so·f kɛlkəz ɛksɛpsjɔ̃, lə sɔ̃ d l ɛs. «vu vu trɔ̃·pe, nədje, la rɛgl ɛ sɑ̃z ɛksɛpsjɔ̃,» lɥi kri·ja ɛmanɥɛl dypati. — «mɔ̃ ʃɛr kɔ̃·frɛ:r,»

1) rymatism̥ u rymatizm; egzɛrsis. — 2) le· *h*e·ro.

gle pour les ingénues, c'est d'être ingénues! Cette affreuse *s* vous vieillirait de dix ans! Elle ferait de vous une Armande au lieu d'une Henriette! Oh! l'affreuse *s*!»

Ernest Legouvé, *L'art de la lecture,* Paris, Hetzel.

7. Rhumatisse et exercisme

On demandait à une dame comment elle se portait. «Oh», répondit-elle «je souffre beaucoup d'un *rhumatisse*[1]).» «En ce cas-là, madame», lui dit-on, «faites beaucoup d'*exercisme*[1]).»

8. Un compliment peu gracieux

En 1852, un très haut personnage avait réuni, dans un banquet, ministres, maréchaux, amiraux, généraux, préfets, maires, etc., ainsi que tous les représentants des puissances étrangères. Après plusieurs toasts, le représentant d'un pays que je ne nommerai pas, se lève et dit: «Messieurs, je ne saurais mieux répondre à tous ces gracieux toasts qu'en buvant à la santé de tous *les-héros*[2]) (les zéros) ici présents.» — Bévue qui a fait dire, le lendemain, à un petit journal caustique: «Ah! M. N. a dit une grande vérité sans s'en douter!»

9. Pataquès

Un plaisant était à côté de deux dames; tout à coup il trouve sous sa main un éventail. «Madame», dit-il à la première, «cet éventail est-il à vous?» — «Il n'est point-*z*-à moi, monsieur.» — «Est-il à vous, madame?» dit-il en le présentant à l'autre. — «Il n'est pas-*t*-à moi, monsieur.» — «Puisqu'il n'est point-*z*-à vous, et qu'il n'est pas-*t*-à vous, ma foi, je ne sais pas-*t*-à qu'est-ce!» L'aventure fit du bruit, et donna naissance à ce mot populaire (*pataquès*), encore en usage aujourd'hui.

10. Nodier et Dupaty

Un jour que Nodier lisait à l'Académie des remarques sur la langue française, il disait que le *t* entre deux *i* a, d'ordinaire, et sauf quelques exceptions, le son de l'*s*. «Vous vous trompez, Nodier, la règle est sans exceptions,» lui cria Emmanuel Dupaty. — «Mon cher confrère,»

1) rhumatisme; exercice. — 2) les héros.

replika lə malisjø gra*m*mɛ·rjɛ̃ avɛk yn ymilite sarkastik, «prəne pisje[1]) də mõn iɲərɑ̃:s e fɛt mwa l amisje[1]) də m repɛte sœlmɑ̃ la mwasje[1]) də s kə vu vne də m di:r.» l akademi ri, e dypati rɛsta kɔ̃·vɛ̃·ky ki i j avɛ dez ekseps jɔ̃.

11. pwatrin də kalsɔ̃

œ̃n ɑ̃·glɛ vənɛ d lwe a pa·ri yn ʃɑ̃:brə garni. ɑ̃ rɑ̃·ʒɑ̃ sez afɛ:r, i s apɛrswa k le· tirwa:r də sa kɔmɔd nə s u:vrə pɑ bjɛ̃. avɑ̃ d ale s plɛ̃:dr o prəprijetɛ:r, il etydi sɔ̃ diksjɔnɛ:r e fabrik sa frɑ:z. i truv kə «tʃɛst» sə di «pwatrin:», e «drɔ:əz», «kalsɔ̃.» i desɑ̃ dɔ̃, e avɛk sa gravite ɑ̃·glɔsaksɔn:, i dmɑ̃:d :

«məsjø, vudrije vu fɛ·r arɑ̃·ʒe ma pwatrin də kalsɔ̃?»

vu vwaje d isi la stypefaksjɔ̃ dy bɔnɔm:. i sə dmɑ̃·dɛ sɑ̃· dut si lez ɑ̃·glɛ etɛ kɔ̃·fɔrme o·trəmɑ̃ k nu, e si la pwatrin lœr pusɛ dɑ̃ le· ʒɑ̃:b.

ʒɑ̃ pasi.

12. sɛ̃·ʒɛrmɛ̃ madam:!

[ɛ̃·tɔnɑ·sjɔ̃ marke. vwa:r le· nymero sɛ̃·kɑ̃tsɛ̃:k e swasɑ̃tdø.]

œ̃ frɑ̃·sɛ/, dvɛt ale ɑ̃n ɑ̃·glətɛ:r pur sez afɛ:r\. il etɛ bjɛ̃n ɑ̃·barase„ kar i n savɛ pɑ/ œ̃ mo d ɑ̃·glɛ\. i va tru·ve/ œ̃ d̥ se·z ami\ e lqi di/„ «mɔ̃ ʃɛ:r/„ twa ki se si bjɛ̃ l ɑ̃·glɛ„ aprɑ̃ m ɑ̃ dɔ̃ kɐ̯k mo\.

«avɛk ple·zi:r\. wɔj̥ɔ̃\„ avɑ̃ tu/ i fo k œ̃ frɑ̃·sɛ swa pɔl̥i\. se ty kɔmɑ̃ ɔ̃ di mɛrsi/?

«nɔ̃.

«ɔ̃ di θæŋkjuw^.

«sɛ̃·kju\! e kɔmɑ̃\ skə ʒə m rapɛlre sa/?

«bɛ̃\ pɑ̃:s a sɛ̃·klu/.[2])

«tjɛ̃/ st yn ide\. ʒ di·re sɛ̃·kl̥u̥. s ɛ ply sɛ̃:pl̥\.» ari·ve ɑ̃n ɑ̃·glətɛ:r/„ lə məsjø ɛ rsy œ̃ swa:r\ dɑ̃z yn fami:j/ pur lakɛl il avɛt yn lɛtrə də rkɔmɑ̃-

1) pitje, amitje, mwatje.
2) vil dez ɑ̃·virɔ̃ d̥ pa·ri.

répliqua le malicieux grammairien avec une humilité sarcastique, «prenez *picié*[1]) de mon ignorance et faites-moi l'*amicié*[1]) de me répéter seulement la *moicié*[1]) de ce que vous venez de me dire.» L'Académie rit, et Dupaty resta convaincu qu'il y avait des exceptions.

11. Poitrine de caleçon

Un Anglais venait de louer à Paris une chambre garnie. En rangeant ses affaires, il s'aperçoit que les tiroirs de sa commode ne s'ouvrent pas bien. Avant d'aller se plaindre au propriétaire, il étudie son dictionnaire et fabrique sa phrase. Il trouve que *chest* se dit «poitrine» et *drawers*, «caleçon.» Il descend donc, et avec sa gravité anglo-saxonne, il demande:

«Monsieur, voudriez-vous faire arranger ma poitrine de caleçon?»

Vous voyez d'ici la stupéfaction du bonhomme. Il se demandait sans doute si les Anglais étaient conformés autrement que nous, et si la poitrine leur poussait dans les jambes.

Jean Passy.

12. Saint-Germain, madame!

[Intonation marquée. Voir les numéros 55 et 62.]

Un Français devait aller en Angleterre pour ses affaires. Il était bien embarrassé, car il ne savait pas un mot d'anglais. Il va trouver un de ses amis et lui dit:

«Mon cher, toi qui sais si bien l'anglais, apprends-m'en donc quelques mots.

«Avec plaisir. Voyons, avant tout, il faut qu'un Français soit poli. Sais-tu comment on dit merci?

«Non.

«On dit *thank you.*

«*Sainquiou*! Et comment est-ce que je me rappellerai ça?

«Eh bien, pense à Saint-Cloud[2]).

«Tiens, c'est une idée. Je dirai Saint-Cloud. C'est plus simple.»

Arrivé en Angleterre, le monsieur est reçu un soir dans une famille pour laquelle il avait une lettre de recomman-

1) pitié, amitié, moitié.
2) ville des environs de Paris.

dɑ·sjo̯\. vɛr di·z œ:r/, õ sɛ·r lə te\. ʒyskə la\
õn avɛ parle frɑ̃·sɛ/„ də sɔrt kə l mɛsjø avɛt y bo: ʒø/.
me i sɑ̃·tɛ bjɛ̃^ kə pur sutni:r l ɔnœ:r
də sõ pe̯ji/, i falɛ mɔ̃·tre sa sjɑ̃:s\. ʒystəmɑ̃\,
sõn ami lɥi avɛt apri si ɛ̃·ʒenjø·zmɑ̃\ a di:r mɛrsi̯\.
sœlmɑ̃/„ i n sə suvnɛ ply tutafɛ\„„ i savɛ bjɛ̃
kə s etɛ l nõ d yn vil dez ɑ̃·virõ d̥ pa·ri/„ me etɛ: s̥
vɛrsɑ:j^, etɛ: s marli^, etɛ: s sɛ̃·ʒɛrmɛ̃/\? wi wi̯\„
s etɛt œ̃ sɛ̃\„ s etɛ sɛ̃:ʒɛrmɛ̃\. e kɔm la dam
də la me·zõ lɥi tɑ̃·dɛ yn tɑ:s̥ də te/„ i s ɛ̃·klin
grasjø·zmɑ̃\, e di avɛk yn satisfaksjõ vizibl̥„„
«sɛ̃:ʒɛrmɛ̃\ madam:\!»

ʒɑ̃ pasi.

13. yn avɑ̃·ty:r d ɔtɛl:

œ̃ ʒu:r, døz ɑ̃·glɛ, ki fəzɛt œ̃ pti vwaja:ʒ a pje
ɑ̃ frɑ̃:s, ari:v dɑ̃z œ̃n ɔtɛl:, u i vulɛ pɑ·se la nɥi.
i dmɑ̃:d yn ʃɑ̃:brə, fõ mɔ̃·te lœr sak, e alym
dy fø. pɥi l œ̃· d ø sə mɛt a fɛ:r sa kɔrɛspõdɑ̃:s.
l o:trə vulɛt ale s prɔmne.

«ai sei, bèn,» lɥi di l prɔmje, «tèl ðə weitə
nɔt tə lèt ðə faiə gou aut; it s sou kould hiə!»
tu dø n parlɛt ɑ̃kɔ:r frɑ̃·sɛ k a ku d diksjɔnɛ:r.
bɛn prɑ̃ dõ l sjɛ̃, e i ʃɛrʃ, l œ̃ aprɛ l o:tr̥, tu lə· mo
k i lɥi fo: «duw nɔt lèt», «nə lɛ·se pɑ»; «ðə faiə»,
«lə fø»; «gou aut», «sɔrti:r».

bõ. i desɑ̃, apɛl lə valɛ d̥ ʃɑ̃:br̥, e lɥi di
avɛk sa mɔvɛ·z̥ prɔnõ·sjɑ·sjõ d utrəmɑ̃:ʃ:

«gɑ:sɔŋ, nə leisi pɑ: lə fjuw sɔ:tiə.»
lə garsõ, sɑ̃ trə kõprɑ̃:dr, repõ: «nõ məsjø.»
l ɑ̃·glɛ sɔ:r, e l garsõ reflɛ·ʃi:

«lə fju? kɛsk i vø di:r, lə fju? lə fu p̥tɛ·t̥?
ɛsk i srɛ fu par azɑ:r, sõ kõ·paɲõ? dam:,
sa n m etɔnrɛ pɑ: i m a fɛ mɔ̃·te œ̃ grɑ̃ bakɛ
d o frwad̥ pur sə bɛɲe. i fo ɛt fu pur prɑ̃·dr
œ̃ bɛ̃ par sə tɑ̃ la! alɔ:r i vø fɛr də mwa
œ̃ gardəfu? mɛrsi! e si i dəvjɛ̃ fyrjø?
i fɔdra k̥ ʒə l tjɛn:? il ɛ kapab də tu kɑ·se
dɑ̃ la me·zõ, si ʒ vø l ɑ̃·pɛ·ʃe d̥ sɔrti:r; e d m asɔme,
pardəsy l marʃe! — o: ʒ l ɑ̃·fɛrm, s ɛ ply sy:r.
k i gard̥ sõ fu lɥi mɛ:m, st ot wazo;
ʒ m ɑ̃ la:v le· mɛ̃!»

dation. Vers dix heures, on sert le thé. Jusque-là, on avait parlé français, de sorte que le monsieur avait eu beau jeu. Mais il sentait bien que, pour soutenir l'honneur de son pays, il fallait montrer sa science. Justement, son ami lui avait appris si ingénieusement à dire merci. Seulement, il ne se souvenait plus tout à fait: il savait bien que c'était le nom d'une ville des environs de Paris, mais était-ce Versailles, était-ce Marly, était-ce Saint-Germain? Oui, oui, c'était un saint, c'était Saint-Germain. Et comme la dame de la maison lui tendait une tasse de thé, il s'incline gracieusement, et dit avec une satisfaction visible: «Saint-Germain, madame!»

Jean Passy.

13. Une aventure d'hôtel

Un jour, deux Anglais, qui faisaient un petit voyage à pied en France, arrivent dans un hôtel où ils voulaient passer la nuit. Ils demandent une chambre, font monter leurs sacs et allument du feu. Puis l'un d'eux se met à faire sa correspondance. L'autre voulait aller se promener.

«*I say, Ben,*» lui dit le premier, «*tell the waiter not to let the fire go out; it's so cold here*!»

Tous deux ne parlaient encore français qu'à coup de dictionnaire. Ben prend donc le sien, et il cherche, l'un après l'autre, tous les mots qu'il lui faut: *Do no let*, «ne laissez pas»; *the fire*, «le feu»; *go out*, «sortir».

Bon. Il descend, appelle le valet de chambre, et lui dit avec sa mauvaise prononciation d'outre-Manche:

«Garçon, ne laissez pas le *fiou* sortir.»

Le garçon, sans trop comprendre, répond: «Non, monsieur.»

L'Anglais sort, et le garçon réfléchit:

«Le fiou? Qu'est-ce qu'il veut dire, le fiou? Le fou, peut-être? Est-ce qu'il serait fou, par hasard, son compagnon? Dame, ça ne m'étonnerait pas: il m'a fait monter un grand baquet d'eau froide pour se baigner. Il faut être fou pour prendre un bain par ce temps-là! Alors il veut faire de moi un garde-fou? Merci! Et s'il devient furieux? Il faudra que je le tienne? Il est capable de tout casser dans la maison, si je veux l'empêcher de sortir; et de m'assommer par-dessus le marché! Oh! je l'enferme, c'est plus sûr. Qu'il garde son fou lui-même, cet autre oiseau; je m'en lave les mains!»

e **tut** ɑ̃ rə·zɔ**nɑ̃**, i fɛrm la **pɔrt** a **dublə tu:r.**
o **bu** d̥ kɛk **tɑ̃**, lə **fø** kɔ**mɑ̃:s** a s **etɛ̃:d̥r.**
l ɑ̃·**glɛ** s ɑ̃n apɛrs**wa**, e **sɔn** lə garsɔ̃. lə gar-
sɔ̃ **n** buʒ **pɑ.** i rsɔn:; tuʒur **rjɛ̃.** i va a la **pɔrt;**
ɛl ɛ fɛr**me.** il **apɛl:**; ɔ̃ n repɔ̃ **pɑ.** i **frap** a la **pɔrt;**
pɛrsɔn:. alə:r i s mɛ ɑ̃ kɔlɛ:r, **tap** ply **fɔ:r,** sə**ku,**
kri, **dɔn** de· ku d̥ **pje.** me **plyz** i ʂ demnɛ,
plyz i fɔzɛ d **brɥi,** **plyz** i kri**j**ɛ, e **ply** l garsɔ̃ ʂ gardɛ
d uvri:r.

«**œrø·zmɑ̃** k̥ ʒ e y l ɛs**pri d** l ɑ̃·fɛr**me,**» sə di·zɛt **i.**
«ty pø **tape,** mɔ̃ **vjø,** va, la **pɔrt** ɛ sɔ**lid,**
ɛ n sɛdra **pɑ.**»

ɑ̃:fɛ̃, l o·tr ɑ̃·glɛ **rɑ̃:t̥r.** e l garsɔ̃:

«mə**sjø,** œrøz**mɑ̃** k̥ ʒ e y la preko·**sjɔ̃** d ɑ̃·fɛr**me**
vɔt kɔ̃·pa**ɲɔ̃** a **kle**; ekute œ̃ pø l va**karm** k i nu **fe**
la***ho***! il ɔrɛ*t* ete ka**pab** də nu tɥe **tu:s.** s ɛ **plys**
k œ̃ **fu**; s ɛt œ̃ **fu** fy**rjø.**»

ʒɑ̃ pasi.

14. trwɑ minyt pur di: frɑ̃

[ɑ̃·trə **lɔ̃:dr** e pa·**ri,** par tele**fo:n.** œ̃ negɔ**sjɑ̃ d**
lɔ̃·ba·r **strit**[1]) e œ̃ negɔ**sjɑ̃ d** la ry dy **sɑ̃·tje.**]

l ɑ̃·**glɛ.** — hə**lou!** hə**lou!**
lə frɑ̃·sɛ. — a**lo!** ʒ i **sɥi.**
l ɑ̃·**glɛ.** — **keis**kə vuw **dijt?**
lə frɑ̃·sɛ. — ɛ̃?
l ɑ̃·**glɛ.** — **keis**kə vuw **dijt?**
lə frɑ̃sɛ. — ʒə **di** kə ʒ i **sɥi.**
l ɑ̃·**glɛ.** — ʒ **ij swij?** **keis**kə sə vuwli **di**·ə?
lə frɑ̃·sɛ. — (**bytɔ·r** d ɑ̃·**glɛ,** va!) vu n kɔ̃·
prɔne **pɑ?**
l ɑ̃·**glɛ.** — **nou.** **tæʃi pɑ:li** plu distæŋtəməŋ.
lə frɑ̃·sɛ. — ɑ: par egzɑ̃:**pl̥!** s ɛ vu ki ale
m a**prɑ̃:dr** a parle frɑ̃·**sɛ,** nɛs**pɑ?**
l ɑ̃·**glɛ.** — (**hwɔt** s ðæt **idjət hijðən** əv ə **frɛnʃmən**
dʒæbəriŋ ə**baut?**) ʒə nə **sei pɔ:** sə kə vu ævi **dijt;**
mei vwɔsi sə kə ʒ ævi ə **di**·ər ə vuw. ʒ ævi bəzwəŋ
vɛntsæŋ **mijl lijvə** də **treit** su·ə **pæri.** **kɔmbjæŋ** ...

---

1) lɔmbəd strijt. pur l ɑ̃·glɛ e pur lə frɑ̃·sɛ parle par l ɑ̃·glɛ, vwa·r l ɛ̃·trɔdyksjɔ̃.

Et tout en raisonnant, il ferme la porte à double tour.

Au bout de quelque temps, le feu commence à s'éteindre. L'Anglais s'en aperçoit, et sonne le garçon. Le garçon ne bouge pas. Il resonne; toujours rien. Il va à la porte; elle est fermée. Il appelle; on ne répond pas. Il frappe à la porte; personne. Alors il se met en colère, tape plus fort, secoue, crie, donne des coups de pied. Mais plus il se démenait, plus il faisait de bruit, plus il criait, et plus le garçon se gardait d'ouvrir.

«Heureusement que j'ai eu l'esprit de l'enfermer,» se disait-il. «Tu peux taper, mon vieux, va, la porte est solide, elle ne cédera pas.»

Enfin, l'autre Anglais rentre. Et le garçon:

«Monsieur, heureusement que j'ai eu la précaution d'enfermer votre compagnon à clé; écoutez un peu le vacarme qu'il nous fait là-haut! Il aurait été capable de nous tuer tous. C'est plus qu'un fou; c'est un fou furieux.»

Jean Passy.

14. Trois minutes pour dix francs

[Entre Londres et Paris, par téléphone. Un négociant de Lombard Street et un négociant de la rue du Sentier[1]).]

L'Anglais. — *Halloa! Halloa!*

Le Français. — Allo! J'y suis.

L'Anglais. — *Qu'est-ce que vous dites?*

Le Français. — Hein?

L'Anglais. — *Qu'est-ce que vous dites?*

Le Français. — Je dis que j'y suis.

L'Anglais. — *J'y souis? Qu'est-ce que ça voulait dire?*

Le Français. — (Butor d'Anglais, va!) Vous ne comprenez pas?

L'Anglais. — *No. Tâchez parler plous distinctemont.*

Le Français. — Ah! par exemple! C'est vous qui allez m'apprendre à parler français, n'est-ce pas?

L'Anglais. — *(What is that idiot heathen of a Frenchman jabbering about?) Je ne sais pas ce que vous avez dite; mais voici ce que j'avais à dire à vous. J'avais besoin vingt-cinq mille livres de traites sour Paris. Combien . . .*

---

1) Pour l'anglais et pour le français parlé par l'Anglais, voir l'Introduction.

lə frɑ̃·sɛ. — ɛ̃? repete, me ʒ vuz ɑ̃ **pri**, parle œ̃ **pø** mwɛ̃ **vit**; artikyle **mjø** u nu n ɑ̃ sɔrtirɔ̃ ʒamɛ.

l ɑ̃·glɛ. — **keiskə** vuw **dijt**?

lə frɑ̃·sɛ. — **ɑ:** **tne**, i vo **mjø** kə ʒ vu **parl** vɔtr ɔriblə **lɑ̃:g** **ɑ̃·glɛ:z**. **ai** no **dœz** œndərstand zə **vərdz** ju **spik**. **spik** mɔ·r **kli:r**, if ju **pli:z**, **sœ:r**!

l ɑ̃·glɛ. — ʒə kɔmprʌni **pluw** djə **tuw**. ʒə **kɔni** **pɔ:** lə itæljən.

lə frɑ̃·sɛ. — (**asa**, **asa**! i **baragwin** də plyz ɑ̃ **plys**, st animal **la**!) ɑ̃·**fɛ̃**, **məsjø**, **kɛskə** vu m vule? vu vwaje **bjɛ̃** ⱪ ʒə n se pɑ l **rys**! parle **ɑ̃·glɛ** o·**mwɛ̃**, pɥiskə vu n kɔ̃·prɔne **pɑ** lə frɑ̃·sɛ.

l ɑ̃·glɛ. — **məsjuw**, ʒə nə **sei** **pɔ:** sə kə vuw **dijt**, **mei** ʒə **krwɔ:** vuw m ənsultei. ei **kʌm** vuw nə kɔmprʌni lə **frɔŋsi**, **tæʃi** æli ə l **əkoul**.

lə frɑ̃·sɛ. — **o:** ma **tɛ:t**! kɛsk i **ʃ:ɑ̃:t** ɑ̃·**kɔ:r**, sə **b:o:dɛ** **d** la **tami:z**! ɛsk i n ɔrɛ **pɑ** py byʃe œ̃ **pø** nwɛl e ʃap**sal**, u ɔlɛn**dərf**, avɑ̃ **d**.....

l ɑ̃·plwaje dy tele**fo:n**. — **alɔ̃**, me·**sjø**! vo trwɑ **minyt** sɔ̃t eku·**le**, ʒə **kup** la kɔmynikɑ·**sjɔ̃**.

l ɑ̃·**glɛ**. — **ɑ:rətei**! **ɑ:rətei**! ʒə n ævi **ɔŋkɔ:** kə**mɔŋsei**! sət **stjuwpid** **ignərɔŋ** **frɔŋsi** ævi **pɔ:** kɔmprʌnei!

lə frɑ̃·sɛ. — **minyt**, **minyt**, məsjø l ɑ̃·plwaje! *nə* kupe **pɑ**; sə triplə **so** d ɑ̃·gliʃ**man** n a pɑ **sy** s *ɛk*s**plike**. atɑ̃·**de**!

l ɑ̃·plwaje. — le· trwɑ **minyt** sɔ̃t eku·**le**, ʒə **kup**.

Le Français. — Hein? Répétez, mais je vous en prie, parlez un peu moins vite; articulez mieux ou nous n'en sortirons jamais.

L'Anglais. — *Qu'est-ce que vous dites?*

Le Français. — Ah! Tenez, il vaut mieux que je vous parle votre horrible langue anglaise. *I no does understand ze vords you speak. Speak more clear, if you please, Sir!*

L'Anglais. — *Je comprenais plous diou tout. Je connais pas le italien.*

Le Français. — (Ah çà! Ah çà! il baragouine de plus en plus, cet animal-là!) Enfin, monsieur, qu'est-ce que vous me voulez? Vous voyez bien que je ne sais pas le russe! Parlez anglais au moins, puisque vous ne comprenez pas le français.

L'Anglais. — *Monsieur, je ne sais pas ce que vous dites, mais je crois vous m'insoultez. Et comme vous ne comprenez le frençais, tâchez aller à l'école.*

Le Français. — Oh, ma tête! Qu'est-ce qu'il chante encore, ce baudet de la Tamise! Est-ce qu'il n'aurait pas pu bûcher un peu Noël et Chapsal ou Ollendorff, avant de . . .

L'employé du téléphone. — Allons, messieurs! Vos trois minutes sont écoulées, je coupe la communication.

L'Anglais. — *Arrêtez! Arrêtez! Je n'avais oncore commoncé! Cette stioupide ignoront Frençais avait pas comprenez!*

Le Français. — Minute, minute, monsieur l'employé! Ne coupez pas; ce triple sot d'*Englishman* n'a pas su s'expliquer. Attendez!

L'employé. — Les trois minutes sont écoulées, je coupe.

Le Maître Phonétique, 1893.

amy'zɛt fɔnetik

15. mɔsjø sɑ̃'susi, etsɛtɛra

*h*ɔla, mɔsjø sɑ̃'susi! kɔ̃'bjɛ̃ sesi:sɑ̃si:so'sissi? — si:sɑ̃si'su, sesi:sɑ̃si:so'sissi. — si:sɑ̃si'su, sesi:sɑ̃si:so'sissi, mɔsjø sɑ̃'susi, sɛtrɔ.

pwasɔ̃ sɑ̃bwasɔ̃ ɛpwa'zɔ̃.

didɔ̃dinaditɔ̃ dezodœ̃dodɔdy dœ̃dɔdydɛ̃'dɔ̃.

grɔgrɑgrɛ̃:dɔrʒ, kɑ̃tədegrɔgrɑgrɛ̃dɔrʒəri:zraty?

tɔ̃tetatio'tetatu?

lɔri tɑ̃'talra, lɔratɑ̃'te ta'talri, tɑ̃'tolri tɑ̃'talra, tɑ̃'tolra ta'talri.

kalɑ̃'bu:r e dɔvinɛt

16. la fɔ̃'tɛn do'fin, etsɛtɛra

[dɑ̃ sɛrtɛ̃ kɑ, l idɑ̃'tite d sɔ̃ ki kɔ̃stity l kalɑ̃'bu:r, n ɛ pɑ kɔ̃'plɛt. tɛl sɔ̃, tɛl aksɑ̃ d fɔrs, tɛl arɛ, tɛl aksɑ̃ myzikal, difɛ:r sɥi'vɑ̃ l sɑ̃:s. nuz avɔ̃ nɔte se' diferɑ̃:s kɑ̃t ɛlz egzistɛ; ɛl pœ'v dajœ:r no pɑz egziste pur tut la frɑ̃:s. i va sɑ̃ di:r ko si, o'ljø d vulwar fasilite la kɔ̃'fy'zjɔ̃, ɔ̃ vulɛ /l ɑ̃'pɛ'ʃe, ɔ̃ separe nɛtmɑ̃ tu le' mo, ɑ̃n aksɑ̃'tyɑ̃ ʃakœ̃ d ø.]

kɛl ɛ la fɔ̃'tɛn dɔ pa'ri ki dɔn la mɛjœ'r o? la fɔ̃'tɛn do'fin:. (la fɔ̃'tɛn d o fin:.)

kɛl ɛ la ʃo:z k ɔ̃ rʃɛrʃ kɑ̃t ɔ̃ s ɑ̃ degut? (kɑ̃t ɔ̃ sɑ̃ de' gut?)
œ̃ paraplɥi.

lə kɔmedjɛ̃ mɔle etɛ kɔny pur sa fatɥite. mɔsjø d bjɛ:vr̥, ɑ̃n aprɔnɑ̃ œ̃ ʒu:r k il etɛ rɔtny o' li par yn ɛ̃'dispo'zisjɔ̃, s ekri: «kɛl fatalite!» (kɛl fat alite!)

Amusettes phonétiques

15. Monsieur Sans-souci, etc.

Holà, monsieur Sans-souci! Combien ces six cent six saucisses-ci? — Six cent six sous, ces six cent six saucisses-ci. — Six cent six sous, ces six cent six saucisses-ci, monsieur Sans-souci, c'est trop.

Poisson sans boisson est poison.

Didon dîna, dit-on, des os d'un dos dodu d'un dodu dindon.

Gros gras grain d'orge, quand te dégragragraindorgeriseras-tu?

Ton thé t'a-t-il ôté ta toux?

Le riz tenta le rat, le rat tenté tâta le riz, tantôt le riz tenta le rat, tantôt le rat tâta le riz.

Calembours et devinettes

16. La fontaine Dauphine, etc.

[Dans certains cas, l'identité de son qui constitue le calembour, n'est pas complète. Tel son, tel accent de force, tel arrêt, tel accent musical, diffère suivant le sens. Nous avons noté ces différences quand elles existaient; elles peuvent d'ailleurs ne pas exister pour toute la France. Il va sans dire que si, au lieu de vouloir faciliter la confusion, on voulait l'empêcher, on séparerait nettement tous les mots, en accentuant chacun d'eux.]

Quelle est la fontaine de Paris qui donne la meilleure eau?
La fontaine Dauphine. (La fontaine d'eau fine.)

Quelle est la chose qu'on recherche quand on s'en dégoûte? (quand on sent des gouttes?)
Un parapluie.

Le comédien Molé était connu pour sa fatuité. M. de Bièvre, en apprenant un jour qu'il était retenu au lit par une indisposition, s'écrie: «Quelle fatalité!» (Quel fat alité!)

də kɛl kulœːr ɛ tuʒuːr œ̃ kɔfrəfɔːr kɑ̃t ɔ̃ l **vid**?
il ɛ **tu** vɛːr. (il ɛt uvɛːr.)

œ̃ ʒuːr, œ̃n ɔm truˑv œ̃ d̥ sez **ami** ɑ̃ˑkɔˑr o **li**
a ɔ̃ˑz œr pɑˑse, e l **treːt** də **parɛsø.** **l** oːtrə
lɥi repɔ̃ : «ʒə n m atɑ̃ˑdɛ **pɑ** a deˑ **rprɔʃ** pur avwar **ete**
trɔ pɔli.» (trɔp oˑ **li.**)

ɔ̃ diˑzɛ a œ̃ **ʒwœːr** ki gɑˑɲɛ tuʒuːr :
»vu n iˑrje **pɑ** la **nɥi** dɑ̃z œ̃ simtjɛːr; vuz ɛt **trɔ** pœrø!»
(**trɔp** œrø!)

ɔ̃ rakɔ̃ːt kə pɑ̃ˑdɑ̃ la revɔlysjɔ̃, ɑ̃ dissɛsɑ̃ ka-
trɔvɛ̃**dis**, œ̃ plɛˑzɑ̃ s ɛt amyˑze a denɔ̃ˑse
l kuvɑ̃ **d** la plas moˑbɛːr, də **l** ɔrdrə deˑ **karm,**
kɔm detnɑ̃ sɛ̃ː kanɔ̃ e vɛ̃tsɛˑk **arm.** ɔ̃ dekrɛt
yn pɛrkizisjɔ̃, e ɔ̃ truˑɥ̥ sɛ̃ːk ɑˑnɔ̃ e vɛ̃tsɛ̃ˑ **karm.**

kɛskə **di** œ̃n ɔm ki tɔ̃ːb a **l o**?
i dispaɾɛ.

kɛskə **di** yn pɛrsɔn ki s prɔmɛn aprɛ dine?
ɛl diʒɛːr.

kɛskə **di** œ̃n ɔm ki n ɛ pɑ kɔ̃ˑtɑ̃ d̥ sa **famː**?
i divɔrs.

kɛskə di l **pɛ̃**, kɑ̃t ɔ̃ l **mɑ̃ːʒ**?
i diminy.

i j a **sɛ̃** kanaːr syr œ̃ tɑ d **nɛːʒ** par œ̃ **bo** sɔlɛːj.
kɛsk i **fɔ̃**? (kɛski **fɔ̃**?)
la **nɛːʒ.**

i j a **sɛ̃ːk** wazo syr œ̃n **arbɾ̥.** ʒə **tiːr** œ̃ ku d̥ fyzi.
kɔ̃ˑbjɛ̃ ɑ̃ rɛstət **i**?
oˑkœ̃.

kɛl ɛ la **sɛ̃ːt** ki n a pɑ bəzwɛ̃ **d** ʒartjɛːr?
sɛ̃ˑt sebastjɛnː. (sɛ̃ˑt «seˑ **bɑ** sə **tjɛnː**».)

kɔ̃ˑbjɛ̃ d̥ ʃɔvo j at **i** o paradi?
i j ɑ̃n a **dis,** pɥisk i j a sɛ̃ˑ **fjakɾ̥**[1])

---

1) œ̃ **fjakr** ɛt yn vwatyːr də **plas** a **døː** ʃyo. ɔ̃
dɔn oˑsi suvɑ̃ sə nɔ̃ a deˑ vwatyːr də **plas** a œ̃ **sœl**
ʃɔval.

De quelle couleur est toujours un coffre-fort quand on le vide?
Il est tout vert. (Il est ouvert.)

Un jour, un homme trouve un de ses amis encore au lit à onze heures passées, et le traite de paresseux. L'autre lui répond: «Je ne m'attendais pas à des reproches pour avoir été trop poli.» (trop au lit.)

On disait à un joueur qui gagnait toujours: «Vous n'iriez pas la nuit dans un cimetière; vous êtes trop peureux! » (trop heureux!)

On raconte que pendant la Révolution, en 1790, un plaisant s'est amusé à dénoncer le couvent de la Place Maubert, de l'ordre des Carmes, comme détenant cinq canons et vingt-cinq armes. On décrète une perquisition, et on trouve cinq ânons et vingt-cinq carmes.

Qu'est-ce que dit un homme qui tombe à l'eau?
Il disparaît.

Qu'est-ce que dit une personne qui se promène après dîner?
Elle digère.

Qu'est-ce que dit un homme qui n'est pas content de sa femme?
Il divorce.

Qu'est-ce que dit le pain, quand on le mange?
Il diminue.

Il y a cinq canards sur un tas de neige par un beau soleil. Qu'est qu'ils font? (Qu'est-ce qui fond?)
La neige.

Il y a cinq oiseaux sur un arbre. Je tire un coup de fusil. Combien en reste-t-il?
Aucun.

Quelle est la sainte qui n'a pas besoin de jarretières?
Sainte Sébastienne. (Sainte «ses bas se tiennent».)

Combien de chevaux y a-t-il au paradis?
Il y en a dix, puisqu'il y a saint Fiacre. (cinq fiacres.)[1])

1) Un fiacre est une voiture de place à deux chevaux. On donne aussi souvent ce nom à des voitures de place à un seul cheval.

kɛl ɛ l **animal** ki kuːr **tuʒuːr**?
s ɛ l **sɛrpɑ̃**, pask i va **vɑ̃ːtr** a **tɛːr.**

kɛl ɛ l **animal** ki **alɛt** yn **vwatyːr**?
la **ʃɛːvrə**, pask ɛl **nuri** sɔ̃ **kabri** oˑ **lɛ.** (sɔ̃ kabriɔ**lɛ.**)

purkwa leˑ **pul** nə pɔ̃ˑd̥t ɛl **pɑ** ɑ̃ **mezɔpɔtami**?
pask ɛl **vwaːj** lə **tigr̥**, e l øˑ**frat.** (e **l œf rat.**)

kɛl ɛ l **pœplə** də l **amerik̥** dy **syd** ki a lez artikylɑˑ**sjɔ̃** leˑ **ply** **sɔlid**?
sə sɔ̃ leˑ **patagɔ̃.** (leˑ **pat** a **gɔ̃.**)

kɛlz etɛ leˑ **pɛrsonaːʒ** də la **mitɔlɔʒi** dɔ̃ la **vwa** pɔrtɛ l **ply** **lwɛ̃**?
s **etɛ** leˑ **foːn.** (s ɛ **telefoːn.**)

kɛl ɛ **l ɔm** lə **ply** **parɛsø** e la **fam** la **ply** **bavard**?
s ɛ **ʒɑˑzɔ̃,** pask i diˑzɛ **tuʒuːr**: «**vjɛ̃ mede** (**vjɛ̃ m eˑde**)»; e **mede,** pask ɛl diˑzɛ **tuʒuːr**: «**vjɛ̃ ʒɑˑzɔ̃** (**vjɛ̃, ʒɑˑzɔ̃**)».

purkwa ɛsk ɔ̃ n rɔkɔnɛˑsɛ **pɑ** napɔleɔ̃ a paˑ**ri** lə **lɑ̃ˑdmɛ̃ d** la **nɛsɑ̃ːs̥** də sɔ̃ **fis**?
pask il **avɛt** œ̃ **nuvo ne.** (œ̃ nuvo**ne.**)

purkwa leˑ **kartaʒinwa** pɔrtɛt i **tuʒuːr** deˑ **gɑ̃**?
pask i krɛpɛ **l ɛːr** oˑ **mɛ̃.** (leˑ rɔ**mɛ̃.**)

œ̃n **abe** e œ̃n **ate** **tɔ̃ːb** dɑ̃z œ̃ **burbje.** il ɑ̃ **sɔːr** dø prɔvɛ̃ːs̥ də la **grɛːs.** kɛl **sɔ̃t ɛlː**?
la **tɛsali** e la **beɔsi.** (l **ate** **sali,** e l **abe** oˑ**si.**)

kɛski **tɔ̃ˑb̥** **tuʒuːr**, e ki n sə kɑˑs̥ **ʒamɛ**?
yn **kaskad.**

kɛski ɛ ply **gro** k œ̃ **bœf**, e ki n pɛˑz̥ **pɑ** la **kɔk̥** d œ̃n **œf**?
la **fyme.**

ʒə **sɥi**[1]) s kə ʒ̊ **sɥi**[1]); ʒə n sɥi[1]) **pɑ** s kə ʃ̊ **sɥi**[2]).
si ʒ etɛ s kə ʒ̊ **sɥi**[2]), ʒə n sərɛ **pɑ** s kə ʃ̊ **sɥi**[1]).
l **ɔ̃ːbrə.**

purkwa leˑ **mɑ̃ˑtœːr** sɔ̃t i **kɥi**?
pask i n sɔ̃ pɑ **kry.**

---

1) ɛːtr̥. 2) sɥiːvr̥.

Quel est l'animal qui court toujours?
C'est le serpent, parce qu'il va ventre à terre.

Quel est l'animal qui allaite une voiture?
La chèvre, parce qu'elle nourrit son cabri au lait.(son cabriolet.)

Pourquoi les poules ne pondent-elles pas en Mésopotamie?
Parce qu'elles voient le Tigre (tigre) et l'Euphrate.(et l'œuf rate.)

Quel est le peuple de l'Amérique du Sud qui a les articulations les plus solides?
Ce sont les Patagons. (les pattes à gonds.)

Quels étaient les personnages de la mythologie dont la voix portait le plus loin?
C'étaient les Faunes. (C'est téléphone.)

Quel est l'homme le plus paresseux et la femme la plus bavarde?
C'est Jason, parce qu'il disait toujours: «Viens, Médée (Viens m'aider)»; et Médée, parce qu'elle disait toujours: «Viens, Jason (Viens, jasons)».

Pourquoi est-ce qu'on ne reconnaissait pas Napoléon à Paris le lendemain de la naissance de son fils?
Parce qu'il avait un nouveau nez. (un nouveau-né.)

Pourquoi les Carthaginois portaient-ils toujours des gants?
Parce qu'ils craignaient l'air aux mains. (les Romains.)

Un abbé et un athée tombent dans un bourbier. Il en sort deux provinces de la Grèce. Quelles sont-elles?
La Thessalie et la Béotie. (L'athée sali, et l'abbé aussi.)

Qu'est-ce qui tombe toujours et qui ne se casse jamais?
Une cascade.

Qu'est-ce qui est plus gros qu'un bœuf et qui ne pèse pas la coque d'un œuf?
La fumée.

Je suis[1]) ce que je suis[1]); je ne suis[1]) pas ce que je suis[2]). Si j'étais ce que je suis[2]), je ne serais pas ce que je suis[1]).
L'ombre.

Pourquoi les menteurs sont-ils cuits?
Parce qu'ils ne sont pas crus.

---

1) être. 2) suivre.

œ̃ məsjø ki rɑ̃·trə ʃe lɥi trɛ tɑ:r dɑ̃ la nɥi, etɛt ari·ve syr la plaʂ də la burs, lərsk i ʂ vwa asaji par trwɑ·z ɔm də mɔvɛz min:, dɔ̃ l œ̃ lɥi mɛ/ œ̃ revɔlvɛ:r dəvɑ̃ la figy:r, ɑ̃ lɥi di·zɑ̃: «la burs u la vi!» e l məsjø, sɑ̃ s truble: «mɔ̃ bɔn ami, la burs, s ɛ̃ ʂ grɑ̃ mɔnymɑ̃ ʞ vu vwaje la, avɛʞ de· kɔlɔn:. kɑ̃t a la vi (l avi), si ʒ ɑ̃n e œ̃[1]) a vu dɔne, s ɛ ɖ kite sɛl[2]) kə vu mne, kar o·trəmɑ̃ vu purje bjɛ̃ la[2]) pɛrdrə syr l eʃafo.»

kɔ̃·ʈ divɛ:r

17. d u vjɛ̃ l ɔra:ʒ?

yn bɔn dam ki sufrɛ d rymatism di·zɛ suvɑ̃: «i va j avwa:r də l ɔra:ʒ; ʒə l sɑ̃ dɑ̃ mez o:s.»
œ̃ ʒu:r, sɔ̃ ptifis etɛt a l ekɔl:. lə mɛ:trə lɥi dmɑ̃:d: «pjɛ:r, se ty d u vjɛ̃ l ɔra:ʒ?» e pjɛ:r, avɛk lə ply grɑ̃ serjø: «məsjø, dez o:ʂ də ma grɑ̃·mɛ:r.»

ʒɑ̃ pasi.

18. yn rəparti œ̃ pø vi:v

dɑ̃z yn sɛsjɔ̃ d egzamɛ̃, œ̃ kɑ̃·dida s etɛ mɔ̃·tre partikyljɛrmɑ̃ nyl:. a la fɛ̃ l egzaminatœ:r ɛ̃·pasjɑ̃·te s ekri: «me s ɛt œ̃n ɑ:n bu:te kə st animal la!» e s turnɑ̃ vɛr l aparitœ:r: «apɔrte dɔ̃ yn bɔʈ də fwɛ̃ pur lə deʒœne d məsjø!»
«garsɔ̃,» repɔ̃ l kɑ̃·dida sɑ̃ s truble, «apɔrtez ɑ̃ dø; məsjø l egzaminatœ:r mə fra l ɔnœ:r də dine avɛk mwa.»

ʒɑ̃ pasi.

19. l ɑ̃·prœ:r ʒo·zɛʄ dø e l sɛrʒɑ̃

l ɑ̃·prœ:r ʒo·zɛ dø d o·triʃ ɛ·mɛ l ɛ̃·kɔgnito. suvɑ̃ i s amy·zɛ a kite la ku:r e le· kurtizɑ̃

1) œ̃n avi. 2) la vi.

Un monsieur qui rentrait chez lui très tard dans la nuit, était arrivé sur la place de la Bourse, lorsqu'il se voit assailli par trois hommes de mauvaise mine, dont l'un lui met un revolver devant la figure, en lui disant: «La bourse ou la vie!» Et le monsieur, sans se troubler: «Mon bon ami, la Bourse, c'est ce grand monument que vous voyez là, avec des colonnes. Quant à la vie (l'avis), si j'en ai un[1]) à vous donner, c'est de quitter celle[2]) que vous menez, car autrement vous pourriez bien[2]) la perdre sur l'échafaud.»

Contes divers

17. D'où vient l'orage?

Une bonne dame qui souffrait de rhumatisme disait souvent: «Il va y avoir de l'orage; je le sens dans mes os.»

Un jour son petit-fils était à l'école. Le maître lui demande: «Pierre, sais-tu d'où vient l'orage?» Et Pierre avec le plus grand sérieux: «Monsieur, des os de ma grand'mère.»

Jean Passy.

18. Une repartie un peu vive

Dans une session d'examen, un candidat s'était montré particulièrement nul. A la fin l'examinateur impatienté s'écrie: «Mais c'est un âne bâté que cet animal-là!» Et se tournant vers l'appariteur: «Apportez donc une botte de foin pour le déjeuner de monsieur!»

«Garçon,» répond le candidat sans se troubler, «apportez-en deux; monsieur l'examinateur me fera l'honneur de dîner avec moi.»

Jean Passy.

19. L'empereur Joseph II et le sergent

L'empereur Joseph II d'Autriche aimait l'incognito. Souvent il s'amusait à quitter la cour et les courtisans

1) un avis. 2) la vie.

pur sə prɔmne sɛ̃·plɔmɑ̃, a **pje** u ɑ̃ *v*watyr, dɑ̃ vjɛ̃ː u lez ɑ̃·virɔ̃.

œ̃ **ʒur**, il etɛ sɔrti dɑ̃z yn kaleʃ a dø· **plas** k i kɔ̃·dqiːzɛ lqi **mɛm**. o miljø **d** la prɔmnad la **plqi** kɔmɑ̃ːs a tɔ̃·**be**. l ɑ̃·prœr turnə **brid**. il etɛt ɑ̃·kɔr **lwɛ̃**, kɑ̃t œ̃ pjetɔ̃ ki sqiːvɛ lə **mɛːm** ʃɔmɛ̃, lqi fɛ **siɲ** d arɛte. ʒo·zɛf ɔbei.

«mɔsjø,» lqi di l **ɔm**ː, ki etɛt œ̃ sɛrʒɑ̃, «vudrije **vu** mə pɛr**mɛ**trə də mɔ̃·te ako·te d **vu**? mɔ̃n ynifɔrm ɛ tu **nœf**, e la **plqi** va l gɑ·te. vu m rɑ̃·drije **bjɛ̃** sɛrvis.

«e**bjɛ̃** mɔ̃·te, mɔ̃ **braːv**,» di ʒo·zɛf. «aswaje vu **la**, nu ko·zrɔ̃. — **d u** vne vu **dɔ̃**, si s n ɛ **pɑz** ɛ̃·diskrɛ ?

«**ɑː** mɔ̃ **ʃːɛr** mɔsjø, ʒə **vjɛ̃** d ʃez œ̃ **gard**ɔʃaʂ də mez **ami**, u ʒ e **fɛ** œ̃ fːamø dezœne!

«**kɛ**skə vuz ave **dɔ̃** mɑ̃·**ʒe** d si **bɔ̃** ?

«dɔvi**ne**.

«ʒə *n* se **pɑ** **mwa**; yn **sup** a la **bjɛːr** ?

«ɑ bɛ̃ **wi**, yn **sup** a la **bjɛːr**, **mjø k sa**.

«də la ʃu**krut**?

«**mjø k sa**.

«œ̃ **rɔ**ti d **vo**?

«**mjø k sa**, **mjø k sa**.

«ma **fwa**, ʒə **dɔn** ma **lɑ̃ːg** o **ʃa**.

«œ̃ fɔzɑ̃, mɔsjø, œ̃ fɔzɑ̃ tiːre dɑ̃ leˑ ʃaʂ də sa maʒɛste!» di l sɛrʒɑ̃ ɑ̃ frapɑ̃ syr la **kqiʂ** də sɔ̃ kɔ̃paɲɔ̃.

«tiːre dɑ̃ leˑ **ʃaʂ** də sa maʒɛste? i n ɑ̃ dvɛ*t* **ɛːt** kə mɛjœːr.

«ʒə vuz ɑ̃ repɔ̃.»

ɔ̃n etɛt ariːve a la **vil**ː, e kɔm i plœvɛ tuʒuːr, ʒo·zɛf dəmɑ̃ːd a sɔ̃ kɔ̃paɲɔ̃ u i vulɛ k ɔ̃ l desɑ̃ːd.

«mɔsjø, vuz ɛt trɔ̃ **bɔ̃**; ʒə *n* vø **pɑ** aby·ze d **vu**.

« o kɔ̃·**treːr**, vu m fre **pleːziːr**. vɔtrə **ry**?...»

lə sɛrʒɑ̃ dɔn sɔ̃n **adres**, e pqi i dmɑ̃ːd a savwaːr lə nɔ̃ d sɛlqi ki *ll* avɛt ɔbliːʒe.

«dɔvi**ne**,» lqi di ʒo·zɛf.

«vuz ɛt militɛːr, ʒə **pɑ̃ːs**?

pour se promener simplement, à pied ou en voiture, dans Vienne ou les environs.

Un jour, il était sorti dans une calèche à deux places qu'il conduisait lui-même. Au milieu de la promenade la pluie commence à tomber. L'empereur tourne bride. Il était encore loin, quand un piéton qui suivait le même chemin, lui fait signe d'arrêter. Joseph obéit.

»Monsieur,« lui dit l'homme, qui était un sergent, «voudriez-vous me permettre de monter à côté de vous? Mon uniforme est tout neuf, et la pluie va le gâter. Vous me rendriez bien service.

«Eh bien, montez, mon brave,« dit Joseph. «Assoyez-vous là, nous causerons. — D'où venez-vous donc, si ce n'est pas indiscret?

«Ah, mon cher monsieur, je viens de chez un garde-chasse de mes amis, où j'ai fait un fameux déjeuner!

«Qu'est-ce que vous avez donc mangé de si bon?

«Devinez.

«Je ne sais pas, moi; une soupe à la bière?

«Ah ben (bien) oui, une soupe à la bière, mieux que ça.

«De la choucroute?

«Mieux que ça.

«Un rôti de veau?

«Mieux que ça, mieux que ça.

«Ma foi, je donne ma langue au chat.

«Un faisan, monsieur, un faisan tiré dans les chasses de sa Majesté!» dit le sergent en frappant sur la cuisse de son compagnon.

«Tiré dans les chasses de sa Majesté? Il n'en devait être que meilleur.

«Je vous en réponds.»

On était arrivé à la ville, et comme il pleuvait toujours, Joseph demande à son compagnon où il voulait qu'on le descende (descendît).

«Monsieur, vous êtes trop bon; je ne veux pas abuser de vous.

«Au contraire, vous me ferez plaisir. Votre rue? . . .»

Le sergent donne son adresse, et puis il demande à savoir le nom de celui qui l'avait obligé.

«Devinez,» lui dit Joseph.

«Vous êtes militaire, je pense?

«wi, me kɛl grad?
«ljø·tnɑ̃ pətɛːtr̥?
«ɑ bɛ̃· wi, ljø·tnɑ̃; mjø k sa.
«kapitɛnː?
«mjø k sa.
«bigrə, kələnɛlː?
«mjø k sa, mjø k sa.
«asa,» di l sɛrʒɑ̃ ɑ̃· s rɑ̃·kɔɲɑ̃ dɑ̃ la kalɛʃː, «vuz ɛt fɛldmareʃal dɔ̃?
«mjø k sa, mɔ̃n ami.
«mizerikɔrd, s ɛ l ɑ̃·prœːr!
«lɥi mɛːm,» di ʒo·zɛf ɑ̃ debutənɑ̃ sɔ̃ pardəsy pur mɔ̃·tre se· dekɔrɑ·sjɔ̃.
i *n* j avɛ pɑ mwajɛ̃ də tɔ̃·be a ʒnu dɑ̃ la *v*wa-tyːr. lə sɛrʒɑ̃ n puvɛ kə s kɔ̃·fɔ̃ːdr ɑ̃n *ɛ*ksskyːz, e syplije sɔ̃ mɛːtrə d arɛte pur lɥi pɛrmɛtrə də desɑ̃ːdr̥.
«nɔ̃ pɑ,» di ʒo·zɛf; «aprɛ avwaːr mɑ̃·ʒe mɔ̃ fəzɑ̃, vu sɛrje trɔp œrø də vu debarase d mwa kɔm sa. vu n mə kitre k a vɔt pɔrt.»

dapraz œ̃n anɔnimː.

20. tyrɛːn e l valɛ

œ̃ ʒuːr d ete k i fəzɛ fɔr ʃo, lə vikɔ̃ːt̥ də tyrɛːn[1]), ɑ̃ ptit vɛstə blɑ̃ːʃ e ɑ̃ bɔnɛ, ɛtɛt a la fnɛːtrə, dɑ̃ sɔ̃n ɑ̃·tiʃɑ̃ːbr̥. œ̃ d̥ se· ʒɑ̃ syrvjɛ̃, e, trɔ̃ːpe par l abijmɑ̃, lə prɑ̃ pur œ̃n ɛːd də kɥizinː, avɛk ləkɛl sə dɔmɛstik etɛ familje. i s aprɔʃ dusmɑ̃ par dɛrjɛːr, e d yn mɛ̃ ki n etɛ pɑ le·ʒɛːr, lɥi aplik œ̃ grɑ̃ ku syr lə bɑ dy do. l ɔm frape sə rturn a l ɛ̃stɑ̃. lə valɛ vwat ɑ̃ freːmisɑ̃ lə vizaːʒ də sɔ̃ mɛːtr̥. i ʂ ʒɛt a se· ʒnu tut epɛrdy :
«mɔ̃sɛɲœːr, ʒ e kry kə s etɛ ʒɔrʒ!...»
«e kɑ̃ː mɛːm s ɔrɛt ete ʒɔrʒ,» s ekri tyrɛːn ɑ̃ s frətɑ̃ l do, «i n falɛ pɑ frape si fɔːr!»
ʒɑ̃ ʒɑ·k ruso, emilː, toːm prəmje, livrə katriɛmː.

---

1) ɑ̃·ri d̥ tyrɛːn, mareʃal ʒeneral dez arme dy rwɑ, ne ɑ̃ sɛ·ʒ̥ sɑ̃ ɔ̃ːz, moːr ɑ̃ sɛ·ʒ̥ sɑ̃ swasɑ̃tkɛ̃ːz, œ̃ de· ply grɑ̃ kapitɛn frɑ̃·sɛ.

«Oui, mais quel grade?

«Lieutenant, peut-être?

«Ah ben (bien) oui, lieutenant; mieux que ça.

«Capitaine?

«Mieux que ça.

«Bigre, colonel?

«Mieux que ça, mieux que ça.

«Ah çà,» dit le sergent en se rencognant dans la calèche, «vous êtes feld-maréchal donc?

«Mieux que ça, mon ami.

«Miséricorde, c'est l'empereur!

«Lui-même,» dit Joseph en déboutonnant son pardessus pour montrer ses décorations.

Il n'y avait pas moyen de tomber à genoux dans la voiture. Le sergent ne pouvait que se confondre en excuses, et supplier son maître d'arrêter pour lui permettre de descendre.

«Non pas,» dit Joseph; «après avoir mangé mon faisan, vous seriez trop heureux de vous débarrasser de moi comme ça. Vous ne me quitterez qu'à votre porte.»

D'après un anonyme.

20. Turenne et le valet

Un jour d'été qu'il faisait fort chaud, le vicomte de Turenne[1]), en petite veste blanche et en bonnet, était à la fenêtre, dans son antichambre. Un de ses gens survient et, trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuisine avec lequel ce domestique était familier. Il s'approche doucement par derrière, et d'une main qui n'était pas légère, lui applique un grand coup sur le bas du dos. L'homme frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant le visage de son maître. Il se jette à ses genoux tout éperdu:

«Monseigneur, j'ai cru que c'était George! . . .»

«Et quand même ç'aurait été George,» s'écrie Turenne en se frottant le dos, «il ne fallait pas frapper si fort!»

Jean-Jacques Rousseau, *Émile,* Tome I, Livre 4.

---

1) Henri de Turenne, maréchal-général des armées du roi, né en 1611, mort en 1675, un des plus grands capitaines français.

pœzi

[le pœzi sqi·vɑ̃:t sɔ̃ **tut**, a l eksepsjɔ̃ **d** la dɛr-**njɛ:r**, de ʃɑ̃·sɔ̃. nu lez avɔ̃ **note** purtɑ̃ kɔm si ɛlz etɛ **ly**. mɛ il ɛ nesesɛ:r d avɛrti:r kə lez ɛ:r okɛl ɔ̃ lez a adapte fɔ̃ sybi:r o **tɛkstə** de· mɔdifikɑ·sjɔ̃ ase nɔ̃·**brøːz** ɑ̃ s ki kɔ̃·**sɛrn** la lɔ̃·**gœr** de· vwa**jɛl**:, la **plaṣ** də l aksɑ̃ d̥ **fɔrs**, lez **arɛ d** la **frɑ:z**, e **mɛ:m** la **fɔrmə** plýz u mwɛ̃ **plɛn** de· **mo**.]

21. lə pti mus

il **etɛt** œ̃ pti **navi:r**,
ki syr la **mɛ:r** s ɑ̃n ɛt **ale**.
il **etɛt** œ̃ pti **navi:r**,
ki syr la **mɛr** s ɑ̃n ɛt **ale**.

vwa**la** k o bu d **yn** sə**mɛn**:
lə **pɛ̃**, lə **vɛ̃** lœr a mɑ̃·**ke**.
i **ti:r** a la **kur**tə **pɑ:j**
sa**vwa:r** ki **d ø** sɔra mɑ̃·**ʒe**.

lə pti **mus** ki fɛ le· **pɑ:j**,
la ply **kur**tə lɥi a tɔ̃·**be**.
i **plœ:r**, i **kri** : «o· vjɛrʒə **mɛ:r**,
sə sra dɔ̃ **mwa** ki sre mɑ̃·**ʒe**!»

mɛz o grɑ̃ **mɑ** vwala k *il* **mɔ̃:t**;
il nə vwa **k o** də tu ko·**te**.
i mɔ̃·t ɑ̃kɔ:r ʒysk a la **pɔm**:,
i vwa la **tɛ:r**! il ɛ so·**ve**!

e **tu:s**, i **ʃɑ̃:t** : «**tɛ:r**, **tɛ:r**!
lə pti **mus**, i n sɔra **pɑ** mɑ̃·**ʒe**!»
e **tu:s**, i **ʃɑ̃:t**: «**tɛ:r**, **tɛ:r**!
lə pti **mus**, i n sɔra **pɑ** mɑ̃·**ʒe**!»

ɛ:r pɔpylɛ:r (ʃɑ̃·sɔ̃ **d metje**).

Poésie

[Les poésies suivantes sont toutes, à l'exception de la dernière, des chansons. Nous les avons notées pourtant comme si elles étaient lues. Mais il est nécessaire d'avertir que les airs auxquels on les a adaptées font subir au texte des modifications assez nombreuses en ce qui concerne la longueur des voyelles, la place de l'accent de force, les arrêts de la phrase et même la forme plus ou moins pleine des mots.]

21. Le petit mousse

Il était un petit navire,
Qui sur la mer s'en est allé.
Il était un petit navire,
Qui sur la mer s'en est allé.

Voilà qu'au bout d'une semaine
Le pain, le vin leur a manqué.
Ils tirent à la courte paille
Savoir qui d'eux sera mangé.

Le petit mousse qui fait les pailles,
La plus courte lui a tombé.
Il pleure, il crie: «O Vierge-Mère,
Ce sera donc moi qui serai mangé!»

Mais au grand mât voilà qu'il monte;
Il ne voit qu'eau de tous côtés.
Il monte encor jusqu'à la pomme,
Il voit la terre! il est sauvé!

Et tous, ils chantent: «Terre, terre!
Le petit mousse, il ne sera pas mangé!»
Et tous, ils chantent: «Terre, terre!
Le petit mousse, il ne sera pas mangé!»

Air populaire (chanson de métier).

22. lə rwɑ d̥ savwa

s etɛ lə **rwɑ** də **savwa**,
s ɛ lə **rwɑ** de· bɔ̃z ɑ̃·**fɑ̃**;
i s etɛ **mi** dɑ̃ la **tɛːt**
də detro·**ne** lə syl**tɑ̃**.
e rɑ̃tɑ̃**plɑ̃**, ga·r, ga·r, **gaːr**,
e rɑ̃tɑ̃**plɑ̃**, ga·r də d**vɑ̃**.

i s etɛ **mi** dɑ̃ la **tɛːt**
də detro·**ne** lə syl**tɑ̃**;
i kɔ̃·po·**za** yn **arme**
də katrə**vɛ̃** pei**zɑ̃**.
e rɑ̃tɑ̃**plɑ̃**, etsɛtɛ**ra**.

i kɔ̃·po·**za** yn **arme**
də katrə**vɛ̃** pei**zɑ̃**;
i **pri** pur artij**ri**
kat*rə* kan**ɔ̃** də f**ɛrblɑ̃**.
e rɑ̃tɑ̃**plɑ̃**, ets.

i **pri** pur artij**ri**
kat*rə* kan**ɔ̃** də f**ɛrblɑ̃**,
e pur **tut** kavalri,
lez **ɑːn** dy ku**vɑ̃**.
e rɑ̃tɑ̃**plɑ̃**, ets.

e pur **tut** kavalri,
lez **ɑːn** dy ku**vɑ̃**;
iz **etɛ** ʃarʒe də **viːvrə**
pur nu**riːr** lə reʒi**mɑ̃**.
e rɑ̃tɑ̃**plɑ̃**, ets.

iz **etɛ** ʃarʒe də **viːvrə**
pur nu**riːr** lə reʒi**mɑ̃**;
i mɔ̃·**tɛːr** syr yn mɔ̃·**tap** :
mɔ̃ **djø**, kə l mɔ̃·d ɛ **grɑ̃**!
e rɑ̃tɑ̃**plɑ̃**, ets.

i mɔ̃·**tɛːr** syr yn mɔ̃·**tap** :
mɔ̃ **djø**, kə l mɔ̃·d ɛ **grɑ̃**!
i **viːr** yn pətit riv**jɛːr**,
k i **priːr** pur l ɔse**ɑ̃**.
e rɑ̃tɑ̃**plɑ̃**, ets.

22. Le roi de Savoie

C'était le roi de Savoie,
C'est le roi des bons enfants;
Il s'était mis dans la tête
De détrôner le sultan.
Et rantanplan, gare, gare, gare,
Et rantanplan, gare de devant.

Il s'était mis dans la tête
De détrôner le sultan;
Il composa une armée
De quatre-vingts paysans.
Et rantanplan, etc.

Il composa une armée
De quatre-vingts paysans;
Il prit pour artillerie
Quatre canons de fer-blanc.
Et rantanplan, etc.

Il prit pour artillerie
Quatre canons de fer-blanc,
Et pour toute cavalerie,
Les ânes du couvent.
Et rantanplan, etc.

Et pour toute cavalerie,
Les ânes du couvent;
Ils étaient chargés de vivres
Pour nourrir le régiment.
Et rantanplan, etc.

Ils étaient chargés de vivres
Pour nourrir le régiment;
Ils montèrent sur une montagne:
Mon Dieu, que le monde est grand!
Et rantanplan, etc.

Ils montèrent sur une montagne:
Mon Dieu que le monde est grand!
Ils virent une petite rivière,
Qu'ils prirent pour l'Océan.
Et rantanplan, etc.

i **viːr** yn pətit **rivjɛːr**,
k i **priːr** pur l ɔse**ɑ̃**;
ɑ̃ vwajɑ̃ **vniːr** l ɛn**mi**:
so˞y ki **pø**, alɔ̃ nuz **ɑ̃**!
e rɑ̃tɑ̃**plɑ̃**, ets.

rɔ̃ːd dy pɥi.

23. la ʃɑ̃ˑsɔ̃ deˑ matlo

ʃɑ̃ˑtɔ̃*z* e byˑvɔ̃*z* a plɛ̃ **vɛːr**,
ɔ̃ n a k œ̃ **ʒuːr** pur lə pleˑ**ziːr**;
si l vɑ̃ **turn**, adjø la **tɛːr**!
dəmɛ̃ nu purɔ̃ rəpar**tiːr**.

lə sjɛl ɛ **pyːr**, la briˑz ɛ **bɔnː**,
s ɛ pur **nu** kə l səlɛˑ**j lɥi**;
syr lə **bɔːr** nɔtrə ʃɑ̃ rezɔ**nː**:
ɛspwaːr, ɛspwaːr! **djø** nu kɔ̃ˑ**dɥi.**

kɑ̃ leˑ **flo** a ʃak səkus
dy naviːr ebrɑ̃ːl leˑ **flɑ̃**,
la*ho*, la vwa dy pəti **mus**
ʃɑ̃ˑt ɑ̃kɔːr dɑ̃ leˑ *ho*ˑ**bɑ̃.**

malgre leˑ **flo**, malgre l ɔraːʒ,
malgre leˑ **vɑ̃**, malgre la **nɥi**,
ɛspwaːr, ɛspwaːr, braˑv ekipaːʒ!
s ɛ tuʒur **djø** ki nu kɔ̃ˑ**dɥi.**

emil suvɛstr˞, paˑri, kalman leˑvi.

24. ma nɔrmɑ̃ˑdi

ʃɑ̃ˑsɔ̃ pɔpylɛːr

kɑ̃ tu rənɛt a l ɛsperɑ̃ːs,
e kə l iveːr fɥi lwɛ̃ də **nu**;
su lə bo **sjɛl** də nɔtrə **frɑ̃ːs**,
kɑ̃ lə səlɛˑ**j** rəvjɛ̃ ply **du**;
kɑ̃ la natyːr ɛ rəvɛrˑ**di**;
kɑ̃ l irɔ̃ˑ**dɛl** ɛ də rətuːr,
ʒə vɛ rəvwaːr ma nɔrmɑ̃ˑ**di**,
s ɛ lə pei ki m a dɔne lə ʒuːr.

Ils virent une petite rivière,
Qu'ils prirent pour l'Océan;
En voyant venir l'ennemi:
Sauve qui peut, allons-nous-en!
Et rantanplan, etc.

Ronde du Puy.

23. La chanson des matelots

Chantons et buvons à plein verre,
On n'a qu'un jour pour le plaisir;
Si le vent tourne, adieu la terre!
Demain nous pourrons repartir.

Le ciel est pur, la brise est bonne,
C'est pour nous que le soleil luit;
Sur le bord notre chant résonne:
Espoir, espoir! Dieu nous conduit.

Quand les flots à chaque secousse
Du navire ébranlent les flancs,
Là-haut, la voix du petit mousse
Chante encore dans les haubans.

Malgré les flots, malgré l'orage,
Malgré les vents, malgré la nuit,
Espoir, espoir, brave équipage!
C'est toujours Dieu qui nous conduit.

Émile Souvestre, Paris, Calmann-Lévy.

24. Ma Normandie

Chanson populaire

Quand tout renaît à l'espérance,
Et que l'hiver fuit loin de nous;
Sous le beau ciel de notre France,
Quand le soleil revient plus doux;
Quand la nature est reverdie;
Quand l'hirondelle est de retour,
Je vais revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

ʒ e vy le· ʃɑ̃ də l ɛlvesi
e se· ʃɑ·lɛ[1]) e se· glasje;
ʒ e vy lə sjɛl də l itali
e vəni:z e se· gɔ̃·dəlje;
ɑ̃ salɥɑ̃ ʃak patri,
ʒə m di·zɛ: «o·kœ̃ sezu:r
n ɛ ply bo kə ma nɔrmɑ̃·di,
s ɛ lə pei ki m a dɔne lə ʒu:r.»

il ɛt œ̃n ɑ:ʒ dɑ̃ la vi
u ʃak rɛ:v dwa fini:r,
œ̃n ɑ·ʒ u l ɑ:m rəkœji
a bəzwɛ̃ də sə suvni:r;
lɔrskə ma my:z rəfrwɑdi
ɔra fini se· ʃɑ̃ d amu:r,
ʒ i·re rəvwa:r ma nɔrmɑ̃·di,
s ɛ lə pei ki m a dɔne lə ʒu:r.

frederik bera.

25. la frɑ̃·s ɛ bɛl:

la frɑ̃·s ɛ bɛl:,
se· dɛstɛ̃ sɔ̃ be·ni:
vi·vɔ̃ pur ɛl:!
vi·vɔ̃z yni!

pɑ·se le· mɔ̃, pɑ·se le· mɛ:r,
vizite sɑ̃ klimɑ divɛ:r;
lwɛ̃ d ɛl:, o bu d l ynivɛ:r,
vu ʃɑ̃·tre fidɛl:
la frɑ̃·s ɛ bɛl:!

vɛso, kureʒ a tu le· bɔ:r,
də no dø· mɛ:r kite le· pɔ:r;
dɔne sa pa:r də no trezɔ:r
o mɔ̃:d ki l apɛl:.
la frɑ̃·s ɛ bɛl:!

fot i defɑ̃:drə no sijɔ̃,
sudɛ̃, sɑ̃ ʒœn batajɔ̃
s elɑ̃:s, bry:lɑ̃ turbijɔ̃,
u la fudr etɛ̃·sɛl:.
la frɑ̃·s ɛ bɛl:!

1) u ʃalɛ.

J'ai vu les champs de l'Helvétie
Et ses chalets et ses glaciers;
J'ai vu le ciel de l'Italie
Et Venise et ses gondoliers;
En saluant chaque patrie,
Je me disais:«Aucun séjour
N'est plus beau que ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.»

Il est un âge dans la vie
Où chaque rêve doit finir,
Un âge où l'âme recueillie
A besoin de se souvenir;
Lorsque ma muse refroidie
Aura fini ses chants d'amour,
J'irai revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Frédéric Bérat.

25. La France est belle

La France est belle,
Ses destins sont bénis:
Vivons pour elle!
Vivons unis!

Passez les monts, passez les mers,
Visitez cent climats divers;
Loin d'elle, au bout de l'univers,
Vous chanterez fidèle:
La France est belle!

Vaisseaux, courez à tous les bords,
De nos deux mers quittez les ports;
Donnez sa part de nos trésors
Au monde qui l'appelle.
La France est belle!

Faut-il défendre nos sillons,
Soudain cent jeunes bataillons
S'élancent, brûlants tourbillons,
Où la foudre étincelle.
La France est belle!

o· **mirtə** **vɛːr**, **duz** ərɑ̃·**ʒe**,
kɔ**to** **ʃe·ri** dez etrɑ̃·**ʒe**,
val**õ**, ʒ**ardɛ̃**, **fɔrɛ**, vɛr**ʒe**,
mwas**õ** tuʒu·r nuv**ɛl**:!
la frɑ̃·s ɛ **bɛl**:,
se· dɛs**tɛ̃** sõ be·**ni**:
vi·v**õ** pur **ɛl**:!
vi·v**õz** **yni**!

pɔr**ʃa**.

26. œ̃ spesimɛn də reklɑːm frɑ̃·sɛːz

klɛːr a dizqi prɛ̃·**tɑ̃**; ʒ e karɑ̃·**t ɑ̃** bjɛ̃·**to**.
ʒ yːz dəpqiz œ̃ **mwɑ** dy sa**võ** dy kõ·**go**.
ʒə **vɛz** i rənõ·**se**; *il* mə **rɑ̃** trɔ ʒɑ̃·**tiːj**:
õ m a **priːz** de·**ʒa** pur la **sœːr** də ma **fiːj**.

O myrtes verts, doux orangers,
Coteaux chéris des étrangers,
Vallons, jardins, forêts, vergers,
Moisson toujours nouvelle!
La France est belle,
Ses destins sont bénis:
Vivons pour elle!
Vivons unis!

PORCHAT.

26. Un spécimen de réclame française

Claire a dix-huit printemps; j'ai quarante ans bientôt.
J'use depuis un mois du savon du Congo.
Je vais y renoncer; il me rend trop gentille:
On m'a prise déjà pour la sœur de ma fille.

DEUXIÈME PARTIE

PROSE

dɸˈzjɛm parti

proːz

27. la ʃãˈsõ d rəlã e la nasjɔnalite frãˈsɛːz

meˈsjø,

dã leˈ lsõ kə ʒ e y l ɔnœːr də fɛːr isi l ane dər-
njɛːr, ʒ e etydje lez ɔriʒin də la literatyːr frãˈsɛːz,
e spesjalmã sɛt parti də nɔtrə pɔezi epik
ki a sa rasin e sõn ɛ̃spiraˈsjõ dã la perjɔd̥ karɔlɛ̃ˈʒjɛnː.
la marʃ natyrɛl də s kuːr m amɛn oˈʒurdɥi
a vuz ãtrətniːr də la zgõd̥ perjɔd də nɔtrə pɔezi epik.
sə k ɛl rəprezãːt e rəflɛt, sə n ɛ ply la fɔrmaˈsjõ
tymyltɥøːz də la nasjɔnalite frãˈsɛːz, s ɛt œ̃ deˈ mɔmã
d arɛ, də satisfaksjõ, si lõ pøt ɛ̃ˈsi diːr, e də splãː-
dœːr dã leˈkɛl la frãːs, prənã plɛnmã kõˈsjãːs̥
d ɛl mɛːm, a ʒwi d yn fɔrmə ki sãˈblɛ definitiːv,
e dõ l epanwismã avɛt ete prepaˈre par d ɔpskyːr
e sãˈglãːt revɔlysjõ. nɔtr istwaːr kõˈt plyzjœːr
də seˈ haltə grãˈdjoːz, a ʃakyn deˈkɛlː la naˈsjõ,
krwaʒã k ɛl etɛt ariˈve o tɛrmə də sa kurs, a ãˈbrase
d œ̃ rgaːr kõːfjã e ʒwaʒø leˈ pɛrspɛktiːv̥ k ɛl dɔminɛ;
ʃakyn a ete d yn dyːre bjɛ̃ limite, kwaḳ varjabl̥
e la marʃ ãn avã a bjɛ̃ˈto rəkɔmãˈse, avɛk tu
seˈ dãˈʒe, tut sez ɛ̃ˈsɛrtityd, e tu seˈ reːv.

. . . . . lə teːm kə ʒ dwa treˈte,
sə truːv, sã ḳ ʒ ɛj a lɥi fɛːr ãn oˈkyn fasõ vjɔlãːs,
ɔfriːr a l epɔk aktɥɛlː deˈ syːʒɛ də meditaˈsjõ prɔfõːd,

Deuxième Partie

Prose

27. La Chanson de Roland et la nationalité française

Messieurs,

Dans les leçons que j'ai eu l'honneur de faire ici l'année dernière, j'ai étudié les origines de la littérature française, et spécialement cette partie de notre poésie épique qui a sa racine et son inspiration dans la période carolingienne. La marche naturelle de ce cours m'amène aujourd'hui à vous entretenir de la seconde période de notre poésie épique. Ce qu'elle représente et reflète, ce n'est plus la formation tumultueuse de la nationalité française, c'est un des moments d'arrêt, de satisfaction, si l'on peut ainsi dire, et de splendeur dans lesquels la France, prenant pleinement conscience d'elle-même, a joui d'une forme qui semblait définitive, et dont l'épanouissement avait été préparé par d'obscures et sanglantes révolutions. Notre histoire compte plusieurs de ces haltes grandioses, à chacune desquelles la nation, croyant qu'elle était arrivée au terme de sa course, a embrassé d'un regard confiant et joyeux les perspectives qu'elle dominait; chacune a été d'une durée bien limitée, quoique variable, et la marche en avant a bientôt recommencé, avec tous ses dangers, toutes ses incertitudes et tous ses rêves.

. . . . . Le thème que je dois traiter se trouve, sans que j'aie à lui faire en aucune façon violence, offrir à l'époque actuelle des sujets de méditation profonde

e ʒə l **krwɑ**, də **grɑ̃z** ɑ̃sɛɲmɑ̃. ʒə n rəpusre **pɑ** sɛt ɔkɑ·**zjɔ̃** də mɔ̃·**tre** kɛl ljɛ̃z etrwɑ rataʃt a **nu**, kɛl sɔlidarite reɛl: fɛt a·**kɔ:r** tuṭ vi·**vɑ̃:t** sɛt ɑ̃·**sjɛn** pɔezi frɑ̃·**sɛ:z** kə nuz **avɔ̃** si **kɔ̃:plɛtmɑ̃t** ublijə e k nu krwɑjɔ̃ **si** bjɛ̃ **mɔrt**.

yn kɛstjɔ̃ rədu**tabl̥**, k œ̃ pti **nɔ̃:brə** d ɛspri, akuty**me** a n pɑ limite lœr reflɛk**sjɔ̃**, s etɛ **sœl:**, e dɑ̃ l **silɑ̃:s**, po·zə ʒysk a prezɑ̃, ɛ vny **bryskəmɑ̃**, avɛk yn **realite** pwaɲɑ̃:t, sə drɛse, *il* j a trwɑ **mwɑ**, dəvɑ̃ nu **tu:s**. l ynite frɑ̃·**sɛ:z**, sɛt ynite ki sɑ̃·blɛ **si** sɔ**lid**, si inebrɑ̃·**labl̥**, si etɛr**nɛl:**, sɛt ynite kə nu nu plɛ·**zjɔ̃z** a ɔpo·zə a la divi·**zjɔ̃** ɛ̃·**terjœ:r** də plyz**jœ:r** də no vwazɛ̃, a pary **sybitmɑ̃** mənase. su l **ku** də no **dezastr̥**, il a sɑ̃·**ble** œ̃n ɛ̃stɑ̃ kə la kɔ̃·**sjɑ̃:s** nasjɔnal etɛ **truble**, e la **frɑ̃:s** s ɛ dmɑ̃·**de** pɑ̃dɑ̃t œ̃ mɔmɑ̃ d afrøz ɑ̃·**gwas** si ɛl egzistɛt ɑ̃·**kɔ:r**. sɛt **kri:z** n a **pɑ** dy·**re:** la nɑ·**sjɔ̃** s ɛ vit rəkœ**ji**, e prezɑ̃·**tmɑ̃** **tut** le· parti dy pe**ji** afirmə lœr solidarite ɑ̃ **kɔ̃:sɑ̃·trɑ̃** vɛr la defɑ̃:s tu lez efɔ:r enɛr**ʒik** də ʃakœ̃. mɛ nu n dəvɔ̃ **pɑ** negli·**ʒe** lə tɛri**bl** avɛrtismɑ̃ ki nuz a ete dɔne, e **si** pur l œ·r prezɑ̃:t nu n avɔ̃ pɑ **d** o:trə dəvwa:r, e **d** o:trə **byt** kə la deliv·**rɑ̃:s** dy **sɔl** ɑ̃·**vai**, il ɛ **bɔ̃** də nu prepa·**re** tuḍ**sqit**, e **serjøzmɑ̃**, a s kə nuz ɔ·**rɔ̃z** a **fɛ:r** o lɑ̃·**dmɛ̃** **d** sə **ʒu:r** **tɑ̃** swɛte. l istwa:r də la literaty:r d œ̃ **pœpl̥**, ʒ e y ɔkɑ·**zjɔ̃** **d** vu l **di:r** suvɑ̃ de·**ʒa**, ɛ l istwa:r də sa vi mɔ·**ral:**, e **partikyljɛrmɑ̃** də sa kɔ̃·**sjɑ̃:s** nasjɔ·**nal:**: s ɛt a s pwɛ̃ d **vy** kə ʒ **vøz** egzamine o·**ʒurdqi** s kə nu puvɔ̃ rkœ**ji:r** ɑ̃·**kɔ:r** də sypstɑ̃·**sjɛl** e d **vital:** dɑ̃ l **etyd** də nɔtrə pɔezi la **plyz** ɑ̃·**sjɛn:**.

sə ki fɛt yn **nɑ:sjɔ̃**, sə ki **dɔn** veritablə**mɑ̃t** yn pa·**tri**, sə n ɛ pɑ sœl**mɑ̃**, me·**sjø**, la koegzistɑ̃:s py·rmɑ̃ **materjɛl:**, kree par la **fɔrs**, e mɛ̃·**tny** par l abi·**tyd**, d œ̃ sɛrtɛ̃ **nɔ̃:brə** **d** ɔm dɑ̃z yn **mɛ:m** asɔsjɑ·**sjɔ̃** po·**litik**. la kɔmyno·**te** dez ɛ̃·**terɛ** n i syfi **pɑ** davɑ̃·**ta:ʒ**: ɛl ɛ, dajœ:r, trɔ sy·**ʒɛt** a ṣ dis**sudr̥**; e sə fɔ̃·**dɑ̃** syr l egɔ**ism**, ɛl nə sɔrɛ **rjɛ̃** kree ki lɥi syrvi:v d œ̃n ɛ̃stɑ̃. sə sɔ̃ de· **fɛ** d œ̃ **tut** o·**tr** **ɔrdrə**, **bjɛ̃:** ply delika e plyz elve, ki **nu** ɑ̃·trə lez **ɔm** se· rlɑ·**sjɔ̃z** **etrwɑt** e sa**kre**, ima·**ʒ** agrɑ̃·**di** de· **ljɛ̃** **d** la fami:j. yn sɔsjete dɔ̃ le· **mɑ̃:brə**

et, je le crois, de grands enseignements. Je ne repousserai pas cette occasion de montrer quels liens étroits rattachent à nous, quelle solidarité réelle fait encore toute vivante cette ancienne poésie française que nous avons si complètement oubliées et que nous croyons si bien morte.

Une question redoutable, qu'un petit nombre d'esprits, accoutumés à ne pas limiter leurs réflexions, s'étaient seuls, et dans le silence, posée jusqu'à présent, est venue brusquement, avec une réalité poignante, se dresser, il y a trois mois, devant nous tous. L'unité française, cette unité qui semblait si solide, si inébranlable, si éternelle, cette unité que nous nous plaisions à opposer à la division intérieure de plusieurs de nos voisins, a paru subitement menacée. Sous le coup de nos désastres, il a semblé un instant que la conscience nationale était troublée, et la France s'est demandé pendant un moment d'affreuse angoisse si elle existait encore. Cette crise n'a pas duré: la nation s'est vite recueillie, et présentement toutes les parties du pays affirment leur solidarité en concentrant vers la défense tous les efforts énergiques de chacun. Mais nous ne devons pas négliger le terrible avertissement qui nous a été donné, et si pour l'heure présente nous n'avons pas d'autre devoir et d'autre but que la délivrance du sol envahi, il est bon de nous préparer tout de suite, et sérieusement, à ce que nous aurons à faire au lendemain de ce jour tant souhaité. L'histoire de la littérature d'un peuple, j'ai eu occasion de vous le dire souvent déjà, est l'histoire de sa vie morale, et particulièrement de sa conscience nationale: c'est à ce point de vue que je veux examiner aujourd'hui ce que nous pouvons recueillir encore de substantiel et de vital dans l'étude de notre poésie la plus ancienne.

Ce qui fait une nation, ce qui donne véritablement une patrie, ce n'est pas seulement, messieurs, la coexistence purement matérielle, créée par la force, et maintenue par l'habitude, d'un certain nombre d'hommes dans une même association politique. La communauté des intérêts n'y suffit pas davantage: elle est, d'ailleurs, trop sujette à se dissoudre; et, se fondant sur l'égoïsme, elle ne saurait rien créer qui lui survive d'un instant. Ce sont des faits d'un tout autre ordre, bien plus délicat et plus élevé, qui nouent entre les hommes ces relations étroites et sacrées, image agrandie des liens de la famille. Une société dont les membres

nə sɔ̃ mɛ̃·tny*z* ɑ̃·sɑ̃:blə kə par la **fɔrs**, l abi**tyd**,
u l ɛ̃·tɛrɛ, pø sypsiste[1]) trɛ: lɔ̃·tɑ̃ e prezɑ̃·te **mɛ:m**
lez aparɑ̃:s le· **ply** prɔspɛ:r; mɛ*z* ɛl nə rezistra **pɑ***z*
a œ̃ ʃɔ̣k vjɔlɑ̃ ki **syprimra** la fɔrsə sɑ̃·**tral:**, derutra
sudɛnmɑ̃ lez abi**tyd**, e afɔlra lez ɛ̃·**tɛrɛ**.
yn sɔsjete ɛ̃·si kɔ̃**strɥit** ɛt œ̃ **py:r** mekanism̥,
ki pøt ɛ:tr ɛ̃·**ʒenjø** e pɥisɑ̃, mɛ ki n ɔfri·ra **ply**
k œ̃n **amɑ** də pjɛs in**ɛrt** e bjɛ̃·to sepa·**re** si lə rsɔ:r
ki fɛ **tu** muvwa:r ɛ detrɥi. o kɔ̃·**trɛ:r**,
yn **grɑ̃:d vi** nasjɔnal: ɛt esɑ̃:sjɛlmɑ̃*t* ɔrganik:
sɛtadi:r k il ɛgzist[2]) ɑ̃·trə le· divɛr **mɑ̃:brə**
ki la kɔ̃·**po:z** de· rapɔ:r armɔnik, fɔ̃·**de** syr la naty:r,
la kɔ̃stitysjɔ̃ ɛ̃·**tim** e la fɔ̃k**sjɔ̃** də ʃakœ̃ **d ø**.
yn tɛl sɔsjete pøt ɛ:trə **gra:vmɑ̃***t* atɛ̃:t, **mɛ**,
a mwɛ̃ k la vjɔlɑ̃:s ki lɥi ɛ **fɛt** nə swa trɛ· **fɔrt**
e syrtu **trɛ:** prɔlɔ̃·**ʒe**, ɛl sə rfɔrmra tu**ʒu:r**:
ʃakœ̃ d̥ se· **mɑ̃:brə** kɔ̃·sɛr**vra**, ɑ̃ mɛm **tɑ̃ k** sa vi **prɔprə**,
lə bɔ**zwɛ̃** e l ɛ̃stɛ̃ d yn vi kɔ**myn** avɛk lez **o:tr̥**;
tɑ̃ k sɛt̥ **vi** nə sra pɑ*z* etɛ̃:t̥ dɑ̃ ʃakœ̃ **d ø**,
la rezyrɛksjɔ̃ sərа pɔsiblə. pɛrmɛte **mwa**
də fɛ·r kɔ̃·**prɑ̃:drə** ma pɑ̃·**se** par **kɛlkəz** egzɑ̃:pl̥.
lez ɑ̃·**pi:r** ɔrjɑ̃·**to**, e ply **ta:r** l ɑ̃·pi:r rɔmɛ̃,
sɛlqi d̥ ʃarlə**maɲ**, sɛlqi d napɔleɔ̃, etɛ de· fɔrmɑ·**sjɔ̃**
ki, a diferɑ̃ də**gre**, merit l epitɛt̥ d artifi**sjɛl:**,
də mekanik; *il* sə sɔ̃ mɛ̃·tny plyz u mwɛ̃ lɔ̃·**tɑ̃**
par la **fɔrs**, l abi**tyd**, u l ɛ̃·**tɛrɛ**, mɛ, yn fwa bri·**ze**,
i s sɔ̃ di**ssu** sɑ̃ rtu:r pɔsiblə, pask i n j avɛ **pɑ***z* ɑ̃n **ø**
də prɛ̃·siƀ vital: ki py syrvi:vr a lœr dɛstryk**sjɔ̃**.
o kɔ̃·**trɛ:r**, nuz avɔ̃ vy de· nɑ·**sjɔ̃**, kɔm l **almaɲ**,
kɔm l i**tali**, aprɛ de· dezastrə ki parɛ·**sɛt** *i*r**re**-
parablə, sə rkɔ̃stitɥe par lœr **prɔprə fɔrs**,
e r**prɑ̃:dr** yn **vi** ply pɥisɑ̃:t: kɔ̃·**ki:z**,
demɑ̃·bre, **mɔrsəle** də **tut** fasɔ̃, sumi:z
o trɛ·**tmɑ̃** le· **ply** dezɔrganizatœ:r, ɛlz ɔ̃ kɔ̃·**tinɥe**
a **vi:vrə** d yn vi la**tɑ̃:t**, ki s ɛ revele **viktɔ**-
rjø·zmɑ̃ de· k l ɔkɑ·**zjɔ̃** ɛ vny. dəpɥi*z* œ **sjɛkl̥**,
nuz asistɔ̃*z* avɛk tristɛs a yn **lyt** u pətɛ:trə
l issy sra diferɑ̃:t, u la nɑ·**sjɔ̃**, kɛlkə **reɛl** kə **swa**
sa **vi** ɔrganik, ɛ, ɔ̃ pø l krɛ̃:drə, kɔ̃·dɑ·**ne**
a sykɔ̃·**be**; mɛ le· kɔ̃·di**sjɔ̃** ki s sɔ̃ **reyni**

1) u sybziste. 2) u egzist.

ne sont maintenus ensemble que par la force, l'habitude ou l'intérêt, peut subsister très longtemps et présenter même les apparences les plus prospères; mais elle ne résistera pas à un choc violent qui supprimera la force centrale, déroutera soudainement les habitudes et affolera les intérêts. Une société ainsi construite est un pur mécanisme, qui peut être ingénieux et puissant, mais qui n'offrira plus qu'un amas de pièces inertes et bientôt séparées si le ressort qui fait tout mouvoir est détruit. Au contraire, une grande vie nationale est essentiellement organique: c'est-à-dire qu'il existe entre les divers membres qui la composent des rapports harmoniques, fondés sur la nature, la constitution intime et la fonction de chacun d'eux. Une telle société peut être gravement atteinte, mais, à moins que la violence qui lui est faite ne soit très forte et surtout très prolongée, elle se reformera toujours: chacun de ses membres conservera, en même temps que sa vie propre, le besoin et l'instinct d'une vie commune avec les autres; tant que cette vie ne sera pas éteinte dans chacun d'eux, la résurrection sera possible. Permettez-moi de faire comprendre ma pensée par quelques exemples. Les empires orientaux, et plus tard l'empire romain, celui de Charlemagne, celui de Napoléon, étaient des formations qui, à différents degrés, méritent l'éphithète d'artificielles, de mécaniques; ils se sont maintenus plus ou moins longtemps par la force, l'habitude ou l'intérêt, mais, une fois brisés, ils se sont dissous sans retour possible, parce qu'il n'y avait pas en eux de principe vital qui pût survivre à leur destruction. Au contraire, nous avons vu des nations, comme l'Allemagne, comme l'Italie, après des désastres qui paraissaient irréparables, se reconstituer par leur propre force et reprendre une vie plus puissante: conquises, démembrées, morcelées de toutes façons, soumises aux traitements les plus désorganisateurs, elles ont continué à vivre d'une vie latente, qui s'est révélée victorieusement dès que l'occasion est venue. Depuis un siècle, nous assistons avec tristesse à une lutte où peut-être l'issue sera différente, où la nation, quelque réelle que soit sa vie organique, est, on peut le craindre condamnée à succomber; mais les conditions qui se sont réunies

pur ekra·ze la malœrøz̥ pɔlɔɲ sɔ̃ bjɛ̃n ɛksɛpsjɔnɛl:, e kɛlkə tɛribl e pɛrsistɑ̃:t k ɛlz ɛt ete, ɛl n ɔ̃ pɑ reysi ɑ̃·kɔ:r a detrɥi:r ʃe l pœplə pɔlɔnɛ la kɔ̃·sjɑ̃:s̬ də sa nasjɔnalite e l ɛspwa:r də sa rnɛsɑ̃:s.

kɛl ɛ dɔ̃:k, anali·ze avɛk ɛ̃·parsjalite, sɛt fɔrsə misterjø:z̥ ki sə rfy:z a vivifje le· krea·sjɔ̃ le· ply pɥisɑ̃:t, le· kɔ̃·binɛ·zɔ̃ le· plyz ɛ̃·ʒeɲø:z, e ki mɛ̃·tjɛ̃ ɔpstinemɑ̃*t* yni le· grup kə tu kɔ̃·ku:r a detrɥi:r? idɑ̃·tik̬ dɑ̃ se· manifɛsta·sjɔ̃, la kɔ̃·-sjɑ̃·s nasjɔnal pøt avwa·r de· sursə divɛrs e s̬ devlɔpe də plyzjœ:r manjɛ:r. tɑ̃:to ɛl rəpo:z̥ syr la ras, tɑ̃:to syr la kylty:r, tɑ̃:to syr la rliʒjɔ̃, suvɑ̃ syr yn kɔmyno·te d vi ase lɔ̃·tɑ̃ prɔlɔ̃·ʒe pur dəvni:r yn səgɔ̃·d naty:r. sɛt̬ dɛrnjɛ·r ɔriʒin ɛ mɛ:m, o fɔ̃, sɛl a lakɛl l anali:z redɥi tut lez o:tr̥. dɑ̃ l istwa:r de· pœplə kɔm dɑ̃ sɛl dez ɛ:trə vi·vɑ̃, o pwɛ̃ d vy d la filɔzɔfi fizjɔlɔʒik, s ɛ l abityd̥ syfizamɑ̃ prɔlɔ̃·ʒe e ɑ̃magazine, pur ɛ̃·si di:r, par l eredite, ki fini par detɛrmine e devlɔpe le· fɔ̃ksjɔ̃, lez ɔrgan mɛ:m, lez ɛspɛs e le· grup. ʒə n kɔ̃·trədi pɑ ɑ̃ s mɔmɑ̃ s kə ʒ e di ply *ho* syr l ɛ̃·pɥisɑ̃:s̬ də l abityd a fɔ̃·de œ̃ pœpl o vrɛ sɑ̃·s̬ dy mo: pur k ɛl i swat apt, i fo k ɛl sə trɑ̃sfɔrm, k ɛl pɑ:s̬ də la sɛ̃:pl abityd ɛ*k*sterjœ:r a l ɛ̃stɛ̃ ɛ̃·tim:, k ɛl dəvjɛn:, pur tut o·tr œ:j kə səlɥi d la kritik sjɑ̃·tifik, kɛlkəʃo:z də prɔfɔ̃·demɑ̃ diferɑ̃ e d œ̃n o·tr ɔrdrə.

kɛl kə swa la sursə dirɛkt̬ də la vi nasjɔnal:, ɛl sə manifɛst, ɛ· ʒ di, d yn fasɔ̃ idɑ̃·tik: ɛl sə manifɛstə par l amu:r. s ɛt isi k l ɔrganismə d yn nɑ·sjɔ̃ difɛ·r prɔfɔ̃·demɑ̃ dy mekanismə d œ̃n ɑ̃·pi:r. la nɑ·sjɔ̃ n egzistə reɛlmɑ̃ kə kɑ̃t ɛl ɛ:m, e k ɛl ɛt ɛ:me. wi, s ɛ l amu:r kə vu tru·vre o fɔ̃ də tut nasjɔnalite reɛl:. sø·la sœl sɔ̃ frɛ:r e mɑ̃:brə d œ̃ mɛm kɔ:r ki ɛ:m kɛlkəʃo:z ɑ̃ kɔmœ̃. e note lə bjɛ̃, *il* pœ·y̥t ɛ·me de· ʃo:z bjɛ̃ diferɑ̃:t, e *il* n ɛt o·kyn-mɑ̃ nesesɛ:r kə lœr amu:r swa parfɛtmɑ̃ rɛ-zɔnabl e ʒystifje. le· rys ɛ·m lœr tsa:r kɔm lez ɑ̃·glɛ ɛ·m lœr libɛrte; *il* syfi: tɑ̃ k se· sɑ̃·-timɑ̃ rɛstrɔ̃ vi·vɑ̃ ʃe l œ̃ e l o*tr*ə də se· pœpl,

pour écraser la malheureuse Pologne sont bien exceptionnelles, et, quelque terribles et persistantes qu'elles aient été, elles n'ont pas réussi encore à détruire chez le peuple polonais la conscience de la nationalité et l'espoir de sa renaissance.

Quelle est donc, analysée avec impartialité, cette force mystérieuse qui se refuse à vivifier les créations les plus puissantes, les combinaisons les plus ingénieuses, et qui maintient obstinément unis les groupes que tout concourt à détruire? Identique dans ses manifestations, la conscience nationale peut avoir des sources diverses et se développer de plusieurs manières. Tantôt elle repose sur la race, tantôt sur la culture, tantôt sur la religion, souvent sur une communauté de vie assez longtemps prolongée pour devenir une seconde nature. Cette dernière origine est même, au fond, celle à laquelle l'analyse réduit toutes les autres. Dans l'histoire des peuples comme dans celle des êtres vivants, au point de vue de la philosophie physiologique, c'est l'habitude suffisamment prolongée et emmagasinée, pour ainsi dire, par l'hérédité, qui finit par déterminer et développer les fonctions, les organes mêmes, les espèces et les groupes. Je ne contredis pas en ce moment ce que j'ai dit plus haut sur l'impuissance de l'habitude à fonder un peuple au vrai sens du mot: pour qu'elle y soit apte, il faut qu'elle se transforme, qu'elle passe de la simple habitude extérieure à l'instinct intime, qu'elle devienne, pour tout autre œil que celui de la critique scientifique, quelque chose de profondément différent et d'un autre ordre.

Quelle que soit la source directe de la vie nationale, elle se manifeste, ai-je dit, d'une façon identique: elle se manifeste par l'amour. C'est ici que l'organisme d'une nation diffère profondément du mécanisme d'un empire. La nation n'existe réellement que quand elle aime et qu'elle est aimée. Oui, c'est l'amour que vous trouverez au fond de toute nationalité réelle. Ceux-là seuls sont frères et membres d'un même corps qui aiment quelque chose en commun. Et notez-le bien, ils peuvent aimer des choses bien différentes, et il n'est aucunement nécessaire que leur amour soit parfaitement raisonnable et justifié. Les Russes aiment leur tsar comme les Anglais aiment leur liberté; il suffit: tant que ces sentiments resteront vivants chez l'un et l'autre de ces peuples,

i srɔ̃t yni par œ̃ ljɛ̃ reɛlmɑ̃ nasjɔnaːl. lə ljɛ̃ nasjɔnal ɛ dɔ̃ːk œ̃n amuˑr kɔmœ̃, ki plan pur ʃak sitwajɛ̃ oˑd̥sy d̥ tu seˑ deziːr e ɛ̃ˑterɛ partikylje, e dɑ̃ lkɛl il ɛ syːr davɑ̃ːs də s rɑ̃ˑkɔ̃ˑtre avɛk n ɛ̃ːportə kɛl oːtrə sitwajɛ̃. i fo k la nɑˑsjɔ̃ ɛːm; *il fot* oˑsi k ɛl swat ɛˑme: i fo k leˑ sitwajɛ̃ sɑ̃ˑt̬ viːvmɑ̃ kə lœr nɑˑsjɔ̃ sœlː lœr dɔn la satisfaksjɔ̃ də lœr bəzwɛ̃ sɛ̃ˑpatik, e ʒwis, avɛk yn rəkɔnɛsɑ̃ːs tuʒur nuvɛlː, də lœr kɔmynoˑte avɛk ɛlː. vwala la veritablə vi nasjɔnalː, ki ɔfr asyːremɑ̃ yn deˑ ply bɛl fɔrm də la vi ymɛnː, e ki n prɑ̃ plɛnmɑ̃ kɔ̃ˑsjɑ̃ːs̬ d ɛl mɛːm kə par la kɔ̃ːparɛˑzɔ̃ e l ɔpoːzisjɔ̃ avɛk̬ d oːtrəz ɔrganismə d yn paːr, e d oːtrə paːr par l ɛkspresjɔ̃ kə lɥi dɔn la literatyːr.

l ɔpoˑzisjɔ̃ deˑ nɑˑsjɔ̃ lez yn oz oːtr̥, ki kɔ̃ˑplɛt la kɔ̃ˑsjɑ̃ːs ɛ̃ˑtim də ʃakyn d ɛlː, a malœrøˑzmɑ̃ trɔ suvɑ̃ pur kɔ̃ˑsekɑ̃ːs la ʒaluzi, la *h*ɛːn, l etrwatɛs̬ d ɛspri. redɥit a seˑ ʒystə limit, ɛl nə dwa done o pœplə divɛːr kə la ʒwisɑ̃ːs̬ də lœr varjete dɑ̃z yn ynite ply *h*oːt: sɛt ynite ply *h*oːt sə kɔ̃ˑpoːz də s kə ʃak pœpl a d mɛjœːr; ɛl fɔrm sə k ɔ̃n apɛl la sivilizɑˑsjɔ̃, e ply partikyljɛrmɑ̃ la sivilizɑˑsjɔ̃ œrɔpeɛnː, patri agrɑ̃ːdi u nu n dezɛspeˑrɔ̃ pɑ, mɛːm dɑ̃ leˑ kryɛl momɑ̃ kə nu travɛrsɔ̃, də vwaːr sə done la mɛ̃ tut leˑ nɑˑsjɔ̃ ki i partisip. mɛ l ɔpoˑzisjɔ̃ deˑ nɑˑsjɔ̃ lez yn oz oːtr ɛ nesɛsɛːr pur k ɛlz aprɛnː, nɔ̃ sœlmɑ̃ a apresje lez oːtr̥, mɛ a s kɔ̃ˑprɑ̃ːdr ɛl mɛːm. ɛlz i pɥiːz œ̃n ataʃmɑ̃ ply vif a s ki fɛ lœr vi prɔpr̥; ɛl pœːv, si ɛl saːv ɑ̃ prɔfite, i pɛrfɛksjɔne lœr kalite e i kɔriˑʒe lœr defo.

la literatyːr ɛ l ɛkspresjɔ̃ də la vi nasjɔnalː: la u i n j a pɑ d literatyːr nasjɔnalː, i n j a k yn vi nasjɔnal ɛ̃ˑparfɛt. sə sɑ̃ˑtimɑ̃ kɔmœ̃, sɛt idealː, sɛt amuːr dɑ̃ lkɛl tu leˑ sitwajɛ̃ d yn nɑˑsjɔ̃ fratɛrniːz, ɛ də sa natyːr, vag e ɛ̃ːdetɛrmine: sə n ɛ kə par la literatyːr k *il* s ɛkspriːm, sə presiːz e s fɛ rkɔnɛːtrə də tuːs avɛk ɑ̃ˑʃɑ̃ˑtmɑ̃. i n syfi pɑ d avwaːr də grɑ̃z ekrivɛ̃ pur avwaˑr yn literatyːr nasjɔnalː: i fo kə dɑ̃ sez ekrivɛ̃, sə swat ɛksprime

ils seront unis par un lien réellement national. Le lien national est donc un amour commun, qui plane pour chaque citoyen au-dessus de tous ses désirs et intérêts particuliers, et dans lequel il est sûr d'avance de se rencontrer avec n'importe quel autre citoyen. Il faut que la nation aime; il faut aussi qu'elle soit aimée: il faut que les citoyens sentent vivement que leur nation seule leur donne la satisfaction de leurs besoins sympathiques, et jouissent, avec une reconnaissance toujours nouvelle, de leur communauté avec elle. Voilà la véritable vie nationale, qui offre assurément une des plus belles formes de la vie humaine, et qui ne prend pleinement conscience d'elle-même que par la comparaison et l'opposition avec d'autres organismes d'une part, et d'autre part par l'expression que lui donne la littérature.

L'opposition des nations les unes aux autres, qui complète la conscience intime de chacune d'elles, a malheureusement trop souvent pour conséquence la jalousie, la haine, l'étroitesse d'esprit. Réduite à ses justes limites, elle ne doit donner aux peuples divers que la jouissance de leur variété dans une unité plus haute: cette unité plus haute se compose de ce que chaque peuple a de meilleur; elle forme ce qu'on appelle la civilisation, et plus particulièrement la civilisation européenne, patrie agrandie où nous ne désespérons pas, même dans les cruels moments que nous traversons, de voir se donner la main toutes les nations qui y participent. Mais l'opposition des nations les unes aux autres est nécessaire pour qu'elles apprennent, non seulement à apprécier les autres, mais à se comprendre elles-mêmes. Elles y puisent un attachement plus vif à ce qui fait leur vie propre; elles peuvent, si elles savent en profiter, y perfectionner leurs qualités et corriger leurs défauts.

La littérature est l'expression de la vie nationale: là où il n'y a pas de littérature nationale, il n'y a qu'une vie nationale imparfaite. Ce sentiment commun, cet idéal, cet amour dans lequel tous les citoyens d'une nation fraternisent, est, de sa nature, vague et indéterminé: ce n'est que par la littérature qu'il s'exprime, se précise et se fait reconnaître de tous avec enchantement. Il ne suffit pas d'avoir de grands écrivains pour avoir une littérature nationale: il faut que, dans ces écrivains, se soit exprimée

avɛk pɥisɑ̃ːs l ɑːm mɛːm də la nɑːsjɔ̃.
il j a dɑ̃ lez oˑtœːr, syrtu dɑ̃ leˑ pɔɛːt veritablәmɑ̃
nasjɔno, tɛl vɛːr, tɛl turnyːr, tɛl manjɛːr
də kɔ̃ˑprɑ̃ːdr œ̃ sɑ̃ˑtimɑ̃, tɛl kɔ̃ˑsɛpsjɔ̃ dy mɔ̃ːd
e d la vi ɛksprime d œ̃ mo, ki, dɑ̃ l ɑːm
də tu leˑ kɔ̃ˑsitwajɛ̃ d l ekrivɛ̃, fɛ vibre yn kɔrd̥ sәkrɛt,
ynisɔnː, ɛ̃ˑtimː, mɥɛt ʃe lez etrɑ̃ˑʒe ki l liːz.
yn literatyːr nasjɔnalː ɛ l elemɑ̃ lə plyz ɛ̃ˑdestryktiblə
də la vi d œ̃ pœpl̥ː ɛl plas sɛt̥ vi oˑd̥sy deˑ *haza*ːr
də l istwaːr, dez aksidɑ̃ materjɛlː; ɛl la prɔlɔ̃ːʒ̊
pɑ̃ˑdɑ̃ deˑ sjɛkl̥, aprɛ k tu l rɛst, e l sɔl mɛːm
də la patri, lɥi a ete ɑ̃ˑlve. la biblə n ɛt ɛl pɑ,
dəpɥi døː mil ɑ̃, la sœl vrɛ patri, deˑ ʒɥif?
e la nasjɔnalite grɛk egzistrɛt ɛl sɑ̃z ɔmɛːr?
s ɛ kɑ̃t œ̃ pœpl a py epruˑve, par la literatyːr,
sɔ̃n ynjɔ̃ dɔ kœːr e d ɑːm, sɔ̃n idɑ̃ˑtite
dɔ sɑ̃ˑtimɑ̃ e d aspiraˑsjɔ̃, k il ɛ veritablәmɑ̃
asyːre d viːvr̥. ɔ̃n a vy dɔ no ʒuːr deˑ literatyːr
kree deˑ nɑːsjɔ̃; sɛtadiːr kə la kɔ̃ˑsjɑ̃ːs nasjɔnalː,
prɛskə kɔ̃ːplɛtmɑ̃t̥ etɛ̃ːt, nə viˑvɑ̃ ply kɔ dɑ̃z œ̃ pti sɛrklə
d elit, a rtruˑve, su l ɛ̃ˑflyɑ̃ːs̥ dez efɔːr
ɛ̃ˑseˑsɑ̃ d̥ sə pti sɛrkl̥, kɔ̃ˑsɑ̃ˑtre dɑ̃ la literatyːr,
la plenityd də sa fɔrs e d̥ sa vi. seˑ muˑvmɑ̃
sɔ̃ dabɔːr kɛlkə pø faktis, e deplɛːz
a l ɔpsɛrvatœːr ɛ̃ˑparsjalː; mɛ kɑ̃t *il* le vwa
reysiːr oˑsi rapidmɑ̃ kɔ plyzjœːr d ɑ̃ˑtr ø *l* ɔ̃ fɛ,
i n pø s rɛfyˑze a admɛtrə k i repɔ̃ˑdɛt
a œ̃ fɛt rɛɛlː, e k la literatyːr a sœlmɑ̃ rɛvɛje
dɑ̃ la nɑːsjɔ̃ yn kɔ̃ˑsjɑ̃ːs ki sɔmɛje.
s ɛt ɛ̃ˑsi k ɑ̃ sɛ̃ːkɑ̃ˑt ɑ̃ nuz avɔ̃ vy rnɛːtr ɑ̃ bɔ*h*ɛːm
la nasjɔnalite tʃɛk k ɔ̃ krwɑjɛt etɛ̃ːt; e sɛt nasjɔna-
lite almɑ̃ːd ɛl mɛːm, ki parɛt aktɥɛlmɑ̃ si pɥisɑ̃ːt
e si ɔrgœjøːz, ɛl nə s ɛ rɛɛlmɑ̃ devlɔpe
kɔ su l aksjɔ̃ ase resɑ̃ːt̥ də la literatyːr. i n j a pɑ
trwɑː kaːr də sjɛklə kɔ gøːt adrɛsɛt a sø
ki leˑ prɔmje, esɛjɛːr sɛt aksjɔ̃, œ̃n avɛrtismɑ̃
pøˑ prɔpr a lez ɑ̃ˑkuraʒe : «fɛːr də vu
yn nɑːsjɔ̃», dit *il* dɑ̃z œ̃ dɔ seˑ distik, «almɑ̃,
vu *l*ˈ espɛːrez ɑ̃ˑvɛ̃; ply librɔmɑ̃, ɑ̃ rvɑ̃ːʃ, fɛt̥ də vu
dez ɔmː.» la nɑːsjɔ̃ s ɛ purtɑ̃ fɛt, e gøːt
lɥi mɛːm, tu kɔzmɔpɔlit k il etɛ, a pɥi-
samɑ̃ kɔ̃ˑtribɥe a la fɔ̃ˑde : il a dɔne a l ɑːm

avec puissance l'âme même de la nation. Il y a dans les auteurs, surtout dans les poètes véritablement nationaux, tel vers, telle tournure, telle manière de comprendre un sentiment, telle conception du monde et de la vie exprimée d'un mot qui, dans l'âme de tous les concitoyens de l'écrivain, fait vibrer une corde secrète, unisone, intime, muette chez les étrangers qui le lisent. Une littérature nationale est l'élément le plus indestructible de la vie d'un peuple: elle place cette vie au-dessus des hasards de l'histoire, des accidents matériels; elle la prolonge pendant des siècles après que tout le reste, et le sol même de la patrie, lui a été enlevé. La Bible n'est-elle pas, depuis deux mille ans, la seule vraie patrie des Juifs? et la nationalité grecque existerait-elle sans Homère? C'est quand un peuple a pu éprouver, par la littérature, son union de cœur et d'âme, son identité de sentiments et d'aspirations, qu'il est véritablement assuré de vivre. On a vu de nos jours des littératures créer des nations; c'est-à-dire que la conscience nationale, presque complètement éteinte, ne vivant plus que dans un petit cercle d'élite, a retrouvé, sous l'influence des efforts incessants de ce petit cercle, concentrés dans la littérature, la plénitude de sa force et de sa vie. Ces mouvements sont d'abord quelque peu factices, et déplaisent à l'observateur impartial; mais quand il les voit réussir aussi rapidement que plusieurs d'entre eux l'ont fait, il ne peut se refuser à admettre qu'ils répondaient à un fait réel, et que la littérature a seulement réveillé dans la nation une conscience qui sommeillait. C'est ainsi qu'en cinquante ans nous avons vu renaître en Bohême la nationalité tchèque qu'on croyait éteinte; et cette nationalité allemande elle-même, qui paraît actuellement si puissante et si orgueilleuse, elle ne s'est réellement développée que sous l'action assez récente de la littérature. Il n'y a pas trois quarts de siècle que Gœthe adressait à ceux qui, les premiers, essayèrent cette action, un avertissement peu propre à les encourager: «Faire de vous une nation», dit-il dans un de ses distiques, «Allemands, vous l'espérez en vain; plus librement, en revanche, faites de vous des hommes.» La nation s'est pourtant faite, et Gœthe lui-même, tout cosmopolite qu'il était, a puissamment contribué à la fonder: il a donné à l'âme

almɑ̃:d yn ɛksprɛsjɔ̃ kə **nyl** avɑ̃ **lqi** n avɛ **sy**
atɛ̃:dr̥, e il a kree ɛ̃'**si**, avɛk lez **o:**trə grɑ̃z **ɔm**
də sɔ̃ **sjɛkl̥**, ɑ̃'trə **tu** se' kɔ̃'patriɔt, sə ljɛ̃ ɛ̃'**tim**
e vi'**vɑ̃** ki yni **mjø** kə **tut** le' **ʃɛ:n** e rezist
a **tut** lez **epe.**

si nuz aplikɔ̃ sez ɔpsɛrvɑ'**sjɔ̃** a etydje la nɑ'sjɔ̃
frɑ̃'**sɛ:z**, nu rkɔnɛ'sɔ̃ bjɛ̃ **vit** kə l istwa:r
də sa fɔrmɑ'**sjɔ̃** rə**po:z** syr le' prɛ̃'**sip** ki vjɛn **d ɛ:**tr
ɛksspo'**ze.** ʒ e y ɔkɑ'**zjɔ̃** də rakɔ̃'**te**, l ane dɛrn**jɛ:r**,
le' kɔmɑ̃'**smɑ̃ d̥** sɛt istwa:r. nuz avɔ̃ vy la **go:l**
pri'**ve** par la kɔ̃'kɛ't rɔmɛn də la nasjɔnalite **sɛltik**,
adɔptɑ̃ ɛksterjœ'**rmɑ̃** la sivilizɑ'**sjɔ̃** de' vɛ̃'**kœ:r**,
mɛ n prənɑ̃t o'**kyn pa:r** a la **vi** nasjɔnal de' rɔmɛ̃.
vɛr la **fɛ̃ d** l ɑ̃'**pi:r**, sə pei etɛ dɑ̃ l ply **tristə**
dezarwɑ mɔral:; **sœl:**, a defo d̥ patri tɛrɛstrə,
lə kristjanism etɛ vny dɔne oz **ɑ:m** o'mwɛ̃ **œ̃** r**fy:ʒ̊**
kɔmœ̃ dɑ̃z yn ɛsperɑ̃:s̥ d utrə **tɔ̃:b.** l ɛ̃'vɑ'zjɔ̃ ʒɛr-
manik amna syr lə **sɔl** də la **go:l** yn **ʒœn** na-
sjɔnalite, dɑ̃ la **plenityd** e la **ʒwɑ d̥** sa **fɔrsə**
nuvɛl**mɑ̃t** epru'**ve.** nuz avɔ̃ **di** kɔmɑ̃ le' **frɑ̃**
e le' gallɔrɔ**mɛ̃**, rapro**ʃe** par lə kristjanism,
s etɛ **pøapø** fɔ̃'**dy**, e kɔ**mɑ̃** də lœr **ynjɔ̃**
etɛ sɔr**ti**, lɔ'r dy demɑ̃'brɔ**mɑ̃ d** l ɑ̃'**pi:r** karɔlɛ̃'**ʒjɛ̃**,
œ̃ **nuvo pœpl̥**, anime d œ̃ veritabl ɛspri nasjɔnal:,
e ki fɔ̃'**dɛ** sa kɔ̃'**sjɑ̃:s** e sɔ̃n ynite syr la fy-
'zjɔ̃ d la fjɛrte ʒɛrmanik e d la fratɛrnite kretjɛn:.
lə travɑ'j̊ tymyl**tqø** də l epɔk karɔlɛ̃'**ʒjɛn:** prepɑ'**ra**
l ɔrganizɑ'**sjɔ̃** də sɛt nasjɔnalite frɑ̃'**sɛ:z̥** suz yn **fɔrm**
ɑ̃ rapɔ:r avɛk sa natyr: sə fy la **feɔdalite**, sɛtadi:r
l ɑ̃'fɛ'**nmɑ̃** jerar**ʃik** de' **drwɑ** e de' dɔvwa:r,
dəpqi l sɔmɛ ʒysk a la **bɑ:z** də la nɑ'**sjɔ̃.** yn fwa
sɛt̥ grɑ̃'**d œ:**vr apø**prɛ** tɛrmine, vɛr lə **miljø**
dy **ɔ̃:**zjɛm **sjɛkl̥**, i**l j y** dɑ̃ l devlɔpmɑ̃ də la **frɑ̃:s**,
alɔ'r **definiti'vmɑ̃** kɔ̃stitqe, œ̃ pwɛ̃ d **arɛ** e d epa-
nwis**mɑ̃.** s ɛt a st **epɔk** k apar**tjɛ̃** la **grɑ̃:d̥** pɔezi
epik, dɔ̃ la ʃɑ̃'**sɔ̃ d** rɔlɑ̃ ɛ lə spesi**mɛn**
lɔ **ply** kɔ̃'**plɛ:** ɑ̃ l**ɛ** etydjɑ̃, nu kɔ̃'prɑ̃'**drɔ̃**,
mjø k̥ par l istwa:r de' **fɛ**, la sipifikɑ'sjɔ̃ mɔral e ɛ̃'**tim**
də sɛt **epɔk:.** nu rkɔnɛ'**trɔ̃** kə nɔtrə vi **nasjɔnal**
etɛ dɔmine, dɛ' **lɔ:r**, par le' dø' **grɑ̃:dz** ide
ki l**ɛ** ɔ̃ dəpqi anime e ki lqi ɔ̃ dɔne **tɑ̃ d** ri**fɛs**
e d̥ pqisɑ̃:s a diferɑ̃ mɔ**mɑ̃ d** nɔtr istwa:r: la tɑ̃'**dɑ̃:s**

allemande une expression que nul avant lui n'avait su atteindre, et il a créé ainsi, avec les autres grands hommes de son siècle, entre tous ses compatriotes, ce lien intime et vivant qui unit mieux que toutes les chaînes et résiste à toutes les épées.

Si nous appliquons ces observations à étudier la nation française, nous reconnaissons bien vite que l'histoire de sa formation repose sur les principes qui viennent d'être exposés. J'ai eu occasion de raconter, l'année dernière, les commencements de cette histoire. Nous avons vu la Gaule privée par la conquête romaine de la nationalité celtique, adoptant extérieurement la civilisation des vainqueurs, mais ne prenant aucune part à la vie nationale des Romains. Vers la fin de l'empire, ce pays était dans le plus triste désarroi moral; seul, à défaut de patrie terrestre, le christianisme était venu donner aux âmes au moins un refuge commun dans une espérance d'outre-tombe. L'invasion germanique amena sur le sol de la Gaule une jeune nationalité, dans la plénitude et la joie de sa force nouvellement éprouvée. Nous avons dit comment les Francs et les Gallo-Romains, rapprochés par le christianisme, s'étaient peu à peu fondus, et comment de leur union était sorti, lors du démembrement de l'empire carolingien, un nouveau peuple, animé d'un véritable esprit national, et qui fondait sa conscience et son unité sur la fusion de la fierté germanique et de la fraternité chrétienne. Le travail tumultueux de l'époque carolingienne prépara l'organisation de cette nationalité française sous une forme en rapport avec sa nature: ce fut la féodalité, c'est-à-dire l'enchaînement hiérarchique des droits et des devoirs, depuis le sommet jusqu'à la base de la nation. Une fois cette grande œuvre à peu près terminée, vers le milieu du XI^e^ siècle, il y eut dans le développement de la France, alors définitivement constituée, un point d'arrêt et d'épanouissement. C'est à cette époque qu'appartient la grande poésie épique dont la «Chanson de Roland» est le spécimen le plus complet: en l'étudiant, nous comprendrons, mieux que par l'histoire des faits, la signification morale et intime de cette époque. Nous reconnaîtrons que notre vie nationale était dominée, dès lors, par les deux grandes idées qui l'ont depuis animée et qui lui ont donné tant de richesse et de puissance à différents moments de notre histoire la tendance

a l ynite e la tɑ̃·dɑ̃:s a l *ɛk*spɑ̃·sjɔ̃. ɑ̃n anali·zɑ̃ la pɔezi d l epɔk karɔlɛ̃·ʒjɛn:, nuz i avɔ̃ kɔ̃state lə kɔ̃·fli pɛrpetɥɛl ɑ̃trə l ide ynitɛ:r e l ide ɛ̃·divi-dɥalist, *ɛk*sprime suz yn fɔrmə kɔ̃·krɛt par la lyt ɑ̃trə la rwɑjo·te e la feɔdalite; nuz avɔ̃ rkɔny kə sɛt lyt n etɛ, ni d paːr ni d oːtr̥, yn gɛːr d *ɛk*stɛrminɑ·sjɔ̃, e k se· dø· fɔrs ɔpo·ze ʃɛrʃɛt a s limite, a ṣ balɑ̃·se, nɔ̃ a ṣ detrɥiːr. a l epɔk u fy kɔ̃·po·ze la ʃɑ̃·sɔ̃ d rɔlɑ̃, sɛtadiːr dɑ̃ la zgɔ̃:d mwatje dy ɔ̃·zjɛm sjɛkl̥, la kɔ̃·siljɑ·sjɔ̃ rɛ·ve s ɛt ɔpe·re: grɑːs a l *ɛk*spylsjɔ̃ də la dinasti karɔlɛ̃·ʒjɛn:, la rwɑjo·te rɔprezɑ̃:t̥ dezɔrmɛ sɑ̃ kɔ̃·tɛstɑ·sjɔ̃ l ynite frɑ̃·sɛːz, e la kɔ̃stitysjɔ̃ feɔdal pɛrmɛt oz ɛ̃stɛ̃ d ɛ̃·depɑ̃·dɑ̃:s prɔvɛ̃·sjal də s afirmə sɑ̃ kɔ̃·prɔmɛtrə la kɔe·zjɔ̃ nasjɔnal:. mɛ dɛ· lɔːr la tɑ̃·dɑ̃:s ynitɛːr dəvjɛ̃ prepɔ̃·derɑ̃:t̥ dɑ̃ la nɑ·sjɔ̃; ɛl sə dɔn pur ideal la kɔllabɔrɑ·sjɔ̃ pɛrpetɥɛl e vɔlɔ̃·tɛːr də tut le· fɔrsə dy peji vɛr œ̃ byt kɔmœ̃, su la dirɛksjɔ̃ də la rwɑjo·te, e ṣ byt, ɛl lə plas ɑ̃ dəhɔːr də la nɑ·sjɔ̃ meːm, dɑ̃ sɔ̃n aksjɔ̃ syr le· pœplə vwazɛ̃. fidɛl a sa dubl ɔriʒinː, la frɑ̃:s s ɑ̃·vizaːʒ kɔm ʃarʒe d yn misjɔ̃ kretjɛn e bɛllikøːz; kɔ̃·batrə su sɔ̃ rwɑ pur defɑ̃:dr e prɔpaʒe la rliʒjɔ̃, tɛl ɛ la ply bɛl fɔ̃ksjɔ̃ k ɛl asiɲ a sɔ̃n aktivite. sɛt̥ dispo·zisjɔ̃ dez ɛspri a prɔduqi dɑ̃ l istwaːr le· krwɑ·zad, œ·vrə frɑ̃·sɛːz̥ par ɛksɛlɑ̃:s; dɑ̃ la pɔezi, ɛl a dɔne nɛsɑ̃:s a l epɔpe karɔlɛ̃·ʒjɛn:. sɛt epɔpe, il ɛ vrɛ, avɛ sa sursə dɑ̃z yn epɔk̥ bjɛ̃n ɑ̃·terjœːr; ɛl sə rataʃ, par le· fɛ k ɛl selɛbr̥, e ɑ̃ parti par l ide ki ll ɛ̃spiːr, a la pɛrsɔn e o rɛɲ də ʃarləmaɲ:, mɛz ɛl trɑ̃sfɔrm se· suvniːr e dɔn a s k ɛl ɑ̃ kɔ̃·sɛrv yn siɲifikɑ·sjɔ̃ nuvɛl:. la frɑ̃:s, dɑ̃ l sɑ̃:s u nu prənɔ̃ s mo, n egziste pɑz ɑ̃·kɔ·r kɔ̃:plɛtmɑ̃ su ʃarləmaɲ:; lqi meːm, bjɛ̃ k il ɛ prɛskə realize lə rɛːv də la goːl merɔvɛ̃·ʒjɛn:, n ɛ pɑ a vrɛ diːr œ̃ rwɑ frɑ̃·sɛ; s ɛ par yn sɔrt̥ də sypstitysjɔ̃ kə la frɑ̃:s rɔmanː, ne ɑ̃ grɑ̃·d̥ parti d yn reaksjɔ̃ kɔ̃·trə sɔ̃n œːvr̥, s ɛt atribɥe l eritaːʒ də sa glwaːr e a pri a sɔ̃ kɔ̃:t l ideal k il avɛ kɔ̃·sy. sɛt ideal etɛ prɔfɔ̃·demɑ̃ sɛ̃·patik o karaktɛːr frɑ̃·sɛ, dɛ· lɔːr devlɔpe, e ki rgardɛ deʒa kɔm sa veritablə tɑːʃ d egzɛrsə

à l'unité et la tendance à l'expansion. En analysant la poésie de l'époque carolingienne, nous y avons constaté le conflit perpétuel entre l'idée unitaire et l'idée individualiste, exprimée sous une forme concrète par la lutte entre la royauté et la féodalité; nous avons reconnu que cette lutte n'était, ni de part ni d'autre, une guerre d'extermination, et que ces deux forces opposées cherchaient à se limiter, à se balancer, non à se détruire. A l'époque où fut composée la «Chanson de Roland», c'est-à-dire dans la seconde moitié du XI^e^ siècle, la conciliation rêvée s'est opérée: grâce à l'expulsion de la dynastie carolingienne, la royauté représente désormais sans contestation l'unité française, et la constitution féodale permet aux instincts d'indépendance provinciale de s'affirmer sans compromettre la cohésion nationale. Mais dès lors la tendance unitaire devient prépondérante dans la nation; elle se donne pour idéal la collaboration perpétuelle et volontaire de toutes les forces du pays vers un but commun, sous la direction de la royauté, et ce but, elle le place en dehors de la nation même, dans son action sur les peuples voisins. Fidèle à sa double origine, la France s'envisage comme chargée d'une mission chrétienne et belliqueuse; combattre sous son roi pour défendre et propager la religion, telle est la plus belle fonction qu'elle assigne à son activité. Cette disposition des esprits a produit dans l'histoire les Croisades, œuvre française par excellence; dans la poésie, elle a donné naissance à l'épopée carolingienne.

Cette épopée, il est vrai, avait sa source dans une époque bien antérieure; elle se rattache, par les faits qu'elle célèbre, et en partie par l'idée qui l'inspire, à la personne et au règne de Charlemagne, mais elle transforme ces souvenirs et donne à ce qu'elle en conserve une signification nouvelle. La France, dans le sens où nous prenons ce mot, n'existait pas encore complètement sous Charlemagne; lui-même, bien qu'il ait presque réalisé le rêve de la Gaule mérovingienne, n'est pas à vrai dire un roi français; c'est par une sorte de substitution que la France romane, née en grande partie d'une réaction contre son œuvre, s'est attribué l'héritage de sa gloire et a pris à son compte l'idéal qu'il avait conçu. Cet idéal était profondément sympathique au caractère français, dès lors développé, et qui regardait déjà comme sa véritable tâche d'exercer

syr lə rɛst̬ də l œrɔp yn eʒemɔni moraːl, ɑ̃ vy d yn grɑ̃ˑd œːvrə komyːn. s ɛ pur səla kə leˑ tradisjɔ̃ poetik syr lə grɑ̃t ɑ̃ˑprœːr, dəbonœːr efase ɑ̃n almaɲː, kɔ̃ˑsɛrvɛːr ʃe nu lœr vitalite e s trɑ̃sfɔrmɛːr fasilmɑ̃, o ɔ̃ˑzjɛm sjɛkl̥, ɑ̃ poezi tut nasjɔnaːl. s ɛ par œ̃ kɔ̃ˑtrəsɑ̃ːs k ɔ̃n a fɛ diːr a ʃekspiːr kə la frɑ̃ːs ɛ l sɔlda də djø; mɛ d̥ tu lez elɔːʒ̊ kə notrə nɑˑsjɔ̃ a ɑ̃ˑtɑ̃ˑdy, oˑkœ̃ n a rtɑ̃ˑti oˑsi prɔfɔ̃ˑdemɑ̃ dɑ̃ sɔ̃ kœːr: kar i rezym sə k ɛl a tuʒuˑr rɛːve d ɛːtrə, sə k ɛl a parfwaz ete, e, dizɔ̃ lœ frɑ̃ːʃmɑ̃ oˑsi, sə k ɛl s ɛt imaʒine trɔ fasilmɑ̃ k ɛl etɛ. repɑ̃ːdrə syr lə mɔ̃ːd la verite e l bɔnœːr, tɛl a ete a plyzjœˑr rəpriːz la nɔbl ɑ̃ˑbisjɔ̃ d la frɑ̃ːs; mɛ s ɛ prɛskə tuʒuːr par lez arm k ɛl s ɛ kry aple a l fɛːr, e trɔ suvɑ̃, nɔ̃ kɔ̃ˑtɑ̃ːt̬ də ʒystifje lə mwajɛ̃ par la fɛ̃, ɛl a sypoˑze kə la fɛ̃ etɛ ʒyst pur avwaˑr lə drwɑ d ɑ̃ˑplwaje lə mwajɛ̃.

la verite kə la frɑ̃ːs̬ dy mwajɛnɑːʒ a vuly repɑ̃ːdrə, s ɛ la rliʒjɔ̃ kretjɛːn. vu vu raple kə dɛː lœr kɔ̃ˑvɛrsjɔ̃, leˑ frɑ̃ sə prɔklamɛːr lə pœpl ɛˑme dy krist, ʃwaˑzi par lɥi pur defɑ̃ːdrə sɔ̃n egliːz e rəlve sez oˑtɛːl. s ɛ la mɛːm ide kə la ʃɑ̃ˑsɔ̃ d rɔlɑ̃ ɛksprimː siː sjɛklə ply taːr. lez ɛnmi ɔ̃ ʃɑ̃ˑʒe, il ɛ vrɛ: sə n sɔ̃ ply dez idɔlɑːtrə k il s aʒi d vɛ̃ːkrə pur le kɔ̃ˑvɛrtiːr, sə sɔ̃ deˑ mahometɑ̃; mɛ leˑ kretjɛ̃ frɑ̃ˑsɛ sə preɔkyp pø də seˑ distɛ̃ksjɔ̃: pur notrə poezi, sə sɔ̃ tuʒuːr deˑ pajɛ̃. se pajɛ̃ posɛd l ɛspaɲː: lə dəvwaːr də la frɑ̃ːs ɛ d la lœr ɑ̃lve, parsək ilz ɔ̃t yn rəliʒjɔ̃ foːs; i n ɑ̃ fo pɑ plys o pɔɛːt pur s ekrie avɛk yn plɛn kɔ̃ˑviksjɔ̃:

«païen ɔ̃n tɔrt e li frãntseïz ɔ̃n dreït.»[1])

[leˑ pajɛ̃ ɔ̃ tɔːr, e leˑ frɑ̃ˑsɛ ɔ̃ rɛˑzɔ̃.]

ʃarləmaɲ n ezit pɑz œ̃n ɛ̃stɑ̃, kɑ̃t il a pri saragɔs, a prɔsede də la fasɔ̃ la ply sɛ̃ːpl̥, a yn kɔ̃ˑvɛrsjɔ̃ ɑ̃ mas̬ dez abitɑ̃, k ɔ̃n ɔrɛ pɛn a truˑve kɔ̃ˑfɔrm a la libɛrte d̥ kɔ̃ˑsjɑ̃ːs:

1) nuz avɔ̃z esɛje, isi e dɑ̃ leˑ paˑʒ̊ sɥiˑvɑ̃ːt, də rɛstitɥe, dɑ̃ l tɛkstə trɑ̃skri, la prɔnɔ̃sjɑˑsjɔ̃ aprɔksimatiːv dy vjø frɑ̃ˑsɛ. — vwaːr l uvraːʒ də rɑ̃ˑbo syr lez «asɔnɑ̃ːs̬ də la ʃɑ̃ˑsɔ̃ d rɔlɑ̃», lez «ɛkstrɛ də la ʃɑ̃ˑsɔ̃ d rɔlɑ̃», par gastɔ̃ paˑriːs, e "kɛlkə spesimɛn də vjø frɑ̃ˑsɛ avɛk la prɔnɔ̃sjɑˑsjɔ̃ rəkɔ̃stitɥe e trɑ̃skrit fɔnetikmɑ̃", par pɔl pasi.

sur le reste de l'Europe une hégémonie morale, en vue d'une grande œuvre commune. C'est pour cela que les traditions poétiques sur le grand empereur, de bonne heure effacées en Allemagne, conservèrent chez nous leur vitalité et se transformèrent facilement, au XI^e siècle, en poésie toute nationale. C'est par un contresens qu'on a fait dire à Shakespeare que la France est le soldat de Dieu; mais de tous les éloges que notre nation a entendus, aucun n'a retenti aussi profondément dans son cœur: car il résume ce qu'elle a toujours rêvé d'être, ce qu'elle a parfois été, et, disons-le franchement aussi, ce qu'elle s'est imaginé trop facilement qu'elle était. Répandre sur le monde la vérité et le bonheur, telle a été à plusieurs reprises la noble ambition de la France; mais c'est presque toujours par les armes qu'elle s'est crue appelée à le faire, et trop souvent, non contente de justifier le moyen par la fin, elle a supposé que la fin était juste pour avoir le droit d'employer le moyen.

La vérité que la France du moyen âge a voulu répandre, c'est la religion chrétienne. Vous vous rappelez que, dès leur conversion, les Francs se proclamèrent le peuple aimé du Christ, choisi par lui pour défendre son Église et relever ses autels. C'est la même idée que la «Chanson de Roland» exprime six siècles plus tard. Les ennemis ont changé, il est vrai: ce ne sont plus des idolâtres qu'il s'agit de vaincre pour les convertir, ce sont des mahométans; mais les chrétiens français se préoccupent peu de ces distinctions: pour notre poésie, ce sont toujours des païens. Ces païens possèdent l'Espagne: le devoir de la France est de la leur enlever, parce qu'ils ont une religion fausse; il n'en faut pas plus au poète pour s'écrier avec une pleine conviction:

«Païen ont tort, et li Franceis ont dreit.»[1])
[Les païens ont tort, et les Français ont raison.]

Charlemagne n'hésite pas un instant, quand il a pris Saragosse, à procéder, de la façon la plus simple, à une conversion en masse des habitants, qu'on aurait peine à trouver conforme à la liberté de conscience:

1) Nous avons essayé, ici et dans les pages suivantes, de restituer, dans le texte transcrit, la prononciation approximative du vieux français. — Voir l'ouvrage de Rambeau sur les *Assonances de la Chanson de Roland,* les *Extraits de la Chanson de Roland,* par Gaston Paris, et *Quelques spécimens de Vieux Français avec la prononciation reconstituée et transcrite phonétiquement,* par Paul Passy.

«ɛ̃n la tsiteʒ n i ɛst rəmes paĭens
nə seĭt ɔtsiz ó dəvĭent krəstiĭens.

[dɑ̃ la vil i n ɛ pa rɛste œ̃ sœl pajɛ̃ ki n swa tqe a mwɛ̃ k i n dəvjɛn kretjɛ̃.]

nə rkɔnɛ·se vu pɑ dɑ̃ se· prɔsede naivmɑ̃t atrɔs, kɛlkəzyn dez ɛrrœ:r ki n sɔ̃ pɑz ɑ̃kɔ·r tutafɛt etɛ̃:t dɑ̃ nɔtrə pei? n avɔ̃ nu pɑ rətru·ve, a d o:trəz epɔk də nɔtr istwa:r, sə bəzwɛ̃ də rɑ̃:drə le· pœpl œrø malgre ø, a nɔtrə fasɔ̃? e n pøt ɔ̃ pɑ kɔ̃·pa·re le· gɛrje dy ɔ̃:zjɛm sjɛklə, ki prɔpa:ɔ̃ si enɛrʒikmɑ̃ lə kristjanism, a sɛrtɛ̃ fo·tœ:r də repyblik yniversɛl ki ɔ̃ fɛ ʒɑ·diṣ də vrɛ repyblikɛ̃ apøprɛ kɔm lə ʃarləmaɲ dy vjø pɔɛm fəzɛ də vrɛ kretjɛ̃? nə kɔ̃·fɔ̃·dɔ̃ pɑ tutfwa se· døz ɔrdrə də fɛ dɑ̃z œ̃ mɛm blɑ:m; o ɔ̃·zjɛm sjɛkl, ɔ̃ n kɔnɛ·sɛ gɛ:r kə la fɔrsə brytal:, pɛrsɔn nə kɔ̃·sɔvɛ lə mwɛ̃:drə dut syr la leʒitimite də sɑ̃·blabləz akt. ɔʒurdɥi, tut ɑ̃ kɔ̃·sɛrvɑ̃ sə nɔblə bəzwɛ̃ d ɛkspɑ̃·sjɔ̃ ki a fɛ e fra dɑ̃ l mɔ̃:d la grɑ̃·dœ:r də nɔtrə pei, kɔ̃·prənɔ̃, ɛ̃strɥi par l ɛksperjɑ̃:s e la filɔzɔfi, kə la libɛrte ɛ lə prəmje d tu le· drwɑ, e k l ɔprɛsjɔ̃, sɑ̃z ɛ·trə mwɛ̃ kriminɛl:, dəvjɛ̃ plyz ɔdjø·z ɑ̃kɔ:r kɑ̃t ɛl sə dɔn la fraternite pur mask e ɛ sɑ̃·sə fɛr lə bɔnœ:r də sø k ɛl ekrɑ:z.

ako·te də sɛt grɑ̃:d ide d la misjɔ̃ yniversɛl də la frɑ̃:s, sɛl də la prɔfɔ̃:d ynite nasjɔnal ɛ̃spi:r la ʃɑ̃·sɔ̃ d rɔlɑ̃. s ɛ ṣ dɔ̃ nu dvɔ̃ syrtu nu suvni:r, sə dɔ̃ nuz avɔ̃ drwɑ d ɛ·trə fjɛ:r dəvɑ̃ l mɔ̃:d. wi me·sjø, il j a qi: sjɛkl, alə:r k o·kyn de· nɑ·sjɔ̃ də l œrɔp n avɛt ɑ̃kɔ·r pri veritablɔmɑ̃ kɔ̃·sjɑ̃:ṣ d ɛl mɛ:m, kɑ̃ plyzjœ:r d ɑ̃tr ɛl:, kɔm l ɑ̃·glətɛ:r, atɑ̃·dɛt ɑ̃·kɔ:r pur lœr fɔrmɑ·sjɔ̃ dez elemɑ̃z essɑ̃:jsɛl:, la patri frɑ̃·sɛ:z etɛ fɔ̃·de: lə sɑ̃·timɑ̃ nasjɔnal egzistɛ dɑ̃ s k il a də plyz ɛ̃·tim:, də ply nɔbl e ḍ ply tɑ̃:dr. s ɛ dɑ̃ la ʃɑ̃·sɔ̃ d rɔlɑ̃ k aparɛ sɛt divin ɛksprɛsjɔ̃ də «dus frɑ̃:s», dɑ̃ lakɛl s ɛt ɛksprime avɛk tɑ̃: d grɑ:s e də prɔfɔ̃·dœ:r l amu:r kə sɛt te:r emabl ɑ̃·trə tut ɛ̃spi:rɛ de·ʒa a sez ɑ̃·fɑ̃. dus frɑ̃:s! lez almɑ̃ nuz ɔ̃t ɑ̃·vje sə mo,

«En la citet n'i est remés païens
Ne seit ocis, o devient crestiens.»

[Dans la ville il n'est pas resté un seul païen qui ne soit tué à moins qu'il ne devienne chrétien.]

Ne reconnaissez-vous pas, dans ces procédés naïvement atroces, quelques-unes des erreurs qui ne sont pas encore tout à fait éteintes dans notre pays? N'avons-nous pas retrouvé, à d'autres époques de notre histoire, ce besoin de rendre les peuples heureux malgré eux, à notre façon? Et ne peut-on pas comparer les guerriers du XI^e^ siècle, qui propagent si énergiquement le christianisme, à certains fauteurs de république universelle qui ont fait jadis de «vrais républicains» à peu près comme le Charlemagne du vieux poème faisait de «vrais chrétiens»? Ne confondons pas toutefois ces deux ordres de faits dans un même blâme; au XI^e^ siècle, on ne connaissait guère que la force brutale, personne ne concevait le moindre doute sur la légitimité de semblables actes. Aujourd'hui, tout en conservant ce noble besoin d'expansion qui a fait et fera dans le monde la grandeur de notre pays, comprenons, instruits par l'expérience et la philosophie, que la liberté est le premier de tous les droits, et que l'oppression, sans être moins criminelle, devient plus odieuse encore quand elle se donne la fraternité pour masque et est censée faire le bonheur de ceux qu'elle écrase.

A côté de cette grande idée de la mission universelle de la France, celle de la profonde unité nationale inspire la «Chanson de Roland». C'est ce dont nous devons surtout nous souvenir, ce dont nous avons droit d'être fiers devant le monde. Oui, messieurs, il y a huit siècles, alors qu'aucune des nations de l'Europe n'avait encore pris véritablement conscience d'elle-même, quand plusieurs d'entre elles, comme l'Angleterre, attendaient encore pour leur formation des éléments essentiels, la patrie française était fondée: le sentiment national existait dans ce qu'il a de plus intime, de plus noble et de plus tendre. C'est dans la «Chanson de Roland» qu'apparaît cette divine expression de «douce France», dans laquelle s'est exprimé avec tant de grâce et de profondeur l'amour que cette terre aimable entre toutes inspirait déjà à ses enfants. Douce France! Les Allemands nous ont envié ce mot,

e ɔ̃ **vɛnmɑ̃** ʃɛrʃe a ɑ̃ rtru·ve l pɑ̃·**dɑ̃** dɑ̃ lœr pɔezi
nasjɔnal:. il ɛksprim yn de· **fɔrm** **tut** partikyljɛ:r
kə l patriɔtism a rve·ty ʃe· **nu**, l **amu:r** də
nɔtrə **sɔl:**, də nɔtrə naty:r tɑ̃·pe·re, lə suvni:r
tuzur **ʃɛ:r** e si **amɛ:r** pur l egzile, dez ɔrizɔ̃,
de· tɛrɛ̃, de· **bwɑ** e de· mɔ̃·**taɲ** kə noz **jø**
ɔ̃t ɛ·me dɛ· l ɑ̃·**fɑ̃:s**. le· **grɛk** avɛ de·za tru·ve
sɛt **karɛs** pur la **mɛ:r** patri :

«**oŭ**́toĭ é**gɔ:ge**
hɛ^:s gɑĭ́**ɛ:s** dú**nɑmɑĭ** glukerɔ́:teron **ɑ́llo** widé**sthɑĭ**»[1])
[ɑ̃n **efɛ**, ʒə n pø **rjɛ̃** vwa·r də ply **du k** sə pei]
(ɔdise, ʃɑ̃ **nœf**, vɛ·r vɛ̃tsɛt);

e s **ɛt ø** kə virʒil imi**tɛ**, ɑ̃ di·**zɑ̃** də sɔ̃ gɛ**rje**
arʒ**jɛ̃** ki **mœ:r** :

«**stɛ́**rnitur, **ɛt** dú**lke:s** mɔ́**rie:s** rɛminí**skitur** **á**rgɔ:s.»[1])
[*il* **tɔ̃:b**, e ɑ̃ mu**rɑ̃**, *il* sə **suvjɛ̃** də la dus **argɔ:s**.]

kɑ̃ rɔ**lɑ̃** sə sɑ̃·ti muri:r, di nɔtrə pɔɛ:**t**,

«... a rɔmɛ̃m**brer** sə **prist**
də **dóltsə** **frɑ̃ntsə**...»
[... il sə **suvɛ̃** də la dus **frɑ̃:s**...]

yn **ɔ:trə** **fɔrm** dy sɑ̃·ti**mɑ̃** nasjɔ**nal** ʃe· **nu**,
œ̃n **ɔ:trə** **trɛ** karakteri**stik** də sɛt **amu:r** ki **sœl**
fɛ le· **pœplə**, s ɛ l **susi** egzalte də l ɔnœ:r dy pei.
ɔ̃ se l sy·**ʒɛ** də la ʃɑ̃·**sɔ̃** **d** rɔ**lɑ̃** : s n ɛ **pɑz**
yn vik**twa:r** k ɛl **selɛbr̥**, u dym**wɛ̃** la vik**twa:r**
n ɛ k la rvɑ̃:ʃ d œ̃n eklatɑ̃ dezastr̥. rɔlɑ̃
e **vɛ̃:** mil frɑ̃·**sɛ**, **tut** l arjɛr**gard** də l **arme** d̥ ʃarlɔma**ɲ**:,
sɔ̃t atake dɑ̃ de· defile par dez ɛnmi **vɛ̃:** fwa
syperjœ:r ɑ̃ **nɔ̃:br̥**. o mɔ**mɑ̃** u i s apɛr**swa:v**
dy **pjɛ:ʒ** u lez a ati·re la traizɔ̃, *il* sərɛ **tɑ̃** ɑ̃kɔ:r
də prev**ni:r** l ɑ̃·**prœ:r**, də fɛr vɔni:r dy **sku:r**.
lə sa·ʒ ɔlivje lə kɔ̃·**sɛ:j**; rɔlɑ̃ s i rfy:z, par fjɛrte pɛr-
sɔ**nɛl** dabɔ:r e par ɔr**gœ:j** də fami:j, mɛ o·si
par ɔnœ:r nasjɔnal: :

---

1) rɛstity**sjɔ̃** aprɔksimati:v də la prɔnɔ̃sja·**sjɔ̃** **grɛk** (o
tɑ̃ d ɔmɛ:r) e latin:. — l aksɑ̃·tqɑ·**sjɔ̃** myzikal də se· dø
lɑ̃:g ɛt ɛ̃·dike par l aksɑ̃ egy (vwajɛl egy) e l aksɑ̃
sirkɔ̃fl**ɛks** (vwajɛl ki kɔmɑ̃:s egy e fini **gra:v**).

et ont vainement cherché à en retrouver le pendant dans leur poésie nationale. Il exprime une des formes toutes particulières que le patriotisme a revêtues chez nous, l'amour de notre sol, de notre nature tempérée, le souvenir toujours cher, et si amer pour l'exilé, des horizons, des terrains, des bois et des montagnes que nos yeux ont aimés dès l'enfance. Les Grecs avaient déjà trouvé cette caresse pour la mère-patrie:

οὔτοι ἔγωγε
ἧς γαίης δύναμαι γλυκερώτερον ἄλλο ἰδέσθαι[1])
[En effet, je ne peux rien voir de plus doux que ce pays]
(Odyssée, chant IX, vers 27);

et c'est eux que Virgile imitait, en disant de son guerrier argien qui meurt:

«Sternitur, et dulces moriens reminiscitur Argos.»)
[Il tombe, et en mourant, il se souvient de la douce Argos.]

Quand Roland se sentit mourir, dit notre poète,

« . . . a remembrer se prist
De dolce France . . .»
[. . . . il se souvint de la douce France . . .]

Une autre forme du sentiment national chez nous, un autre trait caractéristique de cet amour qui seul fait les peuples, c'est le souci exalté de l'honneur du pays. On sait le sujet de la «Chanson de Roland»: ce n'est pas une victoire qu'elle célèbre, ou du moins la victoire n'est que la revanche d'un éclatant désastre. Roland et vingt mille Français, toute l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne, sont attaqués dans des défilés par des ennemis vingt fois supérieurs en nombre. Au moment où ils s'aperçoivent du piège où les a attirés la trahison, il serait temps encore de prévenir l'empereur, de faire venir du secours. Le sage Olivier le conseille; Roland s'y refuse, par fierté personnelle d'abord et par orgueil de famille, mais aussi par honneur national:

---

1) Restitution approximative de la prononciation grecque (aux temps d'Homère) et latine. — L'accentuation musicale de ces deux langues est indiquée par l'accent aigu (voyelle aiguë) et l'accent circonflexe (voyelle qui commence aiguë et finit grave).

«nə **platsəð** **deŭ** nə sɛs sãjntizməz **ãndʒələs**
kə **dʒa** par **meĭ** **pɛrdəθ** sa valór **frãntsə!»**

[nə **plɛ:z** a **djø,** ni a se· **trɛ** sɛ̃z **ũ:ʒ,** kə ʒame
par **mwa** la **frũ:s** pɛrdə sa valœ:r[1])!]

sɛt̰ valœ:r də la **frũ:s,** kə rɔlã̃ kɔ̃·prɔmɛ
ã̃ vulã̃ la defũ:drə temerɛ·rmã̃, lez ɛnmi
s i **atak̰** də lœr ko·te:

«ɛ̃ŋ**kyĭ** pɛr**draθ** **frãntsə** tótə s õnór»

[s ɛt o·ʒur**dqi** kə la **frũ:s̰** va **pɛr**drə tu sõn ɔnœ:r],
dit œ **ʃɛf** sarazɛ̃, ã̃ brã·disã̃ sa **lũ:s** dəvãt ɔlivje. —
nõ, s ekri səlqi**si** kãt il a ʒ̊te **mɔ:r** l ɛ̃·sɔlã̃:

«**yĭ** nə pɛr**drað** dóltsə **frãntsə** sõn **lɔs!»**
[la dus **frũ:s** nə pɛrdra **pɑ** o·ʒur**dqi** sa **glwa:r!**]

la sɔlidarite **d** l ɔnœ:r, ki a**jœ:r** n egzistɛ **gɛ:r**
kə dã̃ de· **triby** rɛstrɛ̃:t, s etɛ **dõ,** dɛ lə **õ:**zjɛm
sjɛkl̰, etã·**dy** ã̃ **frũ:s** a la nɑ·sjõ **tut** ã·**tjɛ:r.**
sə sã·**timã̃** i avɛ **mɛ:m** par**fwa,** kɔm õ l **vwa**
ʃe rɔlã̃, yn egzaʒerɑ·sjõ dã·ʒərø:z, mɛ k le· **gɛrje**
n ezitɛ **pɑ** a sut**ni:r** par lœr **mɔ:r.**

l **amu:r** dy **sɔl:,** l ɔnœ:r nasjɔnal:, vwala
dø: de· sã·**timã̃** ki kõ·**ku:r** a la fɔrmɑ·**sjõ** də la nasjɔ-
nalite frã·**sɛ:z** d alɔ:r; ʒwajõz i s ki fɛ lə ply **fɔ:r**
simã̃ de· sɔsjete**z** y**mɛn:,** l **amu:r** dez ɛ̃stity**sjõ**
nasjɔnal:. l ã·**prœ:r** ɛ̃·**karn** pur ɛ̃si **di:r** oz **jø**
də **tu** se· **gɛrje** la **frũ:s** ɛl **mɛ:m;** *il* **parl** də kɔ̃·
sɛrve sõn ɔnœ:r e d̰ sɛrvi:r se· desɛ̃ avɛk o·**tã̃**
d ã·tuzjasmə k *il* **parl** də prɔtɛ·**ʒe** e d ɔnɔ·**re**
la patri; ʃarləmap:, də sõ ko·**te,** s idã·**tifi**
avɛk la nɑ·**sjõ** k *il* **gid:,** e s. ɛ dã̃ sõ **kœ:r**
kə la **frũ:s** **plœ:r** lə **plyz** amɛ·**rmã̃** le· *he*·**ro** **mɔ:r**
a rõ·**ṣvo.** trwɑ· **fwa** i s **pɑ:m** də dulœ:r
syr lœr **kɔ:r** sã·**glã̃,** il le **vã:ʒ** də lœr mœrtri**je,**
e ã·**sqit,** kã̃ la **frũ:s** ɛ d nuvo mənase, i n ezit **pɑ,**
dã̃ la **grũ:d** batœ:j ki tɛrmin lə pɔɛ:m,
a kõ·batrə lqi **mɛ:m** lə **ʃɛf̰** də l arme ɛnmi,
k *il* **ty** də sa **mɛ̃.** o·**tu:r** də **lqi** se· **pɛ:r**
fõt ã·**tũ:dr** yn **vwa** tuʒu:r ekute; o·**dla** d̰ sə kõ·**sɛ:j**
ɔ**gyst,** la **ful** de· frã·**sɛ** s ɛ̃·**klin** dəvã̃ sõ **ʃɛf**

1) la rnɔme d̰ sa valœ:r.

«Ne placet Deu ne ses saintismes angles
Que ja par mei perdet sa valor France!»

[Ne plaise à Dieu, ni à ses très saints anges, que jamais par moi la France perde sa valeur[1])!]

Cette «valeur» de la France, que Roland compromet en voulant la défendre témérairement, les ennemis s'y attaquent de leur côté:

«Encui perdrat France tote s'onor»

[C'est aujourd'hui que la France va perdre tout son honneur], dit un chef sarrasin, en brandissant sa lance devant Olivier. — Non, s'écrie celui-ci quand il a jeté mort l'insolent:

«Ui ne perdrat dolce France son los!»
[La douce France ne perdra pas aujourd'hui sa gloire!]

La solidarité de l'honneur, qui ailleurs n'existait guère que dans des tribus restreintes, s'était donc, dès le XI^e^ siècle, étendue en France à la nation tout entière. Ce sentiment y avait même parfois, comme on le voit chez Roland, une exagération dangereuse, mais que les guerriers n'hésitaient pas à soutenir par leur mort.

L'amour du sol, l'honneur national, voilà deux des sentiments qui concourent à la formation de la nationalité française d'alors; joignons-y ce qui fait le plus fort ciment des sociétés humaines, l'amour des institutions nationales. L'empereur incarne pour ainsi dire aux yeux de tous ses guerriers la France elle-même; ils parlent de conserver son honneur et de servir ses desseins avec autant d'enthousiasme qu'ils parlent de protéger et d'honorer la patrie; Charlemagne, de son côté, s'identifie avec la nation qu'il guide, et c'est dans son cœur que la France pleure le plus amèrement les héros morts à Roncevaux. Trois fois il se pâme de douleur sur leurs corps sanglants, il les venge de leurs meurtriers, et ensuite, quand la France est de nouveau menacée, il n'hésite pas, dans la grande bataille qui termine le poème, à combattre lui-même le chef de l'armée ennemie, qu'il tue de sa main. Autour de lui ses pairs font entendre une voix toujours écoutée; au delà de ce conseil auguste, la foule des Français s'incline devant son chef

1) la renommée de sa valeur.

avɛk fjɛrte e rɛspɛ. tu:s saly ɑ̃ lɥi, nɔ̃ pɑ l mɛ:tr
ɛ̃·po·ze par la krɛ̃:t, mɛ l sɛ̃·bəl vi·vɑ̃
də la nɑ·sjɔ̃, lə grɑ̃ rwɑ ki le diri:z avɛk saʒɛs
e pɥisɑ̃:s, sɛlɥi k la frɑ̃:s ʔavu, pur ɑ̃·plwaje
yn de· bɛlz ɛksprɛsjɔ̃ də sɛt vjɛj lɑ̃:g.
tu se· trɛ, me·sjø, kɔ̃·ku:r a dɔne
a la ʃɑ̃·sɔ̃ d rɔlɑ̃ sɔ̃ karakte:r grɑ̃·djo:z, a ɑ̃ fɛ:r
œ̃ monymɑ̃ ɛ̃·kɔ̃:parablə, nɔ̃ sœlmɑ̃ də nɔtrə pɔezi,
mɛ d nɔtrə nasjɔnalite. s n ɛ pɑz yn fɔrmɑ·sjɔ̃
faktis, sy·ʒɛt a s ekru·le par syrpri:z, k yn nɑ·sjɔ̃
ki, il j a ɥi: sjɛkl̥, avɛt asi syr də tɛl bɑ:z̥
sɔ̃n ɛgzistɑ̃:s mɔral:, pri d ɛl mɛ:m yn kɔ̃·sjɑ̃:s
si prɔfɔ̃:d e yn ide si ho:t, e prɔdui,
avɑ̃ tut lez o:tr̥, dez aspirɑ·sjɔ̃ o·si elve. o·d̥su
de· kɔ̃strykˌsjɔ̃ tut mekanik̥ də nɔtrə sɑ̃:tralizɑ·sjɔ̃,
l ynite frɑ̃·sɛ:z a yn rɛ·zɔ̃ d ɛ:trə dy·rablə,
ki s manifɛst avɛk enɛrʒi dɑ̃ nɔtrə pɔezi ɛrɔik,
e ki ɛ fɔ̃·de syr sə k il j a dɑ̃ l ymanite də ply prɔfɔ̃
e də ply nɔblə, l amu:r, l ɔnœ:r, e l devumɑ̃.
si, par ɛ̃·pɔsiblə, la nɑ·sjɔ̃ frɑ̃·sɛ:z̥ pɛrdɛ
se· titr̥, ɛl le rtru·vrɛ dɑ̃ la literaty:r dy mwajɛnɑ:ʒ.
d u vjɛ̃ dɔ̃ kə sɛt literaty:r ɛ mɛ̃·tnɑ̃ si etrɑ̃·ʒɛ:r
a la nɑ·sjɔ̃, e k si pø d̥ pɛrsɔn s avi:z
də la sɔlidarite ɛ̃·dissɔlyblə ki nu rataʃ mɔralmɑ̃
a no pɛ:r de· tɑ̃ feɔdo? bjɛ̃ de· ko:z ɔ̃ kɔ̃·tribɥe
a amne s rezylta, kə ʒ n ezit pɑ, pur ma pa:r,
a rgarde kɔm de· ply faʃø. lə mwajɛnɑ:ʒ
n ariva pɑz a rɑ̃:drə syfizamɑ̃ vjablə la sivilizɑ·sjɔ̃
k il avɛ kɔ̃strɥit ɑ̃ mɛ·lɑ̃ lə ʒɛrmanism
avɛk lə kristjanism̥: tu s k il avɛ ʃɛrʃe, vuly, rɛ·ve,
fyt efase də la memwa:r de· pœplə kɑ̃ la rmesɑ̃:s
lœr prezɑ̃·ta l ideal rɛsplɑ̃·disɑ̃ dy mɔ̃:d ɑ̃·tik:.
sɛt revɔlysjɔ̃ nə fy nyl pa:r ply radikal kə dɑ̃
nɔtrə pei: lə mwajɛnɑ:ʒ i avɛ tru·ve sa fɔrm
la ply karakteristik, e il i sybi la reaksjɔ̃
la ply vjɔlɑ̃:t. ɑ̃n almaj:, la separɑ·sjɔ̃ fy mwɛ̃ prɔ-
fɔ̃:d; la refɔrm, tut ɑ̃n elwajɑ̃ par sɛrtɛ̃ ko·te
lez ɛspri dy mwajɛnɑ:ʒ, le rtɛ̃ spɑ̃·dɑ̃ dɑ̃ lə kris-
tjanism̥, e pɛrpetɥa ɛ̃·si yn pa:r də la tradisjɔ̃,
tɑ̃·dik ʃe· nu la vi vrɛmɑ̃t aktiːv e ɛ̃·tɛllɛktɥɛl
s apɥija, də plyz ɑ̃ plyz ɛksklyzi·vmɑ̃, dabɔ:r
syr l ɑ̃·tikite, ɑ̃·sɥit syr la rɛ·zɔ̃ mɔdɛrn.

avec fierté et respect. Tous saluent en lui, non pas le maître imposé par la crainte, mais le symbole vivant de la nation, le grand roi qui les dirige avec sagesse et puissance, celui que la France «avoue», pour employer une des belles expressions de cette vieille langue.

Tous ces traits, messieurs, concourent à donner à la «Chanson de Roland» son caractère grandiose, à en faire un monument incomparable, non seulement de notre poésie, mais de notre nationalité. Ce n'est pas une formation factice, sujette à s'écrouler par surprise, qu'une nation qui, il y a huit siècles, avait assis sur de telles bases son existence morale, pris d'elle-même une conscience si profonde et une idée si haute, et produit, avant toutes les autres, des aspirations aussi élevées. Au-dessous des constructions toutes mécaniques de notre centralisation, l'unité française a une raison d'être durable, qui se manifeste avec énergie dans notre poésie héroïque, et qui est fondée sur ce qu'il y a dans l'humanité de plus profond et de plus noble, l'amour, l'honneur et le dévouement.

Si, par impossible, la nation française perdait ses titres, elle les retrouverait dans la littérature du moyen âge. D'où vient donc que cette littérature est maintenant si étrangère à la nation, et que si peu de personnes s'avisent de la solidarité indissoluble qui nous rattache moralement à nos pères des temps féodaux? Bien des causes ont contribué à amener ce résultat, que je n'hésite pas, pour ma part, à regarder comme des plus fâcheux. Le moyen âge n'arriva pas à rendre suffisamment viable la civilisation qu'il avait construite en mêlant le germanisme avec le christianisme: tout ce qu'il avait cherché, voulu, rêvé, fut effacé de la mémoire des peuples quand la Renaissance leur présenta l'idéal resplendissant du monde antique. Cette révolution ne fut nulle part plus radicale que dans notre pays; le moyen âge y avait trouvé sa forme la plus caractéristique, et il y subit la réaction la plus violente. En Allemagne, la séparation fut moins profonde; la Réforme, tout en éloignant par certains côtés les esprits du moyen âge, les retint cependant dans le christianisme, et perpétua ainsi une part de la tradition, tandis que chez nous la vie vraiment active et intellectuelle s'appuya, de plus en plus exclusivement, d'abord sur l'antiquité, ensuite sur la raison moderne.

ɑ̃n itali, lə mwajənɑ:ʒ n avɛ ʒamɛ rɔ̃·py o·si kɔ̃:-
plɛtmɑ̃ k ɑ̃ frɑ̃:s avɛk le· tradisjɔ̃ klasik:
la rnɛsɑ̃:s n i fy pɑz yn revɔlysjɔ̃ sybit,
mɛz œ̃ mu·vmɑ̃ kɔ̃:tiny. ɑ̃ frɑ̃:s, œ̃n abi:m
sə fɔrma ɑ̃·trə l epɔk k ɔ̃n apla barba:r
e le· tɑ̃ mɔdɛrn; ɔ̃ kɔ̃stata bjɛ̃ la kɔ̃·tinqite
də la vi nasjɔnal:, atɛste dajœ:r par la pɛrpetqite
də la ras rɛɲɑ̃:t, mɛz ɔ̃ n ʃɛrʃa pɑ a disɛrne
s k il j avɛ d rɛɛl dɑ̃ sɛt kɔ̃·tinqite aparɑ̃:t̬
də l istwa:r də frɑ̃:s. la mɔnarʃi də lwi katɔrz,
la filɔzɔfi dy dizqitjɛm sjɛkl̬, la revɔlysjɔ̃, nə fi:r
k elwaɲe d nu lə suvni:r də sez ɑ̃·sjɛ̃z a:ʒ,
e s n ɛ k̬ də no· ʒu:r k œ̃ grup ɑ̃kɔ·r bjɛ̃: rɛstrɛ̃
a apɔrte dɑ̃ sez etyd, utrə la kyrjɔ·zite sjɑ̃·tifik̬,
lə sɑ̃·timɑ̃ də lœr valœ:r nasjɔnal:. il j a lɔ̃·tɑ̃
kə lez almɑ̃ ɑ̃·vizaːʒ ɔ·trəmɑ̃ le· ʃɔ:z :
iz ɔ̃t apqije ɑ̃ parti la rɛʒenera·sjɔ̃ də lœr nasjɔnalite
syr lœr ɑ̃·sjɛn pɔezi. ʒa·kɔb grim n ɛ pɑ sœlmɑ̃
lə ply grɑ̃ filɔlɔg də l almaɲ dɑ̃ s̬ dɔmɛ:n :
i sra tuʒu:r site kɔm œ̃ de· veritablə fɔ̃:datœ:r
də la nasjɔnalite almɑ̃:d mɔdɛrn. i s efɔrsa
də revɛje la kɔ̃·sjɑ̃:s nasjɔnal asupi, par lə sɑ̃·timɑ̃,
a la fwa sjɑ̃:tifik e pɑ:sjɔne, də la sɔlidarite
dy prezɑ̃ d l almaɲ avɛk sɔ̃ pa·se. se· grɑ̃·dz œ:vrə,
la «gra*m*mɛ:r almɑ̃:d», la «mitɔlɔʒi almɑ̃:d»,
lez «ɑ̃·tikite dy drwɑ almɑ̃», «l istwa:r
də la lɑ̃:g almɑ̃:d», lə «diksjɔnɛ:r almɑ̃,»
e ʒysk a sɔ̃ rkœ:j de· «kɔ̃:t̬ d ɑ̃·fɑ̃ də l almaɲ:»,
sɔ̃ tut issy də sɛt pɑ̃·se. nu n avɔ̃ pɑz y
də ʒa·kɔb grim: : i n s ɛ pɑ tru·ve ʃe· nu
œ̃n ɔm ki ʒwaɲi a s̬ dəgre lə ʒe·ni sjɑ̃·tifik
a l amu·r ɛ̃·tɑ̃:s, prɔfɔ̃, ɑ̃:fɑ̃·tɛ̃ də la patri;
e, di·zɔ̃ lœ, si œ̃ ʒa·kɔb grim n etɛ gɛ:r pɔsibl
ɑ̃ frɑ̃:s, i n i etɛ pɑ nɔ̃ ply nesesɛ:r. nɔtrə na-
sjɔnalite, fɔ̃·de il j a prɛ d mil ɑ̃, n a ʒamɛ pɑ·se
par lez eprœ:y̬ tɛriblə ki ɔ̃t ebrɑ̃:le la na-
sjɔnalite almɑ̃:d, si diferɑ̃:t a tuz ega:r
də la no:tr̬. ɛl n a ete mnase serjø·zmɑ̃
k yn fwa, o kɛ̃:zjɛm sjɛkl̬, e s̬ ʒu:r la la kɔ̃·
sjɑ̃:s nasjɔnal:, ki s ɛksprim si enɛrʒikmɑ̃
dɑ̃ la ʃɑ̃·sɔ̃ d rɔlɑ̃, s ɛt ɛ̃·karne ply naivmɑ̃t ɑ̃kɔ:r
dɑ̃ ʒɑ·n d ark. dɛpqi lɔ:r, la kɛstjɔ̃ də l ynite frɑ̃·sɛ:z

En Italie, le moyen âge n'avait jamais rompu aussi complètement qu'en France avec les traditions classiques: la Renaissance n'y fut pas une révolution subite, mais un mouvement continu. En France, un abîme se forma entre l'époque qu'on appela barbare et les temps modernes; on constata bien la continuité de la vie nationale, attestée d'ailleurs par la perpétuité de la race régnante, mais on ne chercha pas à discerner ce qu'il y avait de réel dans cette continuité apparente de l'histoire de France. La monarchie de Louis XIV, la philosophie du XVIII^e^ siècle, la Révolution ne firent qu'éloigner de nous le souvenir de ces anciens âges, et ce n'est que de nos jours qu'un groupe encore bien restreint a apporté dans ces études, outre la curiosité scientifique, le sentiment de leur valeur nationale. Il y a longtemps que les Allemands envisagent autrement les choses: ils ont appuyé en partie la régénération de leur nationalité sur leur ancienne poésie. Jacob Grimm n'est pas seulement le plus grand philologue de l'Allemagne dans ce domaine: il sera toujours cité comme un des véritables fondateurs de la nationalité allemande moderne. Il s'efforça de réveiller la conscience nationale assoupie par le sentiment, à la fois scientifique et passionné, de la solidarité du présent de l'Allemagne avec son passé. Ses grandes œuvres, la «Grammaire allemande», la «Mythologie allemande», les «Antiquités du droit allemand», l' «Histoire de la langue allemande», le «Dictionnaire allemand», et jusqu'à son recueil des «Contes d'enfants de l'Allemagne», sont toutes issues de cette pensée. Nous n'avons pas eu de Jacob Grimm: il ne s'est pas trouvé chez nous un homme qui joignît à ce degré le génie scientifique à l'amour intense, profond, enfantin de la patrie; et, disons-le, si un Jacob Grimm n'était guère possible en France, il n'y était pas non plus nécessaire. Notre nationalité, fondée il y a près de mille ans, n'a jamais passé par les épreuves terribles qui ont ébranlé la nationalité allemande, si différente à tous égards de la nôtre. Elle n'a été menacée sérieusement qu'une fois, au XV^e^ siècle, et ce jour-là la conscience nationale, qui s'exprime si énergiquement dans la «Chanson de Roland», s'est incarnée plus naïvement encore dans Jeanne d'Arc. Depuis lors, la question de l'unité française

n a ʒamɛːz ete poˑze : ɔ̃ kɔ̃ˑtɛ syr sa sɔlidite, dəpɥi la revɔlysjɔ̃ syrtu, kɔm ɔ̃ kɔ̃ːt syr la stabilite d la tɛːr, sɑ̃z i sɔ̃ˑʒe ʒamɛ, sɑ̃z ɑ̃ rʃɛrʃe lez apɥi.

səpɑ̃ˑdɑ̃ kɛlkəz ɛspri, frape d̥ sɛrtɛ̃ fɛ ɑ̃n aparɑ̃ːs sɑ̃ pɔrte, sə dmɑ̃ˑdɛt avɛk ɛ̃ˑkjetyd, dɑ̃ seˑ dɛrnje tɑ̃, si sɛt sekyrite etɛ bjɛ̃n ɑ̃ˑtjɛrmɑ̃ ʒystifje. i ʃɛrʃɛ, oˑd̥su d l ynite materjɛl si kɔ̃ˑplɛt, — trɔ kɔ̃ˑplɛt elɑːs! — l ynite d ide e d̥ sɑ̃ˑtimɑ̃; i sə dmɑ̃ˑdɛ kɛl etɛ l ideal kɔmœ̃ də la nɑˑsjɔ̃, kɛl rapɔːr armɔnik egzistɛt ɑ̃ˑtrə seˑ parti, kɛl libɛrte d̥ fɔ̃ksjɔnmɑ̃ avɛ seˑ divɛˑrz ɔrganː, sə k il j avɛ dɑ̃ sez ɛ̃stitysjɔ̃ də kɔ̃ˑfɔrm a sa natyːr, kɛl amuːr puvɛt yniːr tu leˑ kœːr, kɛl nɔt etɛ kapablə də fɛˑr vibre a l ynisɔ̃ tut lez ɑːm. i n vwajɛ pɑ, — e sɛt avø syrprɑ̃ˑdra pətɛːtrə sø ki m fɔ̃ l ɔnœːr də m ɑ̃ˑtɑ̃ːdr̥, — i n vwajɛ pɑ dɑ̃ nɔtrə literatyːr, tut nasjɔnal k ɛl ɛt a plyzjœˑr pwɛ̃ d vy, œ̃ sɑ̃ːtrə syfiˑzɑ̃ də vitalite; i truˑvɛ kə la perjɔd dit klassik̬ də sɛt literatyːr etɛ definitiˑvmɑ̃ mɔrt, e k̬ dɑ̃ la perjɔd nuvɛːl · lez œːvrə veritabləmɑ̃ nasjɔnal fəzɛ prɛskə kɔ̃ːplɛtmɑ̃ defo. dɑ̃ l dɔmɛːn dez ide e deˑ krwɑjɑ̃ːs, i rmarkɛ deˑ separɑˑsjɔ̃ tɛlmɑ̃ fɔrt kə tut ynite d̥ sɑ̃ˑtimɑ̃ dəvnɛ bjɛ̃ː difisiːl ɑ̃ˑtrə sø ki prɔfɛsɛ l yn u l oːtrə dez ɔpinjɔ̃ kɔ̃ˑfyˑzemɑ̃t aʒite. i siɲalɛ avɛk̬ dulœˑr l apsɑ̃ːs prɛskə tɔtalː, a l ɑːʒ u l ɛspri sə fɔrm, d œ̃n ɑ̃ˑsɛɲmɑ̃ syperjœːr kɔmœ̃ ki dɔna a l akɔːr dez ɑːm yn oːtrə bɑːz kə l edykɑˑsjɔ̃ si sypɛrfisjɛl də l ɑ̃ˑfɑ̃ːs. iz ɑ̃n ariˑvɛ, dɑ̃ lœr mɔmɑ̃ leˑ ply sɔ̃ːbr̥, a sə dmɑ̃ˑde si, par dɛrjɛːr l ynite guvɛrnəmɑ̃ˑtal e administratiːv, i j avɛt ɑ̃ˑkɔːr, bjɛ̃ː viˑvɑ̃ːt, yn ynite nasjɔnalː, si sə mekanism admirabləmɑ̃ kɔ̃ˑsy, ki fɔ̃ksjɔnɛ si bjɛ̃ o prɔfi d n ɛ̃ːpɔrtə ki, n avɛ pɑ fini par sə sypstitɥe pøapø a l ɔrganismə primitifː. lez epuvɑ̃ˑtabləz evɛnmɑ̃ də sɛt ane nuz ɔ̃ furni a la fwa də kwa ʒystifje no krɛ̃ːt e d̥ kwa nu rasyˑre pur l avniːr.

wi, sɑ̃ dut, si leˑ ʃoːz avɛ lɔ̃ːtɑ̃ marʃe kɔm ɛl marʃ dəpɥi swasɑ̃tdiˑz ɑ̃, la frɑ̃ːs ɔrɛ py finiːr a sɔ̃ tuːr, par dəvniːr «yn ɛkspre-

n'a jamais été posée: on comptait sur sa solidité, depuis la Révolution surtout, comme on compte sur la stabilité de la terre, sans y songer jamais, sans en rechercher les appuis.

Cependant quelques esprits, frappés de certains faits en apparence sans portée, se demandaient avec inquiétude, dans ces derniers temps, si cette sécurité était bien entièrement justifiée. Ils cherchaient, au-dessous de l'unité matérielle si complète, — trop complète, hélas! — l'unité d'idées et de sentiments; ils se demandaient quel était l'idéal commun de la nation, quel rapport harmonique existait entre ses parties, quelle liberté de fonctionnement avaient ses divers organes, ce qu'il y avait dans ses institutions de conforme à sa nature, quel amour pouvait unir tous les cœurs, quelle note était capable de faire vibrer à l'unisson toutes les âmes. Ils ne voyaient pas — et cet aveu surprendra peut-être ceux qui me font l'honneur de m'entendre, — ils ne voyaient pas dans notre littérature, toute nationale qu'elle est à plusieurs points de vue, un centre suffisant de vitalité; ils trouvaient que la période dite classique de cette littérature était définitivement morte, et que dans la période nouvelle les œuvres véritablement nationales faisaient presque complètement défaut. Dans le domaine des idées et des croyances, ils remarquaient des séparations tellement fortes que toute unité de sentiment devenait bien difficile entre ceux qui professaient l'une ou l'autre des opinions confusément agitées. Ils signalaient avec douleur l'absence presque totale, à l'âge où l'esprit se forme, d'un enseignement supérieur commun qui donnât à l'accord des âmes une autre base que l'éducation si superficielle de l'enfance. Ils en arrivaient, dans leurs moments les plus sombres, à se demander si, par derrière l'unité gouvernementale et administrative, il y avait encore, bien vivante, une unité nationale, si ce mécanisme admirablement conçu, qui fonctionnait si bien au profit de n'importe qui, n'avait pas fini par se substituer peu à peu à l'organisme primitif. Les épouvantables événements de cette année nous ont fourni à la fois de quoi justifier nos craintes et de quoi nous rassurer pour l'avenir.

Oui, sans doute, si les choses avaient longtemps marché comme elles marchent depuis soixante-dix ans, la France aurait pu finir, à son tour, par devenir «une expres-

sjõ ʒeɔgrafik:»; i n j ɔrɛ plyz y də nɑ̃sjõ frɑ̃·sɛ:z; i n j ɔrɛ plyz y, bjɛ̃·to, k yn «ʔadministrɑ·sjõ frɑ̃·sɛ:z». ɑ̃ fəzɑ̃ trɑ̃·ble su no pɑ̃ sə sɔl kə lõ krwɑjɛt inebrɑ̃·lablə, la katastrɔf də dizqisɑ̃ swa-
sɑ̃tdis nuz a mõ·tre l dɑ̃·ʒe e nu pɛrmɛ d afirme kə nuz i eʃaprõ. dø: ʃo:z nu sõ rɛste, kə rjɛ̃, nu ll ɛspe·rõ, nə pura nuz ɑ̃·lve, dø de· trwɑz elemɑ̃ də l ide nasjɔnal dɑ̃ la ʃɑ̃·sõ d rəlɑ̃: l amu:r dy sɔl:, də la dus frɑ̃:s, e l sɑ̃·timɑ̃ də l ɔnœ:r nasjɔnal: dõ nu sɔm tu:s sɔlidɛ:r; sə dɛrnje sɑ̃·timɑ̃ ɛ bjɛ̃: vivas, pqisk i nu fɛ sypɔrte dəpqi si lõ·tɑ̃, avɛk œ̃ kura:ʒ ki n ɛ pɑ pre də fle·ʃi:r, yn sitqɑ·sjõ ki ɔrɛt abaty tut o:trə nɑ·sjõ ɑ̃ kɛlkə ʒu:r. sə ki nu mɑ̃:k, mɛ s k il ɛt ɑ̃ nɔtrə puvwa:r də nu dɔne, s ɛ l amu:r də nɔtrə vi nasjɔnal:, l ataʃmɑ̃ a noz ɛ̃stitysjõ, lə sɑ̃·timɑ̃ prɔfõ də nɔtrə sɔlidarite. i fot ɛ·me nɔtrə vi nasjɔnal dɑ̃ tut se· varjete lɔkal:, dɑ̃ tut se· fɑ:z istɔrik, desɑ̃·tralize nɔtrə pɑ·se o·si bjɛ̃ k nɔtrə prezɑ̃; i fo nu dɔne dez ɛ̃stitysjõ larʒ, flɛksiblə, puvɑ̃ s plije oz aptityd e o bəzwɛ̃ diferɑ̃ dez ɔm ki kõ·po:z la nɑ·sjõ, ɑ̃ lœr ɛ̃spi·rɑ̃ a tu:s egalmɑ̃, bjɛ̃ k d yn fasõ divɛrs, la satisfaksjõ d lœr sɔ:r e la rkɔnɛsɑ̃:s pur lə peji ki lə lœr asy:r. il fo k yn edykɑ·sjõ· mjø: kõ·pri:z rədɔn oz ɑ:m sɛt ynite kə l mwajɛnɑ:ʒ lœr asy·rɛ dɑ̃ l eglis, e ki n pøt ozurdqi sə rkõstitqe kə dɑ̃ la sjɑ̃:s. ebjɛ̃ me·sjø, pur atɛ̃:drə sə byt mapifik, i n ɛ pɑz inytil:, krwɑje lœ bjɛ̃, də rmõ·te par la pɑ̃·se a sɛt epɔk u la nɑ·sjõ frɑ̃·sɛ:z a vrɛmɑ̃ ʒ̊te dɑ̃ l sɔl le· rasin vivas par le·kɛl ɛl s i tjɛ̃t ɑ̃kɔ:r ataʃe. s ɛ grɑ:s a se· fɔrtə rasin: kə l ʃɛ:n a py si maʒɛstqø·zmɑ̃ grɑ̃·di:r e repɑ̃:dr otu:r də lqi sõn õ·bra:ʒ; ozurdqi kə la tɑ̃·pɛ:t lə sku, rasyrõ nu, s il ɑ̃n ɛ bəzwɛ̃, ɑ̃ vwajɑ̃ ʒysk a kɛl prəfõ·dœ:r e dəpqi kõ:bjɛ̃ d sjɛkl i plõ:ʒ dɑ̃ la tɛ:r nurisjɛ:r.

sɛrtə, nuz avõz y, dəpqi la rnɛsɑ̃:s, yn literatyr ply bɛl:, ply varje, ply riʃ pur lə kœ:r e pur l ɛspri kə la pɔezi ryd e sɛ̃:plə dy rəlɑ̃;

sion géographique»; il n'y aurait plus eu de nation française; il n'y aurait plus eu, bientôt, qu'une «administration française». En faisant trembler sous nos pas ce sol que l'on croyait inébranlable, la catastrophe de 1870 nous a montré le danger et nous permet d'affirmer que nous y échapperons. Deux choses nous sont restées, que rien, nous l'espérons, ne pourra nous enlever, deux des trois éléments de l'idée nationale dans la «Chanson de Roland»: l'amour du sol, de la douce France, et le sentiment de l'honneur national dont nous sommes tous solidaires; ce dernier sentiment est bien vivace, puisqu'il nous fait supporter depuis si longtemps, avec un courage qui n'est pas près de fléchir, une situation qui aurait abattu toute autre nation en quelques jours. Ce qui nous manque, mais ce qu'il est en notre pouvoir de nous donner, c'est l'amour de notre vie nationale, l'attachement à nos institutions, le sentiment profond de notre solidarité. Il faut aimer notre vie nationale dans toutes ses variétés locales, dans toutes ses phases historiques, décentraliser notre passé aussi bien que notre présent; il faut nous donner des institutions larges, flexibles, pouvant se plier aux aptitudes et aux besoins différents des hommes qui composent la nation, en leur inspirant à tous également, bien que d'une façon diverse, la satisfaction de leur sort et la reconnaissance pour le pays qui le leur assure. Il faut qu'une éducation mieux comprise redonne aux âmes cette unité que le moyen âge leur assurait dans l'Église, et qui ne peut aujourd'hui se reconstituer que dans la science. Eh bien! messieurs, pour atteindre ce but magnifique, il n'est pas inutile, croyez-le bien, de remonter par la pensée à cette époque où la nation française a vraiment jeté dans le sol les racines vivaces par lesquelles elle s'y tient encore attachée. C'est grâce à ces fortes racines que le chêne a pu si majestueusement grandir et répandre autour de lui son ombrage; aujourd'hui que la tempête le secoue, rassurons-nous, s'il en est besoin, en voyant jusqu'à quelle profondeur et depuis combien de siècles il plonge dans la terre nourricière.

Certes, nous avons eu, depuis la Renaissance, une littérature plus belle, plus variée, plus riche pour le cœur et pour l'esprit que la poésie rude et simple du Roland;

e **kɑ̃** nu rəvnõz ekute sə lɑ̃·gaːz naif, ɑ̃ sɔrtɑ̃
dez armɔni savɑ̃ːt̬ de no grɑ̃·dz œːvrə litterɛːr,
il nu **sɑ̃**ːbl ɑ̃·tɑ̃ːdrə le **bege/mɑ̃ d** l ɑ̃·fɑ̃ːs.
mɛ **syrmõ·tõ** sɛt prɔmjɛːr ɛ̃·prɛsjõ, prɛtõz yn ɔreːj
atɑ̃·**tiː**v e sɛ̃·**patik**, e nu rkɔnɛ·**trõ** kə sɛt ɑ̃·**fɑ̃**
rɔ**byst** e **sɛ̃**, **plɛ̃ d** vigœːr, də bõ·**te** e d̬ kuraːz,
kə sɛt ɑ̃·**fɑ̃** ki ɛ deːz**ɑ** lə grɑ̃ **pœplə** frɑ̃·**sɛ**, **parl**
o·**si** la grɑ̃·**d lɑ̃ːg̊** frɑ̃·sɛːz; ɛl ɔra ply **taːr**
dez aksɑ̃ ply **suplə**, ply **nqɑ̃ːse**, ply **delika**;
ɛl n ɑ̃n ɔra **ʒamɛ** də ply **plɛ̃** e d̬ ply **ʒystə**,
ni ki s fas ɑ̃·**tɑ̃ːdrə** də ply **lwɛ̃**. kar dɛ· **lɔːr**,
kɔm ply d yn **fwa** dəpqi **lɔːr**, la literatyːr də la **frɑ̃ːs**
etɛ la **rɛːn** e l inisja**triș** deˑ literatyːr vwazinː;
o·**kyn** œːvrə də nɔtr **epɔk** **klassik** n a ete **tradqit**
ɑ̃ **ply d** lɑ̃·g, n a egzɛrse o·tur də **nu**
yn ɛ̃·**flyɑ̃ːs** **plyz** etɑ̃·**dy** e ply dyˑ**rablə** kə **nɔtrə** **vjɛːj̬**
ʃɑ̃·sõ d rɔ**lɑ̃**. **wi**, dɑ̃ seˑ **sɛ̃**ːplə **vɛːr**, dõ ʒ ɛs-
pɛːr vu fɛːr kõ·**prɑ̃ːdrə** la kadɑ̃·s **libr** e asyˑ**re**,
vi**brɛ** deː**ʒa** la **vwa d** la **frɑ̃ːs**, nõˑ **pɑ** sɛt̬ vwa
mɔkøːz e leˑ**ʒɛːr** k ɛl a ɑ̃·**plwaje** də tu **tɑ̃**,
avɛk **trɔ** d̬ syksɛ pɔtɛːt̬r, pur rɑːje **tu**, a **kɔmɑ̃·se**
par ɛl **mɛːm**, mɛ sɛt̬ vwa **mɑːl** e erɔ**ik**
ki a **tɑ̃** d̬ fwa rɔtɑ̃·**ti** dɑ̃ leˑ **batɑːj** deˑ **kɔːr**
e dɑ̃ **sɛl** dez **ɑːm**. leˑ·sõ **la**, dɑ̃ sez **œːr**
u l abat**mɑ̃** mɔnas **trɔ** suvɑ̃ d nuz ɑ̃·**vaiːr**, leˑ·sõ **la**
rezɔne dɑ̃ no **kœːr**, sɛt̬ **grɑ̃ːd** vwa d la **patri.**
fɔzõ nu rkɔnɛːtrə pur leˑ **fiș** də **sø** ki sõ **mɔːr**
a rõ·**ș**vo e d̬ **sø** ki lez õ **vɑ̃ːʒe**; **syksedõ** **lœːr**
dɑ̃ lœr **bɛl** kõ·**kɔrd**, dɑ̃ lœr ɛ̃·vẽ·**sibl** **ynjõ**,
dɑ̃ lœr fidelite nasjɔ**nal**ː; ɛːmõ kɔm **ø**
la dus **frɑ̃ːs**, la **grɑ̃ːd̬** **tɛːr**, kɔm **il** l apɛl ɑ̃·**kɔːr**,
u **frɑ̃ːs** la **libr**ə, pur **prɑ̃ːdrə** lə **trwɑːzjɛm** **nõ**,
e lə ply **bo** pɔtɛːtrə, k **il** lqi **dɔn**ː; sɑ̃·tõ **nu**
kɔm **ø** rɛspõ·**sablə** **sɔlidɛrmɑ̃** də sõn ɔnœːr,
e swɛtõ pardɔsy **tut** **ʃoːz**, kɔm rɔ**lɑ̃**,
k õ n pqiș ʒamɛ **diːr** də **nu**, **kœ**, par nɔ-
trə **foːt**, la **frɑ̃ːs** a pɛr**dy** d̬ sa valœːr!

gastõ paˑriːs, lɔsõ d uvertyːr
fɛt o kɔleːʒ də **frɑ̃ːs**, pɑ̃·dɑ̃ l **sjeːʒ** də paˑri,
lə **qit̬** desɑ̃ːbrə **dizqisɑ̃** swasɑ̃t̬dis.
(la pɔezi dy mwajɛnɑːʒ, lɔsõ e lɛktyːr,
par gastõ paˑriːs, paˑri, *haʃɛt*.)

et quand nous revenons écouter ce langage naïf, en sortant des harmonies savantes de nos grandes œuvres littéraires, il nous semble entendre le bégaiement de l'enfance. Mais surmontons cette première impression, prêtons une oreille attentive et sympathique, et nous reconnaîtrons que cet enfant robuste et sain, plein de vigueur, de bonté et de courage, que cet enfant qui est déjà le grand peuple français parle aussi la grande langue française; elle aura plus tard des accents plus souples, plus nuancés, plus délicats; elle n'en aura jamais de plus pleins et de plus justes, ni qui se fassent entendre de plus loin. Car dès lors, comme plus d'une fois depuis lors, la littérature de la France était la reine et l'initiatrice des littératures voisines; aucune œuvre de notre époque classique n'a été traduite en plus de langues, n'a exercé autour de nous une influence plus étendue et plus durable que notre vieille «Chanson de Roland». Oui, dans ces simples vers, dont j'espère vous faire comprendre la cadence libre et assurée, vibrait déjà la voix de la France, non pas cette voix moqueuse et légère qu'elle a employée de tout temps, avec trop de succès peut-être, pour railler tout, à commencer par elle-même, mais cette voix mâle et héroïque qui a tant de fois retenti dans les batailles des corps et dans celles des âmes. Laissons-la, dans ces heures où l'abattement menace trop souvent de nous envahir, laissons-la résonner dans nos cœurs, cette grande voix de la patrie. Faisons-nous reconnaître pour les fils de ceux qui sont morts à Roncevaux et de ceux qui les ont vengés; succédons-leur dans leur belle concorde, dans leur invincible union, dans leur fidélité nationale; aimons comme eux la douce France, la grande terre, comme ils l'appellent encore, ou France la libre, pour prendre le troisième nom, et le plus beau peut-être, qu'ils lui donnent; sentons-nous comme eux responsables solidairement de son honneur, et souhaitons par-dessus toutes choses, comme Roland, qu'on ne puisse jamais dire de nous que, par notre faute, la France a perdu de sa valeur!

Gaston Paris, Leçon d'ouverture faite au Collège de France, pendant le siège de Paris, le 8 décembre 1870.

(*La poésie du moyen âge*, leçons et lectures, par Gaston Paris, Paris, Hachette.)

28. lə rwɑ

ɑ̃ **dissɛsɑ̃** katrəvɛ̃**nœf**, trwɑ· **sɔrt̬** də pɛrsɔn:, lez ɛklezjas**tik**, le· **nɔbl** e lə **rwɑ**, avɛ dɑ̃ l **eta** la **plas** emi**nɑ̃:t**, avɛk **tu** lez avɑ̃·**ta:ʒ̊** k ɛl kɔ̃·**pɔrt**, ɔtərite, **bjɛ̃**, ɔnœ:r, u **tut** o·**mwɛ̃**, privilɛ:ʒ, egzɑ̃·*p*s**jɔ̃**, **grɑ:s**, pɑ̃·**sjɔ̃**, preferɑ̃:s e l **rɛst.** si dəpɥi lɔ̃·**tɑ̃** iz avɛ sɛt **plas**, s ɛ k pɑ̃dɑ̃ lɔ̃·**tɑ̃** il l **avɛ** merite. ɑ̃n efɛ, par œ̃n efɔ:r i*m***mɑ̃:s** e sekylɛ:r, iz avɛ kɔ̃**strɥi** tur a **tu:r** le· **trwɑz** asi:z̬ prɛ̃·**sipal** də la sɔsjete mɔ**dɛrn.**

lə plyz **ɛnɔrmə** də **tu** se· privilɛ:ʒ ɛ sɔl**ɥi** dy **rwɑ**; **ka:r**, dɑ̃ sət etamaʒɔ:r də **nɔblə*z*** ereditɛ:r, il ɛ l ʒeneral ereditɛ:r. a la verite sɔ̃n **ɔfis** n ɛ **pɑ*z*** yn sinek**y:r** kɔm lœr **rɑ̃**; mɛ*z* i kɔ̃·**pɔrt̬** dez ɛ̃·kɔ̃ven**jɑ̃** o·si **gra:v** e de· **tɑ̃:tɑ·sjɔ̃** **pi:r.**

dø **ʃo:z̬** sɔ̃ pɛrni**sjø:z** a l **ɔm:**, lə **mɑ̃:k̬** d ɔkypɑ·**sjɔ̃** e l **mɑ̃:k̬** də **frɛ̃**; ni l wazi**v̬te**, ni la **tutpɥisɑ̃:s** nə sɔ̃ kɔ̃·**fɔrm** a sa **naty:r**, e l **prɛ̃:s** apsɔ**ly** ki pø **tu fɛ:r**, kɔm l aristɔkra**si** dezœ·**vre** ki n a **rjɛ̃*n*** a **fɛ:r**, fini par dɔvni:r inytil e malfɔzɑ̃. ɛ̃:sɑ̃sible**mɑ̃**, ɑ̃n **akapɑ·rɑ̃** **tu** le· puv**wa:r**, lə **rwɑ** s ɛ ʃar**ʒe** də **tut** le· fɔ̃k**sjɔ̃**; **tɑ:ʃ** i*m***mɑ̃:s** e ki syr**pɑ:s** le· **fɔrs** y**mɛn:**. kar sə n ɛ **pwɛ̃** la **revɔly**sjɔ̃, s ɛ la **mɔnarʃi** ki a ɛ̃·plɑ̃·te ɑ̃ **frɑ̃:s** la sɑ̃·tralizɑ·**sjɔ̃** administrati:v. su la dirɛk**sjɔ̃** dy kɔ̃·**sɛ:j** dy **rwɑ**, **trwɑ:** fɔ̃ksjɔ**nɛ:r** sypɛrpo·**ze**, o **sɑ̃:trə** lə kɔ̃·tro·**lœ:r** ʒeneral:, dɑ̃ ʃaḳ ʒeneralite l ɛ̃·tɑ̃·**dɑ̃**, dɑ̃ ʃak elɛk**sjɔ̃** lə sybdele**ge**, mɛn **tut** lez **afɛ:r**, **fiks**, repar**tis** e **lɛ:v** l ɛ̃·**po** e la mi**lis**, **tras** e fɔ̃*t* egzekyte le· **rut**, ɑ̃·**plwa** la mareʃo·se, rɛgləmɑ̃:t la kyl**ty:r**, ɛ̃·**po:z** o parwɑs lœr tytɛl:, e **trɛ:t** kɔm de· valɛ le· ma**ʒistra** mynisi**po.**

byrɔkra**si** o **sɑ̃t̬r**, arbi**trɛ:r**, ɛksɛp**sjɔ̃** e favœ:r partu, tɛl ɛ l rezy**me** dy sis**tɛ:m.** yn sɑ̃tralizɑ·**sjɔ̃** gro·**sjɛ:r**, **sɑ̃** kɔ̃·**tro:l**, **sɑ̃** pyblisite, **sɑ̃z** ynifɔrmite, ɛ̃stal syr **tu** l tɛritwa:r yn arme də pti paʃa ki desi**d̬** kɔm **ʒy:ʒ** le· kɔ̃·tɛstɑ·**sjɔ̃** k i*l***z** ɔ̃ kɔm par**ti**, **rɛpə** par delegɑ·**sjɔ̃**, e pur ɔtə·**rize** lœr grapi**ja:ʒ** u lœrz ɛ̃·sɔlɑ̃:s, ɔ̃ tu**ʒu:r** a la **buʃ** lə nɔ̃ dy **rwɑ**, ki ɛt obli·**ʒe** **d** le· lɛ·se **fɛ:r.**

28. Le Roi

En 1789, trois sortes de personnes, les ecclésiastiques, les nobles et le roi, avaient dans l'État la place éminente avec tous les avantages qu'elle comporte, autorité, biens, honneurs, ou, tout au moins, privilèges, exemptions, grâces, pensions, préférences et le reste. Si depuis longtemps ils avaient cette place, c'est que pendant longtemps ils l'avaient méritée. En effet, par un effort immense et séculaire, ils avaient construit tour à tour les trois assises principales de la société moderne.

Le plus énorme de tous ces privilèges est celui du roi; car, dans cet état-major de nobles héréditaires; il est le général héréditaire. A la vérité son office n'est pas une sinécure comme leur rang; mais il comporte des inconvénients aussi graves et des tentations pires.

Deux choses sont pernicieuses à l'homme, le manque d'occupation et le manque de frein; ni l'oisiveté ni la toute-puissance ne sont conformes à sa nature, et le prince absolu qui peut tout faire, comme l'aristocratie désœuvrée qui n'a rien à faire, finit par devenir inutile et malfaisant. Insensiblement, en accaparant tous les pouvoirs, le roi s'est chargé de toutes les fonctions; tâche immense et qui surpasse les forces humaines. Car ce n'est point la Révolution, c'est la monarchie qui a implanté en France la centralisation administrative. Sous la direction du conseil du roi, trois fonctionnaires superposés, au centre le contrôleur général, dans chaque généralité l'intendant, dans chaque élection le subdélégué, mènent toutes les affaires, fixent, répartissent et lèvent l'impôt et la milice, tracent et font exécuter les routes, emploient la maréchaussée, réglementent la culture, imposent aux paroisses leur tutelle, et traitent comme des valets les magistrats municipaux.

Bureaucratie au centre, arbitraire, exceptions et faveurs partout, tel est le résumé du système. Une centralisation grossière, sans contrôle, sans publicité, sans uniformité, installe sur tout le territoire une armée de petits pachas qui décident comme juges les contestations qu'ils ont comme parties, règnent par délégation, et, pour autoriser leurs grappillages ou leurs insolences, ont toujours à la bouche le nom du roi, qui est obligé de les laisser faire,

ɑ̃n efɛ, par sa kɔ̃·plikɑ·sjɔ̃, sɔ̃n iːregylarite e sa grɑ̃·dœːr, la maʃin eʃap a seˑ priːz. œ̃ frederiḳ dø ləve a katr œːr dy matɛ̃, œ̃ napɔleɔ̃ ki dikt yn parti d la nɥi dɑ̃ sɔ̃ bɛ̃ e travaːj dizɥit œːr par ʒyːr, i syfiˑrɛt apɛnː. œ̃ tɛl reʒim nə va pwɛ̃ sɑ̃z yn atɑ̃·sjɔ̃ tuʒuˑr tɑ̃·dy, sɑ̃z yn enɛrʒi ɛ̃·fati·gablə, sɑ̃z œ̃ disɛrnəmɑ̃ ɛ̃·faʒiblə, sɑ̃z yn severite militɛːr, sɑ̃z œ̃ ʒeˑni syperjœːr; a seˑ kɔ̃·disjɔ̃ sœlmɑ̃ ɔ̃ pø ʃɑ̃ʒe vɛ̃tsɛ̃ miljɔ̃ d ɔm ɑ̃n ɔtɔmat, e sypstitɥe sa vɔlɔ̃·te partu lysidː, partu kɔerɑ̃ːt, partu prezɑ̃ːt, a lœr vɔlɔ̃·te kə lɔ̃n abɔli. lwi kɛ̃ːz leˑs «la bɔn maʃin» marʃe tut sœlː, e s kɑ̃·tɔn dɑ̃ sɔ̃n apati. «il l ɔ̃ vuly ɛ̃·si, iz ɔ̃ pɑ̃·se kə s etɛ pur lə mjø,» tɛl ɛ sa fasɔ̃ ḍ parle kɑ̃ lez ɔperɑ·sjɔ̃ deˑ ministrə n ɔ̃ pɑ reysi. il a bo sɑ̃·tiːr kə la maʃin sə dizlɔk[1]), i n i pø rjɛ̃, i n i fɛ rjɛ̃. ɑ̃ kɑ d malœːr, il a sa rezɛrvə priˑve, sa burs apaːr. «lə rwɑ», dizɛ madam də pɔ̃·paduːr, «sipɾɛ sɑ̃z i sɔ̃·ʒe pur œ̃ miljɔ̃, e dənrɛt avɛk pɛn sɑ̃ː lwi syr sɔ̃ pti trezɔːr.» lwi sɛːz esɛːj pɑ̃·dɑ̃t œ̃ tɑ̃ də syprime plyzjœːr rwaːʒ, d ɑ̃n ɛ̃·trɔduiːr də mɛjœːr, d adusiːr leˑ frɔtmɑ̃ dy rɛst; mɛ leˑ pjɛs sɔ̃ trɔ ruje, trɔ pəzɑ̃ːt; i n pø lez aʒyste, lez akɔrde, le mɛ̃·tniːr ɑ̃ plas; sa mɛ̃ rtɔ̃ːb ɛ̃·pɥisɑ̃ːt e lɑ·se. i s kɔ̃·tɑ̃ːt d ɛ·tr ekɔnɔm pur lɥi mɛːm, e lɛːs la vwatyˑr pyblik, o mɛ̃ ḍ kalɔnː, sə ʃarʒe d aby nuvo pur rɑ̃·tre dɑ̃ l ɑ̃·sjɛn ɔrnjɛːr d u ɛl nə sɔrtiˑra k ɑ̃ ṣ dizlɔkɑ̃[2]).

pur bjɛ̃ kɔ̃·prɑ̃ːdrə l istwaːr də noˑ rwɑ, poˑzɔ̃ tuʒuˑr ɑ̃ prɛ̃·sip kə la frɑ̃ːs ɛ lœr tɛːr, yn fɛrmə trɑ̃smiːz də pɛˑr ɑ̃ fis, dabɔˑr pətit, pɥi arɔ̃·di pøapø, a la fɛ̃ prɔdiʒjɔ·zmɑ̃t elarʒi, parskə l prɔprijetɛːr, tuʒuˑr oz aɡɛ, a truˑve mwajɛ̃ də fɛˑr də boː ku o depɑ̃ ḍ seˑ vwazɛ̃; o bu də ɥiːsɑ̃z ɑ̃, ɛl kɔ̃·prɑ̃ vɛ̃tsɛ mil ljø kaˑre. sɛrtɛnmɑ̃, ɑ̃ plyzjœˑr pwɛ̃, sɔ̃n ɛ̃·terɛ e sɔ̃n amurprɔprə sɔ̃ dakɔːr avɛk lə bjɛ̃ pyblik; ɑ̃ sɔmː, i n a pɑ mal ʒeˑre, e pɥisk i s ɛ tuʒuˑr agrɑ̃·di, il a mjø ʒeˑre kə boːku d oːtr̥. də plys, oˑtuˑr də lɥi, nɔ̃ːbrə də ʒɑ̃ ɛkspɛːr, vjø kɔ̃·sɛje ḍ famiːj, rɔ̃·py oz afɛːr e devwe

1) u dislɔk, 2) u dislɔkɑ̃,

En effet, par sa complication, son irrégularité et sa grandeur, la machine échappe à ses prises. Un Frédéric II levé à quatre heures du matin, un Napoléon qui dicte une partie de la nuit dans son bain et travaille dix-huit heures par jour, y suffiraient à peine. Un tel régime ne va point sans une attention toujours tendue, sans une énergie infatigable, sans un discernement infaillible, sans une sévérité militaire, sans un génie supérieur; à ces conditions seulement on peut changer vingt-cinq millions d'hommes en automates, et substituer sa volonté partout lucide, partout cohérente, partout présente, à leurs volontés que l'on abolit. Louis XV laisse «la bonne machine» marcher toute seule, et se cantonne dans son apathie. «Ils l'ont voulu ainsi, ils ont pensé que c'était pour le mieux,» telle est sa façon de parler quand les opérations des ministres n'ont pas réussi. Il a beau sentir que la machine se disloque, il n'y peut rien, il n'y fait rien. En cas de malheur, il a sa réserve privée, sa bourse à part. «Le roi», disait Mme de Pompadour, «signerait sans y songer pour un million, et donnerait avec peine cent louis sur son petit trésor.» Louis XVI essaie pendant un temps de supprimer plusieurs rouages, d'en introduire de meilleurs, d'adoucir les frottements du reste; mais les pièces sont trop rouillées, trop pesantes; il ne peut les ajuster, les accorder, les maintenir en place; sa main retombe impuissante et lassée. Il se contente d'être économe pour lui-même, et laisse la voiture publique, aux mains de Calonne, se charger d'abus nouveaux pour rentrer dans l'ancienne ornière d'où elle ne sortira qu'en se disloquant.

Pour bien comprendre l'histoire de nos rois, posons toujours en principe que la France est leur terre, une ferme transmise de père en fils, d'abord petite, puis arrondie peu à peu, à la fin prodigieusement élargie, parce que le propriétaire, toujours aux aguets, a trouvé moyen de faire de beaux coups aux dépens de ses voisins; au bout de huit cents ans, elle comprend 27,000 lieues carrées. Certainement, en plusieurs points, son intérêt et son amour-propre sont d'accord avec le bien public; en somme il n'a pas mal géré, et, puisqu'il s'est toujours agrandi, il a mieux géré que beaucoup d'autres. De plus, autour de lui, nombre de gens experts, vieux conseillers de famille, rompus aux affaires et dévoués

o dɔmɛ̃, bɔn **tɛ̃t** e barbə **griz**, lɥi fɔ̃ **rɛspɛktɥøzmɑ̃** de rmɔ̃**trɑ̃s** kɑ̃t i depɑ̃s **trɔ**; suvɑ̃ il l ɑ̃**gaz** dɑ̃ lez œvrəz **ytil**, **rut**, kano, ɔtɛl d ẽ**valid**, ekɔl militɛ̃r, ẽstity də **sjɑ̃s**, atəlje d ʃarite, limitɑ̃**sjɔ̃** də la mẽ**mɔrt**, tɔlerɑ̃s dez eretik, rɔkyl de vø mɔnastik zysk a vẽ**teẽn ɑ̃**, asɑ̃**ble** prɔvẽ**sjal**, e **ɔ**trəz etablismɑ̃ u ref**ɔrm** par le**kɛl** ẽ dɔmɛ̃ feɔdal sə trɑ̃sfɔrm ɑ̃n ẽ dɔmɛ̃ mɔdɛrn. mɛ, feɔdal u mɔdɛrn, lə dɔmɛ̃ ɛ tuzyr sa prɔprijete dɔ̃t il **pøt** aby**ze** o**tɑ̃** k y**ze**; ɔr ki y**z** ɑ̃ **tut** li-bɛrte fini par aby**ze** avɛk **tut** lisɑ̃s. pɑ̃dɑ̃ **sɑ̃t ɑ̃**, də **sɛ̃zsɑ̃** swasɑ̃t**duz** a **dissɛsɑ̃** swa**sɑ̃tkatɔrz**, **tut** le **fwa k** lə **rwɑ** fɛt yn **gɛr**, s ɛ par **pik** də vanite, par ẽ**terɛ** d fami**j**, par kalkyl d ẽ**terɛ** pri**ve**, par kɔ̃**desɑ̃dɑ̃s** pur yn **famɛ̃**. lwi **kẽz** kɔ̃**dɥi** le **sjɛn** ɑ̃kɔ**r** ply **mal** k i n lez ɑ̃**trəprɑ̃**, e lwi **sɛ̃z**, dɑ̃ **tut** sa pɔlitik ɛksterjœr, **truy** pur ɑ̃**tra**v lə **rɛ** kɔ̃**zygal**.

a l ẽ**terjœr**, lə **rwɑ** vi kɔm lez **ɔ**trə sɛjœr, mɛ **ply** grɑ̃**dmɑ̃**, pɥisk il ɛ lə ply **grɑ̃** sɛjœr də **frɑ̃s**. markɔ̃ døz u **trwɑ** deta**j**. dapre de rɔlve ɔtɑ̃**tik**, lwi **kẽz** a depɑ̃**se** pur **madam** də pɔ̃**padur** trɑ̃tsi miljɔ̃, ɔ**mwẽ** **swasɑ̃t-duz** miljɔ̃ d ɔ**zurdɥi**. sɔlɔ̃ darzɑ̃**sɔ̃**, ɑ̃ **dissɛsɑ̃** sẽ**kɑ̃teẽ**, il a dɑ̃ sez ekyri katmil ʃɔvo, e lɔ̃n asyr kə sa **sœl** me**zɔ̃** u pɛrsɔn «a kute sɛt ane **swasɑ̃tɥi** miljɔ̃», prɛ dy **kar** dy rɔvny pyblik. **kwa** d etɔnɑ̃, lɔrsk ɔ̃ kɔ̃**sider** lə suvrẽ a la manjer dy **tɑ̃**, sɛtadir kɔm ẽ ʃatlẽ ki **zwi** d sɔ̃ **bjẽ** eredi**tɛr**? i ba**ti**, i rswa, i dɔn de **fɛt**, i **ʃas**, i depɑ̃s sɔlɔ̃ sa kɔ̃**disjɔ̃**. də **plys**, etɑ̃ **mɛ**trə də sɔ̃n arzɑ̃, i dɔn a **ki** lɥi **plɛ**, e tu se ʃwa sɔ̃ de **grɑs**. nekɛr, ɑ̃**trɑ̃t** oz a**fɛr**, tru**v** vẽtɥi miljɔ̃ d pɑ̃**sjɔ̃** syr lə tre-**zɔr** . rwɑ**jal**, e sito k i **tɔ̃b**, s ɛt yn deba**klə** d arzɑ̃ deverse par miljɔ̃ syr le zɑ̃ d **kur**. mɛ s ɛ su kalɔn kə la prɔdigalite dɔvjẽ **fɔl**. ɔ̃n a fɛ *h*ɔ̃t o **rwɑ** də sa parsimɔni ; purkwa srɛt i menaze d sa **burs**? lɑ̃**se** *h*ɔr də sa **vwɑ**, i **dɔ**, il a**ʃɛt**, i ba**ti**, il e**ʃɑ̃z**, i vjẽt ɑ̃n ɛd o zɑ̃ d sɔ̃ **mɔ̃d**, lə **tu**

au domaine, bonnes têtes et barbes grises, lui font respectueusement des remontrances quand il dépense trop; souvent ils l'engagent dans les œuvres utiles, routes, canaux, hôtels d'invalides, écoles militaires, instituts de science, ateliers de charité, limitation de la mainmorte, tolérance des hérétiques, recul des vœux monastiques jusqu'à vingt et un ans, assemblées provinciales, et autres établissements ou réformes par lesquels un domaine féodal se transforme en un domaine moderne. Mais féodal ou moderne, le domaine est toujours sa propriété dont il peut abuser autant qu'user; or qui use en toute liberté finit par abuser avec toute licence. Pendant cent ans, de 1672 à 1774, toutes les fois que le roi fait une guerre, c'est par pique de vanité, par intérêt de famille, par calcul d'intérêt privé, par condescendance pour une femme. Louis XV conduit les siennes encore plus mal qu'il ne les entreprend, et Louis XVI, dans toute sa politique extérieure, trouve pour entrave le rets conjugal.

A l'intérieur, le roi vit comme les autres seigneurs, mais plus grandement, puisqu'il est le plus grand seigneur de France. Marquons deux ou trois détails. D'après des relevés authentiques, Louis XV a dépensé pour Mme de Pompadour 36 millions, au moins 72 millions d'aujourd'hui. Selon d'Argenson, en 1751, il a dans ses écuries 4000 chevaux, et l'on assure que sa seule maison ou personne «a coûté cette année 68 millions», près du quart du revenu public. Quoi d'étonnant, lorsqu'on considère le souverain à la manière du temps, c'est-à-dire comme un châtelain qui jouit de son bien héréditaire? Il bâtit, il reçoit, il donne des fêtes, il chasse, il dépense selon sa condition. De plus, étant maître de son argent, il donne à qui lui plaît, et tous ses choix sont des grâces. Necker, entrant aux affaires, trouve 28 millions de pensions sur le Trésor royal, et sitôt qu'il tombe, c'est une débâcle d'argent déversé par millions sur les gens de cour. Mais c'est sous Calonne que la prodigalité devient folle. On a fait honte au roi de sa parcimonie; pourquoi serait-il ménager de sa bourse? Lancé hors de sa voie, il donne, il achète, il bâtit, il échange, il vient en aide aux gens de son monde, le tout

ɑ̃ **grɑ̃** sɛɲœːr, sɛtadiːr ɑ̃ ʒtɑ̃ l arʒɑ̃ a **plɛn mɛ̃**.

ipɔlit tɛːn, l ɑ̃ːsjɛ̃ reʒimː.
(lez ɔriʒin də la frɑ̃ːs kɔ̃tɑ̃pɔrɛnː, pariː, *haʃɛt*.)

29. la fɛ̃ d la repyblik ʒakɔbinː

si la repyblik ʒakɔbin **mœːr**, sə n ɛ **pɑ** sœlmɑ̃ parsək ɛl ɛ dekrepit e k ɔ̃ la **ty**, s ɛt ɑ̃ːkɔːr parsək ɛl n ɛ pɑ **ne vjabl̥** : **dɛː** sɔ̃n ɔriʒinː, il j avɛt ɑ̃n ɛl œ̃ prɛ̃ːsip̥ də **dissɔlysjɔ̃**, œ̃ **pwaːzɔ̃** ɛ̃ːtim e mɔrtɛlː, **nɔ̃** sœlmɑ̃ pur oːtrqi, mɛ pur ɛl **mɛːm**. sə ki mɛ̃ːtjɛ̃ yn sɔsjete politikː, s ɛ l rɛspɛ d̥ seː **mɑ̃ːbrə** lez œ̃ pur lez **oːtr̥**, ɑ̃ partikylje, lə rɛspɛ deː guvɛrne pur leː guvɛrnɑ̃ e deː guvɛrnɑ̃ pur leː guvɛrne, par **sqit**, dez abityd də kɔ̃ːfjɑ̃ːs mytqɛlː ; ʃe leː guvɛrne, la sɛrtityd̥ **fɔ̃ːde** kə leː guvɛrnɑ̃ n atakrɔ̃ **pɑ** leː drwɑ priːve ; ʃe leː guvɛrnɑ̃, la sɛrtityd̥ **fɔ̃ːde** kə leː guvɛrne n asajiːrɔ̃ **pɑ** leː puvwaːr pyblik ; ʃe lez œ̃ e ʃe lez **oːtr̥**, la rkɔnɛsɑ̃ːs ɛ̃ːterjœːr kə seː **drwɑ**, plyz u mwɛ̃ **larʒ** u rɛstrɛ̃, sɔ̃t ɛ̃ːvjɔlablə, kə seː puvwaːr, plyz u mwɛz ɑ̃ːpl u limite, sɔ̃ **leʒitimː** ; ɑ̃ːfɛ̃, la **pɛrsqaːzjɔ̃** k ɑ̃ kɑ̃ d̥ kɔ̃ːfli, lə prɔsɛ sɛra kɔ̃ːdqi sɛlɔ̃ leː **fɔrm admiːz̥** par la **lwɑ** u par l yzaːʒ, kə pɑ̃ːdɑ̃ leː deba, lə ply **fɔːr** n abyːzra **pɑ** d̥ sa **fɔrs**, e kœ, leː deba **klo**, lə gaːɲɑ̃ n ekraːzra **pɑ** tutafɛ l pɛrdɑ̃. a sɛt kɔ̃ːdisjɔ̃ sœlmɑ̃, i **pøt** i avwaːr kɔ̃ːkɔrd ɑ̃ːtrə leː guvɛrnɑ̃ e leː guvɛrne, kɔ̃ːkuːr də **tuːs** a l œːvrə kɔmynː, pɛ ɛ̃ːterjœːr, partɑ̃, stabilite, sekyrite, bjɛ̃nɛːtr e **fɔrs**. sɑ̃ sɛt̥ dispozisjɔ̃ ɛ̃ːtim e **pɛrsistɑ̃ːt̥** dez ɛspri e deː **kœːr**, lə ljɛ̃ **mɑ̃ːk** ɑ̃ːtrə lez **ɔmː**. ɛl kɔ̃stity lə sɑ̃ːtimɑ̃ sɔsjal par ɛkselɑ̃ːs ; ɔ̃ pø **diːr** k ɛl ɛ l ɑːm dɔ̃ l eta ɛ l **kɔːr**.

ɔːr, dɑ̃ l eta ʒakɔbɛ̃, sɛt ɑːm a peːri ; ɛl a peːri, **nɔ̃** par œ̃n aksidɑ̃ ɛ̃ːprevy, mɛ par œ̃n efɛ **fɔrse** dy sistɛːm, par yn kɔ̃ːsekɑ̃ːs pratik̥ də la teɔri spekylatiːv, **ki**, eriːʒɑ̃ ʃak ɔm ɑ̃ suvrɛ̃ apsɔly, mɛ ʃak ɔm ɑ̃ **gɛːr** avɛk **tu** lez oːtr̥, e **ki**, su pretɛkst̥ də reʒeneːre l ɛspɛs ymɛnː, deʃɛːn, ɔtɔriːz e kɔ̃ːsakrə leː **piːrz** ɛ̃stɛ̃ d la natyːr **ymɛnː**,

en grand seigneur, c'est-à-dire en jetant l'argent à pleines mains.

Hippolyte Taine, *L'ancien régime.*
(*Les origines de la France contemporaine*, Paris, Hachette.)

29. La fin de la République jacobine

Si la République jacobine meurt, ce n'est pas seulement parce qu'elle est décrépite et qu'on la tue, c'est encore parce qu'elle n'est pas née viable: dès son origine, il y avait en elle un principe de dissolution, un poison intime et mortel, non seulement pour autrui, mais pour elle-même. Ce qui maintient une société politique, c'est *le respect de ses membres les uns pour les autres,* en particulier, le respect des gouvernés pour les gouvernants et des gouvernants pour les gouvernés, par suite, des habitudes de confiance mutuelle; chez les gouvernés, la certitude fondée que les gouvernants n'attaqueront pas les droits privés; chez les gouvernants, la certitude fondée que les gouvernés n'assailliront pas les pouvoirs publics; chez les uns et chez les autres, la reconnaissance intérieure que ces droits, plus on moins larges ou restreints, sont inviolables, que ces pouvoirs, plus ou moins amples ou limités, sont légitimes; enfin la persuasion qu'en cas de conflit, le procès sera conduit selon les formes admises par la loi ou par l'usage, que, pendant les débats, le plus fort n'abusera pas de sa force, et que, les débats clos, le gagnant n'écrasera pas tout à fait le perdant. A cette condition seulement, il peut y avoir concorde entre les gouvernants et les gouvernés, concours de tous à l'œuvre commune, paix intérieure, partant, stabilité, sécurité, bien-être et force. Sans cette disposition intime et persistante des esprits et des cœurs, le lien manque entre les hommes. Elle constitue le sentiment social par excellence; on peut dire qu'elle est l'âme dont l'État est le corps.

Or, dans l'État jacobin, cette âme a péri; elle a péri, non par un accident imprévu, mais par un effet forcé du système, par une conséquence pratique de la théorie spéculative qui, érigeant chaque homme en souverain absolu, met chaque homme en guerre avec tous les autres, et qui, sous prétexte de régénérer l'espèce humaine, déchaîne, autorise et consacre les pires instincts de la nature humaine,

tu lez apeti rəfule . də lisɑ̃ːs, d arbitrɛːr e d dɔminɑˑsjɔ̃. — o **nɔ̃** dy **pœpl** ideal k *il* **deklaːr** suvrɛ̃ e ki n ėgzistə **pɑ**, leˑ ʒakɔbɛ̃ ɔ̃t yzyrpe **vjɔ-** lamɑ̃ **tu** leˑ puvwaːr **pyblik**, abɔli **brytalmɑ̃** **tu** leˑ **drwɑ** priˑve, trɛˑte l **pœplə** reɛl e **viːvɑ̃** kɔm yn **bɛːt** də **sɔmː**, bjɛ̃ **pi**, kɔm œ̃n oˑtɔˑmat, aplike a lœr oˑtɔmat **ymɛ̃** leˑ ply **dyːr** kɔ̃ˑtrɛ̃ːt, pur lə mɛ̃ˑtniːr mekanik**mɑ̃** dɑ̃ la pɔstyːr ɑ̃ti- nɔrmal e **rɛdː**, kə dapre leˑ prɛ̃ˑsip, il lɥi ɛ̃fliˑʒɛ. dɛˑ **lɔːr**, ɑ̃ˑtr ø e la naˑsjɔ̃, tu **ljɛ̃** a ete **briːze**; la depuje, la sɛɲe e *l* afame, la rkɔ̃ˑkeriːr kɑ̃t ɛl lœr eʃapɛ, l ɑ̃ˑʃɛˑne e la **bɑːjɔne** a **ply-** zjœr rəpriːz, il l ɔ̃ bjɛ̃ˑ **py**; mɛ la **rekɔ̃ˑsilje** a lœr ɡuvɛrnəmɑ̃, **ʒamɛ**.

ɑ̃ˑtr ø, e pur la **mɛːm** raˑzɔ̃, par yn **oːtrə** kɔ̃ˑsekɑ̃ːs də la **mɛːm** teɔri, par œ̃n **oːtr** efɛ deˑ **mɛːmz** apeti, nyl **ljɛ̃** n a py **tniːr**. dɑ̃ l ɛ̃ˑterjœːr dy parti, ʃak faksjɔ̃, s etɑ̃ fɔrʒe sɔ̃ **pœpl** ideal selɔ̃ sa **lɔʒik** e sɔlɔ̃ seˑ bɔzwɛ̃, a rvɑ̃ˑdike pur **swa**, avɛk leˑ privilɛːʒ də l ɔrtɔdɔksi, lə mɔnɔpɔl də la suvrɛnte; pur s asyˑre leˑ benefis də l ɔmnipo- tɑ̃ːs, ɛl a kɔ̃ˑbaty seˑ **rival** par dez elɛksjɔ̃ kɔ̃ˑtrɛ̃ːt, foˑse u kaˑse, par deˑ **kɔ̃ˑplo** e deˑ traizɔ̃, par deˑ ɡɛtapɑ̃ e deˑ ku d̥ **fɔrs**, avɛk leˑ **pik** də la popylasː, avɛk leˑ bajɔnɛt̥ deˑ sɔlda; ɑ̃ˑsqit, ɛl a **masakre**, **ʒijɔtine**, **fyzije**, **deporte** leˑ vɛ̃ˑky kɔm **trɛːtrə**, tirɑ̃ u rəbɛlː, e leˑ syr- viˑvɑ̃ s ɑ̃ suvjɛnː. iz ɔ̃t **apri** sə kə **dyːr** lœr kɔ̃stityˑsjɔ̃ **dit** etɛrnɛlː; i saːy sə kə **val** lœr prɔklamɑˑsjɔ̃, lœr sɛrmɑ̃, lœr rɛspɛ dy **drwa**, lœr ʒystisː, lœr ymanite; i s kɔnɛːs pur sə k *il* **sɔ̃**, pur deˑ freˑr kaʃ, **tuːs** plyz u mwɛ̃z avili e dɑ̃ˑʒrø, **sali** e depraˑve par lœr œːvr̥ : ɑ̃ˑtrə də **tɛlz ɔmː**, la defjɑ̃ːs ɛt ɛ̃ˑkyˑrablə. fɛˑr dɛˑ manifɛst, deˑ dekrɛ, deˑ kabalː, deˑ revɔlysjɔ̃, il lə **pœːv** ɑ̃ˑkoːr, mɛ s **mɛtrə** dakoːr e s sybɔrdɔne də **kœːr** a l asɑ̃ˑdɑ̃ ʒystifje, a l ɔtɔrite rəkɔny də kɛl- kɔzœ̃ u d̥ kɛlkœ̃ d ɑ̃ˑtr ø, i n lə pœˑy̥ **ply**.

aprɛ **diːz** ɑ̃ d atɑ̃ˑta resi**prɔk**, parmi leˑ **trwɑːmil** leʒislatœːr ki ɔ̃ sjɛˑʒe dɑ̃ lez asɑ̃ˑble suvrɛnː, i n ɑ̃n ɛ pɑz œ̃ ki pɥis kɔ̃ˑte syr la de- ferɑ̃ːs e syr la fidelite də sɑ̃ː frɑ̃ˑsɛ. lə koːr sɔsjal

tous les appétits refoulés de licence, d'arbitraire et de domination. — Au nom du peuple idéal qu'ils déclarent souverain et qui n'existe pas, les Jacobins ont usurpé violemment tous les pouvoirs publics, aboli brutalement tous les droits privés, traité le peuple réel et vivant comme une bête de somme, bien pis, comme un automate, appliqué à leur automate humain les plus dures contraintes, pour le maintenir mécaniquement dans la posture anti-normale et raide que, d'après les principes, ils lui infligeaient. Dès lors, entre eux et la nation, tout lien a été brisé; la dépouiller, la saigner et l'affamer, la reconquérir quand elle leur échappait, l'enchaîner et la bâillonner à plusieurs reprises, ils l'ont bien pu; mais la réconcilier à leur gouvernement, jamais.

Entre eux, et pour la même raison, par une autre conséquence de la même théorie, par un autre effet des mêmes appétits, nul lien n'a pu tenir. Dans l'intérieur du parti, chaque faction, s'étant forgé son peuple idéal selon sa logique et selon ses besoins, a revendiqué pour soi, avec les privilèges de l'orthodoxie, le monopole de la souveraineté; pour s'assurer les bénéfices de l'omnipotence, elle a combattu ses rivales par des élections contraintes, faussées ou cassées, par des complots et des trahisons, par des guets-apens et des coups de force, avec les piques de la populace, avec les baïonnettes des soldats; ensuite, elle a massacré, guillotiné, fusillé, déporté les vaincus comme traîtres, tyrans ou rebelles, et les survivants s'en souviennent. Ils ont appris ce que durent leurs constitutions dites éternelles; ils savent ce que valent leurs proclamations, leurs serments, leur respect du droit, leur justice, leur humanité; ils se connaissent pour ce qu'ils sont, pour des frères Caïns, tous plus ou moins avilis et dangereux, salis et dépravés par leur œuvre: entre de tels hommes, la défiance est incurable. Faire des manifestes, des décrets, des cabales, des révolutions, ils le peuvent encore, mais se mettre d'accord et se subordonner de cœur à l'ascendant justifié, à l'autorité reconnue de quelques-uns ou de quelqu'un d'entre eux, ils ne le peuvent plus.

Après dix ans d'attentats réciproques, parmi les trois mille législateurs qui ont siégé dans les assemblées souveraines, il n'en est pas un qui puisse compter sur la déférence et sur la fidélité de cent Français. Le corps social

ɛ disˑsu ; pur seˑ miljõ d atoːm dezagreˑʒe, i n rɛstə plyz œ̃ sœl nwajo də kɔezjõ spõːtane e d̥ kɔɔrdinɑˑsjõ stabl̥. ɛ̃ˑpɔsibl a la frɑ̃ˑs sivil də s rəkõstryiːr ɛl mɛːm ; sla lɥi ɛt oːsi ɛ̃ˑpɔsiblə kə də baˑtiːr yn nɔtrədam də paˑri u œ̃ sɛ̃ˑpjɛːr d̥ə rɔmː avɛk la bu deˑ ry e la pusjɛːr deˑ ʃmɛ̃. il ɑ̃n ɛt oˑtrəmɑ̃ dɑ̃ la frɑ̃ːs militɛːr. la, lez ɔm sə sõt epruˑve lez œ̃ lez oːtr e devwe lez œ̃ oz oːtr̥, leˑ sybɔrdɔne o ʃɛf, leˑ ʃɛf o sybɔrdɔne, e tuˑs ɑ̃ˑsɑ̃ːbl a yn grɑ̃ˑd œːvrə. leˑ sɑ̃ˑtimɑ̃ fɔːr e sɛ̃ ki li leˑ vɔlõˑte ymɛn. ɑ̃n œ̃ fɛso, — sɛ̃ːpati mytɥɛlː, kõˑfjɑ̃ːs, ɛstimː, admiraˑsjõ, — syrabõːd, e la frɑ̃ːʃ kamaradri ɑ̃kɔr sybzistɑ̃ːt̥[1]) də l ɛ̃ˑferjœːr e dy syperjœːr, la familjarite libr e ʒe, si ʃɛːr o frɑ̃ˑsɛ, rəsɛːr lə fɛso par œ̃ dɛrnje nø. dɑ̃ s mõːd̥ prezɛrve deˑ sujyːr pɔlitik e ɑ̃ˑnɔbli par l abityd də l abnegɑˑsjõ, il j a tu s ki kõstity yn sɔsjete ɔrganiˑze e vjabl̥, yn jerarʃi, nõ pɑ ɛksterjœːr e plake, mɛ mɔral e ɛ̃ˑtimː ; deˑ titrəz ɛ̃ˑkõːtɛste, deˑ syperjɔrite rəkɔny, yn sybɔrdinɑˑsjõ aksɛpte, deˑ drwɑ e deˑ dɔvwaːr ɛ̃ˑprime dɑ̃ leˑ kõˑsjɑ̃ːs, brɛfː, sə ki a tuzuˑr mɑ̃ˑke oz ɛ̃stitysjõ. revɔlysjɔnɛːr, «la disiplin deˑ kœːr». dɔne a sez ɔm yn kõˑsiɲː, i n la diskytrõ pɑ ; purvy k ɛl swa legal u sɑ̃ːblə l ɛːtr̥, il l egzekytrõ, nõː sœlmɑ̃ kõːtrə dez etrɑ̃ʒe, mɛ kõːtrə deˑ frɑ̃ˑsɛ ; s ɛt ɛ̃ˑsi k̥ deˑʒa, lə trɛːz vɑ̃ˑdemjɛːr, iz õ mitraˑje leˑ pariˑzjɛ̃, e l dizɥit fryktidɔːr, pyrʒe l kɔːr leʒislatifː. vjɛn œ̃ ʒeneral illystr̥ ; purvy k il gard leˑ fɔrm, il lə sɥiˑvrõ e rkɔmɑ̃ˑsrõ l epyraˑsjõ ɑ̃ˑkɔr yn fwa.

il ɑ̃ vjɛt œ̃, ki dəpɥi trwɑːz ɑ̃, nə pɑ̃ˑs pɑz a oˑtrə ʃoːz, mɛ ki sɛt fwa nə vø fɛːr l ɔperaˑsjõ k a sõ prɔfi ; s ɛ l plyz illystrə də tuːs, e ʒystəmɑ̃ lə kõːdyktœːr u prɔmoˑtœːr deˑ dø prɔmjɛːr, sɛlɥila mɛːm ki a fɛ, də sa pɛrsɔnː, lə trɛːz vɑ̃ˑdemjɛːr, e par leˑ mɛ̃ d̥ sõ ljøtnɑ̃ oˑʒro, lə dizɥit fryktidɔːr. — k il s ɔtoriːz d œ̃ simylakrə də dekrɛ, e s fas nɔme, par la minɔrite d œ̃ deˑ kõˑsɛːj, kɔmɑ̃ˑdɑ̃ ʒeneral də la fɔrs arme : la fɔrs arme marʃəra dɛrjɛːr lɥi. — k il lɑ̃ːs leˑ prɔklamɑˑsjõ ɔrdinɛːr, k il apɛl a lɥi

1) u sypsistɑ̃ːt̥.

est dissous; pour ses millions d'atomes désagrégés, il ne reste plus un seul noyau de cohésion spontanée et de coordination stable. Impossible à la France civile de se reconstruire elle-même; cela lui est aussi impossible que de bâtir une Notre-Dame de Paris ou un Saint-Pierre de Rome avec la boue des rues et la poussière des chemins.

Il en est autrement dans la France militaire. Là, les hommes se sont éprouvés les uns les autres et dévoués les uns aux autres, les subordonnés aux chefs, les chefs aux subordonnés, et tous ensemble à une grande œuvre. Les sentiments forts et sains qui lient les volontés humaines en un faisceau, — sympathie mutuelle, confiance, estime, admiration, — surabondent, et la franche camaraderie encore subsistante de l'inférieur et du supérieur, la familiarité libre et gaie, si chère aux Français, resserrent le faisceau par un dernier nœud. Dans ce monde préservé des souillures politiques et ennobli par l'habitude de l'abnégation, il y a tout ce qui constitue une société organisée et viable, une hiérarchie, non pas extérieure et plaquée, mais morale et intime, des titres incontestés, des supériorités reconnues, une subordination acceptée, des droits et des devoirs imprimés dans les consciences, bref, ce qui a toujours manqué aux institutions révolutionnaires, *la discipline des cœurs*. Donnez à ces hommes une consigne, ils ne la discuteront pas; pourvu qu'elle soit légale ou semble l'être, ils l'exécuteront, non seulement contre des étrangers, mais contre des Français; c'est ainsi que déjà, le 13 vendémiaire, ils ont mitraillé les Parisiens, et le 18 fructidor, purgé le Corps législatif. Vienne un général illustre; pourvu qu'il garde les formes, ils le suivront et recommenceront l'épuration encore une fois.

Il en vient un qui, depuis trois ans, ne pense pas à autre chose, mais qui, cette fois, ne veut faire l'opération qu'à son profit; c'est le plus illustre de tous, et justement le conducteur ou promoteur des deux premières, celui-là même qui a fait, de sa personne, le 13 vendémiaire, et, par les mains de son lieutenant Augereau, le 18 fructidor. — Qu'il s'autorise d'un simulacre de décret, et se fasse nommer, par la minorité d'un des Conseils, commandant général de la force armée: la force armée marchera derrière lui. — Qu'il lance les proclamations ordinaires, qu'il appelle à lui

«se· kamarad» pur so·ve la repyblik e fɛ:r evakɥe la sal de· sɛ̃·sɑ̃: se· grənadje ɑ̃·trərɔ̃, bajɔnɛt ɑ̃n avɑ̃, dɑ̃ la sal:, e ri·rɔ̃ mɛ:m ɑ̃ vwajɑ̃ le· depyte, kɔstyme kɔm a l ɔpera, so·te presi-
pitamɑ̃ par le· fnɛ:tṛ. — k il menaːʒ le· trɑ̃·zisjɔ̃, k il evit lə nɔ̃ malsɔnɑ̃ də diktatœ:r, k il prɛn œ̃ titrə mədɛst e purtɑ̃ klassik, rɔmɛ̃, revɔlysjɔnɛ:r, k i swa sɛ̃:plə kɔ̃·syl avɛḳ dø·z otṛ : le· militɛ:r, ki n ɔ̃ pɑ l lwa·zi:r d ɛ·trə de· pyblisist, e ki n sɔ̃ repyblikɛ̃ kə d ekɔrs, nə dmɑ̃·drɔ̃ pɑ davɑ̃·taːʒ ; i tru·vrɔ̃ trɛ: bɔ̃ pur lə pœplə frɑ̃·sɛ lœr prɔprə reʒim:, lə reʒim ɔtoritɛ:r sɑ̃ lkɛl i n j a pɑ d arme, lə kɔmɑ̃·dmɑ̃ apsɔly o mɛ̃ d œ̃ sœl:. — k il reprim le· ʒakɔbɛ̃ utre, k il revɔk lœr resɑ̃ dekrɛ syr lez ɔtaːʒ e l ɑ̃·prœ̃ fɔrse, k il rɑ̃:d o pɛrsɔn:, o prɔprijete, o kɔ̃·sjɑ̃:s la sy·rte e la sekyrite, k il rəmɛt l ɔrdrə, l ekɔnɔmi e l efikasite dɑ̃ lez administra·sjɔ̃, k il purvwaj o sɛrvis pyblik, oz ɔpito, o· rut, oz ekɔl: : tut la frɑ̃·s sivil aklɑ·mra sɔ̃ liberatœ:r, sɔ̃ prɔtɛktœ:r, sɔ̃ reparatœ:r.

sɛlɔ̃ se· prɔprə parɔl:, lə reʒim k il apɔrt ɛ «l aljɑ̃:s də la filɔzɔfi e dy sɑ:bṛ». par filɔzɔfi, sə k ɔn ɑ̃·tɑ̃ alɔr:, s ɛ l aplika·sjɔ̃ de· prɛ̃·sip apstrɛ a la pɔlitik, la kɔ̃stryksjɔ̃ lɔʒiḳ də l eta dapra kɛlkə no·sjɔ̃ ʒeneral e sɛ̃:pl, œ̃ plɑ̃ sɔsjal yniform e rɛktiliɲ:; ɔ:r, kɔm ɔ̃ l a vy, la teɔri kɔ̃·pɔrtə dø ḍ se· plɑ̃, l œ̃ anarʃik:, l o:trə dɛspɔtik:. natyrɛlmɑ̃, s ɛ lə zgɔ̃ kə l mɛ:tr adɔpt, e s ɛ dapra sə plɑ̃ k il ba·ti, ɑ̃n ɔm pratik, a sɑ:bl e a ʃo, œ̃n edifis sɔlid, abitablə, bjɛ̃n aprɔprijə a sɔn ɔbʒɛ. tut le· maṣ dy groz œ:vrə, kɔḍ sivil:, yniversite, kɔ̃·kɔrda, administra·sjɔ̃ prefɛktɔral e sɑ̃·tralize, tu le· deta:j də l amenaʒmɑ̃ e d la distribysjɔ̃, kɔ̃·ku:r a œ̃n efɛ d ɑ̃·sɑ̃:blə, ki ɛ l ɔmnipɔtɑ̃:ṣ də l eta, l ɔmniprezɑ̃:ṣ dy guvɛrnəmɑ̃, l abɔlisjɔ̃ d l inisjati:v lɔkal e pri·ve. ɔ̃ n a ʒamɛ fɛ yn ply bɛl kazɛrn, ply simetrik e ply dekɔrati:v daspɛ, ply satis-
fɔzɑ̃:t pur la rɛ·zɔ̃ syperfisjɛl:, plyz akseptablə pur lə bɔ̃ sɑ̃ [1]) vylgɛ:r, ply kɔmɔḍ pur l egɔismə bɔrne, mjø· tny e ply prɔprə, mjøz arɑ̃·ʒe

1) u sɑ̃:ṣ .

«ses camarades» pour sauver la République et faire évacuer la salle des Cinq-Cents: ses grenadiers entreront, baïonnettes en avant, dans la salle, et riront même en voyant les députés, costumés comme à l'Opéra, sauter précipitamment par les fenêtres. — Qu'il ménage les transitions, qu'il évite le nom malsonnant de dictateur, qu'il prenne un titre modeste et pourtant classique, romain, révolutionnaire, qu'il soit simple consul avec deux autres: les militaires, qui n'ont pas le loisir d'être des publicistes, et qui ne sont républicains que d'écorce, ne demanderont pas davantage; ils trouveront très bon pour le peuple français leur propre régime, le régime autoritaire sans lequel il n'y a pas d'armée, le commandement absolu aux mains d'un seul. — Qu'il réprime les Jacobins outrés, qu'il révoque leurs récents décrets sur les otages et l'emprunt forcé, qu'il rende aux personnes, aux propriétés, aux consciences la sûreté et la sécurité, qu'il remette l'ordre, l'économie et l'efficacité dans les administrations, qu'il pourvoie aux services publics, aux hôpitaux, aux routes, aux écoles: toute la France civile acclamera son libérateur, son protecteur, son réparateur.

Selon ses propres paroles, le régime qu'il apporte est «l'alliance de la philosophie et du sabre». Par philosophie, ce qu'on entend alors, c'est l'application des principes abstraits à la politique, la construction logique de l'État d'après quelques notions générales et simples, un plan social uniforme et rectiligne; or, comme on l'a vu, la théorie comporte deux de ces plans, l'un anarchique, l'autre despotique. Naturellement, c'est le second que le maître adopte, et c'est d'après ce plan qu'il bâtit, en homme pratique, à sable et à chaux, un édifice solide, habitable, bien approprié à son objet. Toutes les masses du gros œuvre, code civil, université, concordat, administration préfectorale et centralisée, tous les détails de l'aménagement et de la distribution, concourent à un effet d'ensemble, qui est l'omnipotence de l'État, l'omniprésence du gouvernement, l'abolition de l'initiative locale et privée. On n'a jamais fait une plus belle caserne, plus symétrique et plus décorative d'aspect, plus satisfaisante pour la raison superficielle, plus acceptable pour le bon sens vulgaire, plus commode pour l'égoïsme borné, mieux tenue et plus propre, mieux arrangée

pur disipline le' parti mwajɛ̃n e bɑ:ṣ də la naty'r ymɛn:, pur etjɔle u gɑ'te le' parti *h*o:ṭ də la naty'r ymɛn:. — dɑ̃ sɛt kazɛrnə filɔzɔfik:, nu vi'vɔ̃ dəpqi katrəvẽz ɑ̃.

ipɔlit tɛ:n, lə guvɛrnəmɑ̃ revɔlysjɔnɛ:r.
(lez ɔriʒin də la frɑ̃:s kɔ̃tɑ̃pɔrɛn:, pa'ri, *h*aʃɛt.)

30. batɑ:j de' piramid
(dissesɑ̃ katrəvẽ dizqit:)

ɔ̃n aprɔʃɛ dy kɛ:r, e la dəvɛ s livre la batɑ:j desizi:v. murad bɛ i avɛ reyni la ply grɑ̃:d parti d sɛ' mamluk, di:mil apɔprɛ. iz etɛ sqi'vi par œ̃ nɔ̃'bre dublə də fɛlla, o'kɛl ɔ̃ dɔnɛ dez arm, e k ɔ̃n obliʒɛ d sə batrə dɛrjɛ:r le' rtrɑ̃'ʃmɑ̃. il avɛ rasɑ̃'ble o'si kɛlkə mil ʒanisɛ:r u spai, depɑ̃'dɑ̃ dy paʃa, ki, malgre la lɛtrə də bɔnapart, s etɛ lɛ'se ɑ̃'trɛ'ne dɑ̃ l parti d sez ɔprɛsœ:r. murad bɛ avɛ fɛ de' preparatif də defɑ̃:s syr le' bɔ:r dy nil:. la grɑ̃:d kapital dy kɛ:r sə tru:y syr la ri:v drwɑṭ dy flœ:v. s etɛ syr la ri:v ɔpo'ze, sɛtadi:r syr la go:ʃ, kə murad bɛ avɛ plase sɔ̃ kɑ̃, dɑ̃z yn lɔ̃:g plɛn:, ki s etɑ̃'dɛ ɑ̃'trə l nil e le' piramid də gi'ze, le' ply *h*o:ṭ də l ɛʒipt. vwasi kɛlz etɛ se' dispo'zisjɔ̃. œ̃ gro: vila:ʒ, aple ɛmbabe, etɛt ado'se o flœ:v. murad bɛ i avɛt ɔrdɔne kɛlkə travo, kɔ̃'sy e egzekyte avɛk l ipɔrɑ̃:s tyrk. s etɛt œ̃ sɛ̃:plə bwajo ki ɑ̃'virɔnɛ l ɑ̃'sɛ̃:ṭ dy vila:ʒ, e de' batri *im*mɔbil:, dɔ̃ le' pjɛs, n etɑ̃ pɑ syr afy d kɑ̃'pan:, ne puvɛt ɛ:trə deplase. tɛl etɛ l kɑ̃ rtrɑ̃'ʃe də murad:. il i avɛ plase se' vẽtkatmil fɛlla e ganisɛ:r, pur s i batr avɛk l ɔpinjɑ'trɛte akutyme de' tyrk dɛrjɛ'r le' myrɑ:j. sə vila:ʒ, rətrɑ̃'ʃe e apqije o flœ:v, formɛ sa drwɑt:. se' mamluk, o nɔ̃:brə də di:mil kavalje, s etɑ̃'dɛ dɑ̃ la plɛn:, ɑ̃'trə lə flœ:v e le' piramid:. kɛlkə mil kavalje arab, ki n etɛ lez ɔksiljɛ:r de' mamluk kə pur pije e masakre dɑ̃ l kɑ d yn viktwa:r, rɑ̃'plisɛ l espa:s ɑ̃'trə le' piramid e le' mamluk:. lə kɔllɛg də murad bɛ, ibrahim:, mwɛ̃ bɛllikø e mwɛ̃ bra:y

pour discipliner les parties moyennes et basses de la nature humaine, pour étioler ou gâter les parties hautes de la nature humaine. — Dans cette caserne philosophique, nous vivons depuis quatre-vingts ans.

Hippolyte Taine, *Le gouvernement révolutionnaire.*
(*Les origines de la France contemporaine,* Paris, Hachette.)

30. Bataille des Pyramides
(1798)

On approchait du Caire, et là devait se livrer la bataille décisive. Mourad-Bey y avait réuni la plus grande partie de ses Mameluks, dix mille à peu près. Ils étaient suivis par un nombre double de fellahs, auxquels on donnait des armes, et qu'on obligeait de se battre derrière les retranchements. Il avait rassemblé aussi quelques mille janissaires ou spahis, dépendants du pacha, qui, malgré la lettre de Bonaparte, s'était laissé entraîner dans le parti de ses oppresseurs. Mourad-Bey avait fait des préparatifs de défense sur les bords du Nil. La grande capitale du Caire se trouve sur la rive droite du fleuve. C'était sur la rive opposée, c'est-à-dire sur la gauche, que Mourad-Bey avait placé son camp, dans une longue plaine qui s'étendait entre le Nil et les pyramides de Gizeh, les plus hautes de l'Égypte. Voici quelles étaient ses dispositions. Un gros village, appelé Embabeh, était adossé au fleuve. Mourad-Bey y avait ordonné quelques travaux, conçus et exécutés avec l'ignorance turque. C'était un simple boyau qui environnait l'enceinte du village, et des batteries immobiles, dont les pièces, n'étant pas sur affût de campagne, ne pouvaient être déplacées. Tel était le camp retranché de Mourad. Il y avait placé ses vingt-quatre mille fellahs et janissaires, pour s'y battre avec l'opiniâtreté accoutumée des Turcs derrière les murailles. Ce village, retranché et appuyé au fleuve, formait sa droite. Ses Mameluks, au nombre de dix mille cavaliers, s'étendaient dans la plaine, entre le fleuve et les pyramides. Qnelques mille cavaliers arabes, qui n'étaient les auxiliaires des Mameluks que pour piller et massacrer dans le cas d'une victoire, remplissaient l'espace entre les pyramides et les Mameluks. Le collègue de Mourad-Bey, Ibrahim, moins belliqueux et moins brave

kə **lɥi**, sə tnɛ d l o:trə ko·te dy **nil:**, avɛk œ̃ mi-
lje d mamluk, avɛk sez ɛsklɑ:v e se· riʃɛs, **prɛ**
a sɔrti:r dy **kɛ:r**, e a s refyʒ**je** ɑ̃ si·ri,
si le· frɑ̃·sɛ etɛ viktɔrjø. œ̃ nɔ̃:brə **kɔ̃:siderablə**
də **dʒɛrm** kuvrɛ l **nil:**, e pɔrtɛ **tut** le· riʃɛ̰s
de· mamluk:. tɛl etɛ l ɔrdrə dɑ̃ lkɛl le· dø· **bɛ**
atɑ̃·dɛ bɔnapart.

lə **trwɑ:** tɛrmidɔ:r (vɛ̃·teœ̃ ʒyjɛ), l arme frɑ̃·sɛ:z̰
sə nit ɑ̃ **marʃ** avɑ̃ l **ʒy:r**. ɛl savɛ k ɛl alɛt apɛr-
səvwɑ:r lə **kɛ:r** e rɑ̃·kɔ̃·tre l **ɑnmi**.
a la **pwɛ̃:t̰** dy **ʒy:r**, ɛl dekuvri*t* ɑ̃·fɛ̃ a sa **go:ʃ**,
e o·**dla** dy **flœ:v**, le· *ho* minarɛ də sɛt̰ **grɑ̃:d̰** kapital:,
e a **drwɑt**, dɑ̃ l dezɛ:r, le· **ʒigɑ̃·tɛskə** piramid,
də·re par lə sɔlɛ:j. a la **vy d̰** se· mɔnymɑ̃,
ɛl s arɛsta kɔm sɛ·zi d̰ kyrjozite e d admirɑ·**sjɔ̃**.
lə vizɑ:ʒ də bɔnapart etɛ rɛjɔnɑ̃ d ɑ̃·tuzjasm̰;
i s mi a galəpe dvɑ̃ le· **rɑ̃** de· sɔlda, e lœr mɔ̃·**trɑ̃**
le· piramid:, «**sɔ̃:ʒe**,» s ekriat i, «**sɔ̃·ʒe**
kə dy *ho* d̰ se· piramid karɑ̃·t **sjɛklə** vu kɔ̃·**tɑ̃:pl̰**.»
ɔ̃ s avɑ̃·sa d œ̃ pɑ rapid:. ɔ̃ vwajɛ, ɑ̃ s aprɔ**ʃɑ̃**,
s elve le· minarɛ dy **kɛ:r**, ɔ̃ vwajɛ furmije
la myltityd̰ ki gardɛ ɛmbabe, ɔ̃ vwajɛ etɛ̃:sle
lez **arm** də se· **di:mil** kavalje, **brijɑ̃** **d** ɔ:r
e d **asje**, e fɔrmɑ̃t yn **lij**ɔ̃ *imm*ɑ̃:s. bɔnapartə
fit o·**sito** se· dispo·**zisjɔ̃**. l arme, kɔm a ʃebrɛ:s,
etɛ partaʒe ɑ̃ sɛ̃: divi·**zjɔ̃**. le· divi·**zjɔ̃** dəsɛ
e re·**nje** fɔrmɛ la **drwɑt**, vɛr lə dezɛ:r; la divi·**zjɔ̃**
dy**gɑ** fɔrmɛ l **sɑ̃:t̰**; le· divi·**zjɔ̃** mənu e **bɔ̃**
fɔrmɛ la **go:ʃ**, lə lɔ̃ dy **nil:**. bɔna**part**,
ki dəpɥi lə **kɔ̃·ba d̰** ʃebrɛ:s, avɛ **ʒy·ʒe l** tɛrɛ̃
e l **ɑnmi**, fi se· dispo·**zisjɔ̃** ɑ̃ kɔ̃·sekɑ̃:s. ʃak divi·**zjɔ̃**
fɔrm*ɛt* œ̃ ka·re; ʃak ka·re etɛ syr **si:** **rɑ̃**.
dɛr**jɛ:r**, etɛ le· kɔ̃·pa**ɲi** **d** grənadje ɑ̃ plɔtɔ̃,
prɛ:t a rɑ̃·fɔrse le· pwɛ̃ d **atak:**. l artijri
etɛt oz **ɑ̃:gl̰**; le· baga:ʒ e le· ʒe**nero** o **sɑ̃:t̰r**.
se· ka·re etɛ mu·**vɑ̃**. kɑ̃t iz etɛt ɑ̃ **marʃ**,
dø: ko·te marʃɛ syr lə **flɑ̃**. kɑ̃t iz etɛ
ʃarʒe, i dvɛ s arɛste pur fɛ·r **frɔ̃**
syr **tut** le· **fas**. **pɥi** kɑ̃t i vulɛt ɑ̃·lve yn po·**zisjɔ̃**,
le· prəmje **rɑ̃** dəvɛ s̰ detaʃe, pur fɔrme de· kɔ-
lɔn d atak, e lez o:trə dəvɛ rɛste ɑ̃n **arjɛ:r**,
fɔrmɑ̃ tuʒu:r lə ka·re, mɛ syr trwɑ·z **ɔm**

que lui, se tenait de l'autre côté du Nil, avec un millier de Mameluks, avec ses esclaves et ses richesses, prêt à sortir du Caire, et à se réfugier en Syrie, si les Français étaient victorieux. Un nombre considérable de djermes couvraient le Nil, et portaient toutes les richesses des Mameluks. Tel était l'ordre dans lequel les deux beys attendaient Bonaparte.

Le 3 thermidor (21 juillet), l'armée française se mit en marche avant le jour. Elle savait qu'elle allait apercevoir le Caire et rencontrer l'ennemi. A la pointe du jour, elle découvrit enfin à sa gauche, et au delà du fleuve, les hauts minarets de cette grande capitale, et à droite, dans le désert, les gigantesques pyramides, dorées par le soleil. A la vue de ces monuments, elle s'arrêta comme saisie de curiosité et d'admiration. Le visage de Bonaparte était rayonnant d'enthousiasme; il se mit à galoper devant les rangs des soldats, et leur montrant les pyramides: *Songez*, s'écria-t-il, *songez que du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent.* On s'avança d'un pas rapide. On voyait, en s'approchant, s'élever les minarets du Caire, on voyait fourmiller la multitude qui gardait Embabeh, on voyait étinceler les armes de ces dix mille cavaliers, brillants d'or et d'acier, et formant une ligne immense. Bonaparte fit aussitôt ses dispositions. L'armée, comme à Chébreïss, était partagée en cinq divisions. Les divisions Desaix et Reynier formaient la droite, vers le désert; la division Dugua formait le centre; les divisions Menou et Bon formaient la gauche, le long du Nil. Bonaparte, qui, depuis le combat de Chébreïss, avait jugé le terrain et l'ennemi, fit ses dispositions en conséquence. Chaque division formait un carré; chaque carré était sur six rangs. Derrière étaient les compagnies de grenadiers en pelotons, prêtes à renforcer les points d'attaque. L'artillerie était aux angles; les bagages et les généraux au centre. Ces carrés étaient mouvants. Quand ils étaient en marche, deux côtés marchaient sur le flanc. Quand ils étaient chargés, ils devaient s'arrêter pour faire front sur toutes les faces. Puis quand ils voulaient enlever une position, les premiers rangs devaient se détacher, pour former des colonnes d'attaque, et les autres devaient rester en arrière, formant toujours le carré, mais sur trois hommes

də prəfɔ̃·dœːr sœlmɑ̃, e prɛ a rkœjiːr
leˑ kɔlɔn d atakː. tɛlz etɛ leˑ dispoˑzisjɔ̃ ɔrdɔne
par bɔnapart. il krɛɲɛ kə sez ɛ̃·petɥø sɔlda
d italiˑ, abitɥe d marʃe o pɑ d marʃ, yṣ də la pɛn
a s reziɲe a sɛt frwɑd e ɛ̃·pasibl immɔbilite
deˑ myrɑːj. il avɛt y swɛ̃ d lez i prepaˑre. ɔrdr
etɛ dɔne syrtu də n pɑ sə *hɑ*ˑte d̥ tiˑre, d atɑ̃ːdrə
frwɑdmɑ̃ l ɛnmi, e də n fɛˑr fø k a bu pɔrtɑ̃.
õ s avɑ̃ˑsa prɛsk a la pɔrte dy kanõ. bɔnapart,
ki etɛ dɑ̃ l kɑˑre dy sɑ̃ːtrə, fɔrme par la diviˑzjõ
dygɑ, s asyˑra, avɛk yn lynɛt, də l eta
dy kɑ̃ d ɛmbabe. il vi kə l artijri dy kɑ̃,
n etɑ̃ pɑ syr afy d̥ kɑ̃ˑpapːˑ, nə purɛ pɑ s pɔrte
dɑ̃ la plɛnː, e k l ɛnmi nə sɔrtiˑrɛ pɑ deˑ rtrɑ̃ˑʃmɑ̃.
s ɛ syr sɛt previˑzjõ k il bɑˑza seˑ muˑvmɑ̃.
il rezɔly d apɥije avɛk seˑ diviˑzjõ syr la drwɑt,
sɛtadiːr syr lə kɔːr deˑ mamluk, ɑ̃ sirkylɑ̃
*h*ɔːr də la pɔrte dy kanõ d ɛmbabe. sõn ɛ̃·tɑ̃ˑsjõ
etɛ d̥ separe leˑ mamluk̥ dy kɑ̃ rtrɑ̃ˑʃe,
də lez ɑ̃ˑvlɔpe, də le puse dɑ̃ l nilː, e d n atake
ɛmbabe k aprɛ s ɛːtrə defɛ d ø. i n dəvɛ pɑ
lɥi ɛ·tr*ə* difisil də vniˑr a bu d la myltityd̥ ki furmijɛ
dɑ̃ s kɑ̃, aprɛz avwaˑr detrɥi leˑ mamlukː.
syrleʃɑ̃ i dɔna l sinalː. dəsɛ, ki fɔrmɛ
l *ɛk*strɛˑm drwɑt, sə mi l prɛmje ɑ̃ marʃ. aprɛ lɥi
vɔnɛ l kɑˑre d reˑnje, pɥi sɔlɥi d dygɑ, u etɛ
bɔnapart. leˑ døz oːtrə sirkylɛ oˑtuˑr d ɛmbabe,
*h*ɔːr də la pɔrte dy kanõ. murad bɛ, ki,
kwak sɑ̃z ɛ̃strykˈsjõ, etɛ dwe d œ̃ grɑ̃ karaktɛːr
e d œ̃ kudœːj̊ penetrɑ̃, dəvina syrleʃɑ̃ l ɛ̃·tɑ̃ˑsjõ
d̥ sõn advɛrsɛːr, e rezɔly d̥ ʃarʒe pɑ̃dɑ̃ s muˑvmɑ̃
desiziˑfː. il lɛˑsa døːmil mamluk pur apɥije
ɛmbabe, pɥi s presipita avɛk lə rɛstə syr leˑ døː kɑˑre
də drwɑtː. sɔlɥi d dɔsɛ, ɑ̃ˑgaʒe dɑ̃ deˑ palmje,
n etɛ pɑz ɑ̃ˑkɔˑr fɔrme, lɔrskə leˑ prɛmje kavalje
l abɔrdɛːr. mɛ i s fɔrma syrleʃɑ̃, e fy prɛ
a rsɔvwaːr la ʃarʒ. s ɛt yn mas enɔrm
kə sɛl də qiːmil kavalje galɔpɑ̃t a la fwa
dɑ̃z yn plɛnː. i s presipitɛːr avɛk yn ɛ̃·petɥozite
*ɛk*strɔrdinɛːr syr la diviˑzjõ dɔsɛ. no braːẙ sɔlda,
dɔvny oˑsi frwɑ k iz avɛt ete fugø ʒɑˑdis, lez atɑ̃ˑdiːr
avɛk kalːm, e le rsyˑr a bu pɔrtɑ̃, avɛk œ̃ fø

de profondeur seulement, et prêts à recueillir les colonnes d'attaque. Telles étaient les dispositions ordonnées par Bonaparte. Il craignait que ses impétueux soldats d'Italie, habitués de marcher au pas de marche, eussent de la peine à se résigner à cette froide et impassible immobilité des murailles. Il avait eu soin de les y préparer. Ordre était donné surtout de ne pas se hâter de tirer, d'attendre froidement l'ennemi, et de ne faire feu qu'à bout portant.

On s'avança presque à la portée du canon. Bonaparte, qui était dans le carré du centre, formé par la division Dugua, s'assura, avec une lunette, de l'état du camp d'Embabeh. Il vit que l'artillerie du camp, n'étant pas sur affût de campagne, ne pourrait pas se porter dans la plaine, et que l'ennemi ne sortirait pas des retranchements. C'est sur cette prévision qu'il basa ses mouvements. Il résolut d'appuyer avec ses divisions sur la droite, c'est-à-dire sur le corps des Mameluks, en circulant hors de la portée du canon d'Embabeh. Son intention était de séparer les Mameluks du camp retranché, de les envelopper, de les pousser dans le Nil, et de n'attaquer Embabeh qu'après s'être défait d'eux. Il ne devait pas lui être difficile de venir à bout de la multitude qui fourmillait dans ce camp, après avoir détruit les Mameluks.

Sur-le-champ il donna le signal. Desaix, qui formait l'extrême droite, se mit le premier en marche. Après lui venait le carré de Reynier, puis celui de Dugua, où était Bonaparte. Les deux autres circulaient autour d'Embabeh, hors de la portée du canon. Mourad-Bey, qui, quoique sans instruction, était doué d'un grand caractère et d'un coup d'œil pénétrant, devina sur-le-champ l'intention de son adversaire, et résolut de charger pendant ce mouvement décisif. Il laissa deux mille Mameluks pour appuyer Embabeh, puis se précipita avec le reste sur les deux carrés de droite. Celui de Desaix, engagé dans des palmiers, n'était pas encore formé, lorsque les premiers cavaliers l'abordèrent. Mais il se forma sur-le-champ, et fut prêt à recevoir la charge. C'est une masse énorme que celle de huit mille cavaliers galopant à la fois dans une plaine. Ils se précipitèrent avec une impétuosité extraordinaire sur la division Desaix. Nos braves soldats, devenus aussi froids qu'ils avaient été fougueux jadis, les attendirent avec calme, et les reçurent, à bout portant, avec un feu

tɛriblə də muskɛtri e d mitraːj. arɛte
par lə **fø**, sez *in*nõ·brablə kavalje flɔtɛ l lõ de· **rã**,
e galɔpɛ o·tuːr də la sitadɛl ãːflaːme. kɛlkɛzœ̃
də· ply **braːɣ** sə presipitɛːr syr le· bajɔnɛt, **pɥi**
rɔturnã lœr ʃɔvo e le **rãːvɛrsã** syr no fãːtasẽ,
parvẽːr a fɛːr **brɛʃ**, e **trãːt** u karãːt̬
vẽːr ɛkspiːre o **pje d** dɔsɛ, o **sãːtrə mɛːm**
dy kaːre. la **mas**, turnã **brid**, sə rʒɔta
dy kaːre **d** dɔsɛ syr sɔlɥi **d** reːnje, ki vnɛt aprɛ.
akœji par lə mɛm **fø**, ɛl rɔvẽ vɛr lə **pwẽ**
d u ɛl etɛ parti; mɛz ɛl truːva syr seː dɛrjɛːr
la diviːzjõ dygɑ, kə bɔna**part** avɛ pɔrte vɛr lə **nil**ː,
e fy ʒ̊te dãz yn derut **kõːplɛtː**. alɔːr la **fɥit**
sə **fit** ã dɛzɔrdr̥. yn parti deː fɥijaːr s ɛʃapa
vɛr nɔtrə **drwat**, dy koːte deː piramidː; yn oːtrə,
paːsã su l **fø d** dygɑ, ala ʂ ʒɔte dãz ɛmbabe,
u ɛl pɔrta la kõːfyːzjõ.

dɛː st ẽstã lə **trub**lə kɔmãːsa a s **mɛ**trə
dã l **kã** rtrãːʃe. bɔna**part**, s ãn apɛrsɔvã, ɔrdɔna
a seː **døː** diviːzjõ d **goːʃ** də s aprɔʃe d ɛmbabe
pur s ãn ãːpaːre. **bõ** e mɔnu s avãːsɛːr
su l **fø** deː rtrãːʃmã, e ariːve a yn sɛrtɛn distãːs,
fiːr *h*alt. leː kaːre ʂ dedubleːr; leː prɔmje **rã** s fɔr-
mɛːr ã kɔlɔn d atak, tãːdi k lez oːtrə
rɛstɛːr ã kaːre, figyːrã tuʒuːr də veritablə sitadɛlː.
mɛz o **mɛːm** ẽstã, leː mamluk, tã **sø k** murad
avɛ laːse a ɛmbabe, kə sø ki s i etɛ
refyʒje, vulyːr nu prɛvniːr. i fõːdiːr
syr no kɔlɔn d atak, tãːdi k ɛlz etɛt ã **marʃ**.
mɛ sɛlsi, s arɛtã syrlɔʃã e s fɔrmã*t* ã kaːre
avɛk yn **mɛrvɛjøːz** rapidite, le rsyːr avɛk **fɛrmɔte**,
e ãn abatiːr œ̃ grã **nõːbr̥**. lez œ̃ sɔ rɔʒ̊teːr
dãz ɛmbabe, u l dɛzɔrdrə dɔvẽt ɛ*k*stɾɛːm; lez oːtrə,
fɥijã dã la **plɛn**ː, ãːtrə lə **nil** e nɔtrə **drwat**,
fyːr fyzije u puse dã l **flœːv**. leː kɔlɔn d atak
abɔrdːɛr **viːvmã** ɛmbabe, s ãn ãːparɛːr, e ʒ̊teːr
dã l **nil** la myltityd deː fɛlla e deː ganisɛːr.
boːku sɔ nwajɛːr; mɛ **kɔm** lez ɛgipsjẽ sõt ɛkselã na-
ʒœːr, lə ply grã **nõː**brə d ãːtr ø parvẽ
a s soːve. la ʒurne etɛ fini. lez arab,
ki etɛ prɛ deː piramid, e ki atãːdɛ la viktwaːr,
s ãːfõːsɛːr dã l dezɛːr. murad, avɛk leː de-

terrible de mousqueterie et de mitraille. Arrêtés par le feu, ces innombrables cavaliers flottaient le long des rangs, et galopaient autour de la citadelle enflammée. Quelques-uns des plus braves se précipitèrent sur les baïonnettes, puis, retournant leurs chevaux et les renversant sur nos fantassins, parvinrent à faire brèche, et trente ou quarante vinrent expirer aux pieds de Desaix, au centre même du carré. La masse, tournant bride, se rejeta du carré de Desaix sur celui de Reynier, qui venait après. Accueillie par le même feu, elle revint vers le point d'où elle était partie; mais elle trouva sur ses derrières la division Dugua, que Bonaparte avait portée vers le Nil, et fut jetée dans une déroute complète. Alors la fuite se fit en désordre. Une partie des fuyards s'échappa vers notre droite, du côté des pyramides; une autre, passant sous le feu de Dugua, alla se jeter dans Embabeh, où elle porta la confusion.

Dès cet instant le trouble commença à se mettre dans le camp retranché. Bonaparte, s'en apercevant, ordonna à ses deux divisions de gauche de s'approcher d'Embabeh pour s'en emparer. Bon et Menou s'avancèrent sous le feu des retranchements, et, arrivés à une certaine distance, firent halte. Les carrés se dédoublèrent; les premiers rangs se formèrent en colonnes d'attaque, tandis que les autres restèrent en carré, figurant toujours de véritables citadelles. Mais au même instant, les Mameluks, tant ceux que Mourad avait laissés à Embabeh, que ceux qui s'y étaient réfugiés, voulurent nous prévenir. Ils fondirent sur nos colonnes d'attaque, tandis qu'elles étaient en marche. Mais celles-ci, s'arrêtant sur-le-champ et se formant en carré avec une merveilleuse rapidité, les reçurent avec fermeté, et en abattirent un grand nombre. Les uns se rejetèrent dans Embabeh, où le désordre devint extrême; les autres, fuyant dans la plaine, entre le Nil et notre droite, furent fusillés ou poussés dans le fleuve. Les colonnes d'attaque abordèrent vivement Embabeh, s'en emparèrent, et jetèrent dans le Nil la multitude des fellahs et des janissaires. Beaucoup se noyèrent; mais comme les Égyptiens sont excellents nageurs, le plus grand nombre d'entre eux parvint à se sauver. La journée était finie. Les Arabes, qui étaient près des pyramides, et qui attendaient la victoire, s'enfoncèrent dans le désert. Mourad, avec les dé-

bri d la kavalri, e l vizaːʒ̊ tu sã·**glã**, sə rti·ra
vɛr la *h*oːt eʒipt. ibraimː, ki d **l** otrə riːy̯
kɔ̃·tã·**plɛ** sə dezastr̥, s ã·fɔ̃·sa vɛr bɛlbeiːs,
pur sə rti·re ã si·ri. le· mamluk miːr o·sito
lə **fø** o **dʒɛrm** ki pɔrtɛ lœr riʃɛs. sɛt **prwɑ**
nuz eʃapa, e no sɔlda **viːr** pã·dã **tut** la **nɥi**
de· **flɑːm** devɔ·re œ̃ **riʃ** bytɛ̃.

la batɑːj nuz avɛt apɛn kute yn sã·tɛn
də **mɔːr** u blɛse; **kaːr**, si la defɛt ɛ tɛriblə
pur de· kɑ·re ã·fɔ̃·se, la pɛrt ɛ **nylː** pur de· kɑ·re
viktɔrjø. le· mamluk avɛ pɛrdy lœr mɛjœːr
kavalje par lə **fø** u par le· **flo**. lœr fɔrs
etɛ dispɛrse, e la pɔsɛsjɔ̃ dy **kɛːr** nuz etɛt asy·re.
sɛt kapital etɛ dãz œ̃ dezɔrdr ɛkstrɔrdinɛːr.
ɛl rã·**fɛrm** ply d̥ **trwɑːsãmil** abitã̃, e ɛl ɛ rã·**pli**
d yn pɔpylas ferɔs[1]) e abryti, ki s livrɛ
a **tu** lez ɛksɛ, e vulɛ prɔfite dy tymyltə pur pije
le· **riʃ** palɛ de· **bɛ**. **mal**œrø·z**mã** la flɔtiːj frã·sɛːz
n avɛ **pɑz** ãkɔ·r rəmɔ̃·te l **nilː**, e nu n avjɔ̃ **pɑ l** mwajɛ̃
də l travɛrse pur ale **prɑ̃ːdrə** pɔsɛsjɔ̃
dy **kɛːr**. kɛlkə negɔsjã̃ frã·sɛ ki s i tru·vɛ
fy·r ã·vwaje a bɔna**part** par le· **ʃɛjk**,
pur kɔ̃·vniːr də l ɔkypɑ·sjɔ̃ **d** la **vilː**. *il* sə prɔky·ra
kɛlkə **dʒɛrm** pur ã·vwaje œ̃ detaʃmã̃ ki retabli
la trã·kilite, e **mi** le· pɛrsɔn e le· prɔpri*j*ete
a l **abri** de· fyrœːr də la pɔpylasː. il ã·tra
lə syrlã·dmɛ̃ dã l **kɛːr**, e ala **prɑ̃ːdrə** pɔsɛsjɔ̃
dy palɛ **d** murad **bɛ**.

adɔlfə **tjɛːr**,
istwaːr də la revɔlysjɔ̃ frã·sɛːz, pa·ri, ʒu·vɛ.

31. la gard nasjɔnal

pã·dã le· prɔmje ʒuːr **dy** sjɛːʒ də pa·ri
(dizɥisã̃ swasãt̥disː)

pa·ri etɛt œ̃ **kã**. *il* n etɛ **pɛrsɔnː**, ʒœn u vjø,
ki n sə fy **fɛt** ɛ̃skriːr dã la **gard**ə nasjɔnalː. ʒamɛ
ʒ n e **mjøz** apri a kɔnɛːtr e a apresje lə karaktɛːr
də la burʒwa·zi pari·**zjɛnː**, k ã vwajã̃ fɔ̃ksjɔne
sɛt ɛ̃stity**sjɔ̃ d** la **gard** nasjɔnalː. **la** eklatɛ a ple·ziːr
e s̥ **gu** d ɛ̃·depã·**dãːs** frɔ̃·**døːz**, ki **tuʃ** a l ɛ̃·disi-
plinː, e sɛt ɔnɛtte d̥ sã·timã̃, vwazin də la grã·**dœːr**,

1) u fɛrɔs.

bris de la cavalerie, et le visage tout sanglant, se retira vers la haute Égypte. Ibrahim, qui de l'autre rive contemplait ce désastre, s'enfonça vers Belbéïs, pour se retirer en Syrie. Les Mameluks mirent aussitôt le feu aux djermes qui portaient leurs richesses. Cette proie nous échappa, et nos soldats virent pendant toute la nuit des flammes dévorer un riche butin.

La bataille nous avait à peine coûté une centaine de morts ou blessés; car si la défaite est terrible pour des carrés enfoncés, la perte est nulle pour des carrés victorieux. Les Mameluks avaient perdu leurs meilleurs cavaliers par le feu ou par les flots. Leurs forces étaient dispersées, et la possession du Caire nous était assurée. Cette capitale était dans un désordre extraordinaire. Elle renferme plus de trois cent mille habitants, et elle est remplie d'une populace féroce et abrutie, qui se livrait à tous les excès, et voulait profiter du tumulte pour piller les riches palais des beys. Malheureusement la flottille française n'avait pas encore remonté le Nil, et nous n'avions pas le moyen de le traverser pous aller prendre possession du Caire. Quelques négociants français qui s'y trouvaient furent envoyés à Bonaparte par les cheiks, pour convenir de l'occupation de la ville. Il se procura quelques djermes pour envoyer un détachement qui rétablît la tranquillité, et mît les personnes et les propriétés à l'abri des fureurs de la populace. Il entra le surlendemain dans le Caire, et alla prendre possession du palais de Mourad-Bey.

Adolphe Thiers,
Histoire de la Révolution française, Paris, Jouvet.

31. La garde nationale pendant les premiers jours du siège de Paris
(1870)

Paris était un camp. Il n'était personne, jeune ou vieux, qui ne se fût fait inscrire dans la garde nationale. Jamais je n'ai mieux appris à connaître et à apprécier le caractère de la bourgeoisie parisienne qu'en voyant fonctionner cette institution de la garde nationale. Là éclatait à plaisir et ce goût d'indépendance frondeuse, qui touche à l'indiscipline, et cette honnêteté de sentiments, voisine de la grandeur,

e s kuraːʒ̊ tu plɛ̃ d bɔnɔmi narkwaːz, ki n ɔrɛ
k œ̃ː pɑ a fɛːr pur ɛːtrə də l erɔïsm̥, sə melɑ̃ːʒ
inwi də kalite mwajɛn e d defo tɑ̃·pe·re,
ki kɔ̃·poːz lə burʒwa. sə ki syrna·ʒɛt ɑ̃·kɔːr,
s ɛ la bɔn ymœːr, la ge·te sɛn e fɔrt, sɛt̥ ge·te
kə nuz avɔ̃z erite de· go·lwa noz ɑ̃·sɛːt̥r,
e ki ɛ la mark ɛ̃·delebil də nɔtrə rasː.
ɔ̃n a rɑ̃·devu l matɛ̃, o ljø ɔrdinɛːr də reynjɔ̃
də ʃak kɔ̃·paɲi. le· ze·le e le· nɔvis ariːv
a sɛt œːr presiːz, œːr militɛːr! kar le· vrɛ sɔlda
n ɑ̃ kɔnɛːs pɑ d oːt̥r. le· malɛ̃ kɔmɑ̃ːs
a debuʃe ɑ̃·trə sɛt œːr e dmi e qit œːr
də tut le· ry adʒasɑ̃ːt. i s sɔ̃ tuːs lɛste
d yn suƀ bjɛ̃ ʃoːd u d œ̃ kafe bry·lɑ̃, prezɛrvatif
rəkɔmɑ̃·de par lə kɔmite kɔ̃·syltatif̥ d iʒjɛm
kɔ̃·trə le· bruja:r ɛ̃·kjetɑ̃ dy matɛ̃. a qit œːr,
ɔ̃n ɛ tuːs ɑ̃ tɑ. i s azi d̥ sə debruje. lez ɔfisje
kuːr e kri. ɔ̃ s fɔrm tɑ̃ bjɛ̃ k mal ɑ̃ dø liɲː;
ʃakœ̃ rɑ̃ːtrə sɔ̃ vɑ̃ːtr u tɑ̃ sɔ̃ ʒabo. ɔ̃ s ny-
merɔtː. s ɛ la k eklatɛ oz jø le· mwɛ̃ː klɛrvwajɑ̃
s ki fy lɔ̃·tɑ̃ lə viz̥ də la gardə nasjɔnalː.
ako·te d œ̃ vjɛjaːr a barbə blɑ̃ːʃ, œ̃ ʒœn ɔm
prɛsk ɛ̃·bɛrb; ply lwɛ̃, œ̃ bɔ̃ gro pɛːr
dɔ̃ la vastə bədɛn trɔtɛ mɛny syr dø ptiț ʒɑ̃ːb;
d ɔnɛːt̥ vizaːʒ də burʒwa pasifik me·le a de· figyːr
marsjal d ɑ̃·sjɛ̃ sɔlda; boːku d lynɛt,
ki temwaɲɛ də mjɔpi fɑ·ʃøːz; de· ne ruːʒ̊
ki aky·zɛ la kɔ̃·plɛzɑ̃ːz̥ de· marʃɑ̃ d vɛ̃; s etɛ
lə plyz etrɑ̃ːʒ̊ tɔhybɔhy d̥ fizjɔnɔmi disparat
k ɔ̃ pyt imaʒine.
ɔ̃n ariːv o bast̥jɔ̃ vɛr ɔ̃·z œːr. s ɛ l œːr
dy dezœne. lez œ̃ tiːr de· prɔfɔ̃·dœːr d œ̃n inepqizablə
ha·vrəsak le· prɔviːzjɔ̃ ɑ̃·tɑ·sɛ par la menaʒɛːr;
d oːtrə sə ʒɛt syr la kɑ̃·tinː; d oːtrə sə repɑ̃ːd
dɑ̃ lez ɔbɛrʒ dez ɑ̃·virɔ̃. le· butɛːj syksedɛ
o butɛːj, le· turne o turne, e le· galɔ̃
nə defɑ̃·dɛ pɑ tuʒuːr sɛlqi ki le pɔrtɛ,
de· lamɑ̃·tablə kɔ̃·sekɑ̃ːz̥ də se· stɑ·sjɔ̃ ʃe le· marʃɑ̃
d vɛ̃.
i n j ɔrɛt y k œ̃ː mwajɛ̃ də prezɛrve lez ɔm
də se· hazaːr, s yt ete d lez astrɛ̃ːdrə, mɛːm par kɔ̃·
trɛ̃ːt, a œ̃ travaːj epqiːzɑ̃. la bɛzɔɲ nə mɑ̃·kɛ pɑː

et ce courage tout plein de bonhomie narquoise, qui n'aurait qu'un pas à faire pour être de l'héroïsme, ce mélange inouï de qualités moyennes et de défauts tempérés, qui composent le bourgeois. Ce qui surnageait encore, c'est la bonne humeur, la gaieté saine et forte, cette gaieté que nous avons héritée des Gaulois nos ancêtres, et qui est la marque indélébile de notre race.

On a rendez-vous le matin, au lieu ordinaire de réunion de chaque compagnie. Les zélés et les novices arrivent à sept heures précises, heure militaire! car les vrais soldats n'en connaissent pas d'autre. Les malins commencent à déboucher entre sept heures et demie et huit heures de toutes les rues adjacentes. Ils se sont tous lestés d'une soupe bien chaude ou d'un café brûlant, préservatif recommandé par le comité consultatif d'hygiène contre les brouillards inquiétants du matin. A huit heures, on est tous en tas. Il s'agit de se débrouiller. Les officiers courent et crient. On se forme tant bien que mal en deux lignes; chacun rentre son ventre ou tend son jabot. On se numérote. C'est là qu'éclatait aux yeux les moins clairvoyants ce qui fut longtemps le vice de la garde nationale. A côté d'un vieillard à barbe blanche, un jeune homme presque imberbe; plus loin, un bon gros père dont la vaste bedaine trottait menu sur deux petites jambes; d'honnêtes visages de bourgeois pacifiques mêlés à des figures martiales d'anciens soldats; beaucoup de lunettes, qui témoignaient de myopies fâcheuses; des nez rouges qui accusaient la complaisance des marchands de vin; c'était le plus étrange tohu-bohu de physionomies disparates qu'on pût imaginer.

On arrive au bastion vers onze heures. C'est l'heure du déjeuner. Les uns tirent des profondeurs d'un inépuisable havresac les provisions entassées par la ménagère; d'autres se jettent sur la cantine; d'autres se répandent dans les auberges des environs. Les bouteilles succédaient aux bouteilles; les tournées aux tournées, et les galons ne défendaient pas toujours celui qui les portait, des lamentables conséquences de ces stations chez les marchands de vin.

Il n'y aurait eu qu'un moyen de préserver les hommes de ces hasards, c'eût été de les astreindre, même par contrainte, à un travail épuisant. La besogne ne manquait pas:

rəmɥe la **tɛːr**, kõ**strɥiːr** de· kaz**mat**, drɛse dez **abri**, kõ·**dɥiːr** de· **ʃarwɑ**, i j avɛ **tut** a **fɛːr**. mɛ **pwẽ**. õ s prɔmnɛ d œ̃ **bu** a **l** oːtrə də la **ʒurne**, tu l **lõ** de· **tɑ̃ːt** u lõ dvɛ **s** refy**ʒje** lə **swaːr**. kɛlkəz**œ̃** **ʒwɛ** o buʃ**õ**; **d** oːtr o **wist** u o pikɛ. bo·**ku** flɑ̃rnɛ ɑ̃ **grup**, u liːzɛ **l** ʒur**nal**ː, u dɔr**mɛ** o sɔlɛːj.

pɑ **d** oːtrə kɔr**ve** kə la **gard**! də **ʒuːr**, par lə sy**pɛr**bə sɔlɛːj d ɔtɔnː, leˑ døːz œːr də faksjõ etɛ **vrɛmɑ̃** delisjøːz. il vẽ ply **taːr** deˑ **tɑ̃** də **plɥi** batɑ̃ːt e d **nɛːʒ** fõ·**dy**, ki fyːr **mwẽz** agreabl̥. õn i **grœlɔtɛ**, su la **vastə** kapɔt̥ dy sɔl**da**, pri d̥ **frwɑ** ʒysk a la **mwal**[1]) dez **oːs**. **mɛ** a sɛt epɔ**k**, s etɛt œ̃ pleˑ**ziːr**.

ʒə m vwa ɑ̃**kɔːr**, syr lə tɛr**plẽ** dy rɑ̃·**paːr**, u lõ m avɛ **mi** ɑ̃ sɑ̃·**tinɛlː**. dy *ho* d̥ sɛt ɛspɛs̥ d ɔpsɛrvatwaːr, la **vy** **ɛːr** syr œ̃ peiˑ**zaːʒ** admi**rabl̥**, e dɛr**jɛːr** sə pudrwɑ*jmɑ̃* lymi**nø**, ki flɑ̃·**bwa** syr lez *ɛk*stre:m **limit̥** də l ɔri**zõ**, dɑ̃z œ̃ lwẽ·**tẽ** ɔpsky**ːr**, õ **ʃɛrʃ**, par la pɑ̃·**sɛ**, lə **nwaːr** furmij**mɑ̃** deˑ **kask** ɛn**mi**. õ n ɛ **pwẽ** tru**ble** dɑ̃ sa reˑ**vri** par **l** õ**ːbrə** d yn **krẽːt**. lə dɑ̃·**ʒɛ** n egzistə **pɑz** ɑ̃·**kɔːr**. sɛt i**maːʒ** də la **vi** militɛːr, sɑ̃ lez **efrwɑ** ki *l*l akõ·**paɲ** ɔrdinɛ·**rmɑ̃**, la nuvo·**te** **d** la sitɥɑ·**sjõ**, la bo·**te** sevɛːr dy peiˑ**zaːʒ**, sə rgaːr **vag** dõt õn ɑ̃·**vlɔp** l ɔri**zõ**, leˑ dø· **mẽ** apɥi**je** syr lə ka**nõ** dy fyˑ**zi**; lə kiˑ**viːv** deˑ sɑ̃·**tinɛlː**, ki vu ra**pɛl** də tɑ̃z a **oːtr** a la **realite**, tu **sla** (**sa**) **emø** e **ʃarm**. õ **sɑ̃** kɔm œ̃ **misterjø** pleˑ**ziːr** a ɛ·**tr***ə* **temwẽ** d evɛn**mɑ̃** si **prɔdiʒjø** k o·**kœ̃** **sjɛklə** n ɑ̃n ɔra **vy** d̥ parɛːj, e a puvwaːr **diːr** k õn i a kõ·**tribɥe** pur sa **fɛːblə** **paːr**! õ fɛ d l istwaːr, **e d** la **grɑ̃ːd**, e s ɛt yn ʒwisɑ̃ːs ki n ɛ pɑ kɔ**myn**ː.

la faksjõ d **nɥi** etɛ ply **dyːr**. **kœ** d̥ kɔriˑza, **kœ d** brõ·**ʃit**, **kœ d** rymatis**mə** nuz avõ rapɔrte də seˑ **nɥi** o rɑ̃·**paːr**! õ kuʃ*ɛt* ɑ̃**kɔːr** su leˑ **tɑ̃ːt**, leˑ kaz**mat** n etɑ̃ **pwẽt** aʃve. la **tɑ̃ːt** ɛ pitɔ**resk**, mɛ*z* ɛl a l tɔːr **graːv**, pur də bõ bur**ʒwa**, d ɛ·**tr***ə* **pø** kõ·fɔr**tabl** e treˑ **frɛːʃ**, e i n ɛ **pɑ** tuˑ**ʒuːr** eˑ**ze** də dɔr**miːr** syr də la **paːj**!

kɛkfwa õ **kit** la **tɑ̃ːt** e va **fɛːr** œ̃ **tuːr**. lə **sjɛl** ɛ **plẽ** d etwalː, e la **nɥi** d yn serenite

1) ˈu **mwɛl**.

remuer la terre, construire des casemates, dresser des abris, conduire des charrois, il y avait tout à faire. Mais point. On se promenait d'un bout à l'autre de la journée, tout le long des tentes où l'on devait se réfugier le soir. Quelques-uns jouaient au bouchon; d'autres au whist ou au piquet. Beaucoup flânaient en groupe, ou lisaient le journal, ou dormaient au soleil.

Pas d'autre corvée que la garde! De jour, par le superbe soleil d'automne, les deux heures de faction étaient vraiment délicieuses. Il vint plus tard des temps de pluie battante et de neige fondue, qui furent moins agréables. On y grelottait, sous la vaste capote du soldat, pris de froid jusqu'à la moelle des os. Mais à cette époque, c'était un plaisir.

Je me vois encore, sur le terre-plein du rempart, où l'on m'avait mis en sentinelle. Du haut de cette espèce d'observatoire, la vue erre sur un paysage admirable, et derrière ce poudroiement luminenx, qui flamboie sur les extrêmes limites de l'horizon, dans un lointain obscur, on cherche, par la pensée, le noir fourmillement des casques ennemis. On n'est point troublé dans sa rêverie par l'ombre d'une crainte. Le danger n'existe pas encore. Cette image de la vie militaire, sans les effrois qui l'acompagnent ordinairement, la nouveanté de la situation, la beauté sévère du paysage, ce regard vague dont on enveloppe l'horizon, les deux mains appuyées sur le canon du fusil; le qui-vive des sentinelles, qui vous rappelle de temps à autre à la réalité, tout cela émeut et charme. On sent comme un mystérieux plaisir à être témoin d'événements si prodigieux qu'aucun siècle n'en aura vu de pareils, et à pouvoir dire qu'on y a contribué pour sa faible part! On fait de l'histoire, et de la grande, et c'est une jouissance qui n'est pas commune.

La faction de nuit était plus dure. Que de coryzas, que de bronchites, que de rhumatismes nous avons rapportés de ces nuits aux remparts! On couchait encore sous les tentes, les casemates n'étant point achevées. La tente est pittoresque, mais elle a le tort grave, pour de bons bourgeois, d'être peu confortable et très fraîche, et il n'est pas toujours aisé de dormir sur de la paille!

Quelquefois on quitte la tente et va faire un tour. Le ciel est plein d'étoiles et la nuit d'une sérénité

admirablə. õ vwa a l ɛst l ɔrizõ ki blɑ̃ʃi
dusmɑ̃, e fini par sə kɔlˑre ɑ̃ roˑz vifː. atravɛˑr
la brym ɛ̃ˑdistɛ̃ːktə dy matɛ̃, pɑːs kɔm dez õːbrə,
leˑ vjɛ̯ fam ki apɔrt də grɑ̃ˑd gamɛlː,
e syr deˑ treto ɛ̃ˑprɔviˑze, distriby o ply zystə pri
e la sup a l ɔɲõ e l kafe nwaːr. õ bwa sõ bɔl
dəbu, oˑtuˑr d œ fø d bivwak, k õ vjɛ̃ d alyme
syr la rut, tut ɑ̃n eʃɑ̃ˑʒɑ̃ avɛk leˑ kamarad
kɛk frɑːz də bjɛ̃ˑvny.
la djan a sɔne ; lə kɑ̃ s evɛːj. tu leˑ gard
nasjɔno sɔrt, lez jø ʃarʒe d sɔmɛːj, dɑ̃ deˑ tny
ɛ̃ˑpɔsiblə. l œ s ɛt ɑ̃ˑvlɔpe dɑ̃z yn vastə rɔb də fɑ̃ːbr
e s prɔmɛn graˑvmɑ̃, la pip a la buʃ,
dɑ̃ st akutrəmɑ̃ pø gɛrje ; l oːtrə disparɛ
suz yn vastə kuvɛrtyːr d u la tɛːt emɛrʒ
par œ tru rõ. leˑ plɛd d ekɔs, leˑ pardɔsy
amerikɛ̃ ɑ̃ kautʃu, leˑ po d bɛːt ruˑle a la tœj,
leˑ mɑ̃ˑto k õ rʒɛt syr l epoːl a l ɛspaɲɔlː,
tu leˑ kɔstym leˑ plyz ɛ̃ˑvrɛsɑ̃ˑblablə sə sõ la
dɔne rɑ̃ˑdevu. e kɛl vizaːʒ ! tuːs fatige
par yn nqi d ɛ̃ˑsɔmni ! õn ɛ mɔrn, afɛˑse,
e leˑ dɑ̃ klak lygybrɔmɑ̃ ! yn dɔmiʝœːr sə pɑːs,
i n i parɛ ply ! l ɛspri a rmõˑte leˑ rsɔːr
də la maʃinː, e lõ rɑ̃ːtrə gajardɔmɑ̃, o sõ
dy tɑ̃ˑburː e dy klɛˑrõ mɛˑle, dɑ̃ la grɑ̃ˑd vilː,
ki a dɔrmi yn nqi peˑzibl̥, tɑ̃ˑdi k õ vɛjɛ syr ɛlː.
la geːte ! la geˑte ! ʒə n sɔrɛ trɔp ɛ̃ˑsiste
syr sə pwɛ̃, ki ɛ si karakteristikː ! ɛl n a ʒamɛz ete,
mɛːm o ply kryɛl ʒuːr d afliksjõ, serjɔzmɑ̃
miˑz ɑ̃ derutː. ɛl ɛ la fɔrm essɑ̃ːsjɛlmɑ̃ pariˑzjɛnː,
dõ s ɑ̃ˑvlɔp isi tut leˑ dulœːr, mɛːm leˑ ply kqiˑ-
zɑ̃ːt ; tut leˑ bɔzɔpɔ, mɛːm leˑ ply sevɛːr.
ʒamɛ la kõˑsiɲ nə fy ply rɛspɛkte tut a la fwa
e ply (pɑːse mwa l ɛkspresjõ), e ply blage,
kə par lə gard nasjɔnal pariˑzjɛ̃. õ s ɑ̃ mɔkɛ,
e õ la fɔzɛt egzekyte avɛk yn bjɛ̃ ply rigurøːz
egzaktityd kə n ys fɛ də veritablə sɔlda,
kə l abityd a rɑ̃ˑdy ply kuˑlɑ̃.
seˑ suvniːr rɛstɔrõ parmi leˑ mɛjœːr
e leˑ plyz amyˑzɑ̃ kə nuz ɛjõz ɑ̃ˑporte dy sjeːʒ.
la gard nasjɔnal y ply taːr ɔkɑˑzjõ d ɑ̃ rkœjiːr
ki fyːr crɔikː ; mɛ l mɔmɑ̃ n etɛ pɑz ɑ̃kɔˑr ariˑve

admirable. On voit à l'est l'horizon qui blanchit doucement, et finit par se colorer en rose vif. A travers la brume indistincte du matin, passent, comme des ombres, les vieilles femmes qui apportent de grandes gamelles, et, sur des tréteaux improvisés, distribuent au plus juste prix et la soupe à l'oignon et le café noir. On boit son bol debout, autour d'un feu de bivouac, qu'on vient d'allumer sur la route, tout en échangeant avec les camarades quelques phrases de bienvenue.

La diane a sonné; le camp s'éveille. Tous les gardes nationaux sortent, les yeux chargés de sommeil, dans des tenues impossibles. L'un s'est enveloppé dans une vaste robe de chambre et se promène gravement, la pipe à la bouche, dans cet accoutrement peu guerrier; l'autre disparaît sous une vaste couverture d'où la tête émerge par un trou rond. Les plaids d'Écosse, les pardessus américains en caoutchouc, les peaux de bêtes roulées à la taille, les manteaux qu'on rejette sur l'épaule à l'espagnole, tous les costumes les plus invraisemblables se sont là donné rendez-vous. Et quels visages! tous fatigués par une nuit d'insomnie! On est morne, affaissé, et les dents claquent lugubrement! Une demi-heure se passe, il n'y paraît plus! l'esprit a remonté les ressorts de la machine, et l'on rentre gaillardement, au son du tambour et du clairon mêlés, dans la grande ville, qui a dormi une nuit paisible, tandis qu'on veillait sur elle.

La gaieté! la gaieté! Je ne saurais trop insister sur ce point, qui est si caractéristique! Elle n'a jamais été, même aux plus cruels jours d'affliction, sérieusement mise en déroute. Elle est la forme essentiellement parisienne, dont s'enveloppent ici toutes les douleurs, même les plus cuisantes; toutes les besognes, même les plus sévères. Jamais la consigne ne fut plus respectée tout à la fois et plus (passez-moi l'expression), et plus blaguée que par le garde national parisien. On s'en moquait, et on la faisait exécuter avec une bien plus rigoureuse exactitude que n'eussent fait de véritables soldats, que l'habitude a rendus plus coulants.

Ces souvenirs resteront parmi les meilleurs et les plus amusants que nous ayons emportés du siège. La garde nationale eut plus tard occasion d'en recueillir qui furent héroïques; mais le moment n'était pas encore arrivé

de' **bo** devum**ɑ̃** e de' sakrifis sypre:m. la **gard**
o rɑ̃'pa:r e la p**o**lis a l ɛ̃'terjœ:r f**o**rmɛ
tu sõ sɛrvis:.

sɛt p**o**lis sə kõ'plikɛ*t* alɔ:r d yn **ful** də deta:j
dõ la p**o**sterite nə sə dutra **gɛ:r.** ki s imaʒinrɛ
k yn də se' ply **serjø:zz** ɔkypɑ'sjõ **fy**, pɑ̃'dɑ̃
le' **prœmje ʒu:r** dy **sjɛ:ʒ**, la **ʃas** oz ɛspjõ prysjɛ̃!
i fo kɔnɛ:trə pa'ri pur kõ'prɑ̃:dr a kɛlz ɛksɛ
pø s p**o**rte yn ide **fiks**, ʃe sɛt pɔpylɑ'sjõ bujɑ̃:t.
il **j** yt yn sɔmɛn u **dø**, u **tut** le' **tɛ:t**
fy'r a la **lɛ**trə **turne** e rɑ̃'vɛrsɛ par sɛt **preɔky**-
pɑ'sjõ də l ɛspjɔna:ʒ ɛnmi, preɔkypɑ'sjõ tɛriblə,
ki avɛ fini par turne ɑ̃ f**ɔ**li. õ vwajɛ dez ɛspjõ
partu. õn arɛtɛ a **tɔ:r** e a trav**ɛ:r** le' plyz ɔnɛt
ʒɑ̃ dy **mõ:d**, ki avɛ **grɑ̃ pɛn** a s sustrɛ:r
o fyrœ:r də la **ful** amø'te. õ le kõ'dqi'zɛ o **pɔst**
lə ply vwazɛ̃, u i s fəzɛ rkɔnɛ:tr̥, e rsəvɛ
dez *ɛk*skyz. malœ:r a ki parlɛ avɛk l aksɑ̃
alzasjɛ̃! il etɛ **sy:r** də sõn afɛ:r. la plezɑ̃'**tri**,
kɔm il ari'y tuʒu:r ɑ̃ sɛt̥ **vil:**, s ɑ̃n etɛ ma'**le.**
le' mistifikatœ:r kri*j*ɛt «o prysjɛ̃» e sə tnɛ le' **kɔ:t**,
ɑ̃ vwajɑ̃ la figy:r a*h*yri dy **po:vrə djɑ:bl**
apreɑ̃'de o kɔlɛ. œ̃ debitœ:r prɑ'se dɑ̃ la **ry**
par œ̃ tɑ'jœ:r u par œ̃ bɔtje ɛ̃'diskrɛ, lə dezi*n*ɛ
a *h*ɔ't̥ **vwa** kɔm ɛspjõ, e s so'vɛ ɑ̃ **rjɑ̃**
də tu sõ **kœ:r.**

parfwa, lə **swa:r**, õ vwajɛ s fɔrme **lɑ̃:tmɑ̃**
de' **gruƀ** də **ne** tɑ̃'dy ɑ̃ **l ɛ:r**; lə **grup** nə tardɛ **pɑ**
a dəvni'r **ful:**. kɛsk õ rgardɛ avɛk sɛt atɑ̃'**sjõ**?...
yn ly**mjɛ:r** ki brijɛ o katri*j*ɛm eta:ʒ, e s prɔmnɛ
də **ʃɑ̃:br** ɑ̃ **ʃɑ̃:br̥**. yn ly**mjɛ:r**! a di'z **œ:r**
dy **swa:r**! o ***h*o** dy **twɑ** d yn me'zõ!
sə n puvɛt ɛ:trə kə de' si*n*o... sə **sõ** de' si*n*o...
tɔne! vwaje **vu** lə rəflɛ **vɛ:r**?... e le' kɔmɑ̃'tɛ:r
alɛ lœr **trɛ̃**... «ʒ̊ kɔnɛ **l** p**ɔ**rtje, ṣa **fam**
ɛ prysjɛn:, ɛl **kaʃ** dez ɛspjõ, s*la* ɛ **sy:r**..;
i vœl **livre** pa'ri...» la **gard** nasjɔnal ari'vɛ,
yn ɛskwaƀ s ɑ̃pa'rɛ dy kõ'**sjɛrʒə** tra'**blɑ̃** e mõ'tɛ
avɛk **lɥi** su le' **kõ:bl̥**. la, õ tru'vɛ **preskə** tuʒu:r
yn ɔnɛ:t famiːj kuzɑ̃ u li'zɑ̃ su la **lɑ̃:p** fidɛl:...

«me se' mu'v**mɑ̃ d** la ly**mjɛ:r** ki pa'sɛ d yn fə-
nɛ:tr a **l** ɔ:t̥r?

des beaux dévouements et des sacrifices suprêmes. La garde aux remparts et la police à l'intérieur formaient tout son service.

Cette police se compliquait alors d'une foule de détails dont la postérité ne se doutera guère. Qui s'imaginerait qu'une de ses plus sérieuses occupations fût, pendant les premiers jours du siège, la chasse aux espions prussiens! Il faut connaître Paris pour comprendre à quels excès peut se porter une idée fixe, chez cette population bouillante. Il y eut une semaine ou deux où toutes les têtes furent à la lettre tournées et renversées par cette préoccupation de l'espionnage ennemi, préoccupation terrible, qui avait fini par tourner en folie. On voyait des espions partout. On arrêtait à tort et à travers les plus honnêtes gens du monde, qui avaient grand'peine à se soustraire aux fureurs de la foule ameutée. On les conduisait au poste le plus voisin, où ils se faisaient reconnaître, et recevaient des excuses. Malheur à qui parlait avec l'accent alsacien! il était sûr de son affaire. La plaisanterie, comme il arrive toujours en cette ville, s'en était mêlée. Les mystificateurs criaient *au Prussien* et se tenaient les côtes, en voyant la figure ahurie du pauvre diable, appréhendé au collet. Un débiteur, pressé dans la rue par un tailleur ou par un bottier indiscret, le désignait à haute voix comme espion, et se sauvait en riant de tout son cœur.

Parfois, le soir, on voyait se former lentement des groupes de nez tendus en l'air; le groupe ne tardait pas à devenir foule. Qu'est-ce qu'on regardait avec cette attention? . . . Une lumière qui brillait au quatrième étage, et se promenait de chambre en chambre. Une lumière! à dix heures du soir! au haut du toit d'une maison! ce ne pouvait être que des signaux . . . Ce sont des signaux . . . Tenez! voyez-vous le reflet vert? . . . Et les commentaires allaient leur train . . . «Je connais le portier, sa femme est Prussienne, elle cache des espions, cela est sûr . . ; ils veulent livrer Paris . . .» La garde nationale arrivait, une escouade s'emparait du concierge tremblant et montait avec lui sous les combles. Là, on trouvait presque toujours une honnête famille cousant ou lisant sous la lampe fidèle . . .

«Mais ces mouvements de la lumière qui passait d'une fenêtre à l'autre?

«s ɛ k nuz etjõz ale ʃɛrʃe kɛkʃo:z dɑ̃ l o't ʃɑ̃:bṛ.

«e l rəflɛ vɛ:r?

«s ɛ k nɔt papje ḍ tɑ̃'ty:r ɛt ɑ̃n efɛ də nųɑ̃:sṛ vert.»

œ̃ ʒu:r, u plyto œ̃ swa:r, œ̃n ɔbʒɛ ɛkstrɔrdinɛ:r dõ la kulœ:r pa'sɛ dy ru:z o vɛ:r e o blø, su la lymjɛ:r d yn buʒi, k õ vwajɛ sə prɔmne avɛḳ dez aly:r ẽ'kjetɑ̃:t, amø'ta tut œ̃ kartje, ki nə puvɑ̃ s ɛksplike sə fenɔmɛ:n, parlɛ ḍ sakaʒe e d bry'le sɛt ɔpsɛrvatwa:r. õ fit ẽva'zjõ dɑ̃ l dɔmisil:, e dɛrjɛ:r la fnɛ:tr õ tru'va, syr sõ pɛrʃwa:r, œ̃ pɛrɔkɛ ɑ̃'pa'je, syr ki sə ʒwɛ le' rɛjõ d yn buʒi ɑ̃ mu'vmɑ̃.

lə gra:v «ʒurnal de' deba» kõ'ta l lɑ̃dmẽ, d œ̃ tõ d bɔnɔmi narkwa:z, sɛt epizɔd də l ɛspjɔnɔmani. sə fy l ku d grɑ:s. le' fɔli ʃe' nu õ sla d bõ, s ɛ k ɛl sõ kurt, si ɛl sõ vi:v. sɛlla pa'sa vit, e lõ n sõ'ʒa ply oz ɛspjõ kə pur arɛte le' vrɛ, se' mizerablə də la dɛrnjɛr klɑ:s, ki su pretɛkstṛ d ale ɑ̃ maro:d, sɔrtɛ ḍ pa'ri avɛk œ̃ sak k i dvɛ raporte plẽ ḍ ʃu u ḍ pɔm də tɛ:r, e dɔnɛ oz ɛnmi no ʒurno e le' brẽ də rɑ̃'sɛpmɑ̃ k *il* puvɛt atrape də ko'te e d o:trṛ.

frɑ̃'siskə sarsɛ,
lə sjɛ:ʒ də pa'ri (ẽ'prɛsjõ e suvni:r), pa'ri, laʃo.

32. l ɔm ki ɛ «dɑ̃ l mu'vmɑ̃»

sɛlqila n ɛ pɑz œ̃: tip. sə sõ plyzjœ:r. *il* rezym:. a sypo'ze tu le' tip fɔrmɑ̃t œ̃ vɔlym:, i kõstity, lqi, la tablə de' matjɛ:r. il ɛt eminamɑ̃ sinɔptik:. il a pur fõksjõ d ɛ'trə myltipl̥. il evɔly. il ɛ dɑ̃ l pɛrpetųɛl dɔvni:r dõ parlə le' filɔzɔf:. i s syksɛd a lqi mɛ:m avɛk rapidite. i desin ɑ̃ sa marʃə la kurbə dy sjɛkl̥. il ɛ sɔ k õn ɛ, œ̃ pø avɑ̃ k õ l swa. il a l flɛ:r də dmẽ, e i kɔmɑ̃:s a fɛ:r pwẽ:drə dɔmẽ dɑ̃ le' dɛrnjɛrz œ:r də sə swa:r.

sə kə l ɔm a la mɔd ɛ pur la kuṗ dy vɛstõ, de' ʃvø e de' sulje, il l ɛ lqi, pur lez ɔpinjõ,

«C'est que nous étions allés chercher quelque chose dans l'autre chambre.

«Et le reflet vert?

«C'est que notre papier de tenture est en effet de nuance verte.»

Un jour, ou plutôt un soir, un objet extraordinaire dont la couleur passait du rouge au vert et au bleu, sous la lumière d'une bougie, qu'on voyait se promener avec des allures inquiétantes, ameuta tout un quartier, qui, ne pouvant s'expliquer ce phénomène, parlait de saccager et de brûler cet observatoire. On fit invasion dans le domicile, et derrière la fenêtre on trouva, sur son perchoir, un perroquet empaillé, sur qui se jouaient les rayons d'une bougie en mouvement.

Le grave *Journal des Debats* conta le lendemain, d'un ton de bonhomie narquoise. cet épisode de l'espionomanie. Ce fut le coup de grâce Les folies chez nous ont cela de bon, c'est qu'elles sont courtes, si elles sont vives. Celle-là passa vite, et l'on ne songea plus aux espions que pour arrêter les vrais, ces misérables de la dernière classe qui, sous prétexte d'aller en maraude, sortaient de Paris avec un sac qu'ils devaient rapporter plein de choux ou de pommes de terre, et donnaient aux ennemis nos journaux et les brins de renseignements qu'ils pouvaient attraper de côté et d'autre.

Francisque Sarcey,
Le siège de Paris (*Impressions et souvenirs*), Paris, Lachaud.

32. L'homme qui est «dans le mouvement»

Celui-là n'est pas un type. Ce sont plusieurs. Il résume. A supposer tous les types formant un volume, il constitue, lui, la table des matières. Il est éminemment synoptique. Il a pour fonction d'être multiple. Il évolue. Il est dans le perpétuel devenir dont parlent les philosophes. Il se succède à lui-même avec rapidité. Il dessine en sa marche la courbe du siècle. Il est ce qu'on est, un peu avant qu'on le soit. Il a le flair de demain, et il commence à faire poindre demain dans les dernières heures de ce soir.

Ce que l'homme à la mode est pour la coupe du veston, des cheveux et des souliers, il l'est, lui, pour les opinions,

le· sɑ̃·timɑ̃, lez eta d **ɛspri** e le· manjɛr **d** ɛ:trə.
il ɛ «**dɑ̃ l** mu·v**mɑ̃.**» kɛskə **s ɛ k** lə mu·v**mɑ̃**?
ʒə n se pɑ **trɔ.** sa kɔ̃·**sist** a n ɛ·tr**ə pɑ** ozurd**ɥi**
s k ɔ̃n etɛ*t* **ije:r**[1]). mɛ ʔɛ:tr ɛ̃·**si**, s ɛt ɛ:tr ɛ̃·kɔ̃stɑ̃,
e kɔm ɔ̃ *ll* etɛ*t* **ije:r**[1]) par rapɔ:r a avɑ̃*ti***je:r**[1]),
ɔ̃n ɛt ɛ̃·kɔ̃stɑ̃ tu kɔm ɔ̃ *ll* etɛ, e par kɔ̃·sekɑ̃
lɔ̰ n a **pwɛ̃** ʃɑ̃·**ʒe.** ʒ̊ se **bjɛ̃**, mɛ*z* ɔ̃n ɑ̃n a y **l ɛ:r**;
e s ɛ **ʒystə** s ki s **apɛl:** ʔɛ:trə dɑ̃ l mu·v**mɑ̃.** o **fɔ̃**,
i m par**ɛ k** sa kɔ̃·**sist** a turne syr le· talɔ̃.
s ɛt œ̃ mu·v**mɑ̃** **sɑ̃** deplasmɑ̃. s ɛ pt**ɛ:tr**ə
trɛ:z agreabl̥.
l ɔm dɑ̃ l mu·v**mɑ̃**, a l bjɛ̃ **prɑ̃:dr**ə, n ɛt o·trə **ʃo:z̥**
k œ̃ kɔlɛksjɔ**nœ:r.** il a kɔlɛksjɔne ɑ̃ sa pɛrsɔn **prɔprə**
tut lez evɔlysjɔ̃ syksɛsi:v də se· kɔ̃·tɑ̃·pɔrɛ̃
dəpɥi k il egzist. il a ete yn pətit ɑ̃·sikləpedi
ɑ̃·by**lɑ̃:t**, u œ̃ d̥ se· r**ʒistr** alpɛ̃ u ʃakœ̃ lɛ·s yn
ɑ̃·**prɛ̃:t** fyʒiti:v də sɔ̃n eta **d ɑ:m.** il a ete ɛ̃·**prime**
par se· kɔ̃·tɑ̃·pɔrɛ̃ kɔm œ̃ ʒurnal a sɛ̃: sɑ̃·**tim:.**
l **epɔk** a pɑ·se syr **lɥi** kɔm œ̃ ru·**lo** tipɔgrafik:.
il ɑ̃ **rɛstə** **tu** barjɔle. s ɛt yn **manjɛ:r** də «**maky-**
laty:r». s ɛ **l ɔm** lə **ply** kɔ̃·tɑ̃ d **lɥi** kə ʒ̊ kɔnɛ:s;
e i n ɛ **pɑ*z*** ɛ̃·pɔsiblə k i j ɛ d̥ **kwa.**

* * *

ʒə *ll* e **tuʒu:r** **kɔny.** vɛr la **fɛ̃ d** l ɑ̃·**pi:r**,
il avɛt ɛ̃·vɑ̃·**te** la mɔral ɛ̃·depɑ̃·**dɑ̃:t**, **l ir**rekɔ̃·silja-
bilite, lə velɔsi**pɛd**, l abɔli**sjɔ̃** dez arme pɛrmanɑ̃:t
e l **realism̥.** s etɛ **bo:ku** d̥ **ʃo:z̥**, mɛ a ʃakyn
i tn*ɛt* o·**tɑ̃** k oz **o:tr̥**, s ɛt a savwa:r, **enɔrmemɑ̃.**
ɔ̃ l kɔ̃·trɔdi·**zɛ** syr œ̃ **pwɛ̃**, u syr œ̃n **o:trə**,
sɛlɔ̃ le· **kɑ.** i n avɛ **k** œ̃n argymɑ̃, mɛ ki etɛ **bɔ̃.**
ɔz ɛ̃·**ferjœ:r** i repɔ̃·**dɛ** avɛk œ̃ suri:r də **mepri:**
«vu n ɛt̥ dɔ̃ **pɑ** dɑ̃ l mu·v**mɑ̃**?»; oz **ego:**
«**kœ** vule **vu**? **mwa** ʒ̊ sɥi dɑ̃ l mu·v**mɑ̃**»;
o syper**jœ:r**... i n kɔnɛ **pɑ** d̥ syper**jœ:r.**
ply **ta:r** il ɛ̃·vɑ̃·**ta l** sɛptisismə trɑ̃·sɑ̃·dɑ̃·**tal:**,
e l dilɛ*tt*ɑ̃·**tis**mə rafi**ne.** il avɛ **l ɛ:r** d avwa:r gɑ:**ʒe**
o **ʃɑ̃:ʒ.** o·**mwɛ̃** i n afirmɛ **ply**, i n trɑ̃·ʃɛ **pɑ.**
i n etɛ **ply** trɑ̃·**ʃɑ̃**, kɔ̃·tɔ̃·**dɑ̃** e asɔmɑ̃. i n kɔlɛk-
sjɔnɛ **ply** lez agremɑ̃ divɛ:r d yn *h*aʃ̥ d abɔrda:ʒ.

---

1) ije:r, ie:r, u **je:r.**

les sentiments, les états d'esprit et les manières d'être. Il est «dans le mouvement». Qu'est-ce que c'est que le mouvement? je ne sais pas trop. Cela consiste à n'être pas aujourd'hui ce qu'on était hier. Mais être ainsi, c'est être inconstant, et comme on l'était hier par rapport à avant-hier, on est inconstant tout comme on l'était, et par conséquent l'on n'a point changé. Je sais bien, mais on en a eu l'air; et c'est juste ce qui s'appelle être dans le mouvement. Au fond, il me paraît que cela consiste à tourner sur les talons. C'est un mouvement sans déplacement. C'est peut-être très agréable.

L'homme dans le mouvement, à le bien prendre, n'est autre chose qu'un collectionneur. Il a collectionné en sa personne propre toutes les évolutions successives de ses contemporains depuis qu'il existe. Il a été une petite encyclopédie ambulante, ou un de ces registres alpins où chacun laisse une empreinte fugitive de son état d'âme. Il a été imprimé par ses comtemporains comme un journal à cinq centimes. L'époque a passé sur lui comme un rouleau typographique. Il en reste tout bariolé. C'est une manière de «maculature». C'est l'homme le plus content de lui que je connaisse; et il n'est pas impossible qu'il y ait de quoi.

* * *

Je l'ai toujours connu. Vers la fin de l'Empire, il avait inventé la morale indépendante, l'irréconciliabilité, le vélocipède, l'abolition des armées permanentes et le réalisme. C'étaient beaucoup de choses, mais à chacune il tenait autant qu'aux autres, c'est à savoir, énormément. On le contredisait sur un point, ou sur un autre, selon les cas. Il n'avait qu'un argument, mais qui était bon. Aux inférieurs il répondait avec un sourire de mépris: «Vous n'êtes donc pas dans le mouvement?»; aux égaux: «Que voulez-vous? Moi, je suis dans le mouvement»; aux supérieurs . . . il ne connaît pas de supérieurs.

Plus tard il inventa le scepticisme transcendantal et le dilettantisme raffiné. Il avait l'air d'avoir gagné au change. Au moins il n'affirmait plus, il ne tranchait pas. Il n'était plus tranchant, contondant et assommant. Il ne collectionnait plus les agréments divers d'une hache d'abordage.

ɔ̃ l truˑvɛ mjø. ɔ̃n avɛ ptɛt tɔːr. il etɛt admirabləmɑ̃t afirmatif də la nesɛsite də nə rjɛ̃n afirme, e prɔfɔ̃ˑdemɑ̃ dɔgmatik dɑ̃ la sɛrtityd də la vanite d̥ tu dɔgmə.

il avɛ deˑ suriːr rɑ̃ˑtre ki etɛ krysifjɑ̃ pur sø ki n etɛ pɑ dɑ̃ l nuvo muˑvmɑ̃. oː k il i etɛ, lɥi! kɔm ɔ̃ vwajɛ bjɛ̃ k il i avɛ tuʒuˑr ete!

«nɔ̃, mɔ̃n ami, i fo tu kɔ̃ˑprɑ̃ːdr̥, e pur tu kɔ̃ˑprɑ̃ːdrə, nə krwɑːr a rjɛ̃, e ʒwiːr də tu; e pur ʒwiːr də tu, nə s ataʃe a kwa k sə swa. i n j a rjɛ̃ d̥ ply klɛːr. i n j a rjɛ̃ d̥ ply sɛrtɛ̃. s ɛ la verite apsɔly, sa, n i ɛjɑ̃ pwɛ̃ d verite, sinɔ̃ k i n j a pɑ d verite. vu m sɑ̃ˑble arjɛˑre. vu n ɛt pɑ dɑ̃ l muˑvmɑ̃.»

ɔ̃n etɛ dɑ̃ l muˑvmɑ̃ u lɔ̃ puvɛt ɛːtr̥; mɛ lɥi parɛsɛt ɛːtrə , dɑ̃ l muˑvmɑ̃ turnɑ̃ d œ̃ sɛrklə visjø.

* * *

il ɑ̃ dvɛ sɔrtiːr, e bjɛ̃ˑ vitː. il ɛ l ɔm də mɔljɛːr, ki etɛ karakteriˑze par l ɛ̃ˑkjetyd də ʃɑ̃ˑʒe d̥ plasː. il ɛ lɔkɔmɔbilː, e i marʃ a la vapœːr. s ɛ pur sa k ase suvɑ̃ il derɑːj. aprɛ l sɛptisism e l dilɛttɑ̃ˑtism, il ɛ̃ˑvɑ̃ˑta ʃɔpɛnoɛːr. il lɥi ariːv d ɛ̃ˑvɑ̃ˑte deˑ ʃoːz œ̃ pø demɔde. tɛl sɛrtɛ̃ klybmɛn ki lɑ̃ːs spesjalmɑ̃ leˑ vjɛj fiːj. il ɛ̃ˑvɑ̃ˑta dɔ̃ ʃɔpɛnoɛːr, apøprɛ ɑ̃ mɛˑm tɑ̃ k la fajɑ̃ːs revɔlysjɔnɛːr. sə n ɛ pɑ k i j ɛt œ̃ rapɔːr. leˑ døːz ɔbʒɛ etɛ dɑ̃ l muˑvmɑ̃ a la mɛˑm dat, vwala tu. s ɛt yn rɛˑzɔ̃ trɛː syfiˑzɑ̃ːt. i fy dɔ̃ pɛssimist e fajɑ̃ˑsje avɛk la mɛːm kɔ̃ˑviksjɔ̃. il s apɛrsy kə l mɔ̃ːd etɛt abɔminabl e la vi œ̃ luːr fardo. i n y pɑ dez ɛˑr pɑ̃ˑʃe, parskə s ɛ d dizɥisɑ̃ trɑ̃ːt, mɛz il y dez ɛˑr prɔstre, parskə s ɛ mɔdɛrn. i n fo pɑ fɛːr də kɔ̃ˑfyzjɔ̃ d̥ filistɛ̃.

i m rɑ̃ˑkɔ̃ˑtrɛ, e m parlɛ d yn vwa surd, kɔm etɛ dy rɛst mɔ̃n ɔrɛːj, kar i fo k l armɔniˑrɛɲə lə plys posiblə dɑ̃ la natyːr, e i m diˑzɛ: «kœ vuz ɛt mɔ̃stryø, mɔ̃n ami! kɛl klɔak vu fɛt! pəti tɑ d ɔrdyːr dɑ̃z yn sɑ̃ːtin ɛ̃ˑfini!

On le trouvait mieux. On avait peut-être tort. Il était admirablement affirmatif de la nécessité de ne rien affirmer, et profondément dogmatique dans la certitude de la vanité de tout dogme.

Il avait des sourires rentrés qui étaient crucifiants pour ceux qui n'étaient pas dans le nouveau mouvement. Oh! qu'il y était, lui! Comme on voyait bien qu'il y avait toujours été.

«Non, mon ami, il faut tout comprendre, et pour tout comprendre, ne croire à rien, et jouir de tout; et pour jouir de tout, ne s'attacher à quoi que ce soit. Il n'y a rien de plus clair. Il n'y a rien de plus certain. C'est la vérité absolue, cela, n'y ayant point de vérité, sinon qu'il n'y a pas de vérité. Vous me semblez arriéré. Vous n'êtes pas dans le mouvement.»

On était dans le mouvement où l'on pouvait être; mais lui paraissait être dans le mouvement tournant d'un cercle vicieux.

* * *

Il en devait sortir, et bien vite. Il est l'homme de Molière, qui était caractérisé par l'inquiétude de changer de place. Il est locomobile, et il marche à la vapeur. C'est pour cela qu'assez souvent il déraille. Après le scepticisme et le dilettantisme, il inventa Schopenhauer. Il lui arrive d'inventer des choses un peu démodées. Tels certains clubmen qui lancent spécialement les vieilles filles. Il inventa donc Schopenhauer, à peu près en même temps que la faïence révolutionnaire. Ce n'est pas qu'il y ait un rapport. Les deux objets étaient dans le mouvement à la même date, voilà tout. C'est une raison très suffisante. Il fut donc pessimiste et faïencier avec la même conviction. Il s'aperçut que le monde était abominable et la vie un lourd fardeau. Il n'eut pas des airs penchés, parce que c'est de 1830, mais il eut des airs prostrés, parce que c'est moderne. Il ne faut pas faire de confusion de Philistin.

Il me rencontrait, et me parlait d'une voix sourde, comme était du reste mon oreille, car il faut que l'harmonie règne le plus possible dans la nature, et il me disait:

«Que vous êtes monstrueux, mon ami! Quel cloaque vous faites! Petit tas d'ordures dans une sentine infinie!

nə sɑ̃ːte vu **pɑ l** bəzwɛ̃ də vu **pyrifje** ɑ̃ vu de-
trɥiːzɑ̃ e d afrɑ̃ːʃiːr lə **mɔ̃ːd** ɑ̃ l **syprimɑ̃**?
dy **rɛst**, ʒ e yn ʒijɔtin admirablə syr yn **asjɛt**
ki ɛt ɑ̃ **kat** mərso. vəne vwaːr **sa**. s ɛ **mɛrvɛjø**.
vuz ave **l** ɛːr də vuz ɑ̃ susje kɔm də **sa**.
purtɑ̃ la natyːr ɛt yn sinistrə mistifikatris
ki nu **trɔ̃ːp** **kryɛlmɑ̃** ɑ̃ vy d yn **fɛ̃** syperjœːr
k ɛl nə **kɔnɛ pɑ**. mɛ vu n ɛt **pɑ** dɑ̃ l muːvmɑ̃.»
ply **taːr** ɑ̃kɔːr i dɔna dɑ̃ l **rys**, parla
d yn vwa **trɛː duʂ** d illymine avɛk dez ɛ̃flɛksjɔ̃
karɛsɑ̃ːt, fabrika yn pɛːr də sulje k i n py
ʒamɛ pɔrte, e s fit yn **ɑ̃m** d wazo d **mɛːr**,
sə ki etɛ **mwɛ̃** difisilːː. ʒə l ɛ̃tɛrəʒɛ vɔlɔ̃ːtje
a st **epɔk**, e ʒ lɥi rɑ̃ːdi **ʒystis**. il etɛ
dɑ̃ l muːvmɑ̃, kɔm tuʒuːr, mɛz il etɛ
plyz ɛ̃fɔrme k a l ɔrdinɛːr. il avɛ **ly** sɛrtɛnmɑ̃
oːmwɛ̃ **trwɑːz** artiklə də ʒurno kɔ̃ːsɛrnɑ̃
la literatyːr **rysː**. il etɛt œ̃ deː ply **fɔːr** syr la kɛstjɔ̃
də **tu** leː lɛtre frɑ̃ːsɛ. i savɛ **trɛː bjɛ̃ k** la «meːzɔ̃
deː **mɔːr**» ɛ d̥ tɔlstɔːj, e «anna karenin:» də gɔgɔlː.
nu n ɑ̃ savɔ̃ pɑ **plys**, vu e **mwa**, n ɛt i pɑ **vrɛ**?
il etɛ **dɔ̃** dɑ̃ l muːvmɑ̃ **slaːv** oːtɑ̃
k ɔ̃n ɑ̃ pøt ɛːtrə. il avɛt yn manjɛːr də diːr lə **stɛpː**,
ki n **etɛ** k a **lɥi**. i sɑ̃blɛt ɑ̃ **mɑ̃ːʒe**. kɑ̃t il **etɛ**
kɔ̃ːtɑ̃ d **vu**, i vuz akɔrdɛ la favœːr
də vu **fɛːr** ɑ̃ːtre dɑ̃ sɔ̃n **izba**, ki etɛt o **katrijɛm**
etaːʒ. il etɛ **rys**, ʒysk o **bu** dy **ne**, oːdla d̥ **kwa**
i n ɛ **pɑz** akutyme d **vwaːr**.

. . . . . .

il fo*t* ɛːtrə dɑ̃ l muːvmɑ̃, e s n ɛ pɑ **lɥi**
ki mɑ̃ːkrɛ a ʂ dəvwaːr, e a s ki ɛ sa vɔkɑːsjɔ̃
syr la **tɛːr**.

* * *

kar s ɛt yn vɔkɑːsjɔ̃, e s ɛt yn **fɔ̃ksjɔ̃**. i j a pur **lɥi**
dekrɛ nɔminatiʃ də la prɔvidɑ̃ːs etɛrnɛlː. il **sɛːr**
a kɛlkə**ʃoːz**. il **dɔn** l ɔrjɑ̃tɑːsjɔ̃. ʒirwɛt,
si vu vule; **mwa**, ki l ɛːm, ʒə prefɛːr **diːr** **flœm**
myltikɔlɔːr o sɔmɛ dy **mɑ**. il ɛ sɛlɥi ki l prɛmje
sɑ̃ l vɑ̃, e sɛlɥi oːsi, ki s ɑ̃ **rɑ̃ːpli** avɛk kɔ̃ːsjɑ̃ːs.
i sɛːr də siɲ e d egzɑ̃ːpl̥. sɑ̃ **lɥi** leː ʒɑ̃ ki n pɑ̃ːs **pɑ**
nə **srɛ** k dez ɛ̃ːbesilː, sə ki **srɛ** faːʃø.

Ne sentez-vous pas le besoin de vous purifier en vous détruisant, et d'affranchir le monde en le supprimant? Du reste, j'ai une guillotine admirable sur une assiette qui est en quatre morceaux. Venez voir cela. C'est merveilleux. Vous avez l'air de vous en soucier comme de cela. Pourtant la nature est une sinistre mystificatrice qui nous trompe cruellement en vue d'une fin supérieure qu'elle ne connaît pas. Mais vous n'êtes pas dans le mouvement.»

Plus tard encore il donna dans le russe, parla d'une voix très douce d'illuminé avec des inflexions caressantes, fabriqua une paire de souliers qu'il ne put jamais porter, et se fit une âme d'oiseau de mer, ce qui était moins difficile. Je l'interrogeais volontiers à cette époque, et je lui rendis justice. Il était dans le mouvement, comme toujours, mais il était plus informé qu'à l'ordinaire. Il avait lu certainement au moins trois articles de journaux concernant la littérature russe. Il était un des plus forts sur la question de tous les lettrés français. Il savait très bien que la *Maison des Morts* est de Tolstoï et *Anna Karénine* de Gogol. Nous n'en savons pas plus, vous et moi, n'est-il pas vrai? Il était donc dans le mouvement slave autant qu'on en peut être. Il avait une manière de dire le steppe qui n'était qu'à lui. Il semblait en manger. Quand il était content de vous, il vous accordait la faveur de vous faire entrer dans son *isba*, qui était au quatrième étage. Il était Russe jusqu'au bout du nez, au delà de quoi il n'est pas accoutumé de voir.

. . . . . .

Il faut être dans le mouvement, et ce n'est pas lui qui manquerait à ce devoir et à ce qui est sa vocation sur la terre.

* * *

Car c'est une vocation, et c'est une fonction. Il y a pour lui décret nominatif de la Providence éternelle. Il sert à quelque chose. Il donne l'orientation. Girouette, si vous voulez; moi, qui l'aime, je préfère dire flamme multicolore au sommet du mât. Il est celui qui le premier sent le vent, et celui, aussi, qui s'en remplit avec conscience. Il sert de signe et d'exemple. Sans lui les gens qui ne pensent pas ne seraient que des imbéciles, ce qui serait fâcheux.

gra·s a **lɥi**, i dəvjɛn de· **so**, kar i j a yn **nɥ̃:s**, e a la bɔn **œ:r** ! il ɛt œ̃n ɛ̃strymɑ̃ ɛ̃·finimɑ̃ sɑ̃·sibl̥, ɛ̃·dikatœ:r de· mu·vmɑ̃ atmɔsferik:. i rsɑ̃:bl a se· ptit pupe ɑ̃ muslin:, vjɔlɛt, **ro:z** u **blø** sɥi·vɑ̃ la kɑ̃·tite **d** vapœ·r **d o** ɑ̃ syspɑ̃·sjɔ̃ dɑ̃ l atmɔsfɛ:r. il ɛ meteɔrɔlɔʒik, e igrɔmetrik:. o·si ɛt il ɛkskɛlɑt ɔm:, kɔm **tu** lez elemɑ̃. pwɛ̃ d̥ **fjɛl:**. l amurprɔprə ki kɔ̃·vjɛ̃ a œ̃ si **bɛl** egzɑ̃·plɛ:r də l ymanite, e vwala **tu**. e ɑ̃·kɔ:r **mwɛ̃ d** vanite kə bjɛ̃ **d o:tr̥**. œ̃ kɔ̃·tɑ̃tmɑ̃ **egal:**, **kɔ̃:tiny** e ɛ̃:fajiblə, ki **tjɛ̃** a s k i n sə sɑ̃ **ʒamɛ sœl:**, ʒamɛ sepa·re dez **ɔm:** par yn **syperjɔrite** u yn ɛ̃·**ferjɔrite** kɛlkɔ̃:k. il ɛ **kɔllɛktif:**. i s sɑ̃ **vi:vrə** də la **vi** yniversɛl: ; i se k i **pɑ̃:s** la **pɑ̃:s** la pɑ̃·se d̥ tu l **mɔ̃:d**, pardɔ̃, kə tu l **mɔ̃:d̥ pɑ̃:s** sa pɑ̃·se ; e sla ɛ dɑ̃ la **vi** œ̃ vjatik, œ̃ rekɔ̃·fɔ:r e yn asy·rɑ̃:s. i va d œ̃ pɑ **fɛrm**, dɑ̃ l mu·vmɑ̃. i **pɑ:s trɑ̃:kilmɑ̃** par se· **fɑ:z** nesesɛ:r. il ɛ kɔm la **lym:**.

lə **trɛ** distɛ̃ktif, **sajɑ̃**, s ɛ k i n s apɛrswa **pɑ** de· trɑ̃·zisjɔ̃. il **pɑ:ʂ** d yn manjɛr **d** ɛ:tr a yn **manjɛ:r** kɔ̃·**trɛ:r sɑ̃** s avi·ze dy ʃɑ̃·ʒmɑ̃, sɑ̃ ʂ dute k il ɛ dəvny o·trə **ʃo:z**. «i ʂ vwa diferɑ̃ sɑ̃ s ɛt̥ **vy** ʃɑ̃·ʒe.» o· **fɔ̃**, il a kɛl̥k ide k i s ɛ fɛ ɑ̃ **lɥi** de· metamɔrfo:z ; mɛ il le ramɑ·s **tut** dɑ̃z yn ide ʒeneral də «**dɛvlɔpmɑ̃ kɔ̃·tiny**», dɔ̃t il ɛ **trɛ:** fe·**ry** e **prɔdizjø·zmɑ̃** flate. i sɑ̃ vagmɑ̃ k i rprezɑ̃:t l ide dy prɔgrɛ. l ide dy prɔgrɛ a ete ɛ̃·vɑ̃·te par œ̃ ʃy̥al ki turnɛ œ̃ prɛswar **d ɥil:**, dɑ̃z œ̃ manɛ:ʒ.

i **vjɛji** ɑ́vɛk̥ dusœ:r dɑ̃ sɛt ide kɔ̃·sɔlɑ̃:t. i rapɛl k il a **tuzu·r** ete dɑ̃ l mu·vmɑ̃. il ɔpsɛrv avɛk atɑ̃·sjɔ̃ le· ʒœn ʒenera·sjɔ̃ e lœr manjɛ:r də s mu·vwa:r, e i s **mø** ɑ̃kɔ:r kɔm **ɛl:**, a pti **brɥi**. i s mena:ʒ yn agɔni a la **mɔ:d**, e yn **mɔ:r** ***h*o:tmɑ̃** mɔdern. i n sɔra **pɑ** ɑ̃·tɛ·re ; kar il ɛ par·ti·zɑ̃ **d** la krema·sjɔ̃. i s ɛt arɑ̃·ʒe **d** manjɛ:r a s kə sa **vi** abutis a œ̃ **fu:r**. i sra dɑ̃ l mu·vmɑ̃ ʒysk aprɛ sa **mɔ:r**.

kɔmɑ̃ i s apɛl: ? alɔ̃, frɑ̃·sɛ, me· ptiz ɔ̃:klə, kɔm ɔ̃ **di** ɑ̃ rysi, vu l save **bjɛ̃**. i s apɛl kɔm nu **tu:s**. i s apɛl

Grâce à lui, ils deviennent des sots, car il y a une nuance, et à la bonne heure! Il est un instrument infiniment sensible, indicateur des mouvements atmosphériques. Il ressemble à ces petites poupées en mousseline, violettes, roses ou bleues suivant la quantité de vapeur d'eau en suspension dans l'atmosphère. Il est météorologique et hygrométrique.

Aussi est-il excellent homme, comme tous les éléments. Point de fiel. L'amour-propre qui convient à un si bel exemplaire de l'humanité, et voilà tout. Et encore moins de vanité que bien d'autres. Un contentement égal, continu et infaillible, qui tient à ce qu'il ne se sent jamais seul, jamais séparé des hommes par une supériorité ou une infériorité quelconque. Il est collectif. Il se sent vivre de la vie universelle; il sait qu'il pense la pensée de tout le monde, pardon, que tout le monde pense sa pensée; et cela est dans la vie un viatique, un réconfort et une assurance. Il va d'un pas ferme, dans le mouvement. Il passe tranquillement par ses phases nécessaires. Il est comme la lune.

Le trait distinctif, saillant, c'est *qu'il ne s'aperçoit pas des transitions.* Il passe d'une manière d'être à une manière contraire sans s'aviser du changement, sans se douter qu'il est devenu autre chose. «Il se voit différent sans s'être vu changer.» Au fond, il a quelque idée qu'il s'est fait en lui des métamorphoses, mais il les ramasse toutes dans une idée générale de «développement continu», dont il est très féru et prodigieusement flatté. Il sent vaguement qu'il représente l'idée du progrès. L'idée du progrès a été inventée par un cheval qui tournait un pressoir d'huile dans un manège.

Il vieillit avec douceur dans cette idée consolante. Il rappelle qu'il a toujours été dans le mouvement. Il observe avec attention les jeunes générations et leur manière de se mouvoir, et il se meut encore comme elles, à petit bruit. Il se ménage une agonie à la mode et une mort hautement moderne. Il ne sera pas enterré; car il est partisan de la crémation. Il s'est arrangé de manière à ce que sa vie aboutisse à un four. Il sera dans le mouvement, jusqu'après sa mort.

Comment il s'appelle? Allons, Français, mes petits oncles, comme on dit en Russie, vous le savez bien. Il s'appelle comme nous tous. Il s'appelle

leʒjɔ̃ d l alwɛt:[1]). i siɲ gaʎly:s rəmany:s ;
e kəm i pɑ:s sa vi a rsɑ̃·ble a tu l mɔ̃:d,
o·si ari·ɣt il kə ʃakɛ̃ d nu tu:s ɛt œ̃ pø lqi.

emil fagɛ, etyd e pɔrtrɛ.
(ɛkstrɛ dy ʒurnal «lə figaro».)

33. le· trwɑ sɔ*m*mɑ·sjɔ̃

o·si vrɛ kə ʒ m apɛl belizɛ:r, e ʁ ʒ e
mɔ̃ rabo dɑ̃ la mɛ̃ ɑ̃ s məmɑ̃, si l pɛr tjɛ:r
s imaʒin kə la bɔn ləsɔ̃ k i vjɛ̃ d nu dɔne
ɔra sɛrvi a kɛkʃo:z, s ɛ k i n kɔnɛ pɑ l pœp
də pa·ri. waje vu msjø, iz ərɔ̃ bo
nu fyzije ɑ̃ grɑ̃, nu deporte, nuz ɛsporte,
mɛt kajɛn o bu ʁ satɔri, bure le· pɔ̃·tɔ̃
kɔm de· bari a sardin:, lə pari·zjɛ̃ ɛ:m l emøːt,
e rjɛ̃ n pura lqi ɑ̃·lve ʂ gu la ! ɔ̃n a sa
dɑ̃ l sɑ̃. kɛs vu vule ? s ɛ pɑ tɑ̃ la politik
ki nuz amy:z, s ɛ l trɛ̃ k ɛl fɛ : lez atəlje
fɛrme, le· rasɑ̃·bləmɑ̃, la flɑ:m, e pɥi
ɑ̃kɔr kɛkʃo:z ɑ̃ plys, kə ʒə n sɔrɛ vu di:r.
pur bjɛ̃ kɔ̃·prɑ̃·ʁ sa, i fo ɛt ne, kɔm mwa,
ry d l ɔrijɔ̃, dɑ̃z ɛ̃n atəlje d mɔny·zje[2]), e ʁpqi qit ɑ̃
ʒysk a kɛ̃:ʒ k ɔ̃ m a mi ɑ̃n aprɑ̃·tisa:ʒ,
awar ru·le l fo·bu:r avɛk yn waty:r a bra
plɛn də kɔpo. ɑ: dam: ! ʃ̊ pø di:r kə ʒ m ɑ̃ sqi pɛje
de· revɔlysjɔ̃, dɑ̃ s tɑ̃ la. tu pti, pɑ ply o
k yn bɔt, dɛ: k j avɛ dy brqi dɑ̃ pa·ri,
vuz etje sy:r də m i wa:r par ɛ̃ bu. prɛskə tuʒu:r
ʃ̊ savɛ sa davɑ̃:s. kɑ̃ ʒ waje lez uvrije s ɑ̃n ale
bratsy bratsu, dɑ̃ l fo·bu:r, ɑ̃ prənɑ̃ l trɔtwa:r
tut ɑ̃ larʒ, le· fam sy·r le· pɔrt ko·zɑ̃,
ʒɛstikylɑ̃, e tu se· tɑ d mɔ̃:ʁ ki desɑ̃·dɛ

---

1) «le·gio alauda:·rum» u sœlmɑ̃ «alau·da», nɔ̃ d yn lezjɔ̃ go·lwa:z də seza:r.

2) u dɑ̃z œ̃n atəlje d mənqi·zje. — nuz ɛ̃·dikɔ̃ dɑ̃z yn sɛrtɛn məzy:r la prənɔ̃sja·sjɔ̃ dy pœplə pari·zjɛ̃. o·si, dɑ̃ s tɛkst, r vo tuʒu:r ʁ [r vɛlɛ:r], u mɛ·m ɑ [r vɛlɛ:r grasɛje, sɛtadi·r nɔ̃ ru·le].

légion de l'alouette[1]). Il signe Gallus Romanus; et comme il passe sa vie à ressembler à tout le monde, aussi arrive-t-il que chacun de nous tous est un peu lui.

Émile Faguet, *Études et portraits.*
(Extrait du journal *Le Figaro.*)

33. Les trois sommations

Aussi vrai que je m'appelle Bélisaire et que j'ai mon rabot dans la main en ce moment, si le père Thiers s'imagine que la bonne leçon qu'il vient de nous donner aura servi à quelque chose, c'est qu'il ne connaît pas le peuple de Paris. Voyez-vous, monsieur, ils auront beau nous fusiller en grand, nous déporter, nous exporter, mettre Cayenne au bout de Satory, bourrer les pontons comme des barils à sardines, le Parisien aime l'émeute, et rien ne pourra lui enlever ce goût-là! On a ça dans le sang. Qu'est-ce que vous voulez? Ce n'est pas tant la politique qui nous amuse, c'est le train qu'elle fait: les ateliers fermés, les rassemblements, la flâne, et puis encore quelque chose en plus, que je ne saurais vous dire.

Pour bien comprendre cela, il faut être né, comme moi, rue de l'Orillon, dans un atelier de menuisier[2]), et depuis huit ans jusqu'à quinze qu'on m'a mis en apprentissage, avoir roulé le faubourg avec une voiture à bras pleine de copeaux. Ah! dame! je peux dire que je m'en suis payé des révolutions, dans ce temps-là. Tout petit, pas plus haut qu'une botte, dès qu'il y avait du bruit dans Paris, vous étiez sûr de m'y voir par un bout. Presque toujours je savais ça d'avance. Quand je voyais les ouvriers s'en aller bras dessus, bras dessous, dans le faubourg, en prenant le trottoir tout en large, les femmes sur les portes causant, gesticulant, et tous ces tas de monde qui descendaient

---

1) *Legio alaudarum* ou seulement *alauda,* nom d'une légion gauloise de César.

2) ou dans un atelier de menuisier. — Nous indiquons dans une certaine mesure la prononciation du peuple parisien. Aussi dans ce texte, (r) vaut toujours (ʀ) [r vélaire] ou même (ʁ) [r vélaire grasseyé, c'est-à-dire non roulé].

de· bɑrjɛ:r, ʒə m di·zɛ ɑ̃ ʃɑrjɑ̃ me· kɔpo :
«**bɔn afɛ:r** ! i va j awar kɛkʃo:z...»
ɑ̃n efɛ, sa n mɑ̃·kə **pɑ.** lə **swa:r**, ɑ̃ rɑ̃·trɑ̃ ʃe· **nu**, ʔ̊ tru·vɛ la butik **plɛn** ; dez ami dy **pɛ:r** ko·zɛ politik o·**tu:r** də l etabli, de· wazɛ̃ lɥi apɔrtɛ **l** ʒurnal: ; kar dɑ̃ s tɑ̃ **la** j avɛ pɑ d̥ **fœ:j** a ɛ̃· **su** kɔm mɛ̃·**tnɑ̃.** **sø** ki vulɛ rsəwa:r lə ʒurnal: , sɔ kɔti·zɛ a plyzjœ:r dɑ̃ la **mɛm** me·zɔ̃, e sə l pɑ·sɛ d eta:ʒ ɑ̃n eta:ʒ... papa belize:r, ki travajɛ tuʒu:r malgre **tu**, pusɛ sɔ̃ rabo avɛk **kɔlɛ:r** ɑ̃n ɑ̃·tɑ̃·**dɑ̃** le· nuvɛl: ; e ʒə m rapɛl kə se· ʒu:r **la**, o **mɔmɑ̃** d̥ sə mɛtr a **tab**, la **mɛ:r** nə mɑ̃·kə ʒamɛ **d** nu **di:r** :
«**tne** vu trɑ̃·**kil:**, lez ɑ̃·**fɑ̃**... lə **pɛ:r** n ɛ pɑ kɔ̃·**tɑ̃**, rapɔ:r oz afɛ:r də la politik: .»
mwa, vu pɑ̃·sɛ, ʒ i kɔ̃·prənɛ **pɑ** grɑ̃**ʃo:z**, a se· **sakrez** afɛ:r. tut**mɛ:m**, j avɛ de· **mo** ki m ɑ̃·trɛ dɑ̃ la **tɛ:t**, a **fɔrs̥** də lez ɑ̃·**tɑ̃:d**, **kɔm** par egzɑ̃:p :
«sɛt **kanɑ:j** də gi·zo, kj ɛt ale a **gɑ̃** !»
ʔ̊ savɛ pɑ **bjɛ̃** s kə s etɛ k sə gi·zo, ni s kə sa vulɛ **di:r** d ɛ·tr ale a **gɑ̃** ; me s t **egal:** ! ʒ repetɛ avɛk lez **o:t** :
«**kanɑ:j** də gi·zo... **kanɑ:j** də gi·zo !...».
e ʒ i alɛ **d** o:tɑ̃ **plɥ d** bɔ̃· **kœ:r** a ll aple **kanɑ:j**, sə **po:v** məsjø gi·zo, kə dɑ̃ ma **tɛ:t**, ʒə l kɔ̃·fɔ̃·dɛ avɛk ɛ̃ **grɑ̃** kɔkɛ̃ d̥ sɛrʒɑ̃ d **vil:**, ki s tənɛ o **kwɛ̃ d** la **ry d** l ɔrijɔ̃, e m fɔzɛ tu·ʒu:r de· mize:r *par* rapɔ:r a ma ʃarɛt̥ də kɔpo... pɛrsɔn nə ll ɛ·mɛ dɑ̃ l kartje, sə **grɑ̃** ru·ʒ **la** ! le· **ʃjɛ̃**, lez ɑ̃·**fɑ̃**, tu l **mɔ̃:d** *lɥi* etɛ*t* aprɛ ; j avɛ **k** lə marʃɑ̃ d **vɛ̃**, ki d̥ tɑ̃:z ɑ̃ **tɑ̃**, pur l amadwe, *lɥi* glisɛ ɛ̃ vɛr də **vɛ̃** dɑ̃ l ɑ̃·trə·bɑjmɑ̃ d̥ sa butik: . lə ɡrɑ̃ **ru:ʒ** s aprɔʃɛ sɑ̃z awar **l** ɛ:r də **rjɛ̃**, rəgardɛ a **drwɑt** e a **go:ʃ** si j avɛ pɑ d̥ **ʃɛf**, *c* pɥi, ɑ̃ pɑ·sɑ̃, **ʔ̊it:** !... ʒ *n* e ʒamɛ vy siflɛ ɛ̃ vɛr də **vɛ̃** si **lɛstəmɑ̃.** lə malɛ̃, s etɛ d gɛte **l** mɔmɑ̃ u il avɛ l **kud** ɑ̃ **l** ɛ:r, e d ari·ve dɛrjɛ:r ɑ̃ krijɑ̃ :
«**gɑ:r**, sɛrgo !... **vla** l ɔfisje.»
ɔ̃n ɛ kɔm sa dɑ̃ l **pœp** də pa·ri, s ɛ l sɛrʒɑ̃ d **vil** ki pɔrt la **pɛn** də **tu**. ɔ̃ s abity a le *h*air:,

des barrières, je me disais en charriant mes copeaux: «Bonne affaire! il va y avoir quelque chose. . . »

En effet, ça ne manquait pas. Le soir, en rentrant chez nous, je trouvais la boutique pleine; des amis du père causaient politique autour de l'établi, des voisins lui apportaient le journal; car dans ce temps-là il n'y avait pas de feuilles à un sou comme maintenant. Ceux qui voulaient recevoir le journal se cotisaient à plusieurs dans la même maison, et se le passaient d'étage en étage. . . Papa Bélisaire, qui travaillait toujours malgré tout, poussait son rabot avec colère en entendant les nouvelles; et je me rappelle que ces jours-là, au moment de se mettre à table, la mère ne manquait jamais de nous dire:

«Tenez-vous tranquilles, les enfants... Le père n'est pas content, rapport aux affaires de la politique.»

Moi, vous pensez, je n'y comprenais pas grand'chose, à ces sacrées affaires. Tout de même, il y avait des mots qui m'entraient dans la tête à force de les entendre, comme, par exemple:

«Cette canaille de Guizot, qui est allé à Gand!»

Je ne savais pas bien ce que c'était que ce Guizot ni ce que cela voulait dire d'être allé à Gand; mais c'est égal! je répétais avec les autres:

«Canaille de Guizot... Canaille de Guizot!...»

Et j'y allais d'autant plus de bon cœur à l'appeler canaille, ce pauvre M. Guizot, que, dans ma tête, je le confondais avec un grand coquin de sergent de ville qui se tenait au coin de la rue de l'Orillon, et me faisait toujours des misères par rapport à ma charrette de copeaux... Personne ne l'aimait dans le quartier, ce grand rouge-là! Les chiens, les enfants, tout le monde lui était après; il n'y avait que le marchand de vin qui, de temps en temps, pour l'amadouer, lui glissait un verre de vin dans l'entrebâillement de sa boutique. Le grand rouge s'approchait sans avoir l'air de rien, regardait à droite et à gauche s'il n'y avait pas de chefs, puis, en passant, *uit!*... Je n'ai jamais vu siffler un verre de vin si lestement. Le malin, c'était de guetter le moment où il avait le coude en l'air, et d'arriver derrière en criant:

«Gare, sergo!... voilà l'officier.»

On est comme ça dans le peuple de Paris, c'est le sergent de ville qui porte la peine de tout. On s'habitue à les haïr,

le· po·v **djɑ:bl̥**, a le rgarde kɔm de· **ʃjɛ̃**.
le· **minist** fɔ̃ de· be·**ti:z**, s ɛt o sɛrʒɑ̃ d **vil**
k ɔ̃ le fe **pɛje**, e kɑ̃*t* yn **fwa** il ari:v
yn **bɔn** revɔlysjɔ̃, le· **minist** s ɑ̃ **vɔ̃** a vɛrsɑ:j,
e le· sɛrʒɑ̃ d **vil** dɑ̃ l **kanal**:...
pur ɑ̃ rvɔni:r **dɔ̃**, a s kə ʒ vu di·zɛ,
dɛ: k j **avɛ** kɛkʃo:z dɑ̃ pa·**ri**, ʒ etɛ **ɛ̃** de· **prœmje**
a l **sawa:r**. se· ʒu:r **la**, ɔ̃ ṣ dɔnɛ rɑ̃·**dev**u,
tu le· **pti** dy **kartje**, e nu desɑ̃·**djɔ̃** ɑ̃·**sɑ̃:b**
lə fo·**bu:r**. j avɛ de· **ʒɑ̃** ki **krijɛ**:
«s ɛ **ry** mɔ̃·**mart**... **nɔ̃** !... a la **pɔrt** sɛ̃**dni**.»
d o:t ki s etɛ tru·**ve** ɑ̃ **kurṣ** də s ko·te **la**,
rəvnɛ **fyrjø** d n awa:r pɑ **py** pɑ·**se**. le· **fam**
kurɛ ʃe le· bulɑ̃·**ʒe**. ɔ̃ **fɛrm**ɛ le· **pɔrt** kɔ**ʃɛ:r**.
tu **sa** nu mɔ̃·**tɛ**. nu **ʃɑ̃:tjɔ̃**, nu **buskyljɔ̃**
ɑ̃ pɑ·**sɑ̃** le· pti **marʃɑ̃** de· **ry**, ki rəlvɛ bjɛ̃ **vit**
lœrz etala:ʒ, lœrz evɑ̃·**tɛ:r**, kɔm le· **ʒu:r** də grɑ̃· **vɑ̃**.
kɛkfwa, ɑ̃n ari·**vɑ̃** o **kanal**:, le· **pɔ̃**
dez **ekly:z** etɛ **deʒa** turne. de· **fjak**, de· **kamjɔ̃**
s arɛtɛ **la**. le· kɔʃe **ʒy:rɛ**, lə **mɔ̃d̥** s ɛ̃·kjetɛ.
nuz ɛskaladjɔ̃ ɑ̃ kurɑ̃ sɛt̥ **grɑ̃d̥** pɑ·**srɛl**
tut ɑ̃ **marʃ** ki sepa·rɛ alə:r lə fo·**bu:r** də la **ry**
dy **tɑ̃:p**, e nuz ari·**vjɔ̃** sy*r* le· **bulva:r**.
s ɛ **sa** k*j* ɛt amy·**zɑ̃** l **bulva:r**, le· mardi **gra**
e le· ʒu:r d **emøːt** ! prɛskə **pɑ d** waty:r ;
ɔ̃ puvɛ galɔpe a sɔ̃n **ɛ:z̥** sy*r* sɛt̥ **grɑ̃d̥** ʃo·se.
ɑ̃ nu waj**ɑ̃** pɑ·se, le· butikje **d̥** se· kartje
savɛ **bjɛ̃** s kə sa vulɛ **di:r**, e fɛrmɛ **vit** lœr magazɛ̃.
ɔ̃n ɑ̃·tɑ̃·dɛ klake le· vɔlɛ ; mɛ **tutme:m**,
yn **fwa** la **butik** **fɛrme**, se· ʒɑ̃ **la s** tənɛ
sy l trɔtwa:r dəvɑ̃ lœr **pɔrtə**, paskə ʃe le· pari·**zjɛ̃**
la kyrjo·**zite** ɛ p*ly* **fɔrt** kə **tu**.
ɑ̃·**fɛ̃** nuz apɛrsəvjɔ̃ yn mas **nwa:r**, la **ful**:,
l ɑ̃·kɔ̃·**brəmɑ̃**. s etɛ **la** !... sœl**mɑ̃**, pur bjɛ̃ **wa:r**,
i s aʒisɛ d ɛ·t*r* o **prœmje** **rɑ̃** ; e **dam**: ! ɔ̃n ɑ̃ rsə-
vɛ d̥ se· talɔʃ: !... **purtɑ̃**, a **fɔrṣ** də **puse**,
də buskyle, də ṣ glise ɑ̃·t le· **ʒɑ̃:b**, nu finisjɔ̃
par ari·**ve**... yn fwa **bjɛ̃**: plase, ɑ̃n **avɑ̃ d̥** tu l **mɔ̃:d**,
ɔ̃ rɛspi·rɛ e ɔ̃n etɛ **fjɛ:r**. lə fɛt ɛ k lə spɛktak*l*
ɑ̃ valɛ la **pɛn**:.
nɔ̃*n*, waje **vu**, ʒamɛ msjø bɔka:ʒ, ʒamɛ
msjø melɛ̃:g nə m ɔ̃ dɔne ɑ̃ batmɑ̃ d̥ **kœ:r** parɛ:j

les pauvres diables, à les regarder comme des chiens. Les ministres font des bêtises, c'est aux sergents de ville qu'on les fait payer, et quand une fois il arrive une bonne révolution, les ministres s'en vont à Versailles, et les sergents de ville dans le canal...

Pour en revenir donc à ce que je vous disais, dès qu'il y avait quelque chose dans Paris, j'étais un des premiers à le savoir. Ces jours-là, on se donnait rendez-vous, tous les petits du quartier, et nous descendions ensemble le faubourg. Il y avait des gens qui criaient:

«C'est rue Montmartre... non!... à la porte Saint-Denis.»

D'autres qui s'étaient trouvés en course de ce côté-là revenaient furieux de n'avoir pas pu passer. Les femmes couraient chez les boulangers. On fermait les portes cochères. Tout cela nous montait. Nous chantions, nous bousculions en passant les petits marchands des rues, qui relevaient bien vite leurs étalages, leurs éventaires, comme les jours de grand vent. Quelquefois, en arrivant au canal, les ponts des écluses étaient déjà tournés. Des fiacres, des camions s'arrêtaient là. Les cochers juraient, le monde s'inquiétait. Nous escaladions en courant cette grande passerelle toute en marches qui séparait alors le faubourg de la rue du Temple, et nous arrivions sur les boulevards.

C'est ça qui est amusant, le boulevard, les mardis gras et les jours d'émeute! Presque pas de voitures; on pouvait galoper à son aise sur cette grande chaussée. En nous voyant passer, les boutiquiers de ces quartiers savaient bien ce que cela voulait dire, et fermaient vite leurs magasins. On entendait claquer les volets; mais tout de même, une fois la boutique fermée, ces gens-là se tenaient sur le trottoir devant leurs portes, parce que chez les Parisiens la curiosité est plus forte que tout.

Enfin nous apercevions une masse noire, la foule, l'encombrement. C'était là!... Seulement, pour bien voir, il s'agissait d'être au premier rang; et dame! on en recevait de ces taloches... Pourtant, à force de pousser, de bousculer, de se glisser entre les jambes, nous finissions par arriver... Une fois bien placés, en avant de tout le monde, on respirait et on était fier. Le fait est que le spectacle en valait la peine.

Non, voyez-vous, jamais M. Bocage, jamais M. Mélingue ne m'ont donné un battement de cœur pareil

a sɥi ḳ ʒ avɛ ɑ̃ wajɑ̃ labɑ, o **bu d** la **ry**,
dɑ̃ l ɛspɑ:s rɛste **vid**, lə kɔmisɛ:r s avɑ̃·se
avɛk sɔ̃n eʃ**arp**... lez **o:t** kri**jɛ**:
«lə kɔmisɛ:r ! lə kɔmisɛ:r !»
mwa ʒ di·zɛ **rjɛ̃**. ʒ avɛ le· **dɑ̃** sɛ·re ḍ **pœ:r**,
də ple·**zi:r**, də ʒ̊ se pɑ **kwa** ; ɑ̃ mwa **mɛ:m** ʒə pɑ̃·sɛ :
«lə kɔmisɛ:r ɛ **la**...; **gɑ:r** *tu*talœ:r
le· ku ḍ **trik**:...»
s etɛ **pɑ** ɑ̃kɔr **tɑ̃** le· ku ḍ **trik**
ki m ɛ̃·prɛsjɔnɛ, mɛ ṣ **djɑb d ɔm**:, avɛk sɔ̃n eʃ**arp**
sy*r* sɔ̃n abi **nwa:r**, e ṣ **grɑ̃** ʃapo **d** mɛsjø ki lɥi dɔnɛ **l** ɛ:r
d ɛ·t*r* ɑ̃ vizit o mil**jø** de· ʃako e de· **trikɔrn**,
sa m fəzɛ ɛ̃n **efɛ** !... aprɛ ɛ̃ ru·**lmɑ̃** ḍ tɑ̃·**bu:r**,
lə kɔmisɛ:r kɔmɑ̃·sɛ a marmɔte kɛkʃo:z.
kɔm il etɛ lwɛ̃ d **nu**, malgre l **grɑ̃** silɑ̃:s, sa wa
s ɑ̃n alɛ dɑ̃ l ɛ:r, e ɔ̃ n ɑ̃·tɑ̃·dɛ k **sa** :
«m:n:... m:n:... m:n:..»
me nu la kɔnɛ·**sjɔ̃** o·si bjɛ̃ k **lɥi**, la **lwɑ**
sy*r* lez atrup**mɑ̃**. nu savjɔ̃ k nuz avjɔ̃ **drwɑ**
a **trwɑ:** sɔmɑ·**sjɔ̃** avɑ̃ d ari·**vɛ** o ku ḍ **trik**:.
o·si la prɔmjɛr **fwa**, pɛrsɔn *nə* buʒɛ. ɔ̃ rɛ́stɛ **la**,
bjɛ̃ trɑ̃·**kil**:, le· **mɛ̃** dɑ̃ le· **pɔʃ**:... par egzɑ̃:p,
o zg**ɔ̃** ru·**lmɑ̃**, ɔ̃ kɔmɑ̃·sɛ a dɔvni·r **vɛ:r**, - e a rgarde
də **drwɑt** e d **go:ʃ** par **u** i fɔdrɛ pɑ·se...
o **trwɑ:**zjɛm ru·**lmɑ̃**, **pr:t** ! s etɛ kɔm ɛ̃ depa:r
də pɛr**dro**, e de· **kri**, de· mjo·**lmɑ̃**, ɛ̃n ɑ̃·vɔl**mɑ̃** ḍ ta-
blije, də ʃapo, də kaskɛt, e **pɥi** labɑ dɛrjɛ:r,
le· **trik** ki kɔmɑ̃·sɛ a tape. **nɔ̃**, **vrɛ** !
j a **pɑ** ḍ pjɛṣ də te**ɑ:t** kapab də vu dɔne ḍ sez
emo·sjɔ̃ **la**. ɔ̃n ɑ̃n avɛ pur **ɥi:** ʒu:r a rakɔ̃·te sa
oz **o:t**, e **kɔm** iz etɛ **fjɛ:r**, sø ki puvɛ **di:r** :
«ʒ e ɑ̃·tɑ̃·**dy** la **trwɑ:**zjɛm sɔmɑ·**sjɔ̃** !...»
i fo **di:r** o·si, k a ṣ **ʒø** ɔ̃ riskɛ kɛkfwa
de· mɔr**so** ḍ sa **po**. figy·re **vu** k ɛ̃· **ʒu:r**,
a la **pwɛ̃:t** sɛ̃tystaʃ[1]), ʒə n se kɔ**mɑ̃** l kɔmisɛ:r
fi sɔ̃ **kɔ̃:t** ; me **pɑ** p*l*yto lə zg**ɔ̃** ru·**lmɑ̃**,
vla le· mynisi**po** ki **part**, la **trik** ɑ̃ l ɛ:r.
ʒə n rɛste[2]) pɑ **la** a lez atɑ̃:**d**, vu pɑ̃·se **bjɛ̃**.
me ʒ avɛ **bo** alɔ̃·**ʒe** me· ptiṭ **ʒɑ̃:b**, ɛ̃ ḍ se· grɑ̃ **djɑ:b**
s etɛ aʃ**a**rne sy*r* **mwa** e m sɛ·rɛ ḍ **si ku:r**,
də **si ku:r**, k aprɛ awa·r sɑ̃·ti **dø** u trwɑ **fwa**

1) sɛ̃tøstaʃ. 2) rɛste.

à celui que j'avais en voyant là-bas, au bout de la rue, dans l'espace resté vide, le commissaire s'avancer avec son écharpe... Les autres criaient :

«Le commissaire! le commissaire!»

Moi, je ne disais rien. J'avais les dents serrées de peur, de plaisir, de je ne sais pas quoi; en moi-même je pensais :

«Le commissaire est là...; gare tout à l'heure les coups de trique...»

Ce n'était pas encore tant les coups de trique qui m'impressionnaient, mais ce diable d'homme avec son écharpe sur son habit noir, et ce grand chapeau de monsieur qui lui donnait l'air d'être en visite au milieu des schakos et des tricornes, ça me faisait un effet!... Après un roulement de tambour, le commissaire commençait à marmotter quelque chose. Comme il était loin de nous, malgré le grand silence, sa voix s'en allait dans l'air, et on n'entendait que ça :

«Mn... mn... mn...»

Mais nous la connaissions aussi bien que lui, la loi sur les attroupements. Nous savions que nous avions droit à trois sommations avant d'arriver aux coups de trique. Aussi, la première fois, personne ne bougeait. On restait là, bien tranquille, les mains dans les poches... Par exemple, au second roulement, on commençait à devenir vert, et à regarder de droite et de gauche par où il faudrait passer... Au troisième roulement, prrt! c'était comme un départ de perdreaux, et des cris, des miaulements, un envolement de tabliers, de chapeaux, de casquettes, et puis, là-bas derrière, les triques qui commençaient à taper. Non, vrai! il n'y a pas de pièces de théâtre capables de vous donner de ces émotions-là. On en avait pour huit jours à raconter cela aux autres, et comme ils étaient fiers, ceux qui pouvaient dire :

«J'ai entendu la troisième sommation!...»

Il faut dire aussi qu'à ce jeu on risquait quelquefois des morceaux de sa peau. Figurez-vous qu'un jour, à la pointe Saint-Eustache, je ne sais comment le commissaire fit son compte; mais pas plus tôt le second roulement, voilà les municipaux qui partent, la trique en l'air. Je ne restai pas là à les attendre, vous pensez bien. Mais j'avais beau allonger mes petites jambes, un de ces grands diables s'était acharné sur moi et me serrait de si court, de si court, qu'après avoir senti deux ou trois fois

lə **vɑ̃** **d̥** sa **trik**, ʒə **fini** par la rsəwa:r ɑ̃ **plɛ̃**
syr la **te:t.** **djø** də **djø**, kɛl deʃarʒ ! ʒ e ʒame vy
parɛ:j ilyminɑ:sjɔ̃... ɔ̃ m raporta ʃe· **nu** la figy·r
fɑ̃:dy, e si vu krwɑje **k** sa m avɛ kəri·ʒe...
ɑ: bɛ̃ **wi**, tu l **tɑ̃** **k** la pov mãmɑ̃ belize:r
mə mɛtɛ de· kɔ̃·**pre:s**, ʒə n sɛ·sɛ **pɑ** **d̥** krije :
«s ɛ **pɑ** ma **fo:t**... s ɛ **s̥** **gø** **d̥** komisɛ:r
ki nuz a **trifə**... i n a fɛ **k̥** **dø:** sɔmɑ·sjɔ̃ !»
alfɔ̃:s̥ do·dɛ,
kɔ̃:t̥ dy lœ̃·**di**, pa·**ri**, ʃarpɑ̃·tje.

nɔt. — lə pɑ·sə **defini**, ɑ̃·plwaje par alfɔ̃·s̥ do·**dɛ** dɑ̃ la **fɛ̃** **d̥** sə **kɔ̃:t**, ɛt ɔʒur**dɥi** **kɔ̃:plɛtmɑ̃** **mɔ:r** dɑ̃ l frɑ̃·sɛ parle **d** la reʒjɔ̃ pari·**zjɛn:** ; i n s ɑ̃·tɑ̃·drə ʒame dɑ̃ la **buʃ** d œ̃n uvri**je** pari·**zjɛ̃.** l o·**tœ:r** a ete ɛ̃·flyɑ̃·**se** sɑ̃ **dut** **swa** par lə lɑ̃·**ga:ʒ** li**tere:r**, **swa** par lə frɑ̃·**sɛ** **d̥** sɔ̃ pe**ji** **natal:**, la prɔvɑ̃:s : ɑ̃n **efɛ**, lə pɑ·sə **defini** vi tuʒu:r dɑ̃ la ply**pa:r** de· **patwa** dy **midi** e dɑ̃ l frɑ̃·sɛ reʒjo**nal** de· mɛm **teritwa:r.** **vwa:r** : bry**no**, pre**si** **d** gra**mme:r** istɔ**rik̥** də la **lɑ̃:ɡ** frɑ̃·**se:z**, pa·**ʒ̊** kat**sɑ̃** swasɑ̃t**sɛ̃:k** ; **baĭər-pasi**, e:lemèn-**tɑ:rbu:x** . . ., para**graf** sɑ̃ sɛ̃·kɑ̃·**tdø** ; rɑ̃·**bo**, **mədən** **læŋgwidʒ** **nouts**, nɔvɑ̃:brə dizqi**sɑ̃** katrə-**vɛ̃tre:z**, pa·**ʒ̊** **sɑ̃** katrəvɛ̃ dis**set** ; **ʒɑ̃** pa**si**, **mɛ:trə** fɔne-**tik**, dizqi**sɑ̃** katrəvɛ̃**tre:z**, pa·ʒ vɛ̃t**set:**. — də **mɛ:m**, tu pari·**zjɛ̃** par**lɑ̃** natyrɛl**mɑ̃** di·**re** : «ʒə n se **pɑ**», u «ʒ̊ se **pɑ**», e **nɔ̃** «ʒə n **se**» (**pa:ʒ̊** sɑ̃ trɑ̃·**tɥit**, sɑ̃ trɑ̃t**nœf**, liɲ trɑ̃t**sis:**).

le vent de sa trique, je finis par la recevoir en plein sur la tête. Dieu de Dieu, quelle décharge! je n'ai jamais vu pareille illumination... On me rapporta chez nous la figure fendue, et si vous croyez que ça m'avait corrigé... Ah! ben (bien) oui, tout le temps que la pauvre maman Bélisaire me mettait des compresses, je ne cessais pas de crier:

«Ce n'est pas ma faute... C'est ce gueux de commissaire qui nous a trichés... Il n'a fait que deux sommations!»

Alphonse Daudet
Contes du lundi, Paris, Charpentier.

Note. — Le passé défini, employé par Alphonse Daudet dans la fin de ce conte, est aujourd'hui complètement mort dans le français parlé de la région parisienne; il ne s'entendrait jamais dans la bouche d'un ouvrier parisien. L'auteur a été influencé sans doute soit par le langage littéraire, soit par le français de son pays natal, la Provence: en effet, le passé défini vit toujours dans la plupart des patois du Midi et dans le français régional des mêmes territoires. Voir: Brunot, *Précis de grammaire historique de la langue française,* page 465; Beyer-Passy, *Elementarbuch...*, § 152; Rambeau, *Modern Language Notes,* Novembre 1893, page 197; Jean Passy, *Maître Phonétique,* 1893, page 27. — De même, tout Parisien parlant naturellement dirait: «Je ne sais pas», ou: «J' sais pas», et non: «Je ne sais» (page 138-139, ligne 36).

TROISIÈME PARTIE

POÉSIE ET THÉATRE

trwɑ·zjɛm parti

pɔezi

34. lə kɔrbo e lə rnaːr

mɛːtrə kɔrbo, syr œ̃n arbrə pɛrʃe,
tənɛt ɑ̃ sõ bɛk œ̃ frɔmaːʒ.
mɛːtrə rənaːr, par l o·dœːr aλlɛʃe,
ˈlɥi tɛ̃t apøprɛ sə lɑ̃·gaːʒ:
«eː! bõ·ʒuːr, mɛsjø dy kɔrbo!
kœ vuz ɛt̬ ʒɔli! kə vu m sɑ̃ːble bo!
sɑ̃ mɑ̃·tiːr, si vɔtrə ramaːʒ̊
sə rapɔrt a vɔtrə plymaːʒ,
vuz ɛt lə feːniks dez oːt̬ də seˑ bwɑ.»
a seˑ mo, lə kɔrbo nə sə sɑ̃ pɑ də ʒwɑ;
e pur mõːtre sa bɛl ɣwa,
il uːvr œ̃ larʒə bɛk, lɛːs tõ·be sa prwɑ.
lə rənaːr s ɑ̃ seˑzi, e di: «mɔ̃ bɔ̃ mɛsjø,
aprɛne kə tu flatœːr[1])
vit o depɑ̃ də sɛlɥi ki ll ekut;
sɛt lɛsɔ̃ vo bjɛ̃n œ̃ frɔmaːʒ̊ sɑ̃ dutː.»
lə kɔrbo, hõ·tø e kõ·fy,
ʒyːra, mɛz œ̃ pø taːr, k õ nə l i prɑ̃ːdrɛ ply.

lafõ·tɛnː, faːbl̬.

---

1) dy tɑ̃ d lafõ·tɛnː, «flatø» rimɛ avɛk «mɛsjø».

Troisième Partie

Poésie

34. Le corbeau et le renard

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage:
«Eh! bonjour, monsieur du corbeau!
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.»
A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit: «Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur[1])
Vit aux dépens de celui qui l'écoute;
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.»
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

La Fontaine, *Fables.*

1) Du temps de La Fontaine, *flatteur* rimait avec *monsieur.*

35. lə kɔrbo · e lə rnaːr

lə kɔrbo, tuʒuːr **mɛːtr** ɑ̃ **fɛ** d ɛskrɔkri,
pur repaːre leˑ **tɔːr** kə lɥi fi lə rənaːr,
s ɛ d œ̃n **oːtrə** frɔmaːʒ ɑ̃ˑpaːre kɛlkə **paːr.**
lə rənaːr, tuʒuːr **mɛːtr** ɑ̃ **fɛ** də furbəri,
repɛt a nɔtr wazo sa fɔrmyl ʃeˑri :
«eˑ bɔ̃ˑʒuːr,» lɥi dit **il**, «kə vu m **sɑ̃ːble bo** !
vuz ɛt lə feˑniks...»
mɛsiːr lə kɔrbo
devɔˑra lə frɔmaːʒ oz **jø** dy bɔn **apoːtr̥**,
e lɥi kria : «ryˑze matwa,
pur mə **sedɥiːr** ɑ̃ˑkɔːr, ɑ̃ˑtɔn yn oˑtrə **gamː** ;
o mɛm **pjɛːǯ** syr mɔ̃n **ɑːm**,
ty nə **sɔrɛ** mə **prɑ̃ːdr** yn **sœgɔ̃ˑd̥ fwa.**»

pjɛːr laʃɑ̃ˑboˑdi.

36. lə ʃartje ɑ̃ˑburbe

lə faetɔ̃ d yn vwatyːr a **fwɛ̃**
vi sɔ̃ **ʃaːr** ɑ̃ˑburbe. lə poˑvr ɔm etɛ **lwɛ̃**
də tut **ymɛ̃** səkuːr : s etɛt a la kɑ̃ˑpaɲː,
prɛ d œ̃ **sɛrtɛ̃** kɑ̃ˑtɔ̃ də la **bɑːʂ** brətaɲː,
aple kɛ̃ˑpɛːr kɔrɑ̃ˑtɛ̃.
ɔ̃ set ase kə lə dɛstɛ̃
adrɛs **la** leˑ **ʒɑ̃** kɑ̃t **il vø** k ɔ̃n ɑ̃ˑraːʒ.
djø nu prezɛrvə dy vwajaːʒ !
pur vəniːr o **ʃartje** ɑ̃ˑburbe dɑ̃ seˑ **ljø**,
lə vwala ki detɛst e **ʒyːr** də sɔ̃ˑ **mjø**,
pɛstɑ̃ ɑ̃ sa fyrœːr ɛkstrɛːm,
tɑ̃ːto kɔ̃ˑtrə leˑ **tru**, **pɥi** kɔ̃ˑtrə seˑ **ʃɔvo**,
kɔ̃ˑtrə sɔ̃ **ʃaːr**, kɔ̃ˑtrə lɥi **mɛːm.**
il ɛ̃ˑvɔk a la **fɛ̃** lə **djø** dɔ̃ leˑ travo
sɔ̃ si selɛbrə dɑ̃ lə **mɔ̃ːd** :
«ɛrkylː,» lɥi dit **il**, «ɛˑd **mwa** ; si tɔ̃ **do**
a porte la maʃin **rɔ̃ːd**,
tɔ̃ **bra** pø mə tiˑre d isi.»
sa priʝɛːr etɑ̃ **fɛt**, il ɑ̃ˑtɑ̃ dɑ̃ la **ny**
yn **vwa** ki lɥi **parl** ɛ̃ˑsi :

35. Le corbeau et le renard

Le corbeau, toujours maître en fait d'escroquerie,
Pour réparer les torts que lui fit le renard,
S'est d'un autre fromage emparé quelque part.
Le renard, toujours maître en fait de fourberie,
Répète à notre oiseau sa formule chérie:
«Eh! bonjour,» lui dit-il, «que vous me semblez beau!
Vous êtes le phénix. . . »
Messire le corbeau
Dévora le fromage aux yeux du bon apôtre,
Et lui cria: «Rusé matois,
Pour me séduire encore, entonne une autre gamme;
Au même piège, sur mon âme,
Tu ne saurais me prendre une seconde fois.»

Pierre Lachambeaudie.

36. Le charretier embourbé

Le Phaéton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
De tout humain secours: c'était à la campagne,
Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne,
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous préserve du voyage!
Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste et jure de son mieux,
Pestant en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde:
«Hercule,» lui dit-il, «aide-moi; si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.»
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi:

«ɛrkyl: vø k õ sə rəmy,
pɥiz il ɛ:d le' ʒɑ̃. rəgardə d u prəvjɛ̃
l aʃəpmɑ̃ ki tə rətjɛ̃;
o:ṭ d o'tu:r də ʃak ru
sə malœrø mərtje, sɛt mo:diṭ bu
ki ʒysk a l esjø lez ɑ̃'dɥi;
prɑ̃ tõ pik, e mə rõ sə kaju ki tə nɥi;
kõ'blə mwa sɛt ɔrnjɛ:r. a ty fɛ?»— «wi,» di l ɔm:.
«ɔr bjɛ̃, ʒə vɛ t ɛ'de,» di la vwa: «prɑ̃ tõ fwɛ.»
«ʒə l' e pri... k ɛ səsi! mõ ʃa:r marʃ a swɛ!
ɛrkyl ɑ̃ swa lwe!» lo'r la vwa: «ty vwa kɔm
te' ʃəvo ɛ'zemɑ̃ sə sõ ti're də la.»

ɛ'ḍ twa, lə sjɛl t ɛ'dra.

lafõ'tɛn:, fa:bḷ.

37. lə savtje e l finɑ̃'sje

œ̃ saṵtje ʃɑ̃'tɛ dy matɛ̃ ʒysk o swa:r;
s etɛ mɛrvɛ:j də l vwa:r,
mɛrvɛ:j də l wi:r; il fəzɛ de' pɑ'sa:ʒ,
ply kõ'tɑ̃ k o'kœ̃ de' sɛt sa:ʒ.

sõ vwazɛ̃, o kõ'trɛ:r, etɑ̃ tu kuzy d ɔ:r,
ʃɑ̃'tɛ pø, dɔrmɛ mwɛ̃z ɑ̃'kɔ:r:
s etɛt œ̃n ɔm də finɑ̃:s.
si, syr lə pwɛ̃ dy ʒu:r, parfwaz il sɔmɛ̯jɛ,
lə saṵtje alɔ:r ɑ̃ ʃɑ̃'tɑ̃ l evɛ̯jɛ;
e lə finɑ̃'sje sə plɛ̯jɛ
kə le' swɛ̃ də la prɔvidɑ̃:s
n ys paz o marʃe fɛ vɑ̃:drə lə dɔrmi:r,
kɔm lə mɑ̃'ʒe e lə bwa:r.

ɑ̃ sɔn ɔtɛl il fɛ vəni:r
lə ʃɑ̃'tœ:r, e lɥi di: «ɔr sa, si:r gregwa:r,
kə gɑ'pe vu par ɑ̃?»— «par ɑ̃, ma fwa, mɔsjø,»
dit avɛk œ̃ tõ də rjœ:r[1])
lə gaja:r saṵtje, «sɔ n ɛ pwɛ̃ ma manjɛ:r
də kõ'te də la sɔrt, e ʒ n ɑ̃:taṣ gɛ:r
œ̃ ʒu:r syr l o:ṭr: il syfi k a la fɛ̃

1) o tɑ̃ d lafõ'tɛn:, «rjø» rimɛ avɛk «mɔsjø».

«Hercule veut qu'on se remue,
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement qui te retient;
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit;
Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit;
Comble-moi cette ornière. As-tu fait?» — «Oui,» dit l'homme.
«Or bien, je vais t'aider,» dit la voix: «prends ton fouet.»
«Je l'ai pris... Qu'est ceci? mon char marche à souhait!
Hercule en soit loué!» Lors la voix: «Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.»

Aide-toi, le ciel t'aidera.

La Fontaine, *Fables.*

37. Le savetier et le financier

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir;
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.

Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor;
C'était un homme de finance.
Si, sur le point du jour, parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.

En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit: «Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an?» — «Par an, ma foi, monsieur,»
Dit avec un ton de rieur[1])
Le gaillard savetier, «ce n'est point ma manière
De compter de la sorte, et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre: il suffit qu'à la fin

1) Au temps de La Fontaine, *rieur* rimait avec *monsieur*.

ʒ atrap lə bu də l ane :
ʃaḳ ʒuːr amɛn sɔ̃ pɛ̃.»
«ebjɛ̃! kə gɑ̃ɲe vu, dit mwa, par ʒurne?»
«tɑ̃·to plys, tɑ̃·to mwɛ̃ : lə mal ɛ kə tuʒuːr
(e sɑ̃· sla no gɛ̃ sərst asez ɔnɛːt),
lə mal ɛ kə dɑ̃ l ɑ̃ s ɑ̃·trəmɛːl de· ʒuːr
k il fo ʃo·me; ɔ̃ nu ʀɥin ɑ̃ fɛːt;
l yn fɛ tə·r a l oːtʀ̥; e məsjø lə kyːre
də kɛlkə nuvo sɛ̃ ʃarʒə tuʒuːr sɔ̃ proːn.»

lə finɑ̃·sje, ʀjɑ̃ də sa naiʏte,
lɥi di : «ʒə vu vø mɛtr oʒurdɥi syr lə troːn.
prənɛ se· sɑ̃t eky : garde le avɛk swɛ̃,
pur vuz ɑ̃ sɛrviːr o bəzwɛ̃.»

lə saʏtje kry vwaːr tu l arʒɑ̃ kə la tɛːr
avɛ, dəpɥi ply də sɑ̃t ɑ̃,
prədɥi pur l yzaːʒ de· ʒɑ̃.
il rəturnə ʃe lɥi : dɑ̃ sa kaːv il ɑ̃·sɛːr
l arʒɑ̃, e sa ʒwɑ a la fwa.
ply ḍ ʃɑ̃ : il pɛrdi la vwa
dy məmɑ̃ k il gɑ̃ɲa sə ki koːz no pɛnː.
lə sɔmɛːj kita sɔ̃ ləʒi;
il y pur oːt le· susi,
le· supsɔ̃, lez alarmə vɛnː.
tu l ʒuːr il avɛ l œːj o gɛ; e la nɥi,
si kɛlkə ʃa fəzɛ dy brɥi,
lə ʃa prənɛ l arʒɑ̃.
a la fɛ̃, lə poːvr ɔmː
s ɑ̃ kury ʃe səlɥi k il nə rɛvɛje ply:
«rɑ̃·de mwa,» lɥi dit il, «me· ʃɑ̃·sɔ̃ e mɔ̃ sɔmː,
e rəprənɛ vo sɑ̃t eky.»

lafɔ̃·tɛnː, fɑːbl.

38. l ɑːn ve·ty d la po dy ljɔ̃

də la po dy ljɔ̃ l ɑːn s etɑ̃ ve·ty
etɛ krɛ̃ partut a la rɔ̃ːd;
e bjɛ̃ː k animal sɑ̃ vɛrty,
il fəzɛ trɑ̃·ble tu l mɔ̃ːd.

J'attrape le bout de l'année:
Chaque jour amène son pain.»
«Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi, par journée?»
«Tantôt plus, tantôt moins: le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer; on nous ruine en fêtes;
L'une fait tort à l'autre; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.»

Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit: «Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus: gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.»

Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui: dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant: il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent.
A la fin, le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus:
«Rendez-moi,» lui dit-il, «mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.»

La Fontaine, *Fables.*

38. L'âne vêtu de la peau du lion

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu
Était craint partout à la ronde;
Et, bien qu'animal sans vertu,
Il faisait trembler tout le monde.

œ̃ pəti **bu** d ɔrɛ:j eʃape par malœ:r,
dekuvri la **furb** e l ɛrœ:r.
martɛ̃ fit alɔ:r sõn ɔfis.

sø ki n savɛ **pɑ** la ry:z e la **malis**
s etɔnɛ də **vwa:r** kə martɛ̃
ʃasa le **ljõ** o mulɛ̃.

fɔrsə **ʒɑ̃** fõ dy **brɥi** ɑ̃ **frɑ̃:s,**
par **ki** sɛt apɔləg ɛ rɑ̃dy **familje.**
œ̃n ekipa:ʒ kavalje
fɛ le trwɑ **ka:r** də lœr vajɑ̃:s.

lafõtɛn:, **fa:bl.**

39. lə laburœ:r e sez ɑ̃fɑ̃

travaje, prɔne də la **pɛn:**
s ɛ lə **fõ** ki **mɑ̃:k** lə **mwɛ̃.**

œ̃ **riʃ** laburœ:r, sɑ̃tɑ̃ sa **mɔ:r** prɔʃɛn:,
fi vɔni:r sez ɑ̃fɑ̃, lœr parla sɑ̃ **temwɛ̃.**
«garde **vu,**» lœr dit ***il,*** «də **vɑ̃:drə** l eritaʒ
kə nuz õ lɛ**se** no **parɑ̃:**
œ̃ trezɔ:r ɛ kaʃe **dədɑ̃.**
ʒə n se **pɑ** l ɑ̃**drwɑ,** mɛz œ̃ **pø** də kura:ʒ
vu lə **fəra** tru**ve;** vuz ɑ̃ vjɛ̃**drez** a **bu.**
rəmɥe vɔtrə **ʃɑ̃,** **dɛ:** k õn ɔra fɛ **l u;**
krø**ze,** fuje, bɛ**ʃe,** nə lɛ**se** **nyl plas**
u la **mɛ̃** nə **pɑ:s** e rəpɑ:s.»

lə pɛ:r **mɔ:r,** le **fiʂ** vu rəturnə lə **ʃɑ̃,**
dəsa, dəla, partu; si **bjɛ̃** k o bu də **l ɑ̃**
il ɑ̃ raporta davɑ̃**ta:ʒ.**

d arʒɑ̃, pwɛ̃ d kaʃe. mɛ lə **pɛ:r** fy **sa:ʒ**
də lœr mɔ̃**tre** avɑ̃ sa **mɔ:r**
kə lə **trava:j** ɛt œ̃ trezɔ:r.

lafõtɛn:, **fa:bl.**

Un petit bout d'oreille, échappé par malheur,
Découvrit la fourbe et l'erreur.
Martin fit alors son office.

Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice
S'étonnaient de voir que Martin
Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France,
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

La Fontaine, *Fables.*

39. Le laboureur et ses enfants

Travaillez, prenez de la peine:
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
«Gardez-vous,» leur dit-il, «de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents:
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit, mais un peu de courage
Vous le fera trouver; vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ, dès qu'on aura fait l'août;
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.»

Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer avant sa mort
Que le travail est un trésor.

La Fontaine, *Fables.*

40. lə rwɑ d iv̥to

il etɛt œ̃ **rwɑ** d iv̥**to**
pø kɔ**ny** dɑ̃ l is**twa:r**,
sə lɔvɑ̃ **ta:r**, sə kuʃɑ̃ **to**,
dɔrmɑ̃ **fɔr bjɛ̃** sɑ̃ **glwa:r**,
e kurɔ**ne** par ʒɑ̃**tɔ̃**
d œ̃ **sɛ̃:plə** bɔ**nɛ** də kɔ**tɔ̃**,
dit **ɔ̃**.
oho! *h*o**ho**! ɑ**hɑ**! *h*ɑ**hɑ**!
kɛl **bɔ̃** pti **rwɑ** s etɛ **la**!
la **la**.

il fəz**ɛ** se· **kat***r*ə rə**pɑ**
dɑ̃ sɔ̃ pa**lɛ** də **ʃo:m**,
e syr œ̃**n ɑ̃:n**, pɑz a **pɑ**,
parkur**ɛ** sɔ̃ rwɑ**jo:m**.
ʒwa**jø**, **sɛ̃:pl** e krwɑjɑ̃ l **bjɛ̃**,
pur tut̬ **gar**d i n avɛ **rjɛ̃**
k œ̃ **ʃjɛ̃**.
oho! etsɛtɛ**ra**.

i n avɛ də **gu** ɔ**nerø**
k yn **swa**f œ̃ pø **vi:v**;
mɛz ɑ̃ rɑ̃·**dɑ̃** sɔ̃ **pœpl** œ**rø**,
i fo **bjɛ̃** k œ̃ rwɑ **vi:v**.
lɥi **mɛ:m**, a **tabl** e sɑ̃ sy**po**,
syr ʃak **mɥi** lɔvɛt œ̃ **po**
d ɛ̃·**po**.
oho! etsɛtɛ**ra**.

i n agrɑ̃·di **pwɛ̃** sez **eta**,
fyt œ̃ vwazɛ̃ kɔ**mɔd:**,
e mɔ**dɛl** de· pɔtɑ̃·**ta**,
pri lə ple·**zi:r** pur **kɔd:**.
sə **n ɛ** kə **lɔrsk** il *ɛk*spi·**ra**
kə l ɔ **pœplə**, ki l ɑ̃·tɛ·**ra**,
plœ·**ra**.
oho! etsɛtɛ**ra**.

ɔ̃ kɔ̃·**sɛrv** ɑ̃·**kɔ:r** lə pɔr**trɛ**
də ʂ **diɲ** e bɔ̃ **prɛ̃:s**.

40. Le roi d'Yvetot

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh! Oh! Oh! Oh! Ah! Ah! Ah! Ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur son âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh! Oh! etc.

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive;
Mais en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh! Oh! etc.

Il n'agrandit point ses États,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple, qui l'enterra,
Pleura.
Oh! Oh! etc.

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince.

s ɛ l ɑ̃ˈsɛjə d œ̃ kabarɛ
famø dɑ̃ la prɔvɛ̃ːs.
leˈ zuˈr də fɛːt, bjɛ̃ suvɑ̃,
la ful s ekri ɑ̃ byˈvɑ̃
dəvɑ̃:
oho! *h*oho! ɑhɑ! *h*ɑhɑ!
kɛl bɔ̃ pti rwɑ s etɛ la!
la la.

berɑ̃ˈʒe, ʃɑ̃ˈsɔ̃ (dizɥisɑ̃ trɛːz).

41. lez wazo

l ivɛːr, rədublɑ̃ seˈ ravaːʒ,
dezɔl no twɑz e no ʃɑ̃;
lez wazo syr d oːtrə rivaːʒ
pɔrtə lœrz amuːr e lœr ʃɑ̃.
mɛ lə kalmə d œ̃n oːtr azilː
nə le rɑ̃ːdra pɑz ɛ̃ˈkɔ̃stɑ̃:
lez wazo kə l ivɛːr egzilː
rəvjɛ̃ˈdrɔ̃t avɛk lə prɛ̃ˈtɑ̃.

a l egzil lə sɔːr le kɔ̃ˈdɑːn,
e plys k ø nuz ɑ̃ ʒeːmisɔ̃!
dy palɛ e də la kabanː
l eko rədiˈzɛ lœr ʃɑ̃ˈsɔ̃.
k ilz aːj d œ̃ bɔːr ply trɑ̃ˈkilː
ʃarme lez œrøz abitɑ̃!
lez wazo kə l ivɛːr egzilː
rəvjɛ̃ˈdrɔ̃t avɛk lə prɛ̃ˈtɑ̃.

wazo fikse syr sɛt plaːʒ,
nu pɔrtɔ̃z ɑ̃ˈvi a lœr sɔːr.
deˈʒa ply d œ̃ sɔ̃ːbrə nyaːʒ
s elɛːv e grɔ̃ːd o fɔ̃ dy nɔːr.
œrø ki syr yn ɛl aʒilː
pø s elwaɲe kɛlkəz ɛ̃stɑ̃!
lez wazo kə l ivɛːr egzilː
rəvjɛ̃ˈdrɔ̃t avɛk lə prɛ̃ˈtɑ̃.

C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant:
Oh! Oh! Oh! Oh! Ah! Ah! Ah! Ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Béranger, *Chansons* (1813).

41. Les oiseaux

L'hiver, redoublant ses ravages,
Désole nos toits et nos champs;
Les oiseaux sur d'autres rivages
Portent leurs amours et leurs chants.
Mais le calme d'un autre asile
Ne les rendra pas inconstants:
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne,
Et plus qu'eux nous en gémissons!
Du palais et de la cabane
L'écho redisait leurs chansons.
Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille
Charmer les heureux habitants!
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage,
Nous portons envie à leur sort.
Déjà plus d'un sombre nuage
S'élève et gronde au fond du Nord.
Heureux qui sur une aile agile
Peut s'éloigner quelques instants!
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

il pɑ̃ˑsrɔ̃t a nɔtrə pɛːn,
e l ɔraːʒ ɑ̃ˑfɛ̃ disipe,
il rəvjɛ̃ˑdrɔ̃ syr lə vjø ʃɛːn
kə tɑ̃ də fwaz il a frape.
pur prediːr o valɔ̃ fertilː
də boˑ ʒuːr alɔːr ply kɔ̃stɑ̃,
lez wazo kə l ivɛːr egzilː
rəvjɛ̃ˑdrɔ̃t avɛk lə prɛ̃ˑtɑ̃

berɑ̃ˑʒe, ʃɑ̃ˑsɔ̃ (dizqisɑ̃ sɛːz).

42. lə marki ḍ karabɑ

vwaje sə vjø marki
nu trɛˑte ɑ̃ pœplə kɔ̃ˑki;
sɔ̃ kursje deʃarne
də lwɛ̃ ʃe nu il a ramne.
vɛr sɔ̃ vjø kastɛlː
sə nɔblə mɔrtɛlː
marʃ ɑ̃ brɑ̃ˑdisɑ̃
œ̃ sɑːbr inɔsɑ̃.
ʃapo bɑ! ʃapo bɑ!
glwaːr o marki də karabɑ!

oˑmɔnje, ʃɑˑtlɛ̃,
vaso, vavazoz e vilɛ̃,
s ɛ mwa, dit il, s ɛ mwa
ki sœl e retabli mɔ̃ rwɑ.
mɛ s il nə m rɑ̃
leˑ drwɑ də mɔ̃ rɑ̃,
avɛk mwa, kɔrblø!
il vɛˑra boˑ ʒø.
ʃapo bɑ! ʃapo bɑ!
glwaːr o marki də karabɑ!

pur mə kalɔmnje
bjɛ̃ k ɔ̃n ɛ parle d œ̃ moˑnje,
ma famiːj y pur ʃɛf
œ̃ deˑ fiṣ də pepɛ̃ l brɛfː.

Ils penseront à notre peine,
Et, l'orage enfin dissipé,
Ils reviendront sur le vieux chêne
Que tant de fois il a frappé.
Pour prédire au vallon fertile
De beaux jours alors plus constants,
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Béranger, *Chansons* (1816).

42. Le marquis de Carabas

Voyez ce vieux marquis
Nous traiter en peuple conquis;
Son coursier décharné
De loin chez nous l'a ramené.
Vers son vieux castel
Ce noble mortel
Marche en brandissant
Un sabre innocent.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Aumôniers, châtelains,
Vassaux, vavassaux et vilains,
C'est moi, dit-il, c'est moi
Qui seul ai rétabli mon roi.
Mais s'il ne me rend
Les droits de mon rang,
Avec moi, corbleu!
Il verra beau jeu.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Pour me calomnier
Bien qu'on ait parlé d'un meunier,
Ma famille eut pour chef
Un des fils de Pépin le Bref.

dapʀɛ mɔ̃ blɑ̃ːzɔ̃,
ʒə **kʀwɑ** ma meˑzɔ̃
ply **nɔblə**, ma **fwɑ**,
kə **sɛl** dy **ʀwɑ**.
ʃapo **bɑ**! ʃapo **bɑ**!
glwaːʀ o **maʀki** də **kaʀabɑ**!

ki m ʀezistɔʀɛ?
la **maʀkiːz** a l **tabuʀɛ**.
pur ɛˑtʀ evɛːk œ̃ **ʒuːʀ**,
mɔ̃ dɛʀnje **fis** sqiˑvʀa la **kuʀ**.
mɔ̃ **fis** lə bɑˑʀɔ̃,
kwak œ̃ **pø** pɔltʀɔ̃,
vøt **avwaːʀ** deˑ **kʀwɑ**:
il ɑ̃n ɔʀa **tʀwɑ**.
ʃapo **bɑ**! ʃapo **bɑ**!
glwaːʀ o **maʀki** də **kaʀabɑ**!

viˑvɔ̃ **dɔ̃ːk** ɑ̃ **ʀpo**.
mɛ lɔ̃ m **oːʒ** parle d ɛˑ**po**!
a l **etɑ**, pur sɔ̃ **bjɛ̃**,
œ̃ ʒɑ̃ˑtij**ɔm** nə dwa **ʀjɛ̃**.
gʀɑːs a meˑ **kʀeno**,
a mez **aʀsəno**,
ʒə **pɥiz** o **pʀefɛ**
diˑʀ œ̃ **pø** sɔ̃ **fɛ**.
ʃapo **bɑ**! ʃapo **bɑ**!
glwaːʀ o **maʀki** də **kaʀabɑ**!

kyˑ**ʀe**, fɛ tɔ̃ dəvwaːʀ,
ʀɑ̃ˑ**pli** pur **mwa** tɔ̃n ɑ̃ˑsɑ̃ˑswaːʀ.
vu, **paːʒ** e **vaʀlɛ**,
gɛːʀ o **vilɛ̃**, e ʀɔse **lɛ**!
kœ də mez **aʒø**
seˑ **dʀwɑ** **glɔʀjø**
pɑːs tut ɑ̃ˑ**tje**
a mez **eʀitje**.
ʃapo **bɑ**! ʃapo **bɑ**!
glwaːʀ o **maʀki** də **kaʀabɑ**!

beʀɑ̃ˑ**ʒe**, ʃɑ̃ˑsɔ̃ (**dizqisɑ̃ sɛːz**).

D'après mon blason,
Je crois ma maison
Plus noble, ma foi,
Que celle du roi.
Chapeau bas, chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Qui me résisterait?
La marquise a le tabouret.
Pour être évêque un jour,
Mon dernier fils suivra la cour.
Mon fils le baron,
Quoique un peu poltron,
Veut avoir des croix:
Il en aura trois.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Vivons donc en repos.
Mais l'on m'ose parler d'impôts!
A l'État, pour son bien,
Un gentilhomme ne doit rien.
Grâce à mes créneaux,
A mes arsenaux,
Je puis au préfet
Dire un peu son fait.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Curé, fais ton devoir,
Remplis pour moi ton encensoir.
Vous, pages et varlets,
Guerre aux vilains, et rossez-les!
Que de mes aïeux
Ces droits glorieux
Passent tout entiers
A mes héritiers.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Béranger, *Chansons* (1816).

43. la sɛ̃ːt aljɑ̃ːs de pœpl̥

ʒ e vy la **pɛ** desɑ̃ːdrə syr la **tɛːr**,
səmɑ̃ də **l ɔːr**, de **flœːr** e dez **epi**.
l ɛːr etɛ **kalm**, e dy **djø** də la **gɛːr**
ɛl etu**fɛ** leˑ **fu**drəz asu**pi**.
«ɑː!» diːzɛt **ɛl**ː, «ego par la vajɑ̃ːs,
frɑ̃ˑ**sɛ**, ɑ̃ˑ**glɛ**, **bɛl**ʒə, **rys** u ʒɛr**mɛ̃**,
pœplə, fərmez yn **sɛ̃ːt** **aljɑ̃ːs**,
e dɔne **vu** la **mɛ̃**.

poːvrə mɔr**tɛl**ː, tɑ̃ də *h*ɛːn vu **lɑːs**;
vu nə **gute** k œ̃ peˑ**nib**lə sɔ**mɛːj**.
d œ̃ glɔb e**trwɑ** diviːze **mjø** l ɛs**pɑːs**:
ʃakœ̃ də **vu** ɔra **plas** o sɔ**leːj**.
tuːs **atle***z* o **ʃaːr** də la pɥisɑ̃ːs,
dy **vrɛ** bɔ**nœːr** vu kite lə **ʃəmɛ̃**.
pœplə, fərmez yn **sɛ̃ːt** **aljɑ̃ːs**,
e dɔne **vu** la **mɛ̃**.

ʃe vo vwa**zɛ̃** vu pɔrte l ɛ̃ˑsɑ̃ˑ**di**;
l akilɔ̃ **sufl̥**, e vo **twɑ** sɔ̃ bryˑ**le**;
e kɑ̃ la **tɛːr** ɛt ɑ̃ˑ**fɛ̃** rəfrwɑ**di**,
le sɔk **lɑ̃ːgi** su deˑ **bra** mytile.
prɛ də la **bɔrn** u ʃak e**ta** kɔ**mɑ̃ːs**,
oˑ**kœ̃n** **epi** n ɛ **pyːr** də sɑ̃*k* y**mɛ̃**.
pœplə, fərmez yn **sɛ̃ːt** **aljɑ̃ːs**,
e dɔne **vu** la **mɛ̃**.

deˑ pɔtɑ̃ˑ**ta**, dɑ̃ vo site*z* ɑ̃ **flɑːm**,
oːz, dy **bu** də lœr **sɛptr** ɛ̃ˑsɔ**lɑ̃**,
marke, kɔ̃ˑ**te** e rəkɔ̃ˑ**te** lez **ɑːm**
kə lœr adʒyːʒ œ̃ triɔ̃ːf sɑ̃ˑ**glɑ̃**.
fɛːblə **trupo**, vu pɑˑ**se**, sɑ̃ defɑ̃ːs,
d œ̃ ʒuǧ pəzɑ̃ suz œ̃ **ʒug** inymɛ̃.
pœplə, fərmez yn **sɛ̃ːt** **aljɑ̃ːs**,
e dɔne **vu** la **mɛ̃**.

kə **mars** ɑ̃ˑ**vɛ̃** n arɛst **pwɛ̃** sa **kurs**;
fɔ̃ˑde deˑ **lwɑ** dɑ̃ vo pei sufrɑ̃;
də vɔtrə **sɑ̃** nə livre **ply** la **surs**

43. La Sainte-Alliance des peuples

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
«Ah!» disait-elle, «égaux par la vaillance,
Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

Pauvres mortels, tant de haine vous lasse;
Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
D'un globe étroit divisez mieux l'espace:
Chacun de vous aura place au soleil.
Tous attelés au char de la puissance,
Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

Chez vos voisins vous portez l'incendie;
L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés;
Et quand la terre est enfin refroidie,
Le soc languit sous des bras mutilés.
Près de la borne où chaque État commence,
Aucun épi n'est pur de sang humain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

Des potentats, dans vos cités en flammes,
Osent, du bout de leur sceptre insolent,
Marquer, compter et recompter les âmes
Que leur adjuge un triomphe sanglant.
Faibles troupeaux, vous passez, sans défense,
D'un joug pesant sous un joug inhumain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

Que Mars en vain n'arrête point sa course;
Fondez des lois dans vos pays souffrants;
De votre sang ne livrez plus la source

o **rwɑz** ɛ̃·**gra**, o **vastə** kɔ̃·**kerɑ̃**.
dez **astrə fo** kɔ̃·**ʒy**:**re** l ɛ̃·**flyɑ̃**:**s**;
efrwɑ d œ̃ **ʒu**:**r**, *il* pɑ·**li**:**rɔ̃** **dəmɛ̃**.
pœplə fərmez yn **sɛ̃**:**t** **aljɑ̃**:**s**,
e dɔne **vu** la **mɛ̃**.

wi, libr ɑ̃·**fɛ̃**, kə lə **mɔ̃**:**d** **rɛspi**:**r**;
syr lə pɑ·**se** **ʒətez** œ̃ **vwal** **epɛ**.
səme vo **ʃɑ̃** oz **akɔ**:**r** də la **li**:**r**;
l ɑ̃·**sɑ̃** dez **a**:**r** dwa **bry**·**le** pur la **pɛ**.
l ɛspwa·r **rijɑ̃**, o **sɛ̃** *də* l abɔ̃·**dɑ̃**:**s**,
akœj**ra** le· du **frɥi** də l **imɛ̃**.
pœplə, fərmez yn **sɛ̃**:**t** **aljɑ̃**:**s**,
e dɔne **vu** la **mɛ̃**.»

ɛ̃·**si** par**lɛ** **sɛt** **vjɛrʒ** adɔ·**re**,
e ply d œ̃· **rwɑ** repe**tɛ** se· **diskur**.
kɔm o prɛ̃·**tɑ̃**, la **tɛ**:**r** etɛ pa·**re**;
l ɔtɔn ɑ̃ **flœ**:**r** ra**plɛ** lez **amu**:**r**.
pur l etrɑ̃·**ʒe** ku·**le**, bɔ̃ vɛ̃ *də* **frɑ̃**:**s**:
də sa frɔ̃·**tjɛ**:**r** *il* rə**prɑ̃** lə **ʃamɛ̃**.
pœplə, fərmɔ̃z yn **sɛ̃**:**t** **aljɑ̃**:**s**,
e dɔnɔ̃ **nu** la **mɛ̃**.

berɑ̃·**ʒe**, ʃɑ̃·**sɔ̃** (dizqisɑ̃ **dizqit**.)

44. mɔ̃n abi

swa mwa **fidɛl**:, o po·**vr** **abi** kə **ʒ** **ɛ**:**m**!
ɑ̃·**sɑ̃**:**blə** nu dəvnɔ̃ **vjø**.
dəpqi **di**:**z** **ɑ̃**, *ʒə* tə **brɔs** mwa **mɛ**:**m**,
e sɔ**krat** n y pɑ fɛ **mjø**.
kɑ̃ lə **sɔ**:**r** a ta **mɛ̃**:**s** **etɔf**
livrə**rɛ** də **nuvo** kɔ̃·**ba**,
imit **mwa**, **rezist** ɑ̃ filə**zɔf**:
mɔ̃ vjɛj **ami**, nə nu **sepa**:**rɔ̃** **pɑ**.

ʒə mə **suvjɛ̃**, kar ʒ e **bɔn** **memwa**:**r**,
dy prəmje **ʒu**:**r** u *ʒə* tə **mi**.
s etɛ ma **fɛ**:**t**, e pur **kɔ̃**:**blə** də **glwa**:**r**,
ty fy ʃɑ̃·**te** par mez **ami**.

Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
Des astres faux conjurez l'influence;
Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

Oui, libre enfin, que le monde respire;
Sur le passé jetez un voile épais.
Semez vos champs aux accords de la lyre;
L'encens des arts doit brûler pour la paix.
L'espoir riant, au sein de l'abondance,
Accueillera les doux fruits de l'hymen.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.»

Ainsi parlait cette vierge adorée;
Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps, la terre était parée;
L'automne en fleurs rappelait les amours.
Pour l'étranger coulez, bons vins de France:
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnons-nous la main.

Béranger, *Chansons* (1818).

44. Mon habit

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime!
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans, je te brosse moi-même,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.
Quand le sort à ta mince étoffe
Livrerait de nouveaux combats,
Imite-moi, résiste en philosophe:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis.
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.

tõn ɛ̃·diʒɑ̃ːs, ki m ɔnəːr,
nə m a **pwɛ̃** bani də lœr **bra**.
tuːs *il* sõ **prɛ** a nu fɛ·te ɑ̃·kɔːr:
mõ vjɛj **ami**, ne nu sepaːrõ **pɑ**.

a tõ rəvɛːr ʒ admiːr yn rəpriːz:
s ɛt ɑ̃·kɔːr œ̃ **du** suvniːr.
fɛɲɑ̃t œ̃ **swa**ːr də **fɥi**ːr la **tɑ̃**ːdre **li**ːz,
ʒə sɑ̃ sa **mɛ̃** mə rətəniːr.
õ tə deʃiːr, e sɛt **utra**ːʒ
o·prɛ **d ɛl** ɑ̃·ʃɛːn me· **pɑ**.
lizɛt a mi **dø**ː **ʒu**ːr a tɑ̃ d **uvra**ːʒ:
mõ vjɛj **ami**, nə nu sepaːrõ **pɑ**.

t ɛ·ʒ ɛ̃·prɛɲe de· flo də **mysk** e **d** ɑ̃ːbrə
k œ̃ **fat** egzal ɑ̃ sə miːrɑ̃ ?
m at õ **ʒam**ɛ **vy** dɑ̃z yn ɑ̃·tiʃɑ̃ːbrə
t ɛ*k*spo·ze o me**pri** d œ̃ **grɑ̃** ?
pur de· ryb**ɑ̃** la **frɑ̃**ːs ɑ̃·**tjɛ**ːr
fyt ɑ̃ **prwɑ** a də **lõ** deba ;
la flœːr de· **ʃɑ̃** **briː**j a ta butɔ**njɛ**ːr :
mõ vjɛj **ami**, nə nu sepaːrõ **pɑ**.

nə krɛ̃ ply **tɑ̃** se· ʒuːr də **kurs**ə **vɛn**ː,
u nɔtrə dɛstɛ̃ fy **par**ɛːj ;
se· **ʒu**ːr mɛ·le də ple·ziːr e də **pɛn**ː,
mɛ·le də **plɥi** e də **sɔlɛ**ːj.
ʒə dwa bjɛ̃·**to**, *il* mə lə **sɑ̃**ːblə,
mɛtrə pur **ʒam**ɛ abi **bɑ**.
atɑ̃z œ̃ **pø**, nu finiːrõz ɑ̃·**sɑ̃**ːblə :
mõ vjɛj **ami**, nə nu sepaːrõ **pɑ**.

berɑ̃·**ʒe**, ʃɑ̃·sõ (dizɥisɑ̃ **diz**nœf).

45. adjø də maːri stɥaːr

adjø, ʃarmɑ̃ pei də **frɑ̃**ːs,
kə ʒə dwa **tɑ̃** ʃe·riːr!
bɛr**so** də mõn œrøːz ɑ̃·**fɑ̃**ːs,
adjø! tə kite, s ɛ muriːr.

Ton indigence, qui m'honore,
Ne m'a point banni de leurs bras.
Tous ils sont prêts à nous fêter encore:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

A ton revers j'admire une reprise:
C'est encore un doux souvenir.
Feignant un soir de fuir la tendre Lise,
Je sens sa main me retenir.
On te déchire, et cet outrage
Auprès d'elle enchaîne mes pas.
Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant?
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand?
Pour des rubans la France entière
Fut en proie à de longs débats;
La fleur des champs brille à ta boutonnière:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
Où notre destin fut pareil;
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil.
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu, nous finirons ensemble:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Béranger, *Chansons* (1819).

45. Adieux de Marie Stuart

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

twa kə ʒ adɔpte pur patri,
e d u ʒə krwɑ mə vwɑ:r bani:r,
ɑ̃·tɑ̃ lez adjø də ma·ri,
frɑ̃:s, e gardə sɔ̃ suvni:r.
lə vɑ̃ sufl̥, ɔ̃ kit la plɑ:ʒ,
e pø: tuʃe də me· sɑ̃·glo,
djø, pur mə rɑ̃:dr a tɔ̃ rivɑ:ʒ,
djø n a pwɛ̃ sulve le· flo!

adjø, ʃarmɑ̃ pei də frɑ̃:s,
kə ʒə dwa tɑ̃ ʃe·ri:r!
bɛrso də mɔ̃n œrø:z ɑ̃·fɑ̃:s,
adjø! tə kite, s ɛ muri:r.

lɔrsk oz jø dy pœplə kə ʒ ɛ:m,
ʒə sɛɲi le· lis eklatɑ̃,
il aplo·dit o· rɑ̃ sypʀɛ:m
mwɛ̃ k o ʃarmə də mɔ̃ prɛ̃·tɑ̃.
ɑ̃·vɛ̃ la grɑ̃·dœ:r suvʀɛn
m atɑ̃ ʃe lə sɔ̃:br ekɔsɛ:
ʒə n e dezi·re d ɛ·trə ʀɛ:n
kə pur ʀɛɲe syr de· frɑ̃·sɛ.

adjø, ʃarmɑ̃ pei də frɑ̃:s,
kə ʒə dwa tɑ̃ ʃe·ri:r!
bɛrso də mɔ̃n œrø:z ɑ̃·fɑ̃:s,
adjø! tə kite, s ɛ muri:r.

l amu:r, la glwɑ:r, lə ʒe·ni
ɔ̃ trɔp ɑ̃ni·vre me· bo· ʒu:r;
dɑ̃ l ɛ̃·kylte kaledɔni
də mɔ̃ sɔ:r va ʃɑ̃·ʒe lə ku:r.
elɑ:s! œ̃ prezaʒ̊ teribl̥ə
dwa livre mɔ̃ kœ:r a l efrwɑ:
ʒ e kry vwɑ:r dɑ̃z œ̃ sɔ̃:ʒ ɔribl
œ̃n eʃafo drɛse pur mwa.

adjø, ʃarmɑ̃ pei də frɑ̃:s,
kə ʒə dwa tɑ̃ ʃe·ri:r!
bɛrso də mɔ̃n œrø:z ɑ̃·fɑ̃:s,
adjø! tə kite, s ɛ muri:r.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage,
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots!

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime,
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Écossais:
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir.

L'amour, la gloire, le génie
Ont trop enivré mes beaux jours;
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi:
J'ai cru voir, dans un songe horrible,
Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant cherir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir.

frɑ̃:s, dy miljø dez alarmə,
la nəblə fi:j de· stqa:r,
kəm ɑ̃ sə ʒu:r ki vwa se· larmə,
vɛr twa turnəra se· rəga:r.
mɛ djø! lə vɛso trɔ rapid
de·ʒa vəǧ su d o:trə sjø,
e la nųi, dɑ̃ sɔ̃ vwal ymid,
derəb te· bɔ:r a mez jø!

adjø, ʃarmɑ̃ pei də frɑ̃s,
kə ʒə dwa tɑ̃ ʃe·rir!
bɛrso də mɔ̃n œrø:z ɑ̃·fɑ̃s,
adjø! tə kite, s ɛ murir.

berɑ̃·ʒe, ʃɑ̃·sɔ̃ (dizqisɑ̃ ɔ̃:z).

46. lə sɛ̃·k mɛ

dez ɛspaɲəl m ɔ̃ pri syr lœr navi:r,
o bɔ·r lwɛ̃·tɛ̃ u tristəmɑ̃ ʒ ɛrrɛ.
œ̃·blə debri d œ̃n erəik ɑ̃·pi:r,
ʒ avɛ dɑ̃ l ɛ̃:d egzile me· rəgrɛ.
mɛ lwɛ̃ dy kap, aprɛ sɛ̃·k ɑ̃ d apsɑ̃:s,
su lə səlɛ:j ʒə vəǧ ply ʒwajø.
po·vrə sɔlda, ʒə rəvɛ·re la frɑ̃:s:
la mɛ̃ d œ̃ fis mə fɛrməra lez jø.

djø! lə pilət a kriʝe: «sɛ̃·telɛn:!»
e vwala dɔ̃:k u lɑ̃·gi lə *he*·ro!
bɔ̃z ɛspaɲɔl:, la s etɛ̃ vɔtrə *h*ɛ:n;
nu mo·disɔ̃ se· fɛ:r e se· buro.
ʒə nə pųi rjɛ̃, rjɛ̃ pur sa delivrɑ̃:s:
lə tɑ̃ n ɛ ply de· trepɑ glərjø!
po·vrə sɔlda, ʒə rəvɛ·re la frɑ̃:s:
la mɛ̃ d œ̃ fis mə fɛrməra lez jø.

pətɛ·tr il dɔ:r, sə bulɛ ɛ̃·vɛ̃·siblə
ki frakasa vɛ̃· tro:nz a la fwa.
nə pøt il pɑ sə rələvɑ̃ tɛribl
ale muri:r syr la tɛ:t de· rwɑ?

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux,
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux!

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir.

Béranger, *Chansons* (1811).

46. Le cinq Mai

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire,
Aux bords lointains où tristement j'errais.
Humble débris d'un héroïque empire,
J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.
Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence,
Sous le soleil je vogue plus joyeux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dieu! le pilote a crié: «Sainte-Hélène!»
Et voilà donc où languit le héros!
Bons Espagnols, là s'éteint votre haine;
Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.
Je ne puis rien, rien pour sa délivrance:
Le temps n'est plus des trépas glorieux!
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Peut-être il dort, ce boulet invincible
Qui fracassa vingt trônes à la fois.
Ne peut-il pas, se relevant terrible,
Aller mourir sur la tête des rois?

ɑ̃ː! sə rɔʃe rəpus l ɛsperɑ̃ːs :
l ɛglə n ɛ **ply** dɑ̃ lə səkrɛ de' **djø.**
po'vrə sɔlda, ʒə rəvɛ're la **frɑ̃ːs :**
la mɛ̃ d œ̃ **fis** mə fɛrmə**ra** lez **jø.**

il fatigɛ la viktwaːr a lə **sɥiːvr̥ :**
ɛl etɛ **lɑːs,** *il* nə l atɑ̃'di **pɑ.**
tra*hi* **døː fwa,** sə grɑ̃t ɔm a sy **viːvr̥.**
mɛ kɛl sɛrpɑ̃ ɑ̃'vəlɔp se' **pɑ!**
də **tu** lɔr**je** œ̃ pwa'zɔ̃ ɛ l esɑ̃ːs ;
la **mɔːr** kurɔn œ̃ **frɔ̃** viktɔr**jø.**
po'vre sɔlda, ʒə rəvɛ're la **frɑ̃ːs :**
la mɛ̃ d œ̃ **fis** mə fɛrmə**ra** lez **jø.**

də' k ɔ̃ si**ɲal** yn **nɛf** vaga**bɔ̃ːd,**
«sərɛ' s **lɥi ?**» **diːz** le' pɔtɑ̃'**ta.**
«vjɛ̃t il ɑ̃'kɔːr rədəmɑ̃'**de** lə **mɔ̃ːd ?**
armɔ̃ sud**ɛ̃** dø' mil**jɔ̃** də sɔl**da.**»
e **lɥi** pɔtɛːtr̥, akɑ'**ble** də su**frɑ̃ːs,**
a la pa**tri** adr**ɛs** sez **adjø.**
po'vrə sɔlda, ʒə rəvɛ're la **frɑ̃ːs :**
la mɛ̃ d œ̃ **fis** mə fɛrmə**ra** lez **jø.**

grɑ̃ də ʒe'**ni** e **grɑ̃** də karaktɛːr,
pur**kwa** dy **sɛptr** armat **il** sɔ̃n ɔr**gœːj ?**
bjɛ̃n o'də**sy** de' **troːn** də la **tɛːr,**
il apar**ɛ** bri**jɑ̃** syr sɛt ekœːj.
sa glwaːr ɛ **la** kɔm lə **faːr** i**mmɑ̃ːs**
d œ̃ nuvo **mɔ̃ːd** e d œ̃ **mɔ̃ːd** trɔ **vjø.**
po'vrə sɔlda, ʒə rəvɛ're la **frɑ̃ːs :**
la mɛ̃ d œ̃ **fis** mə fɛrmə**ra** lez **jø.**

bɔ̃z ɛspa**ɲɔl**ː, kə vwat ɔ̃ o riva**ːʒ ?**
œ̃ drapo **nwaːr !** ɑ'! grɑ̃' **djø,** ʒə fre'**mi !**
kwa ! **lɥi** muriːr ! o' **glwaːr !** kɛl vœ'va**ːʒ !**
o'tu'r də **mwa** **plœːr** sez ɛn**mi.**
lwɛ̃ də sə **rɔk** nu fɥi**jɔ̃z** ɑ̃ si**lɑ̃ːs ;**
l **astr**ə dy **ʒuːr** abɑ̃'**dɔn** le' **sjø.**
po'vrə sɔlda, ʒə rəvɛ're la **frɑ̃ːs :**
la mɛ̃ d œ̃ **fis** mə fɛrmə**ra** lez **jø.**

bərɑ̃'ʒe, ʃɑ̃'sɔ̃ (dizɥisɑ̃ vɛ̃'teœ̃).

Ah ! ce rocher repousse l'espérance :
L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Il fatiguait la Victoire à le suivre :
Elle était lasse, il ne l'attendit pas.
Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre.
Mais quels serpents enveloppent ses pas !
De tout laurier un poison est l'essence ;
La mort couronne un front victorieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,
«Serait-ce lui?» disent les potentats.
«Vient-il encor redemander le monde?
Armons soudain deux millions de soldats.»
Et lui peut-être, accablé de souffrance,
A la patrie adresse ses adieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Grand de génie et grand de caractère,
Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil ?
Bien au-dessus des trônes de la terre,
Il apparaît brillant sur cet écueil.
Sa gloire est là comme le phare immense
D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage?
Un drapeau noir ! Ah ! grands dieux, je frémis !
Quoi ! lui mourir ! ô gloire ! quel veuvage !
Autour de moi pleurent ses ennemis.
Loin de ce roc nous fuyons en silence ;
L'astre du jour abandonne les cieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Béranger, *Chansons* (1821).

47. le˙ suvni:r dy pœpl̥

5 ɔ̃ parlərа də sa **glwa:r**
su lə **ʃo:m** bjɛ̃ lɔ̃˙**tɑ̃**;
l œ̃˙blə **twɑ**, dɑ̃ sɛ̃˙kɑ̃˙**t ɑ̃**,
nə kɔnɛ˙tra **ply** ˌd o˙tr **istwa:r**.
la vjɛ̃˙**drɔ̃** le˙ vila**ʒwa**
di˙r alɔ:r a kɛlkə **vjɛ:j**:
«par de˙ **resi** d o˙trə**fwa**,
mɛ:r, abrɛ˙**ʒe** nɔtrə **vɛ:j**.
bjɛ̃, dit ɔ̃, k *il* nuz ɛ **nqi**,
lə **pœpl** ɑ̃˙**kɔ:r** lə revɛ:r,
wi, lə revɛ:r.
— parle **nu** də **lqi**, grɑ̃**mɛ:r**,
parle **nu** də **lqi**.» (**bi:s**)

mez ɑ̃˙**fɑ̃**, dɑ̃ ṣ vila:**ʒ**,
sqi˙vi də **rwɑ**, *il* pɑ˙**sa**.
vwala **bjɛ̃**: lɔ̃˙tɑ̃ də **sa**:
ʒə vnɛ d ɑ̃˙**tre** ɑ̃ me**na:ʒ**.
a **pje**, grɛ̃˙**pɑ̃** lə kɔ**to**
u pur **vwa:r** ʒə m etɛ **mi:z**,
il avɛ pəti **ʃapo**
avɛk rədɛ̃˙**gɔṭ** **gri:z**.
prɛ d **lqi** ʒe m **truble**;
il mə di: «bɔ̃˙**ʒu:r**, ma **ʃɛ:r**,
bɔ̃˙**ʒu:r**, ma **ʃɛ:r**.»
— «i vuz a **parle**, grɑ̃**mɛ:r**!
i vuz a **parle**!»

l ɑ̃ da**prɛ**, **mwa**, po˙vrə **fam**:,
a pa˙**ri** etɑ̃t œ̃ **ʒu:r**,
ʒə lə **vi** avɛk sa **ku:r**:
i s rɑ̃˙**dɛt** a nɔtrə**dam**:.
tu le˙ **kœ:r** etɛ kɔ̃˙**tɑ̃**;
ɔ̃n admi˙**rɛ** sɔ̃ kɔrtɛ:ʒ.
ʃakœ̃ di˙zɛ: « kɛl bo˙ **tɑ̃**!
lə sjɛl **tuʒu:r** lə prɔtɛ:ʒ.»
sɔ̃ suri:r etɛ bjɛ̃˙ **du**:
d œ̃ **fiṣ** djø l rɑ̃˙dɛ **pɛ:r**,
lə rɑ̃˙dɛ **pɛ:r**.

47. Les souvenirs du peuple

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps;
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille:
«Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
— Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui.» (*Bis*)

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça:
Je venais d'entrer en ménage.
A pied, grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai;
Il me dit: «Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.»
— «Il vous a parlé, grand'mère!
Il vous a parlé!»

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour:
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents;
On admirait son cortège.
Chacun disait: «Quel beau temps!
Le ciel toujours le protège.»
Son sourire était bien doux:
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.

— «kɛl boˑ ʒuˑr pur **vu**, grãm**ɛːr**!
kɛl boˑ ʒur pur **vu**!»

mɛ kã la **poːvrə** ʃãˑ**paɲ**ː
fyt ã **prwɑ** oz etrãˑ**ʒe**,
lɥi, braˑvã **tu** leˑ dãˑ**ʒe**,
sãˑ**blɛ sœl** tənːr la kãˑ**paɲ**ː.
œ̃ **swaːr**, tu kɔm oʒur**dɥi**,
ʒ ãˑtã frape a la **pɔrt**;
ʒ **uːvrə**. **bɔ̃ː djø**! s etɛ **lɥi**,
sɥiˑvi d yn **fɛːbl** ɛskɔrt.
i s a**swa** u m vwa**la**,
s ekriˑjãː «**oː** kɛl **gɛːr**!»
oː kɛl **gɛːr**!»
— «i s ɛt asi **la**, grãm**ɛːr**!
i s ɛt asi **la**!»

«ʒ e **fɛ̃**,» dit **il**; e bjɛ̃ **vit**
ʒə sɛːr pikɛt e pɛ̃ˑ **bi**;
pɥiz i **sɛʃ** sez a**bi**,
mɛːm a dɔrmiːr lə fø **l** ɛ̃ˑ**vit**.
o re**vɛːj**, vwajã meˑ **plœːr**,
il mə **di**ː «bɔn ɛsperã**ːs**!
ʒə **kuːr** də **tu** seˑ malœːr
su paˑ**ri** vãˑʒe la **frãːs**.»
i **paːr**; e kɔm œ̃ trezɔːr,
ʒ e dəpɥi garde sɔ̃ **vɛːr**,
garde sɔ̃ **vɛːr**.
— «vu **l** ave**z** ãˑ**kɔːr**, grãm**ɛːr**!
vu **l** ave**z** ãˑ**kɔːr**!»

lə vwa**si**. mɛ**z** a sa **pɛr**tə
lə *h*eˑ**ro** fyt ãˑtrɛˑ**ne**.
lɥi, k œ̃ **pap** a kurə**ne**,
ɛ **mɔːr** dãz yn **il** dezɛrtə.
lɔ̃ːtã oˑ**kœ̃** nə l a **kry**;
ɔ̃ diˑ**zɛ**ː «i va parɛːtrə.
par **mɛːr** il ɛt aku**ry**;
l etrãˑ**ʒe** va **vwaːr** sɔ̃ **mɛːtrə**.»
kã d ɛ*r*rœːr ɔ̃ nu tiˑ**ra**,

— «Quel beau jour pour vous, grand'mère!
Quel beau jour pour vous!»

Mais quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte;
J'ouvre. Bon Dieu! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'assoit où me voilà,
S'écriant: «Oh quelle guerre!
Oh! quelle guerre!»
— «Il s'est assis là, grand'mère!
Il s'est assis là!»

«J'ai faim,» dit-il; et bien vite
Je sers piquette et pain bis;
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit: «Bonne espérance!
Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris venger la France.»
Il part; et comme un trésor,
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— «Vous l'avez encor, grand'mère!
Vous l'avez encor!»

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru;
On disait: «Il va paraître.
Par mer il est accouru;
L'étranger va voir son maître.»
Quand d'erreur on nous tira,

ma dulœːr fy **bjɛ̃n** ameːr !
fy **bjɛ̃n** ameːr !
— « djø vu beniˑra, grɑ̃meːr,
djø vu beniˑra .»

berɑ̃ˑʒe, ʃɑ̃ˑsɔ̃ (vɛr dizqisɑ̃ vɛ̃ˑtqit).

48. epigram:

ɔ̃ **di** kə l abe rəkɛt
preːʃ leˑ sɛrmɔ̃ d oˑtrqi ;
mwa, ki se k *il* lez aʃɛt,
ʒə sutjɛ̃ k *il* sɔ̃t a **lqi.**

bwalo.

49. trwɑ ʒuːr də kristɔf kolɔ̃

ba*ll*ad

« ɑ̃n œrɔp ! ɑ̃n œrɔp !» — « espeˑre !» — « **ply** d ɛspwaːr !» —
« trwɑˑ **ʒuːr**,» lœr di kolɔ̃, « e ʒə vu **dɔn** œ̃ **mɔ̃ːd.**»
e sɔ̃ **dwa** lə mɔ̃ˑtrɛ, e sɔ̃n **œːj**, pur lə **vwaːr**,
pɛrsɛ də l ɔrizɔ̃ l i*mm*ɑ̃ˑsite prɔfɔ̃ːd.
il **marʃ**, e deˑ trwɑ **ʒuːr** lə prɔmje **ʒuːr** a **lqi** ;
il **marʃ**, e l ɔrizɔ̃ rɔkyːl dɔvɑ̃ **lqi** ;
il **marʃ**, e lə ʒuˑr **bɛːs.** avɛk l azyːr də **l ɔ̃ːd**,
l azyːr d œ̃ sjɛl sɑ̃ **bɔrn**, a sez **jø**, sə kɔ̃ˑfɔ̃.
il **marʃ**, *il* marʃ ɑ̃ˑkɔːr, e tuʒuːr ; e la **sɔ̃ːd**
plɔ̃ːʒ e rəplɔ̃ˑʒ ɑ̃ˑvɛ̃ dɑ̃z yn **mɛːr** sɑ̃ **fɔ̃.**

lə pilɔt ɑ̃ silɑ̃ːs, apqije tristəmɑ̃
syr la **baːr** ki **kri** o **miljø** deˑ tenɛbrə,
ekut dy ruli lə **suːr** myˑʒismɑ̃,
e deˑ **mɑ** fatiɡe leˑ krakmɑ̃ fynɛbrə.
lez astrə də l œrɔp ɔ̃ dispary deˑ **sjø** ;
l ardɑ̃ːt krwɑ dy syd epuvɑ̃ːt sez **jø.**
ɑ̃ˑfɛ̃ l oˑb atɑ̃ˑdy, e trɔ **lɑ̃ːt** a parɛːtrə,
blɑ̃ˑʃi lə pavijɔ̃ də sa **dus** klarte.
« kolɔ̃ ! vwasi lə **ʒuːr** ! lə **ʒuːr** vjɛ̃ də rənɛːtrə !» —
« lə **ʒuːr** ! e kə vwa **ty** ?» — « ʒə vwa l i*mm*ɑ̃ːsite.»

Ma douleur fut bien amère!
Fut bien amère!
— «Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira.»

Béranger, *Chansons* (vers 1828).

48. Épigramme

On dit que l'abbé Roquette
Prêche les sermons d'autrui;
Moi, qui sais qu'il les achète,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

Boileau.

49. Trois jours de Christophe Colomb

Ballade

«En Europe! en Europe!» — «Espérez! — «Plus d'espoir!» —
«Trois jours,» leur dit Colomb, «et je vous donne un monde.»
Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
Perçait de l'horizon l'immensité profonde.
Il marche, et des trois jours le premier jour a lui;
Il marche, et l'horizon recule devant lui;
Il marche, et le jour baisse. Avec l'azur de l'onde,
L'azur d'un ciel sans borne, à ses yeux, se confond.
Il marche, il marche encore, et toujours; et la sonde
Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote, en silence, appuyé tristement
Sur la barre qui crie au milieu des ténèbres,
Écoute du roulis le sourd mugissement,
Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieux;
L'ardente croix du Sud épouvante ses yeux.
Enfin l'aube attendue, et trop lente à paraître,
Blanchit le pavillon de sa douce clarté.
«Colomb! voici le jour! le jour vient de renaître!» —
«Le jour! et que vois-tu?» — «Je vois l'immensité.»

lə səgõ **ʒuːr** a **fqi**. kə fɛ kəlõ? *il* **dɔːr**;
la **fatiɡ** l akɑːbl̥, e dɑ̃ l õːbr õ kõspiːr.
«perirat *il*? o· **vwa**! la **mɔːr**! la **mɔːr**! la **mɔːr**!
k *il* triõːf dəmɛ̃, u parʒyːr il ɛkspiːr.»
lez ɛ̃·**gra**! **kwa**! dəmɛ̃ il ɔra pur tõ·**bo**
le· **mɛːr** u sõn o·**das** uːvr œ̃ ʃəmɛ̃ nuvo!
e pətɛːtrə dəmɛ̃ lœr **floz** ɛ̃·pitwajablə,
lə pusɑ̃ vɛr se· **bɔːr** kə ʃɛrʃɛ sõ rəɡaːr,
le lɥi fərõ tuʃe, ɑ̃ ruːlɑ̃ syr le· **sɑːblə**
l avɑ̃·**tyrje** kəlõ, ɡrɑ̃t ɔm œ̃· ʒuːr ply **taːr**!

sudɛ̃ dy *h*o de· **mɑ** desɑ̃·**dit** yn **vwa**:
«**tɛːr**!» s ekriɲɛt õ, «**tɛːr**, **tɛːr**!» *il* s evɛːj;
il **kuːr**: «**wi**, la **vwala**, s ɛt **ɛlː**, ty la **vwa**.»
la **tɛːr**! o du spɛk**takl̥**! o trɑ̃spɔːr! o mɛrvɛːj!
o ʒenerø sɑ̃·**glo** k il nə **pø** rətəniːr!
kə diːra fɛrdinɑ̃, l œrɔp, l avniːr?
il la **dɔn** a sõ **rwɑ**, sɛt **tɛːr** fekõːd;
sõ **rwɑ** va lə pɛje de· **mo** k il a **sufɛːr**:
de· trezɔːr, dez ɔnœːr, ɑ̃n eʃɑ̃ːz d œ̃ **mõːd**,
œ̃ **troːn**, ɑː! s etɛ **pø**!... kə rəsyt *il*? de· **fɛːr**!

kazimiːr dəlaviɲə.

50. suvniːr dy pei d̥ frɑ̃ːs

rəmɑ̃ːs

kõ·**bjɛ̃** ʒ e **dus** suvnɑ̃ːs
dy ʒəli **ljø** də ma nɛsɑ̃ːs!
ma **sœːr**, k *il*z etɛ **bo**, le· **ʒuːr**
də **frɑ̃ːs**!
o mõ pei, swa mez **amuːr**
tuʒuːr!

tə suvjɛt **il** kə nɔtrə **mɛːr**,
o fwaje də nɔtrə ʃo·**mjɛːr**,
nu prɛ·**sɛ** syr sõ **kœːr** ʒwajø,
ma **ʃɛːr**?
e nu bɛ·**zjõ** se· **blɑ̃** ʃəvø
tu **dø**.

Le second jour a fui. Que fait Colomb? Il dort;
La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
«Périra-t-il? Aux voix! La mort! la mort! la mort!
Qu'il triomphe demain, ou parjure, il expire.»
Les ingrats! Quoi! demain il aura pour tombeau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau!
Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard!

Soudain du haut des mâts descendit une voix·
«Terre!» s'écriait-on, «terre, terre!...» Il s'éveille;
Il court: «Oui, la voilà, c'est elle, tu la vois.»
La terre!... ô doux spectacle! ô transports! ô merveille!
O généreux sanglots qu'il ne peut retenir!
Que dira Ferdinand, l'Europe, l'avenir?
Il la donne à son roi, cette terre féconde;
Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts:
Des trésors, des honneurs en échange d'un monde,
Un trône, ah! c'était peu!... Que reçut-il? des fers!

Casimir Delavigne.

50. Souvenir du pays de France

Romance

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux, les jours
De France!
O mon pays, sois mes amours
Toujours!

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère?
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

ma **sœːr**, tə suvjɛ̃t **il** ɑ̃·kɔːr
dy ʃa·**to** kə bɛ**ɲɛ** la **dɔːr** ?
e də sɛt **tɑ̃** vjɛ̃ **tuːr**
dy **mɔːr**,
u l ɛr**ɛ̃** sɔn**ɛ** lə r**tuːr**
dy **ʒuːr** ?

tə suvjɛ̃t **il** dy **lak** trɑ̃·**kil** :
k efl**œːrɛ** l irɔ̃·**dɛl** a**ʒil** :?
dy **vɑ̃** ki **kurbɛ** lə ro·**zo**
m**ɔbil** :,
e dy s**ɔlɛːj̊** **kuʃɑ̃** syr **l o**,
si **bo** ?

oː ! ki m rɑ̃·**dra** mɔ̃n **elɛn** :,
e ma mɔ̃·**taɲ**, e lə grɑ̃ **ʃɛːn** ?
lœr **suvniːr** fɛ tu le· **ʒuːr**
ma **pɛn** :
mɔ̃ pei sɛra mez **amuːr**
tu**ʒuːr** !

ʃa·tobriɑ̃.

51. lə lak

ɛ̃·**si**, tuʒuːr puse vɛr də nuvo riva**ːʒ**
dɑ̃ la **nɥi** etɛrn**ɛl** ɑ̃·p**ɔrte** sɑ̃ r**ətuːr**,
nə purɔ̃ **nu** **ʒam**ɛ syr l ɔse**ɑ̃** dez **ɑːʒ**
ʒəte **l** ɑ̃·**kr** œ̃ sœl **ʒuːr** ?

o· **lak** ! l ane ap**ɛn** a **fini** sa kar**jɛːr**,
e prɛ de· **flo** **ʃeːri** k ɛl dəv**ɛ** rəvwa**ːr**,
rə**gard**ə ! ʒə vjɛ̃ **sœl** m aswa**ːr** syr sɛt **pjɛːr**
u ty la **vi** s aswa**ːr** !

ty my·ʒis**ɛz** ɛ̃·**si** su se· **rəʃ** prəfɔ̃**ːd** ;
ɛ̃·**si** ty tə bri·**zɛ** syr lœr **flɑ̃** deʃi·**re** ;
ɛ̃·**si** lə vɑ̃ ʒət**ɛ** l **ekym** də tez **ɔ̃ːd**
syr se· **pjez** adɔ**ːre**.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore?
De de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile?
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau?

O! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne, et le grand chêne?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine:
Mon pays sera mes amours
Toujours.

CHATEAUBRIAND.

51. Le lac

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

œ̃ **swaːr**, t ɑ̃ suvjɛ̃t **i*l*** ? nu vɔgjɔ̃z ɑ̃ silɑ̃ːs ;
ɔ̃ n ɑ̃·tɑ̃·**dɛt** o **lwɛ̃**, syr l ɔ̃ːd e su le· **sjø**,
kə lə **brɥi** de· ramœːr ki frapɛt ɑ̃ kadɑ̃ːs
te· **floz** armɔnjø.

tutaku dez aksɑ̃ ɛ̃·kɔny*z* a la **tɛːr**
dy rivaːʒ̊ ʃarme frapɛːr lez **eko** ;
lə **flo** fyt atɑ̃·**tif**, e la **vwa** ki m ɛ ʃɛːr
lɛ·sa tɔ̃·**be** se· **mo** :

«o **tɑ̃**, syspɑ̃ tɔ̃ **vɔlː** ! e **vu**, œ·r prɔ**pis**,
syspɑ̃·**de** vɔtrə **kuːr** !
lɛ·se **nu** savu·**re** *l*e· **rapid** delis
de· ply **bo** də no **ʒuːr** !

«**ase** də malœ**rø** isi **bɑ** vuz ɛ̃·**plɔːr** :
ku·**le**, ku·le pur **ø** ;
prəne*z* avɛk lœr **ʒuːr** le· **swɛ̃** ki le· devɔːr ;
ubli*j*e lez œ**rø**.

«mɛ ʒə də**mɑ̃ːd** ɑ̃·**vɛ̃** kɛlkə mɔ**mɑ̃z** ɑ̃·**kɔːr**,
lə tɑ̃ m eʃap e **fɥi** ;
ʒə **diz** a sɛt **nɥi** : swa ply **lɑ̃ːt** ; e l ɔrɔːr
va disipe la **nɥi**.

«ɛ·mɔ̃ **dɔ̃**, ɛ·mɔ̃ **dɔ̃** ! də **l œːr** fyʒitiːv,
*h*ɑ·tɔ̃ **nu**, ʒwisɔ̃ !
l ɔm n a pwɛ̃ d̥ **pɔːr**, lə **tɑ̃** n a̱ pwɛ̃ d **riːv** ;
i*l* **kuːl**, e nu pɑ·sɔ̃ !»

tɑ̃ **ʒalu**, sə pøt **i*l*** kə se· mɔ**mɑ̃** d ivrɛs,
u l **amuːr** a lɔ̃· **flo** nu **vɛrsə** lə bɔnœːr,
s ɑ̃·**vɔl** lwɛ̃ də **nu** də la **mɛːm** vitɛs
kə le· **ʒuːr** də malœːr ?

e· **kwa** ! n ɑ̃ purɔ̃ **nu** fikse **oːmwɛ̃** la **trasː** ?
kwa ! pɑ·se pur ʒamɛ ? **kwa** ! **tut** ɑ̃·tje pɛrdy ?
sə **tɑ̃** ki le dɔna, sə **tɑ̃** ki lez efas,
nə nu le **rɑ̃ːdra ply** ?

eternite, neɑ̃, pɑ·se, sɔ̃ːbrəz abiːm,
kə fɛ̬t **vu** de· **ʒuːr** kə vuz ɑ̃·**glutise** ?

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots:

«O temps, suspends ton vol! et vous, heures prospices,
Suspendez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!

«Assez de malheureux ici-bas vous implorent:
Coulez, coulez pour eux;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;
Oubliez les heureux.

«Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit;
Je dis à cette nuit: Sois plus lente; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

«Aimons donc, aimons donc; de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons!
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;
Il coule, et nous passons!»

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur?

Eh quoi! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace?
Quoi! passés pour jamais? quoi! tout entiers perdus?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?

parle : nu rɑ̃·dre **vu** sez ɛkstaz̧ syblim:
kə **vu** nu **ravise** ?

o· **lak** ! rəʃe **mɥɛ** ! **grɔt** ! fərɛ ɔpsky:r !
vu kə lə tɑ̃z **eparɲ**, u k *il* **pø** razœni:r,
garde də sɛt **nɥi**, garde, bɛl naty:r,
o·**mwɛ̃** lə suvni:r !

k *il* **swa** dɑ̃ tɔ̃ rəpo, k *il* **swa** dɑ̃ tez ɔra:z̧,
bo· **lak**, e dɑ̃ l aspɛ də te· rɥjɑ̃ kɔto,
e dɑ̃ se· **nwa:r** sapɛ̃, e dɑ̃ se· **rɔk** so·va:ʒ̧
ki **pɑ̃:d̩** syr tez **o** !

k *il* **swa** dɑ̃ lə zefi:r ki fre·**mi** e ki **pa:s**,
dɑ̃ le· **brɥi** də te· **bɔ:r** par te· **bɔ:r** repete,
dɑ̃ l **astr** o frɔ̃ d arʒɑ̃ ki blɑ̃·**ʃi** ta syr**fas**
də se· **mɔl** klar**te** !

kə lə **vɑ̃** ki ʒe·**mi**, lə ro·**zo** ki su**pi:r**,
kə le· par**fœ** le·**ʒe** də tɔ̃n ɛ:r ɑ̃·bo·**me**,
kə **tu** sə k ɔ̃n ɑ̃·**tɑ̃**, lɔ̃ **vwa** u lɔ̃ rɛs**pi:r**,
tu di:z : «*il*z ɔ̃t ɛ·**me** !»

lamartin:,
medita·**sjɔ̃** pɔ**etik**, pa·**ri**, ləmɛ:r.

52. syltɑ̃, lə ʃv̩al arab

lə sɔlɛ:j dy dezɛ:r ne lɥi **ply** syr ta **lam:**,
o· mɔ̃ **larʒ** jatagɑ̃ ply pɔli k œ̃ mirwa:r,
u kaida mi·rɛ sɔ̃ viza:ʒ də **fam:**
kɔm œ̃ rɛjɔ̃ sɔrtɑ̃ dez ɔ̃:brə d œ̃ sjɛl **nwa:r** !

ty **pɑ̃** par la pwaɲe o pilje d yn **tɑ̃:t**,
avɛk mɔ̃ nargile, ma **sɛl** e mɔ̃ fyzi ;
e sɑ̃·**blabl** a mɔ̃ **kœ:r** ki s y:z dɑ̃ l atɑ̃:t,
la **ru:j** e lə **rəpo** tə devɔ:r lə **fil:**.

e **twa**, mɔ̃ fjɛ:r syltɑ̃, a la krinjɛ:rə **nwa:r**,
kursje ne dez amu:r də la **fudr** e dy **vɑ̃**,
dɔ̃ kɛlkə **pwal** də **ʒɛ** tigrɛ la **blɑ̃:ʃə** **mwa:r**,
dɔ̃ lə sabo **mɔrdɛ** syr lə **sɑ:blə** **mu:vɑ̃**,

Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : «Ils ont aimé !»

LAMARTINE,
Méditations poétiques, Paris, Lemerre.

52. Sultan, le cheval arabe

Le soleil du désert ne luit plus sur ta lame,
O mon large yatagan plus poli qu'un miroir,
Où Caïda mirait son visage de femme
Comme un rayon sortant des ombres d'un ciel noir !

Tu pends par la poignée au pilier d'une tente,
Avec mon narghileh, ma selle et mon fusil ;
Et semblable à mon cœur qui s'use dans l'attente,
La rouille et le repos te dévorent le fil.

Et toi, mon fier sultan, à la crinière noire,
Coursier né des amours de la foudre et du vent,
Dont quelques poils de jais tigraient la blanche moire,
Dont le sabot mordait sur le sable mouvant,

kə fɛ ty mɛ̃ˑtnɑ̃, ʃɛˑr bɛrsœːr də meˑ rɛːv?
mɔ̃n ɔrɛːj ɛˑmɛ tɑ̃ tɔ̃ pɑ melɔdjø,
kɑ̃ la bryjɑ̃ːt[1]) mɛːr dɔ̃ nu sɥiˑvjɔ̃ leˑ grɛːv
nu ʒətɛ sa frɛˑʃœːr e sɔ̃n ekym oz jø!

ty rɑ̃ˑgɔrʒɛ sːi bo tɔ̃ ku marbre də vɛːn,
kɑ̃ sɛlː kə ma mɛ̃ syr ta krup elɑ̃ˑsɛ,
t aplɛ par tɔ̃ nɔ̃, e rətiˑrɑ̃ teˑ rɛːn,
markətɛ də beˑze tɔ̃ pwal ki freˑmisɛ!

ʒə la livrɛ sɑ̃ pœːr a tɔ̃ galo soˑvaːʒ.
la vag də la mɛːr, dɑ̃ lə gɔlfə dɔrmɑ̃,
mwɛ̃ːz amurøˑzmɑ̃ bɛrsə prɛ dy rivaːʒ
la bark abɑ̃ˑdɔne a sɔ̃ balɑ̃ˑsmɑ̃:

kaːr, o ply leˑʒe kri ki gɔ̃ˑflɛ sa pwatriːn,
ty t arɛtɛ, turnɑ̃ tɔ̃ bɛl œːj vɛr teˑ flɑ̃,
e rətiˑrɑ̃ tɔ̃ fø dɑ̃ ta roːz nariːn,
də l ekym dy mɔːr ty lavɛ seˑ pje blɑ̃.

pɑ̃ˑs ty kɛlkəfwa, lə frɔ̃ bɑ syr la tɛːr,
a sə mɛːtrə vəny dɑ̃ tɔ̃ dezɛːr natalː,
ki parlɛ syr ta krup yn lɑ̃ːg etrɑ̃ˑʒɛːr,
e ki t avɛ pɛje d œ̃ mɔ̃ːso də metalː?

pɑ̃ˑs ty kɛlkəfwa a la ʒœn mɛtrɛs
ki, pur paˑre ta brid, *h*uˑri[2]) d œ̃n oˑtrə sjɛlː,
detaʃɛ leˑ rybi u leˑ flœːr də sa trɛs,
e dɔ̃ la mɛ̃ t ɔfrɛ leˑ blɑ̃ kristo də mjɛlː?

u sɔ̃t *il*? kə fɔ̃t *il*? kɛl klimɑ leˑ rətjɛnː?
leˑ vɛso dɔ̃ ty vwa suvɑ̃ blɑ̃ˑʃiˑr leˑ mɑ,
seˑ grɑ̃ːz wazo də mɛːr ki vɔ̃ e ki rəvjɛnː,
syr tɔ̃ saːblə dɔˑre nə leˑ depoz̥ pɑ.

nə leˑ *h*ani ty pɑ də tɔ̃ nazo sɔnɔːr?
tɔ̃ kœːr dɑ̃ tɔ̃ pwatrɑːj nə bat *il* pɑ d amuːr,
kɑ̃ tɔ̃n ɔrɛːj ɑ̃ˑtɑ̃ dɑ̃ leˑ ʃɑ̃ də l ɔrɔːr
lə nɔ̃, ʃɛˑr o libɑ̃, də sə mɛːtrə d œ̃ ʒuːr?

1) u brɥijɑ̃ːt.

2) leˑ *h*uˑri sɔ̃ deˑ fam imaʒinɛːr ki, daprɛ l kɔrɑ̃ dwaˑyt ɛːtr o paradi lez epuːz deˑ myzylmɑ̃ fidɛlː.

Que fais-tu maintenant, cher berceur de mes rêves?
Mon oreille aimait tant ton pas mélodieux,
Quand la bruyante[1]) mer dont nous suivions les grèves
Nous jetait sa fraîcheur et son écume aux yeux!

Tu rengorgeais si beau ton cou marbré de veines,
Quand celle que ma main sur ta croupe élançait,
T'appelait par ton nom et, retirant tes rênes,
Marquetait de baisers ton poil qui frémissait!

Je la livrais sans peur à ton galop sauvage.
La vague de la mer, dans le golfe dormant,
Moins amoureusement berce près du rivage
La barque abandonnée à son balancement:

Car, au plus léger cri qui gonflait sa poitrine,
Tu t'arrêtais, tournant ton bel œil vers tes flancs,
Et, retirant ton feu dans ta rose narine,
De l'écume du mors tu lavais ses pieds blancs.

Penses-tu quelquefois, le front bas sur la terre,
A ce maître venu dans ton désert natal,
Qui parlait sur ta croupe une langue étrangère,
Et qui t'avait payé d'un monceau de métal?

Penses-tu quelquefois à la jeune maîtresse
Qui, pour parer ta bride, houri[2]) d'un autre ciel,
Détachait les rubis ou les fleurs de sa tresse,
Et dont la main t'offrait les blancs cristaux de miel?

Où sont-ils? Que font-ils? Quels climats les retiennent?
Les vaisseaux dont tu vois souvent blanchir les mâts,
Ces grands oiseaux de mer qui vont et qui reviennent,
Sur ton sable doré ne les déposent pas.

Ne les hennis-tu pas de ton naseau sonore?
Ton cœur dans ton poitrail ne bat-il pas d'amour,
Quand ton oreille entend dans les chants de l'aurore
Le nom, cher au Liban, de ce maître d'un jour?

1) ou bruyante.
2) Les houris sont des femmes imaginaires qui, d'après le Coran, doivent être au paradis les épouses des musulmans fidèles.

o· **wi** ! kar də ta **sɛl** ɑ̃ detaʃɑ̃ mez **arm**,
ty mə ʒəta tu **trist** œ̃ rəga:r prɛsk ymɛ̃ ;
ʒə **vi** tõn œ·j brõ·ze sə tɛrni:r, e dø **larmə**
lə **lõ** də te· nazo glisɛ:r syr ma **mɛ̃**.

lamartin: ,
medita·sjõ poetik, pa·ri, ləmɛ:r.

53. lə pelikɑ̃

fragmɑ̃ də la nqi d **mɛ**

. . . . . .

lərskə lə pelikɑ̃, la·se d œ̃ lõ vwaja:ʒ,
dɑ̃ le· bruja:r dy **swa:r** rəturn a se· ro·zo,
se· pətiz afame **ku:r** syr lə riva:ʒ,
ɑ̃ lə vwajɑ̃t o **lwɛ̃** s abatrə syr lez **o**.
de·ʒa, krwɑjɑ̃ sɛ·zi:r e partaʒe lœr **prwɑ**,
il **ku:r***t* a lœr **pɛ:r**, avɛk de· **kri** də **ʒwɑ**,
ɑ̃ səkwɑ̃ lœr **bɛk** syr lœr **gwa:trə** *h*idø.
lɥi, gɑ:ɲɑ̃*t* a pɑ **lɑ̃** yn **rəʃ** elve,
də sõn **ɛl** pɑ̃·dɑ̃:t abritɑ̃ sa ku·ve,
pɛ:ʃœ:r melɑ̃·kəlik, *il* rəgardə le· **sjø**.

lə sɑ̃ **ku:l** a lõ· **flo** də sa pwatrin **uvɛrt** ;
ɑ̃·vɛ̃ il a de· **mɛ:r** sõ·de la prɔfõ·dœ:r ;
l ɔseɑ̃ etɛ **vid:**, e la **pla:ʒ** dezɛrt ;
pur **tut** nurity:r il apɔrtə sõ **kœ:r**.
sõ:br e silɑ̃·sjø, etɑ̃·dy syr la **pjɛ:r**,
partaʒɑ̃t a se· **fis** sez ɑ̃·trɑ:j də **pɛ:r**,
dɑ̃ sõn **amu:r** syblim *il* **bɛrsə** sa dulœ:r,
e rəgardɑ̃ ku·le sa **sɑ̃:glɑ̃:t** mamɛl:,
syr sõ fɛstɛ̃ də **mɔ:r**, *il* s afɛ:s e ʃɑ̃·sɛl:,
i:vrə də vɔlypte, də tɑ̃·drɛs e d ɔ·rœ:r.

mɛ parfwa, o miljø dy divɛ̃ sakrifis,
fatige də muri:r dɑ̃z œ̃ trə **lõ** syplis,
il **krɛ̃** kə sez ɑ̃·fɑ̃ nə lə **lɛ:ʂ** vi·vɑ̃ ;
alɔ:r, *il* sə sulɛ:v, u·vrə sõn **ɛl** o **vɑ̃**,
e sə frapɑ̃ lə **kœ:r** avɛk œ̃ **kri** so·va:ʒ,
il **puʂ** dɑ̃ la **nɥi** œ̃ si fynɛst **adjø**,

Oh! oui! Car, de ta selle en détachant mes armes,
Tu me jetas tout triste un regard presque humain;
Je vis ton œil bronzé se ternir, et deux larmes
Le long de tes naseaux glissèrent sur ma main.

LAMARTINE,
Méditations poétiques, Paris, Lemerre.

53. Le pélican

Fragment de la *Nuit de mai*

. . . . . .

Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits, affamés, courent sur le rivage,
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Il courent à leur père avec des cris de joie,
En secouant leurs becs sur leurs goitres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.

Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers sondé la profondeur;
L'Océan était vide et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.

Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funeste adieu,

kə lez wazo de· **mɛr** dezɛrtə lə rivaːʒ,
e kə lə **vwajaʒœːr** atarde syr la **plaːʒ**,
sɑ̃·tɑ̃ pɑ·se la **mɔːr**, sə rəkɔ**mɑ̃ːd** a **djø**.

pɔɛːt, s ɛt ɛ̃·si kə fɔ̃ le· **grɑ̃** pɔɛːt.
il **lɛːs** s eɡɛje sø ki **viːvt** œ̃ **tɑ̃**;
mɛ le· fɛstɛ̃z ymɛ̃ k il **sɛrvət** a lœr **fɛːt**
rəsɑ̃ːblə la ply**paːr** a **sø** de· peli**kɑ̃**.
. . . . . .

alfrɛd də myse,
pɔezi nuvɛlː, pa·ri, ʃarpɑ̃·tje e faskɛlː.

54. ʃɑ̃·sɔ̃ də barbərinː

boː ʃəvalje ki parte pur la **ɡɛːr**,
k ale vu **fɛːr**
si lwɛ̃ d **isi** ?
vwaje vu **pɑ** kə la **nɥi** ɛ prɔfɔ̃ːd,
e kə lə **mɔ̃ːd**
n ɛ kə **susi** ?

vu ki krwɑje k yn **amuːr** delɛ·se
də la pɑ̃·se
s ɑ̃·fɥit ɛ̃·si,
elɑːs ! **elɑːs** ! ʃɛrʃœːr də rənɔme,
vɔtrə fyme
s ɑ̃·vɔl o·si.

boː ʃəvalje ki parte pur la **ɡɛːr**,
k ale vu **fɛːr**
si lwɛ̃ də **nu** ?
ʒ ɑ̃· vɛ **plœːre**, **mwa** ki mə lɛ·sɛ **diːr**
kə mɔ̃ suriːr
etɛ si **du**.

alfrɛd də myse,
kɔmedi e prɔvɛrb, pa·ri ʃarpɑ̃·tje e faskɛlː.

Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.

Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.

. . . . . .

Alfred de Musset,
Poésies nouvelles, Paris, Charpentier et Fasquelle.

54. Chanson de Barberine

Beau chevalier qui partez pour la guerre,
Qu'allez-vous faire
Si loin d'ici?
Voyez-vous pas que la nuit est profonde,
Et que le monde
N'est que souci?

Vous qui croyez qu'une amour délaissée
De la pensée
S'enfuit ainsi,
Hélas! hélas! chercheur de renommée,
Votre fumée
S'envole aussi.

Beau chevalier qui partez pour la guerre,
Qu'allez-vous faire
Si loin de nous?
J'en vais pleurer, moi qui me laissais dire
Que mon sourire
Était si doux.

Alfred de Musset,
Comédies et Proverbes, Paris, Charpentier et Fasquelle.

55. syr yn mort

[dã l **tɛkstə** sqi·**vã**, nu ʃɛrʃõ a dɔne yn **anali:z̥** ply **fin** də la prɔnõsjɑ·**sjõ** e a nɔte l aksã myzikal:. õ rmar**kra** la devɔkaliza·**sjõ** de· vwa**jɛl** e de· kõ·**sɔn** vɔkal**ik**, ko·**ze** par lə **ʃyʃ**, u ʃyʃətm**ã**, dã sɛr**tɛn** si*l*lab avã*t* yn **po:z**, (**u̯y̆**), (**d̥i̯**), (ve·**ky̆**), (**l̥y̆**)[1]), e la **frekã:s̥** de· deplasm**ã** d aksã pur **ko:z** emo·sjɔ**nɛl:**, ɛjã pur rezyl**ta** **dø** si*l*lab̥ **fɔrt** kõ·sekyti:v, dõ la prɔm**jɛ:r** ɛ ply **fɔrt** kə la z**gõ:d.**[2]) — syr se· deplasm**ã** d aksã, **vwa:r** œ̃n artiklə də **ʒã** pasi dã «fɔne:tiʃə **ʃtu:d**jɛn», to·m **trwɑ**, dizqisã katrəvɛ̃**dis**, artiklə rəprɔ**dqi** ã **parti** par **pɔl** pasi, «**sõ** dy frã·**sɛ**» e «ʃã·**ʒm**ã fɔnetik», e par **jo:hɑn** **stɔrm**, «**ɛ̀ŋlìʃə** **fìlɔlɔ̀gi:**», dø·**zjɛm** edi**sjõ**.— la lõ·**gœ:r** dez ar**ɛ** ɛt ɛ̃·**dike** par lə **nõ:brə** de· vir**gyl:**.[3])]

15 ɛl etɛ **bɛl:**/,,, si la **nqi**,
ki **dɔ:r** dã la **sõ:brə** ʃa**pɛl:**,
u mikɛl **ã:ʒ** a fɛ sõ· **li**/,,,
i*m*mɔ**bil:**/, pø·t ɛ·trə **bɛl:**∧[4]).

ɛl etɛ **bɔn:**/,,, s il syfi
20 k ã **pɑ:sã** la mɛ̃ s **u:vr** e **dɔn:**/,
sã kə **djø** n ɛ **rjɛ̃:** **u̯y̆**∧, **rjɛ̃:** **d̥i̯**∧,,,,
si l **ɔ:r** sã pi**tje**/ fɛ l o·**mɔn:**∨.

ɛl **pã:sɛ**∧,,, si l vɛ̃· **brqi**
d yn vwa **dus** e kadã·**se**
25 kɔm lə rqi**so** ki ʒe·**mi**/,
pø fɛr **krwɑ:r** a la pã·**se**∧.

ɛl **pri***j*ɛ/,,, si dø· bo·z **jø**,
tã:to s ataʃ**ãt** a la **tɛ:r**,
tã:to sə l**vã** vɛ·r le· **sjø**/,
30 pœ̯ s **aple** la pri*j*ɛ:r/.

---

1) vwa:r l ɛ̃·trɔdyksjõ, paragraf̥ vɛ̃·**tqit**, e karãtsis:.
2) vwa:r l ɛ̃·trɔdyksjõ, paragraf swasãt̥du:z, e sɛ̃·kãtsis:.
3) vwa:r l ɛ̃·trɔdyksjõ, paragraf̥ vɛ̃·**tqit**.
4) i ɛ azi d yn staty d mikɛl **ã:ʒ** rəprezã·**tã** la **nqi**.

55. Sur une morte

[Dans le texte suivant, nous cherchons à donner une analyse plus fine de la prononciation et à noter l'accent musical. On remarquera la dévocalisation des voyelles et des consonnes vocaliques, causée par le *chuche* ou chuchotement, dans certaines syllabes avant une pause, *vu, dit, vécu, lu*[1]), et la fréquence des déplacements d'accent pour cause émotionnelle, ayant pour résultat deux syllabes fortes consécutives, dont la première est plus forte que la seconde.[2]) — Sur ces déplacements d'accent, voir un article de Jean Passy dans *Phonetische Studien*, III, 1890, article reproduit en partie par Paul Passy, *Sons du français* et *Changements phonétiques*, et par Johan Storm, *Englische Philologie*, 2e édition. — La longueur des arrêts est indiquée par le nombre des virgules.[3])]

Elle était belle, si la Nuit
Qui dort dans la sombre chapelle
Où Michel-Ange a fait son lit,
Immobile peut être belle.[4])

Elle était bonne, s'il suffit
Qu'en passant la main s'ouvre et donne,
Sans que Dieu n'ait rien vu, rien dit:
Si l'or sans pitié fait l'aumône.

Elle pensait, si le vain bruit
D'une voix douce et cadencée,
Comme le ruisseau qui gémit,
Peut faire croire à la pensée.

Elle priait, si deux beaux yeux,
Tantôt s'attachant à la terre,
Tantôt se levant vers les cieux,
Peuvent s'appeler la prière.

1) Voir l'*Introduction*, §§ 28 et 46.
2) Voir l'*Introduction*, §§ 72 et 56.
3) Voir l'*Introduction*, § 28.
4) Il s'agit d'une statue de Michel-Ange représentant la nuit.

ɛl ɔrɛ **suri**/,,, si la **flœːr**
ki n s e **pwɛ̃ːt** epa**nwi**,
puvɛ s uvriːr a la frɛ·**ʃœːr**
dy **vɑ̃** ki **pɑːs**/, e ki l/ u**bli**/.

ɛl ɔrɛ **plœːre**^,,, si sa **mɛ̃**,
syr sɔ̃ **kœːr** **frwɑdmɑ̃** poːze/,
y ʒa**mɛ** dɑ̃ l arʒil y**mɛ̃**,
sɑ̃·**ti** la se**lɛ**stə roːze/.

ɛl ɔrɛt **ɛːme**^,,, si l ɔr**gœːj**,
parɛːj a la **lɑ̃ːp** in**ytil**ː,
k ɔ̃n **alym** prɛ d œ̃ sɛr**kœːj**/,
n y vɛ**je**, syr sɔ̃ **kœːr** ste**rilː**.

ɛl ɛ **mɔrt**, e n a **pwɛ̃ː** ve·**kɏ̊**.
ɛl fəzɛ sɑ̃·blɑ̃ d **viːvrə**/,
də sa **mɛ̃** ɛ tɔ̃·be l**ə** **liːvrə**/,
dɑ̃ ləkɛl ɛl n a **rjɛ̃ː** l̥ɏ̊.

alfrɛd də myssɛ, ɔktɔbrə dizqisɑ̃ karɑ̃t̬**dø**,
pɔezi nuvɛlː, pa·**ri**, ʃarpɑ̃·**tje** e faskɛlː.

56. tristɛs

ʒ e pɛr**dy** ma **fɔrs** e ma **vi**,
e mez a**mi** e ma ge·**te**;
ʒ e pɛrdy **ʒysk** a la fjɛ·**rte**
ki fəzɛ **krwɑːr** a mɔ̃ ʒe·**ni**.

kɑ̃ ʒ e kɔ**ny** la ve**rite**,
ʒ e **kry** kə s etɛt yn a**mi**;
kɑ̃ ʒə l e kɔ̃·**kiːz**[1]) e sɑ̃·**ti**,
ʒ ɑ̃n etɛ de·**ʒa** de**gute**.

---

1) lez edi**sjɔ̃** də sɛt pɔezi pɔrt «kɔ̃·**priːz**». me dɑ̃ lə manyskri də l ɔ·**tœːr** kə ʒ e y su lez **jø**, i j a «kɔ̃·**kiːz**». ij at i y fɔ·t̬ d ɛ̃·prɛ**sjɔ̃** nɔ̃ kɔri·**ʒe**, u ɔ kɔ̃·**trɛːr** kɔrɛk**sjɔ̃** syr eprœːv? s e s kə ʒ iɲɔːr. — ʒɑ̃ pa**si**.

Elle aurait souri, si la fleur
Qui ne s'est point épanouie,
Pouvait s'ouvrir à la fraîcheur
Du vent qui passe et qui l'oublie.

Elle aurait pleuré, si sa main,
Sur son cœur froidement posée,
Eût jamais dans l'argile humain
Senti la céleste rosée.

Elle aurait aimé, si l'orgueil,
Pareil à la lampe inutile
Qu'on allume près d'un cercueil,
N'eût veillé sur son cœur stérile.

Elle est morte et n'a point vécu.
Elle faisait semblant de vivre.
De sa main est tombé le livre
Dans lequel elle n'a rien lu.

Alfred de Musset, Octobre 1842.
Poésies nouvelles, Paris, Charpentier et Fasquelle.

56. Tristesse

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaîté;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie;
Quand je l'ai conquise[1]) et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

1) Les éditions de cette poésie portent «comprise». Mais dans le manuscrit de l'auteur que j'ai eu sous les yeux, il y a «conquise». Y a-t-il eu faute d'impression non corrigée, ou au contraire correction sur épreuve? C'est ce que j'ignore. — Jean Passy.

e purtɑ̃t ɛl ɛt etɛrnɛl:,
e sø ki sə sɔ̃ pɑ:se d ɛl:,
isi bɑ ɔ̃ tut iɲɔ·re.

djø parl, il fo k ɔ̃ lɥi repɔ̃:d.
lə sœl bjɛ̃ ki mə rɛst o mɔ̃:d
ɛ d avwa:r kɛlkəfwa plœ·re.

alfrɛd də myssɛ, by·ri, katɔrzə ʒɥœ̃ dizɥisɑ̃ karɑ̃:t,
pɔezi nuvɛl:, pa·ri, ʃarpɑ̃·tje e faskɛl:.

57. le· døz il:

il ɛ dø·z il dɔ̃t œ̃ mɔ̃:d
sepa:r le· dø:z ɔseɑ̃,
e ki də lwɛ̃ dəmin l ɔ̃:d,
kɔm de· tɛ:t də ʒeɑ̃.
ɔ̃ dəvin:, ɑ̃ vwajɑ̃ le· sim:,
kə djø le ti·ra dez abi:m,
pur œ̃ fɔrmidablə desɛ̃;
lœr frɔ̃ də ku d fudrə fym:,
syr lœr flɑ̃· ny la mɛ:r ekym:,
de· vɔlkɑ̃ grɔ̃:d dɑ̃ lœr sɛ̃.

sez il:, u lə flo sə brwɑ
ɑ̃·trə dez ekœ:j deʃarne,
sɔ̃ kɔm dø vɛso də prwɑ,
d yn ɑ̃:kr etɛrnɛl ɑ̃·ʃɛ·ne.
la mɛ̃ ki d se· nwa:r riva:ʒ
dispo·za le· sit so·va:ʒ
e d efrwɑ le vuly kuvri:r,
le· fi si tɛriblə, pətɛ:trə,
pur kə bɔnapart i py nɛ:tr,
e napɔleɔ̃ i muri:r!

«la fy sɔ̃ bɛrso! — la sa tɔ̃:b!»
pur le· sjɛklə, s ɑ̃n ɛt ase.
se· mo, k œ̃ mɔ̃·d nɛ:s u tɔ̃:b,
nə sərɔ̃ ʒamɛz efase.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle,
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Alfred de Musset, Bury, 14 juin 1840,
Poésies nouvelles, Paris, Charpentier et Fasquelle.

57. Les deux îles

Il est deux îles dont un monde
Sépare les deux Océans,
Et qui de loin dominent l'onde,
Comme des têtes de géants.
On devine, en voyant les cimes,
Que Dieu les tira des abîmes,
Pour un formidable dessein;
Leur front de coups de foudre fume,
Sur leurs flancs nus la mer écume,
Des volcans grondent dans leur sein.

Ces îles, où le flot se broie
Entre des écueils décharnés,
Sont comme deux vaisseaux de proie,
D'une ancre éternelle enchaînés.
La main qui de ces noirs rivages
Disposa les sites sauvages
Et d'effroi les voulut couvrir,
Les fit si terribles, peut-être,
Pour que Bonaparte y pût naître,
Et Napoléon y mourir!

«Là fut son berceau! — Là sa tombe!»
Pour les siècles, c'en est assez.
Ces mots, qu'un monde naisse ou tombe,
Ne seront jamais effacés.

syr sez **il**ː, a l aspɛ **sɔ̃**ːbrə,
vjɛ̃**drɔ̃**, a l **apɛl** də **sɔ̃n ɔ̃**ːbrə,
tu leˑ **pœplə** də l **avniːr**;
leˑ **fudrə** ki **frap** lœr **krɛːt**,
e lœrz **ekœːj**, e lœr **tɑ̃pɛːt**,
nə **sɔ̃ ply** kə **sɔ̃** suvniːr!

lwɛ̃ d no **riːv**, ebrɑ̃**le**
par lez **ɔraːʒ** də **sɔ̃ sɔːr**,
syr seˑ **døˑz ilz** izɔle
djø mi sa **nɛsɑ̃ːs** e sa **mɔːr**;
afɛ̃ k il py **vəniːr** o **mɔ̃ːd**
sɑ̃ˑ k yn **səkus** prəfɔ̃ːd
anɔ̃ˑ**sa** sɔ̃ **prəmje** mɔmɑ̃;
e **kœ**, syr sɔ̃ˑ **li** militɛːr,
ɑ̃ˑ**fɛ̃**, sɑ̃ **rəmɥe** la **tɛːr**,
il pyt **ɛkspiːre** **dusmɑ̃**!

viktɔr **ygo**, **ɔd**, **paˑri**, *h*etsɛlː.

58. pur leˑ poːvr̥

dɑ̃ vo **fɛːt̥** d **ivɛːr**, **riʃ**, œrø dy **mɔ̃ːd**,
kɑ̃ lə **bal** turnwa**jɑ̃** də seˑ **fø** vuz **inɔ̃ːd**,
kɑ̃ par**tu** a l **ɑ̃ˑtuːr** də vo **pɑ** vu vwa**je**
brije e rɛ**jɔne** kris**to**, mir**waːr**, ba**lystrə**,
kɑ̃ˑde**lɑːbrəz** ar**dɑ̃**, sɛrkl etwa**le** deˑ **lystr̥**,
e la **dɑ̃ːs** e la **ʒwɑ** o **frɔ̃** deˑ kɔ̃ˑ**vje**;

tɑ̃ˑ**di** k œ̃ tɛ̃ˑbrə **d ɔːr** sə**nɑ̃** dɑ̃ vo dəmœːr
vu **ʃɑ̃ːʒ** ɑ̃ ʒwajø **ʃɑ̃** la vwa **graːv** dez **œːr**,
oː! sɔ̃ˑ**ʒe vu** par**fwa** kə də **fɛ̃** devoˑ**re**,
pətɛːtr œ̃n ɛ̃ˑdi**zɑ̃**, dɑ̃ leˑ kar**fuːr** **sɔ̃ːbrə**,
s **arɛt**, e vwa dɑ̃ˑse vo lymi**nøːzz** **ɔ̃ːbr**
o **vitrə** dy salɔ̃ doˑ**re**?

sɔ̃ˑ**ʒe vu** k il ɛ **la** su lə **ʒiːvr** e la **nɛːʒ**,
sə **pɛːr** sɑ̃ trava**ːj** kə la **famin** as**jɛːʒ**?
e k i*l* sə **di** tu **bɑː** «pur œ̃ **sœlː**, kə də **bjɛ̃**!
a sɔ̃ **larʒə** fɛs**tɛ̃** kə d **ami** sə re**kri**!
sə **riʃ**. ɛ bjɛ̃n œrø, sez ɑ̃ˑ**fɑ̃** lɥi **suri**.
rjɛ̃ kə dɑ̃ lœr **ʒwɛ**, kə də **pɛ̃** pur leˑ **mjɛ̃**!»

Sur ces îles à l'aspect sombre
Viendront, à l'appel de son ombre,
Tous les peuples de l'avenir;
Les foudres qui frappent leurs crêtes,
Et leurs écueils, et leurs tempêtes,
Ne sont plus que son souvenir!

Loin de nos rives, ébranlées
Par les orages de son sort,
Sur ces deux îles isolées
Dieu mit sa naissance et sa mort;
Afin qu'il pût venir au monde
Sans qu'une secousse profonde
Annonçât son premier moment;
Et que sur son lit militaire,
Enfin, sans remuer la terre,
Il pût expirer doucement!

Victor Hugo, *Odes,* Paris, Hetzel.

58. Pour les pauvres

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
Et la danse et la joie au front des conviés;

Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent, dans les carrefours sombres,
S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré?

Songez-vous parfois qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiège?
Et qu'il se dit tout bas: «Pour un seul, que de biens!
A son large festin que d'amis se récrient!
Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient.
Rien que dans leurs jouets, que de pain pour les miens!»

e **pɥi** a vɔtrə **fɛːt** *il* kɔ̃·**paːr** ɑ̃ sɔ̃n **ɑːm**
sɔ̃ fwa**je** u ʒa**mɛ** nə rɛ**jɔ̃n** yn **flɑːm**,
sez ɑ̃·**fɑ̃z** afa**me**, e lœr **mɛːr** ɑ̃ lɑ̃·**bo**,
e syr œ̃ **pø** də **paːj**, etɑ̃·**dy** e **mɥɛt**,
l a**jœl**ː, kə l iv**ɛːr**, **elɑːs**! a de·ʒa **fɛt**
ase **frwɑd̥** pur lə tɔ̃·**bo**.

kar **djø** mi se· dəgre· o fɔrtyn**z** y**mɛn**ː.
lez **œ̃** vɔ̃ tu kur**be** su lə far**do** de· **pɛn**ː;
o bɑ̃·**kɛ** dy bɔ**nœːr** bj**ɛ̃** **pø** sɔ̃ kɔ̃·**vje**;
tuːs u i sɔ̃ pw**ɛ̃t** a**si** ega**lmɑ̃t** a l **ɛːz**.
yn **lwɑ**, ki d ɑ̃·**bɑ** sɑ̃·**bl** ɛ̃·**ʒyst** e mə**vɛːz**,
dit oz **œ̃**: «ʒwise!» oz **oːtr̥**: «ɑ̃·**vje**!»

sɛt pɑ̃·**se** ɛ **sɔ̃ːbr̥**, a**mɛːr**, inegzə**rabl̥**,
e fɛr**mɑ̃ːt** ɑ̃ si**lɑ̃ːs** o **kœːr** dy mizera**blə**.
riʃ, œrø dy **ʒuːr**, k ɑ̃·**dɔːr** la vɔly**pte**,
kə sə nə **swa** pɑ **lɥi** ki de· **mɛ̃** vuz a**raʃ**
tu se· **bjɛ̃** sypɛr**fly** u sɔ̃ rə**gaːr** s a**taʃ**;
oː kə sə **swa** la ʃa**rite**!

l ardɑ̃ːt ʃarite kə lə **poːvr** idəlɑːtrə!
mɛːr də sø pur **ki** la·fɔrtyn ɛ marɑːtrə!
ki rəlɛːv e sutj**ɛ̃** sø k ɔ̃ **ful** ɑ̃ paːsɑ̃,
ki, lɔrsk il lə fɔ**dra**, sə sakrifjɑ̃ **tut**,
kɔm lə **djø** martiːr dɔ̃t ɛl **sɥi** la **rut**,
diːra: «**byːve**! **mɑ̃ːʒe**! s ɛ ma ʃɛːr e mɔ̃ **sɑ̃**.»

kə sə swat **ɛl**ː, o· **wi**, **riʃ**! kə sə swat **ɛl**ː
ki, bi·**ʒu**, ʤa**mɑ̃**, ry**bɑ̃**, *ho*ʃ**ɛ**, dɑ̃·**tɛl**ː,
pɛrlə, safiːr, ʒwa**jo** tuʒuːr **fo**, tuʒuːr **vɛ̃**,
pur nuriːr l ɛ̃·di**ʒɑ̃** e pur soːve voz **ɑːm**,
de· **bra** də voz ɑ̃·**fɑ̃** e dy **sɛ̃** də vo· **famː**
araʃ **tut** a plɛn **mɛ̃**!

dəne, **riʃ**! l o·mɔn ɛ **sœːr** də la pri**jɛːr**.
elɑːs! kɑ̃t œ̃ vjɛ**jaːr**, syr vɔtrə **sœːj** də **pjɛːr**,
tu rwɑ**di**[1]) par l iv**ɛːr**, ɑ̃·**vɛ̃** tɔ̃·b a ʒə**nu**;
kɑ̃ le· pə**tiz** ɑ̃·**fɑ̃**, le· **mɛ̃** də frwɑ ruʒ**i**,
ramɑːs su vo **pje** le· **mjɛt̥** dez ɔrʒi,
la **faʂ** dy sɛ**jœːr** sə de**turnə** də **vu**.

---

1) u rɛdi.

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés, et leur mère en lambeau,
Et, sur un peu de paille, étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau.

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés;
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns: «Jouissez!» aux autres: «Enviez!»

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache;
Oh! que ce soit la charité!

L'ardente charité que le pauvre idolâtre!
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre!
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira: «Buvez! mangez! c'est ma chair et mon sang.»

Que ce soit elle, oh! oui, riches! que ce soit elle
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,
Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,
Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes
Arrache tout à pleines mains!

Donnez, riches! l'aumône est sœur de la prière.
Hélas! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,
Tout roidi[1]) par l'hiver, en vain tombe à genoux;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

1) ou *raidi*.

dəne! afɛ̃ kə **djø**, ki **dət** le· fa**mi:j**,
dɔn a vo **fis** la **fɔrs**, e la **gra:s** a vo **fi:j**;
afɛ̃ kə vɔtrə **vi**ɲ ɛ tu**ʒu:r** œ̃ du **frɥi**;
afɛ̃ k œ̃ ble ply **my:r** fas pli**j**e vo **grɑ̃:ʒ**;
afɛ̃ d ɛ·trə mɛ**jœ:r**; afɛ̃ də vwa·r lez **ɑ̃:ž**
pa·se dɑ̃ vo **rɛ:v** la **nɥi**!

dəne! i*l* vjɛ̃t œ̃ **ʒu:r** u la **tɛ:r** nu **lɛ:s**.
voz o·**məu:** la*h*o vu **fɔ̃t** yn ri**ʃɛs:**.
dəne! afɛ̃ k ɔ̃ **di:z**: «il a pi**tje** də **nu**!»
afɛ̃ kə l ɛ̃·di**ʒɑ̃** kə **glas** le· tɑ̃·**pɛ:t**,
kə lə **po:**vrə ki **su**fr ako·**te** də vo **fɛ:t**,
o **sœ:j** də vo pal**ɛ** fiks œ̃n **œ:j** mwɛ̃ **ʒa**lu.

dəne! pur ɛ·tr ɛ·**me** dy **djø** ki sə **fit ɔm:**,
pur kə lə **me**ʃɑ̃ **mɛ:m** ɑ̃ s ɛ̃·**klinɑ̃** vu **nɔm:**,
pur kə vɔtrə fwa**je** swa **kalm** e fratɛr**nɛl:**;
dəne! afɛ̃ k œ̃ **ʒu:r**, a vɔtr **œ:r** dɛrnj**ɛ:r**,
kɔ̃·trə **tu** vo pe**ʃe** vuz ɛ**je** la pri*j*ɛ:r
d œ̃ **mɑ̃:djɑ̃** pɥisɑ̃*t* o **sjɛl:**!

viktɔr ygo,
le· fœj d ɔtɔn:, pa·**ri**, *h*etsɛl:

59. pɥisk isi bɑ tut ɑ:m

pɥisk isi **bɑ** tut **ɑ:m**
dɔn a kɛl**kœ̃**
sa my**zik**, sa **flɑ:m**,
u sɔ̃ par**fœ̃**;

pɥisk i**si** tut **ʃo:z**
dɔn tu**ʒu:r**
sɔn **epin** u sa **ro:z**
a sez a**mu:r**;

pɥisk a**vril** dɔn o **ʃɛ:n**
œ̃ brɥi ʃar**mɑ̃**;
kə la **nɥi** dɔn o· **pɛ:u**
l ubli dɔr**mɑ̃**;

Donnez! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges;
Afin d'être meilleurs; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit!

Donnez! il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez! afin qu'on dise: «Il a pitié de nous!»
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel;
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel!

Victor Hugo,
Les feuilles d'automne, Paris, Hetzel.

59. Puisqu'ici-bas toute âme

Puisqu'ici-bas toute âme
Donne à quelqu'un
Sa musique, sa flamme,
Ou son parfum;

Puisqu'ici toute chose
Donne toujours
Son épine ou sa rose
A ses amours;

Puisqu'avril donne aux chênes
Un bruit charmant;
Que la nuit donne aux peines
L'oubli dormant;

pɥiskə l ɛːr a la brɑ̃ːʃ
dən l wazo;
kə l oːb a la pɛrvɑ̃ːʃ
dən œ̃ pø d o;

pɥiskə, lərsk ɛl ariːv
s i rəpoːze,
l õːd amɛːr a la riːv
dən œ̃ beːze;

ʒe tə dənː, a sɛt œːr,
pɑ̃ːʃe syr twa,
la ʃoːz la mɛjœːr
kə ʒ ɛj ɑ̃ mwa!

rəswa dõ ma pɑ̃ːse,
tristə dajœːr,
ki kɔm yn roːze,
t ariːv ɑ̃ plœːr!

rəswa meˑ vø sɑ̃ nõːbr
oˑ mez amuːr!
rəswa la flɑːm u l õːbrə
də tu meˑ ʒuːr!

meˑ trɑ̃spɔːr plɛ̃ d ivrɛs,
pyːr də supsõ,
e tut leˑ karɛs
də meˑ ʃɑ̃ːsõ!

mõn ɛspri, ki sɑ̃ˑ vwalː,
vəg o *h*azaːr,
e ki n a pur etwalː
kə tõ rəgaːr!

ma myːz, kə lez œːr
bɛrsə rɛˑvɑ̃,
ki plœˑrɑ̃ kɑ̃ ty plœːr,
plœːr suvɑ̃!

Puisque l'air à la branche
Donne l'oiseau;
Que l'aube à la pervenche
Donne un peu d'eau;

Puisque, lorsqu'elle arrive
S'y reposer,
L'onde amère à la rive
Donne un baiser;

Je te donne, à cette heure,
Penché sur toi,
La chose la meilleure
Que j'aie en moi!

Reçois donc ma pensée,
Triste d'ailleurs,
Qui, comme une rosée,
T'arrive en pleurs!

Reçois mes vœux sans nombre,
O mes amours!
Reçois la flamme ou l'ombre
De tous mes jours!

Mes transports pleins d'ivresses,
Purs de soupçons,
Et toutes les caresses
De mes chansons!

Mon esprit qui, sans voile,
Vogue au hasard,
Et qui n'a pour étoile
Que ton regard!

Ma muse, que les heures
Bercent rêvant,
Qui, pleurant quand tu pleures,
Pleure souvent!

rəswa, mɔ̃ bjɛ̃ selɛst,
o' ma bo'te,
mɔ̃ kœ:r, dɔ̃ rjɛ̃ nə rɛstə,
l amu'r o'te!

viktər ygo,
le' vwaz ɛ̃'terjœ:r, pa'ri, *h*etsɛl:.

60. a kwa bɔ̃ ɑ̃'tɑ̃:drə

a kwa bɔ̃
ɑ̃'tɑ̃'drə
lez wazo de' bwɑ?
l wazo lə ply tɑ̃:drə
ʃɑ̃:ṭ dɑ̃ ta vwa.

kə djø mɔ̃:tr u vwal:
lez astrə de' sjø!
la ply py:r etwal:
bri:j dɑ̃ tez jø.

k avril: rənuvɛl:
lə ʒardɛ̃ ɑ̃ flœ:r!
la flœ:r la ply bɛl:
flœ'ri dɑ̃ tɔ̃ kœ:r.

sɛt wazo də flɑ:m,
sɛt astrə dy ʒu:r,
sɛt flœ:r də l ɑ:m,
s apɛl l amu:r!

viktər ygo, rqi blɑ:s,
aktə dø'zjɛm:, sɛ:n prəmjɛ:r, pa'ri, *h*etsɛl:.

61. sɛ'zɔ̃ de' smɑ:j; lə swa:r

s ɛ lə məmɑ̃ krepyskylɛ:r.
ʒ admi:r, asi suz œ̃ porta:j,
sə rɛstə də ʒu:r dɔ̃ s eklɛ:r
la dɛrnjɛr œ:r dy trava:j.

Reçois, mon bien céleste,
O ma beauté,
Mon cœur dont rien ne reste,
L'amour ôté.

Victor Hugo,
Les Voix intérieures, Paris, Hetzel.

60. À quoi bon entendre

À quoi bon entendre
Les oiseaux des bois?
L'oiseau le plus tendre
Chante dans ta voix.

Que Dieu montre ou voile
Les astres des cieux!
La plus pure étoile
Brille dans tes yeux.

Qu'avril renouvelle
Le jardin en fleur!
La fleur la plus belle
Fleurit dans ton cœur.

Cet oiseau de flamme,
Cet astre du jour,
Cette fleur de l'âme,
S'appelle l'amour!

Victor Hugo, *Ruy Blas*,
acte deuxième, scène première, Paris, Hetzel.

61. Saison des semailles; le soir

C'est le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

dɑ̃ le· **tɛ:r**, də **nɥi** bɛɲe,
ʒə kɔ̃·**tɑ̃:pl** **emy** le· *h*ɑ:**jɔ̃**
d œ̃ vjɛ**ja:r** ki **ʒɛt** a pwaɲe
la mwa**sɔ̃** **fyty:r** o· si**jɔ̃**.

sa ***h*o:t** **silwɛt** **nwa:r**
dɔ**min** le· prɔ**fɔ̃** **labu:r**.
ɔ̃ **sɑ̃** a kɛl **pwɛ̃** *il* dwa **krwɑ:r**
a la **fɥit** **ytil:** de· **ʒu:r**.

il **marʃə** dɑ̃ la **plɛn** i*m*mɑ̃:s,
va, **vjɛ̃**, **lɑ̃:s** la grɛ·n o· **lwɛ̃**,
ru:vrə sa **mɛ̃**, e rəkɔ**mɑ̃:s**.
e ʒ*ə* **medit**, ɔpsky:r temwɛ̃,

pɑ̃·**dɑ̃** kə deplwa**jɑ̃** se· **vwal:**,
l ɔ̃:br u sə **mɛ:l** yn ry**mœ:r**,
sɑ̃·bl elar**ʒi:r** ʒysk oz **etwal:**
lə ʒɛst ɔ**gystə** dy sə**mœ:r**.

viktɔr ygo,
le· ʃɑ̃·sɔ̃ de· **ry** e de· **bwɑ**, pa·**ri**, *h*etsɛl:.

62. aprɛ la batɑ:j

[sə **tɛkst** ɛ trɑ̃**skri** sɥi·vɑ̃ le· **mɛm** prɛ̃·**sip** kə l nyme**ro** sɛ̃·kɑ̃tsɛ̃:**k**.]

mɔ̃· **pɛ:r**‿„ sə **he:ro** o suri:r si **du**∨,
sɥi·**vi** d œ̃ sœl huza:r k il ɛ·**mɛt** ɑ̃·trə **tu:s**
pur sa **grɑ̃:d** brav**u:r**\ e pur sa **ho:t** **tɑ:j**‿„„
parku**rɛt** a ʃəval:‿, lə **swa:r** d yn batɑ:j‿,
lə **ʃɑ̃** kuvɛ·r də **mɔ:r**‿, syr ki tɔ̃·**bɛ** la **nu̥i̥**\.
il lɥi sɑ̃·**bla** dɑ̃ l ɔ̃:br ɑ̃·tɑ̃·dr œ̃ **fɛ:blə** **brɥi**\.
s e**tɛt** œ̃n ɛspa**ɲɔl:** də l arme ɑ̃ de**ru:**‿,
ki s trɛ·**nɛ**∨„ sɑ̃·**glɑ̃**∨„ syr lə **bɔ:r** də la **ru:**∨„„
rɑ:lɑ̃‿, **bri:ze**‿, **livid:**‿, e **mɔ:r**\ plys k a mwa**tje**‿,
e ki di·**zɛ**‿„ «a **bwa:r**\, a **bwa:r**\, par pi**tje̥**!»
mɔ̃ **pɛ:r** **emy**‿, tɑ̃·**di***t* a sɔ̃ huza:r **fidɛl:**∨
yn **gurdə** də **rɔm** ki pɑ̃·**dɛ***t* a sa **sɛl:**\„
e **di**‿„„ «**tjɛ̃**\, dɔn a **bwa:r**∧ a sə **po:vrə** blɛse\.»
tutaku‿„ o mɔ**mɑ̃** u lə huza:r bɛ·se
sə pɑ̃·**ʃɛ** vɛr **lɥi**‿„ l ɔm:‿„ yn ɛspɛ̨ də **mɔ:r**∨„„

Dans les terres, de nuit baignées,
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours.
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main, et recommence.
Et je médite, obscur témoin,

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

Victor Hugo,
Les Chansons des rues et des bois, Paris, Hetzel.

62. Après la bataille

[Ce texte est transcrit suivant les mêmes principes que le N° 55.]

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait, sanglant, sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait: «A boire, à boire par pitié!»
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit: «Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé.»
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure,

sə'zit œ̃ pistɔlɛ k il etrɛ̃pɛt ɑ̃'kɔ:r/„
e vi'z o frõ mõ pɛ:r, ɑ̃ kriɟɑ̃ «karamba∧!»
lə ku pɑ'sa si prɛ kə lə ʃapo tõba∧„
e kə lə ʃval fit œ̃n ekɑ:r ɑ̃u ɑrjɛ:r\.
«dɔn lɥi tutmɛ:m a bwa:r»\„ di mõ pɛ:r\.

viktɔr ygo, la leʒɑ̃:d de' sjɛklə, pa'ri, *h*etsɛl:.

63. œ̃n imn armɔnjø

œ̃n imn armɔnjø sɔ'r de' fœ:j dy trɑ̃:blə;
le' vwajaʒœ:r krɛ̃'tif ki võ la nɥi ɑ̃'sɑ̃:blə,
*h*o's la vwa dɑ̃ l õ:bṛ, u lõ dwa sə *h*ɑ'te.
lɛ'se tu sə ki trɑ̃:blə
ʃɑ̃:te.

le' marɛ̃ fatiɡe sɔmɛ:j syr lə ɡufrə.
la mɛ'r blø u vezy:v epɑ̃ se' flo də sufrə,
sə tɛ dɛ' k il s etɛ̃, e sɛ:s̱ də ʒe'mi:r.
lɛ'se tu sə ki sufrə
dɔrmi:r.

kɑ̃ la vi ɛ mɔvɛ:z, õ la rɛ:v mɛjœ:r.
lez jøz ɑ̃ plœ:r o sjɛl sə lɛ:vt a tut œ:r;
l ɛspwa:r vɛr djø sə turn, e djø l ɑ̃'tɑ̃ kriɟe.
lɛ'se tu sə ki plœ:r
priɟe.

s ɛ pur rənɛ:tr ajœ:r k isi bɑ õ sykõ:b.
tu sə ki turbijɔn, apartjɛ̃t a la tõ:b.
il fo dɑ̃ lə ɡrɑ̃ tu tot u ta:r s apsɔrbe.
lɛ'se tu sə ki tõ:b
tõ'be!

viktɔr ygo, le' katrə vɑ̃ d l ɛspri, pa'ri, *h*etsɛl:.

64. l idɔl:

o' kɔrs a ʃøvø pla! kə ta frɑ̃:s ets bɛl:,
o ɡrɑ̃ sɔlɛ:j də mɛssidɔ:r!
s etɛt yn kaval ɛ̃'dõ'tabl e rəbɛl:,
sɑ̃ frɛ̃ d aʒje ni rɛ'n d ɔ:r;

Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père, en criant: «Caramba!»
Le coup passa si près que le chapeau tomba,
Et que le cheval fit un écart en arrière.
«Donne-lui tout de même à boire,» dit mon père.

Victor Hugo, *La Légende des siècles,* Paris, Hetzel.

63. Un hymne harmonieux

Un hymne harmonieux sort des feuilles du tremble;
Les voyageurs craintifs, qui vont la nuit ensemble,
Haussent la voix dans l'ombre où l'on doit se hâter.
Laissez tout ce qui tremble
Chanter.

Les marins fatigués sommeillent sur le gouffre.
La mer bleue où Vésuve épand ses flots de soufre,
Se tait dès qu'il s'éteint, et cesse de gémir.
Laissez tout ce qui souffre
Dormir.

Quand la vie est mauvaise, on la rêve meilleure.
Les yeux en pleurs au ciel se lèvent à toute heure;
L'espoir vers Dieu se tourne, et Dieu l'entend crier.
Laissez tout ce qui pleure
Prier.

C'est pour renaître ailleurs qu'ici-bas on succombe.
Tout ce qui tourbillonne appartient à la tombe.
Il faut dans le grand tout tôt ou tard s'absorber.
Laissez tout ce qui tombe
Tomber!

Victor Hugo, *Les quatre vents de l'esprit,* Paris, Hetzel.

64. L'idole

O Corse à cheveux plats! que ta France était belle,
Au grand soleil de messidor!
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or;

yn ʒymɑ̃ so·vaːʒ a la **krup** rystik,
fymɑ̃ːt ɑ̃kɔːr dy sɑ̃ deˑ **rwɑ** ;
mɛ **fjɛːr**, e d œ̃ pje **fɔːr** *h*œrtɑ̃ lə səl ɑ̃ːtik,
librə pur la **prœmjɛˑr** **fwa** !
ʒamɛz oˑkyn **mɛ̃** n avɛ pɑːse syr **ɛl**ː
pur la fleˑtriːr e *l* utraˑʒe ;
ʒamɛ seˑ larʒə **flɑ̃** n avɛ pɔrte la **sɛl**ː
e lə *h*arnɛ də l etrɑ̃ːʒe ;
tu sɔ̃ **pwal** rəlqiˑzɛ, e **bɛl** vagabɔ̃ːd,
l œːj *h*o, la **krup** ɑ̃ muˑvmɑ̃,
syr seˑ ʒarɛ drɛse, ɛl efrɛjɛ lə **mɔ̃ːd**
dy **brqi** də sɔ̃ *h*anis**mɑ̃**.
ty pa**ry**, e sito kə ty **vi** sɔ̃n a**lyːr**,
seˑ rɛ̃ si **supləz** e dis**po**,
sɑ̃ːtɔːr ɛ̃ˑpe**tqø**, ty **pri** sa ʃəv**lyːr**,
ty mɔ̃ːta **bːɔte** syr sɔ̃ **do**.
a**lɔːr**, kɔm ɛl ɛˑmɛ leˑ ry**mœːr** də la **gɛːr**,
la **pu**dr e leˑ tɑ̃ːbuˑr ba**tɑ̃**,
pur ʃɑ̃ də **kurs** a**lɔːr**, ty lqi dəna la **tɛːr**,
e deˑ **kɔ̃ːba** pur paˑ**stɑ̃** :
a**lɔːr**, ply də rə**po**, ply d **nqi**, ply d̥ **səmː**,
tuʒuˑr **l ɛːr** , tu**ʒuːr** lə trava**ːj**,
tu**ʒuːr** kɔm dy **sɑːbl** ekraˑ**ze** deˑ kəˑr **d ɔmː**,
tuʒuˑr dy **sɑ̃** ʒysk o pwa**trɑːj** !
kɛ̃ːz ɑ̃, sɔ̃ dyˑr sa**bo**, dɑ̃ sa **kursə** ra**pid**,
brwɑ**ja** deˑ ʒeneraˑ**sjɔ̃** ;
kɛ̃ːz ɑ̃, ɛl paˑ**sa** fy**mɑ̃ːt**, a tuṭ **brid**,
syr lə **vɑ̃ːtrə** deˑ naˑ**sjɔ̃**.
ɑ̃ːfɛ̃, **lɑːṣ** d ale sɑ̃ fi**niːr** sa kar**jɛːr**,
d **ale** sɑ̃z yˑ**ze** sɔ̃ ʃə**mɛ̃**,
də **peːtriːr** l ynivɛːr, e **kɔm** yn **pusjɛːr**
də **sulve** lə ʒɑ̃ːr y**mɛ̃**,
leˑ ʒarɛz epqiˑze, *h*al**tɑ̃ːt** e sɑ̃ **fɔrs**,
prɛ də fleˑ**ʃiːr** a ʃak **pɑ**,
ɛl dəmɑ̃ːda **grɑːs** a sɔ̃ **ka**valje **kɔrs**;
mɛ **bːuro**, ty n ekuta **pɑ** !
ty la prɛˑsa ply **fɔːr** də ta **kqis** nɛrvøːz;
pur etufe seˑ kriz ardɑ̃,
ty rəturna lə **mɔːr** dɑ̃ sa **buʃ** bavøːz,
də **fːyrœːr** ty **briːza** seˑ **dɑ̃** ;
ɛl sə rəlva : mɛz œ̃ **ʒuːr** də bataːj,
nə puvɑ̃ ply **mɔrdrə** seˑ **frɛ̃**,

Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois;
Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois!
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger;
Tout son poil reluisait et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre et les tambours battants,
Pour champ de course, alors, tu lui donnas la terre,
Et des combats pour passe-temps:
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail!
Quinze ans, son dur sabot, dans sa course rapide,
Broya des générations;
Quinze ans, elle passa fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations.
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et, comme une poussière,
De soulever le genre humain,
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
Près de fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse;
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas;
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse;
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents;
Elle se releva: mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,

murɑ̃:t, ɛl tõ·**ba** syr œ̃ **li** də **mitrɑ:j**,
e dy **ku** tə **kɑ:sa** le· **rɛ̃**.

ɔgystə **barbje**,
jɑ̃:b, pa·**ri**, dɑ̃·**ty**.

65. aparɛja:ʒ

kɑ̃ lə **navi:r** ɛ **prɛ** pur sa **kursə** lwɛ̃·**tɛn:**,
kə **tu** le· pɑ·**saʒe** sõt **ari·vez** a **bɔ:r**,
e kə la **bri:z** ɛ **bɔn:** a ki s ɑ̃·**va** dy **pɔ:r**:
«ləvõ **l ɑ̃:kr** e **partõ**,» di· lə **vjø** **kapitɛn:**.

alɔ:r, le· **matə·lo**, o **kabɛstɑ̃** də **ʃɛ:n**;
avɛk œ̃ **ʃɑ̃** **plɛ̃·tif**, **avɛk** œ̃ **ryd** **efɔ:r**,
ti:r, ti·r **lõ:tɑ̃** la lõ·g e **lurdə** **ʃɛ:n**
ki s **ataʃ** **avɛk** **l ɑ̃:kr** o **sɑ:blə** k ɛl **mɔ:r**.

ʒə kõ·**prɑ̃**, **matlo**, purkwa sə **ʃɑ̃** ɛ **trist**,
e ʒə kõ·**prɑ̃z** o·**si** purkwa **l ɑ̃:krə** **rezist**,
ɑ:! s ɛ k ɛl s **akrɔʃ** a **tu** lə **kœ·r** **ymɛ̃**:

o **trɑ̃·kil:** **riva:ʒ**, a la **vjɛ:j** **dəmœ:r**,
a l **epu:z**, o **bɛrso** də **kɛlk** **ɑ̃·fɑ̃** ki **plœ:r**,
e ki la **tjɛ̃t** **ɑ̃·kɔ:r** dɑ̃ sa **pœtit** **mɛ̃**!

ʒo·**zɛf** o·**trɑ̃**,
pɔɛ:m də la **mɛ:r**, pa·**ri**, **kalman** le·**vi**.

66. le· dø kɔrtɛ:ʒ

dø· **kɔrtɛ:ʒ** sə **sõ** **rɑ̃·kõ·trez** a l **egli:z**.
l œ̃ ɛ **mɔrn**: — *il* **kõ·dqi** la **bjɛ:r** d œ̃n **ɑ̃·fɑ̃**;
yn **fam** lə **sqi**, **prɛskə** **fɔl:**, **etufɑ̃**
dɑ̃ sa **pwatrin** **ɑ̃·fø** lə **sɑ̃·glo** ki la **bri:z**.

l **o:trə**, s ɛt œ̃ **batɛ:m**. — o **bra** ki lə **defɑ̃**
œ̃ **nurisõ** **gazu:j** yn **nɔt** **ɛ̃·desi:z**;
sa **mɛ:r**, lqi **tɑ̃·dɑ̃** lə du **sɛ̃** k il **epqi:z**,
l **ɑ̃·bras** tut **ɑ̃·tje** d œ̃ **rəga:r** **triõ·fɑ̃**!

Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
Et du coup te cassa les reins.

Auguste Barbier,
Iambes, Paris, Dentu.

65. Appareillage

Quand le navire est prêt pour sa course lointaine,
Que tous les passagers sont arrivés à bord,
Et que la brise est bonne à qui s'en va du port:
«Levons l'ancre et partons,» dit le vieux capitaine.

Alors, les matelots, au cabestan de chêne,
Avec un chant plaintif, avec un rude effort,
Tirent, tirent longtemps la longue et lourde chaîne
Qui s'attache avec l'ancre au cable qu'elle mord.

Je comprends, matelots, pourquoi ce chant est triste,
Et je comprends aussi pourquoi l'ancre résiste,
Ah! c'est qu'elle s'accroche à tout le cœur humain:

Au tranquille rivage, à la vieille demeure,
A l'épouse, au berceau de quelque enfant qui pleure,
Et qui la tient encor dans sa petite main!

Joseph Autran,
Poèmes de la mer, Paris, Calmann-Lévy.

66. Les deux cortèges

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne: — il conduit la bière d'un enfant;
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême. — Au bras qui le défend
Un nourrisson gazouille une note indécise;
Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant!

õ batiːz, õn apsu, e lə tɑ̃ːplə sə **vid**ː.
leˑ dø **fam**, **alɔːr**, sə krwɑˑzɑ̃ su l apsid,
e**ʃ**ɑ̃ːz*t* œ̃ kudœːj, oˑsito deturne ;

e — **mɛrvɛjø** rətuːr k ɛ̃spiːr la pri**j**ɛːr ! —
la zœn **mɛːr** **plœːr** ɑ̃ rəgard**ɑ̃** la **bjɛːr**,
la **fam** ki plœˑ**rɛ** suri*t* o nuvo **ne** !

zoˑzefɛ̃ sulari, paˑri, ləmɛːr.

67. midi

midi, rwɑ dez ete, epɑ̃ːdy syr la **plɛn**ː,
tõːb ɑ̃ naƀ d arz**ɑ̃** deˑ *h*oˑtœːr dy sjɛl **blø**.
tu sə **tɛ**. l ɛˑr flɑ̃ˑ**bwa** e **bryːl** sɑ̃z **alɛn**ː ;
la **tɛ**ːr ɛt asu**pi** ɑ̃ sa **rɔb** də **fø**.

l etɑ̃ˑ**dy** ɛt i*m***mɑ̃ːs**, e leˑ **ʃɑ̃** n õ pwɛ̃ **d** õːbr
e la **surs** ɛ **tari** u byˑ**vɛ** leˑ **trupo** ;
la lwɛ̃ˑ**tɛn**ː fɔ**rɛ**, dõ la li**zjɛ**ːr ɛ **sõ**ːbrə,
dəˑr **labɑ**, i*m***mɔbil**ː, ɑ̃n œ̃ **pœzɑ̃** rə**po**.

sœlː, leˑ grɑ̃ˑ ble myˑ**ri**, tɛl k yn **mɛːr** dəˑ**re**,
sə **deruːl***t* o **lwɛ̃**, dedɛ**ɲø** dy sɔ**mɛːj** ;
pasifikz ɑˑ**fɑ̃** də la **tɛːr** sa**kre**,
il*z* **epɥiːz** sɑ̃ **pœːr** la **kuƀ** dy sɔ**lɛːj**.

parf**wa**, kɔm œ̃ su**piːr** də lœr **ɑːm** bryˑ**lɑ̃ːt**,
dy **sɛ̃** dez epi **luːr** ki myr**myːr***t* ɑ̃ˑ**tr ø**,
yn õːdylɑˑ**sjõ** mazɛ**stɥøːz** e **lɑ̃ːt**
s e**vɛːj**, e va mu**riːr** a l ɔri**zõ** pu**drø**.

nõ **lwɛ̃**, kɛlkə bø **blɑ̃**, ku**ʃe** parmi lez **ɛrb**,
baːv*t* avɛk lɑ̃ˑ**tœːr** syr lœr fa**nõz** **epɛ**,
e **sɥiːv** də lœrz **jø** lɑ̃ˑgi**sɑ̃z** e sy**pɛrb**
lə **rɛːv** ɛ̃ˑ**terjœːr** k i*l* n a**ʃɛːv** za**mɛ**.

ɔmː, si lə kœˑr **plɛ̃** də **zwɑ** u d amɛr**tym**ː,
ty pɑˑ**sɛ** vɛr **midi** dɑ̃ leˑ **ʃɑ̃** ra**djø**,
fɥi ! la natyˑr ɛ **vid**ː, e lə sɔ**lɛːj** kõˑ**sym**ː :
rjɛ̃ n ɛ viˑvɑ̃ **isi**, rjɛ̃ n ɛ **trist** u zwa**jø**.

On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,
Échangent un coup d'œil aussitôt détourné;

Et, — merveilleux retour qu'inspire la prière! —
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né!

Joséphin Soulary, Paris, Lemerre.

67. Midi

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine;
La terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense, et les champs n'ont point d'ombre,
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux;
La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,
Dort, là-bas, immobile en un pesant repos.

Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,
Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil;
Pacifiques enfants de la terre sacrée,
Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,
Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,
Une ondulation majestueuse et lente
S'éveille, et va mourir à l'horizon poudreux.

Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,
Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,
Et suivent de leurs yeux languissants et superbes
Le rêve intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

Homme, si, le cœur plein de joie ou d'amertume,
Tu passais vers midi dans les champs radieux,
Fuis! La nature est vide, et le soleil consume:
Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux.

mɛ si, dezaby·ze de· larməz e dy ri:r,
alte·re də l ubli də sə mɔ̃:d azite,
ty vø, nə saʃɑ̃ ply pardone u mo·di:r,
gute yn sypræ:m e mɔrnə vɔlypte,

vjɛ̃! lə sɔlɛ·j tə parl ɑ̃ parɔl syblim:;
dɑ̃ sa flɑ:m ɛ̃·plakabl apsɔrbə twa sɑ̃: fɛ̃;
e rəturn a pɑ· lɑ̃ vɛr le· sitez ɛ̃·fim:,
lə kœ:r trɑ̃·pe s:ɛt fwa dɑ̃ lə n:eɑ̃ divɛ̃.

ləkɔ̃:ṭ də lil:,
pɔɛ:mz ɑ̃·tik, pa·ri, ləmɛ:r.

68. kɔ̃·ba d l ɑ̃·fɑ̃ erakle:s

l ɔ̃:brə silɑ̃·sjø:z o· lwɛ̃ sə deru·lɛ.
alkmɛ:n, ɛjɑ̃ lave se· fis, gɔrʒe də lɛ,
ɑ̃n œ̃ krø bukliʒe a la bɔrdy:rə ho:t,
erɔiḳ bɛrso, le· kuʃa ko·t a ko:t,
e surjɑ̃, lœr di: «dɔrme, me· bjɛ̃n ɛ·me;
bo e plɛ̃ də sɑ̃·te, me· ʃɛ·r pəti, dɔrme;
kə la nqi bjɛ̃vɛjɑ̃:t, e lez œ:r divin:
ʃarmə d œ̃ rɛv d ɔ:r voz ɑ:mz ɑ̃·fɑ̃·tin:!»

ɛl di, karɛsa d yn le:ʒɛ·r mɛ̃
l œ̃ e l o:tr ɑ̃·lase dɑ̃ lœr kuʃ d ɛrɛ̃,
e la fit ɔssile, bɛ·zɑ̃ lœr frɛ viza:ʒ,
e kɔ̃·ʒy·rɑ̃ pur ø le· sinistrə preza:ʒ.
alɔ:r, lə du sɔmɛ:j, ɑ̃n aflœ·rɑ̃ lœrz jø,
le bɛrsa d œ̃ rəpo inɔsɑ̃ e ʒwajø.

sɛ̃·ṭ d astrə, la nqi, o miljø də sa kurs,
vɛr l ɔksidɑ̃ ply nwa:r puse lə ʃa:r də l urs.
tu sə tɛ·zɛ, le· mɔ̃, le· vilz e le· bwɑ,
le· kri dy mizerabl e lə susi de· rwɑ.
le· djø dɔrmɛ, rɛ·vɑ̃ l o·dœ:r de· sakrifis:;
mɛ vɛjɑ̃ sœl:, he·ra, fekɔ̃:d ɑ̃n artifis:,
syssita dø dragɔ̃z ekɑ·je, dø sɛrpɑ̃
ɔribl̥, o rəpli azyrez e rɑ̃·pɑ̃,
ki dəvɛt etufe, mesaʒe də sa hɛ:n,
dɑ̃ sɔ̃ bɛrso gɛrje l ɑ̃·fɑ̃ də la tebɛn:.

Mais si, désabusé des larmes et du rire,
Altéré de l'oubli de ce monde agité,
Tu veux, ne sachant plus pardonner ou maudire,
Goûter une suprême et morne volupté,

Viens! Le soleil te parle en paroles sublimes;
Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin;
Et retourne à pas lents vers les cités infimes,
Le cœur trempé sept fois dans le néant divin.

Leconte de Lisle,
Poèmes antiques, Paris, Lemerre.

68. Combat de l'enfant Héraklès

L'ombre silencieuse au loin se déroulait.
Alkmène, ayant lavé ses fils, gorgés de lait,
En un creux bouclier à la bordure haute,
Héroïque berceau, les coucha côte à côte,
Et, souriant, leur dit: «Dormez, mes bien-aimés;
Beaux et pleins de santé, mes chers petits, dormez;
Que la Nuit bienveillante et les Heures divines
Charment d'un rêve d'or vos âmes enfantines!»

Elle dit, caressa d'une légère main
L'un et l'autre enlacés dans leur couche d'airain,
Et la fit osciller, baisant leurs frais visages,
Et conjurant pour eux les sinistres présages.
Alors, le doux Sommeil, en affleurant leurs yeux,
Les berça d'un repos innocent et joyeux.

Ceinte d'astres, la Nuit, au milieu de sa course,
Vers l'occident plus noir poussait le char de l'Ourse.
Tout se taisait, les monts, les villes et les bois,
Les cris du misérable et le souci des rois.
Les dieux dormaient, rêvant l'odeur des sacrifices;
Mais veillant seule, Héra, féconde en artifices,
Suscita deux dragons écaillés, deux serpents
Horribles, aux replis azurés et rampants,
Qui devaient étouffer, messagers de sa haine,
Dans son berceau guerrier l'enfant de la Thébaine.

il frɑ̃·ʃis lə sœːj e sɔ̃ dublə pilje,
e dardə lœr œ·j gloːk o fɔ̃ dy buklijə.

ifikloːs, ɑ̃ syrso, a l aspɛ de· dø· bɛːt,
də la lɑ̃ːg̊ ki sifl̥, e de· dɑ̃ tut prɛːt,
trɑ̃ːbl̥, e sɔ̃ ʒœn kœːr sə glas, e pɑlisɑ̃,
dɑ̃ sa tɛrrœːr sudɛːn, il ʒɛt œ̃ kri pɛrsɑ̃,
sə deba e vø fɥiːr lə dɑ̃·ʒe ki lə prɛːs.

mɛz eraklɛːs, dəbu, dɑ̃ se· lɑ̃ːʒ̊ sə drɛs,
s ataʃ o dø sɛrpɑ̃, riːv a lœr ku viskø
se· dwa divɛ̃, e fɛ, ɑ̃ ʒwɑ̃t avɛk ø,
ʒajiːr, kɔm yn brɛːz, o·dəla də l ɔrbit
lœr glɔbz elarʒi su l etrɛ̃ːt sybitː.
il fwɛtt ɑ̃·vɛ̃ l ɛːr: myskyløz e gɔ̃·fle,
l ɑ̃·fɑ̃ sakre le· tjɛ̃, le səku etrɑ̃·gle,
e rit ɑ̃ le vwajɑ̃, plɛ̃ də rɑːʒ e də bɑːv,
sə tɔrdrə tut o·tuːr dy buklijə kɔ̃·kɑːv,
pɥiz il le ʒɛt mɔːr lə lɔ̃ de· marbrə blɑ̃,
e krwɑːz̥ pur dɔrmiːr se· pəti bra sɑ̃·glɑ̃.

ləkɔ̃ːt də lilː,
pɔɛːmz ɑ̃·tik, pa·ri, ləmɛːr.

69. lə rɑ̃·devu

il ɛ tɑːr, l astrɔnɔm o vɛːjz ɔpstine,
syr sa tuːr, dɑ̃ lə sjɛl u mœːr lə dɛrnje brɥi,
ʃɛrʃə dez il d ɔːr, e lə frɔ̃ dɑ̃ la nɥi,
rəgard a l ɛ̃·fini blɑ̃·ʃiːr de· matine;

le· mɔ̃·d̥ fɥi parɛːjz a de· grɛːn vane;
l epɛ furmijmɑ̃ de· nebyløːz lɥi;
mɛz atɑ̃·tif a l astr eʃəvle k il sɥi,
il lə sɔm e lɥi di: «rəvjɛ̃ dɑ̃ mil ane.»

e l astrə rəvjɛ̃·dra. d œ̃ pɑ ni d œ̃n ɛ̃stɑ̃
il nə sɔrɛ fro·de la sjɑ̃ːs etɛrnɛlː;
dez ɔm pɑsrɔ̃, l ymanite l atɑ̃;

Ils franchissent le seuil et son double pilier,
Et dardent leur œil glauque au fond du bouclier.

Iphiclos, en sursaut, à l'aspect des deux bêtes,
De la langue qui siffle et des dents toutes prêtes,
Tremble, et son jeune cœur se glace, et, pâlissant,
Dans sa terreur soudaine, il jette un cri perçant,
Se débat et veut fuir le danger qui le presse.

Mais Héraklès, debout, dans ses langes se dresse.
S'attache aux deux serpents, rive à leurs cous visqueux
Ses doigts divins, et fait, en jouant avec eux,
Jaillir, comme une braise, au delà de l'orbite
Leurs globes élargis sous l'étreinte subite.
Ils fouettent en vain l'air: musculeux et gonflés,
L'Enfant sacré les tient, les secoue étranglés,
Et rit en les voyant, pleins de rage et de bave,
Se tordre tout autour du bouclier concave,
Puis il les jette morts le long des marbres blancs,
Et croise pour dormir ses petits bras sanglants.

Leconte de Lisle,
Poèmes antiques, Paris, Lemerre.

69. Le rendez-vous

Il est tard, l'astronome aux veilles obstinées,
Sur sa tour, dans le ciel où meurt le dernier bruit,
Cherche des îles d'or, et, le front dans la nuit,
Regarde à l'infini blanchir des matinées;

Les mondes fuient pareils à des graines vannées;
L'épais fourmillement des nébuleuses luit;
Mais, attentif à l'astre échevelé qu'il suit,
Il le somme et lui dit: «Reviens dans mille années.»

Et l'astre reviendra. D'un pas ni d'un instant
Il ne saurait frauder la science éternelle;
Des hommes passeront, l'humanité l'attend;

d œ̃n œ̯j ʃɑ̃·ʒɑ̃, mɛ **syːr**, ɛl **fɛ** sɑ̃·tinɛlː ;
e fyt ɛl abəli o tɑ̃ də sɔ̃ rə**tuːr**,
sœlː, la **veːrite** vɛjrɛ syr la **tuːr**.

syl*l*i prydəmː,
lez eprœːv, paːri, ləmɛːr.

70. lə vaːz briːze

lə **vaːz** u **mœːr** sɛt̪ vɛrvɛnː
d œ̃ **ku** d evɑ̃·**taːj** fy fɛ·**le** ;
lə **ku** dy *l*l* eflœːre apɛnː :
o·kœ̃ **brɥi** nə *l*l* a revele.

mɛ la leˑ**ʒɛːr** mœrtri**syːr**,
mɔrdɑ̃ lə kristal ʃaḳ **ʒuːr**,
d yn **marʃ** ɛ̃·vizibl e **syːr**,
ɑ̃n a **fɛ lɑ̃ːtmɑ̃** lə **tuːr**.

sɔ̃n o **frɛːʃ** a **fɥi** gut a **gut**,
lə syḳ deˑ **flœːr** s ɛt e**pɥiːze** ;
pɛrsɔn ɑ̃·**kɔːr** nə s ɑ̃ **dut**,
n i tuʃe **pɑ**, il ɛ **briːze**.

suvɑ̃*t* o·**si** la mɛ̃ k ɔ̃n **ɛːm**,
eflœ·**rɑ̃** lə **kœːr**, lə mœrtri ;
pɥi lə **kœːr** sə **fɑ̃** də lɥi **mɛːm**,
la **flœːr** də sɔ̃n a**muːr** **peːri** ;

tuʒuːr ɛ̃·**takt** oz **jø** dy **mɔ̃ːd**,
i*l* sɑ̃ **krwɑːtr** e **plœːre** tu **bɑ**
sa blɛ**syːr** fin e prɔ**fɔ̃ːd** ;
il ɛ **briːze**, n i tuʃe **pɑ**.

syl*l*i prydəmː,
stɑ̃ːs, paːri, ləmɛːr.

D'un œil changeant, mais sûr, elle fait sentinelle;
Et, fût-elle abolie au temps de son retour,
Seule, la Vérité veillerait sur la tour.

Sully-Prudhomme,
Les Épreuves, Paris, Lemerre.

70. Le vase brisé

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé;
Le coup dut l'effleurer à peine:
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre,
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt;

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde;
Il est brisé, n'y touchez pas.

Sully-Prudhomme,
Stances, Paris, Lemerre.

71. la mɔ:r dez wazo

lə swa:r, o kwɛ̃ dy fø, ʒ e sɔ̃·ʒe bjɛ̃ de· fwa
a la mɔ:r d œ̃n wazo, kɛlkəpa:r dɑ̃ le· bwɑ:
pɑ̃·dɑ̃ le· tristə ʒu:r də l ivɛ:r mɔnɔtɔn:,
le· po:vrə ni dezɛ:r, le· ni k ɔ̃n abɑ̃·dɔn:,
sə balɑ̃:st o vɑ̃ syr lə sjɛl gri d̥ fɛ:r.
o:! kɔm lez wazo dwa·v muri:r l ivɛ:r!
purtɑ̃ lɔrskə vjɛ̃·dra lə tɑ̃ de· vjɔlɛt,
nu nə tru·vrɔ̃ pɑ lœr delika skəlɛt
dɑ̃ le· gɑ·zɔ̃ d avril, u nuz i·rɔ̃ kuri:r.
ɛskə lez wazo sə kaʃ pur muri:r?

frɑ̃·swa kɔpe,
pɔezi, pa·ri, ləmɛ:r.

72. l œ̃ u l o:tr̥

s etɛt ɑ̃ tɛrmidɔ:r, a la kɔ̃·sjɛrʒəri.

ilz etɛ la dø·sɑ̃, parke pur la ty·ri,
pɛlmɛ:l, arpɑ̃·tɑ̃ lə sinistrə preo.
la tɛrrœ:r rədublɛ. dɛrnje ku dy fleo
syr lez epi! dɛrnjez eklɛ:r də la tɑ̃·pɛ:t!
syr pa·ri kɔ̃stɛrne, lə sɑ̃·glɑ̃ kuptɛ:t
fɔ̃ksjɔnɛ sɑ̃ trɛ:v. iz etɛ la dø·sɑ̃,
kɔ̃·dɑ·ne u dymwɛ̃ syspɛkt, tu:s inɔsɑ̃!
ʃak matɛ̃ œ̃n ɔm, a figy:r faruʃ,
ɑ̃·trɛ, pɥi rəti·rɑ̃ sa pip də sa buʃ,
e li·zɑ̃ bjɛ̃n u mal sez immɔ̃:d̥ papje,
aplɛ, par lœr nɔ̃ suvɑ̃t ɛstrɔpje,
sø k atɑ̃·dɛ dəhɔ:r la fatal ʃarɛt.
mɛ l ɑ:m də ʃakœ̃ a parti:r etɛ prɛ:t;
lə nuvo kɔ̃·dɑ·ne, sɑ̃ mɛ:m avwar fre·mi,
sə lɔvɛ, ɑ̃·brasɛ a la hɑ:t œ̃n ami
e repɔ̃·dɛ: «prezɑ̃!» a l apɛl sɑ̃·ginɛ:r.
muri:r etɛt alɔ:r yn ʃo:z ordinɛ:r;
e tu:s, le· ʒɑ̃ dy pœpl e le· ʒɑ̃ kɔm il fo,
dy mɛm pɑ trɑ̃·kil alɛt a l eʃafo.
lə ʒirɔ̃·dɛ̃ murɛ kɔm lə rwɑjalist.

71. La mort des oiseaux

Le soir, au coin du feu, j'ai songé bien des fois
A la mort d'un oiseau, quelque part dans les bois:
Pendant les tristes jours de l'hiver monotone,
Les pauvres nids déserts, les nids qu'on abandonne,
Se balancent au vent sur le ciel gris de fer.
Oh! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver!
Pourtant lorsque viendra le temps des violettes,
Nous ne trouverons pas leurs délicats squelettes
Dans les gazons d'avril, où nous irons courir.
Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir?

François Coppée,
Poésies, Paris, Lemerre.

72. L'un ou l'autre

C'était en Thermidor, à la Conciergerie.

Ils étaient là deux cents, parqués pour la tuerie,
Pêle-mêle, arpentant le sinistre préau.
La Terreur redoublait. Derniers coups du fléau
Sur les épis! Derniers éclairs de la tempête!
Sur Paris consterné, le sanglant coupe-tête
Fonctionnait sans trêve. Ils étaient là deux cents,
Condamnés ou du moins suspects, tous innocents!
Chaque matin un homme, à figure farouche,
Entrait, puis, retirant sa pipe de sa bouche,
Et lisant bien ou mal ses immondes papiers,
Appelait, par leurs noms souvent estropiés,
Ceux qu'attendait dehors la fatale charrette.
Mais l'âme de chacun à partir était prête;
Le nouveau condamné, sans même avoir frémi,
Se levait, embrassait à la hâte un ami
Et répondait: «Présent!» à l'appel sanguinaire.
Mourir était alors une chose ordinaire;
Et tous, les gens du peuple et les gens comme il faut,
Du même pas tranquille allaient à l'échafaud.
Le girondin mourait comme le royaliste.

ɔːr œ̃ ʒuːr də seˑ **tãz** afrø, l ɔm a la **list**,
ã fəzã̃ sõn apɛl dã̃ lə trupo parke,
vənɛ də prənɔˑse sə **nõ** : «ʃarlə ləge!»
kã̃ parlãt a la **fwa**, **døː** vwa lqi repõˑdiːr ;
e dy **rã̃** deˑ kaptiv døˑ viktim sɔrtiːr.
l ɔm eklata də **riːr** ã̃ diˑzã̃ : «ʒ e l ʃwa.»

l œ̃ deˑ dø· prizɔnje etɛt œ̃ **vjø** burʒwa,
debri də kɛlk ãˑsjẽ parləmã̃ də prɔvẽːs,
ã̃ **pudr**, e ki gardɛ, su sõn abi trɔ mẽːs,
l ɛːr **diɲ** e **frwa** k avɛ leˑ depyte dy **tjɛːr** ;
l **oːtr**, œ̃ ʒœn ɔfisje, o frõ **kalm**, oz jø **fjɛːr**,
trɛː bo su leˑ *h*aˑjõ də sõ **vjɛːj** ynifɔrm.

l ɔm a la **list**, ɛjã̃ puse sõ **riːr** enɔrm,
rəpri : «vuz ave **dõ** tu **dø** lə mɛm **nõ** ?»
«nu sɔm **prɛ** tu **dø**,» fi lə vjɛ**jaːr**. «nõ **nõ**,»
di lə grɛ**fje**, «i **fo** s ɛsplike, kã̃ ʒ **parl.**»

tu leˑ **dø** sə nɔmɛ ləge ; tu leˑ **dø**, **ʃarl** ;
tu leˑ **dø** də la **vɛːj** iz etɛ kõˑdɑːne.
alɔːr **l oːtrə**, ruˑlã̃ seˑ groz **jøz** avine :
«dy **djɑːblə** si ʒ̊ se ki deˑ **dø** ʒə prefɛːr !
sitwajẽ, arã̃ʒe ãˑtrə **vu** sɛt afɛːr,
mɛ sã̃ **pɛr**drə də **tã̃**, kar sãˑsõ n atã̃ **pɑ**.»

lə **ʒœn** vẽt o **vjø** e lqi par**la** tu **bɑ** ;
l erɔ**ik** marʃe fy trɛˑ **kuːr** a debatrə :
«**marje**, n ɛ s **pɑ** ?» — «**wi.**» — «kõˑbjẽ d ãˑfã̃ ?» —
[«**katrə**.»
lə grɛ**fje** repetɛ*t* ã̃ **rjã̃** : «depɛˑʃõ !»
«s ɛ **mwa** ki dwa muriːr,» di l ɔfi**sje**. «marʃõ !»

frãˑswa kɔpe, pɔezi,
(leˑ **resi** e lez ele**ʒi**), paˑri, ləmɛːr.

73. *il* plœːr dã̃ mõ kœːr

il **plœːr** dã̃ mõ **kœːr**
kɔm *il* **plø** syr la **vil**ː,
kɛl ɛ sɛt lãˑ**gœːr**
ki peneːtrə mõ **kœːr** ?

Or, un jour de ces temps affreux, l'homme à la liste,
En faisant son appel dans le troupeau parqué,
Venait de prononcer ce nom: «Charles Leguay!»
Quand, parlant à la fois, deux voix lui répondirent;
Et du rang des captifs deux victimes sortirent.
L'homme éclata de rire en disant: «J'ai le choix.»

L'un des deux prisonniers était un vieux bourgeois,
Débris de quelque ancien parlement de province,
En poudre, et qui gardait, sous son habit trop mince,
L'air digne et froid qu'avaient les députés du tiers;
L'autre, un jeune officier, au front calme, aux yeux fiers,
Très beau sous les haillons de son vieil uniforme.

L'homme à la liste, ayant poussé son rire énorme,
Reprit: «Vous avez donc tous deux le même nom?»
«Nous sommes prêts tous deux,» fit le vieillard. «Non, non,»
Dit le greffier, «il faut s'expliquer, quand je parle.»

Tous les deux se nommaient Leguay; tous les deux, Charle;
Tous les deux de la veille ils étaient condamnés.
Alors l'autre, roulant ses gros yeux avinés:
«Du diable si je sais qui des deux je préfère!
Citoyens, arrangez entre vous cette affaire,
Mais sans perdre de temps, car Samson n'attend pas.»

Le jeune vint au vieux et lui parla tout bas;
L'héroïque marché fut très court à débattre:
«Marié, n'est-ce pas?» — «Oui.» — «Combien d'enfants?»
[— «Quatre.»
Le greffier répétait en riant: «Dépêchons!»
«C'est moi qui dois mourir,» dit l'officier. «Marchons!»

François Coppée, *Poésies*,
(*Les récits et les élégies*), Paris, Lemerre.

73. Il pleure dans mon cœur

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville,
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur?

o· brqi **du** də la **plqi**
par **tɛːr** e syr le· **twɑ** !
pur œ̃ **kœːr** ki s ɑ̃·**nqi**,
o· lə **ʃɑ̃** də la **plqi** !

il **plœːr** sɑ̃ rɛ·**zɔ̃**
dɑ̃ sə **kœːr** ki s e**kœːr**.
kwa ! **nyl** traizɔ̃ ?
sə **dœːj** ɛ **sːɑ̃** rɛ·**zɔ̃**.

s ɛ **bjɛ̃** la **piːr pɛːn**
də nə sa**vwaːr** pur**kwa**,
sɑ̃z **amuːr** e sɑ̃ *h***ɛːn**,
mɔ̃ **kœːr** a **tɑ̃** də **pɛːn** !

pəl vɛrlɛn:,
rɔmɑ̃:s sɑ̃ parɔl:, paːri, vanje.

teɑːtr̥

74. **sɛːn dy burʒwa ʒɑ̃·tijɔmː**

[dɑ̃ sɛt **ʃarmɑ̃·t pjɛs**, mɔl**jɛːr** mɛt ɑ̃ **sɛːn** œ̃ **bɔ̃** **burʒwa** d̥ sɔ̃· **tɑ̃**, **ki**, aprɛ*z* avwar **fɛ** sa fɔr**tyn** dɑ̃ l kɔ**mɛrs̥** dy **dra**, s ɛ **mi** dɑ̃ la **tɛːt**, vɛr ka-rɑ̃tsɛ̃·**k** **ɑ̃**, də dɔv**niːr** **ɔm** də ka**lite**. la **sɛːn** kə nu pybli*ʒ***ɔ̃** rɔprezɑ̃:t sez efɔːr pur akeri:r l ɛ̃strykˢjɔ̃ ki lqi **mɑ̃:k**. utrə se· ka**lite** d ɛs**pri** e də ge·**te**, ɛl ɔfrə, pur le· lɛk**tœːr** də s **liːvr̥**, œ̃n ɛ̃·**terɛ** spesjal:: kwak la fɔ**netik** n egzista **pɑz** alɔːr kɔm **sjɑ̃:s**, mɔl**jɛːr** dɔn **kɛ***l*kə dɛskripsjɔ̃ d̥ **sɔ̃**, **ki**, pur ɛ*t*rə **fɛt̥** dɑ̃z œ̃n ɛs**pri** sati**rik**, nə sɔ̃ pɑ **mwɛ̃** rəmarkablə pur l epɔkː. nu pɑ̃·**sɔ̃** kə tu le· fɔ**netist** sɔ̃t ase ʒɑ̃ d ɛs**pri** pur **prɑ̃:dr** ɑ̃ bɔn **paːr** sɛt̥ ʒɔ**li** parɔ**di** ki a ete **fɛt** par avɑ̃:s̥ də lœr lɔsɔ̃.
nu n avɔ̃ **pɑ** ʃɛr**ʃe** a rɛs**titqe** la prɔnɔ̃·sjɑ·**sjɔ̃**

O bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits!
Pour un cœur qui s'ennuie,
O le chant de la pluie!

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure.
Quoi! nulle trahison?
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine,
Mon cœur a tant de peine!

Paul Verlaine,
Romances sans paroles, Paris, Vannier.

Théâtre

74. Scène du Bourgeois gentilhomme

[Dans cette charmante pièce, Molière met en scène un bon bourgeois de son temps, qui, après avoir fait sa fortune dans le commerce du drap, s'est mis dans la tête, vers quarante-cinq ans, de devenir homme de qualité.. La scène que nous publions représente ses efforts pour acquérir l'instruction qui lui manque. Outre ses qualités d'esprit et de gaîté, elle offre, pour les lecteurs de ce livre, un intérêt spécial: Quoique la phonétique n'existât pas alors comme science, Molière donne quelques descriptions de sons qui, pour être faites dans un esprit satirique, ne sont pas moins remarquables pour l'époque. Nous pensons que tous les phonétistes sont assez gens d'esprit pour prendre en bonne part cette jolie parodie qui a été faite par avance de leurs leçons.

Nous n'avons pas cherché à restituer la prononciation

dy **tɑ̃**. mɛz ɔ̃ rmarkra, ɑ̃·trə le· **lɑ̃:g** de· **dø:** pɛr-sɔna:ʒ, œ̃ sɛrtɛ̃ **nɔ̃:brə** də diferɑ̃:ʂ djalɛktal:. məsjø ʒurdɛ̃ parlə **tu** bɔnmɑ̃, kɔm sa lqi **vjɛ̃**. sɔ̃ **mɛ:trə** s ɛt ɔpsɛrve, etydje; i parlə **lɑ̃:tmɑ̃**, kɔm i kɔ̃·**vjɛ̃** a œ̃ prɔfɛsœ:r, u:vrə le· vwajɛl də «lɛ:, dɛ:, mɛ:...» (kɔ̃·pa·re pa·ʒ **vɛ̃**, nɔt), kɔ̃·sɛrvə **l** ə[1]) feminɛ̃ aprɛ vwajɛl: su la **fɔrm** d œ̃n alɔ̃·ʒmɑ̃ e d yn le·ʒɛ:r diftɔ̃gɛ·zɔ̃, kɔm dɑ̃ **l** ɛsţ də la **frɑ̃:s**. (**mɛ:trə** fɔnetik, dizqisɑ̃ katrəvɛ̃**du:z**, pa·ʒ **sɑ̃** vɛ̃·teœ̃.)]

lə mɛ:trə də filɔzɔfi, məsjø ʒurdɛ̃

lə **mɛ:trə** də filɔzɔfi [ki **vjɛ̃** d̥ sə **batr** avɛk lez **o:trə** prɔfɛsœ:r də məsjø ʒurdɛ̃], rakɔmɔdɑ̃ sɔ̃ kɔlɛ. — vɔnɔ̃z a nɔtrə lɔsɔ̃.

məsjø ʒurdɛ̃. — **ɑ:** mɔ**sjø**, ʒə sqi fɑ·**ʃe** de· **ku** k i vuz ɔ̃ dɔne!

lə **mɛ:trə** də filɔzɔfi. — sɔla n ɛ **rjɛ̃**. œ̃ filɔzɔf sɛ rsɔvwa:r kɔm il **fo** lɛ· **ʃo:z**; e ʒ vɛ kɔ̃·**po·ze** kɔ̃·**tr ø** yn satir dy **stil** də ʒyvenal:, ki lɛ **deʃirra** də la **bɛl** fasɔ̃. **lɛ:sɔ̃ sla. kœ** vule **vuz aprɑ̃:d̥r**?

m. ʒurdɛ̃. — **tu s** kə ʂ̊ pure; kar ʒ e **tut** lez ɑ̃·**vi** dy **mɔ̃:d** d ɛt savɑ̃; e ʒ ɑ̃·ra:ʂ̊[2]) kə mɔ̃ **pɛ:r** e ma **mɛ:r** nə m ɛj pɑ fe **bjɛ̃n** etydje dɑ̃ **tut** le· **sjɑ̃:s**, kɑ̃ ʒ ɛtɛ **ʒœn:**.

lə **mɛ:trə** də filɔzɔfi. — sə sɑ̃·ti**mɑ̃** ɛ rɛ·zɔnablə; «**nam:**, si·ne dɔktri·na, vi·ta ɛstə kwa·**zi** mɔrti:s ima·**go.**»[3]) vuz ɑ̃·tɑ̃·de **sla**, e vu save lə latɛ̃, sɑ̃ **dut**?

m. ʒurdɛ̃. — **wi**; me **fɛt** kɔm **si** ʒə n lə savɛ **pɑ**. ɛsplike **mwa s** kə sa vø **di:r**.

---

1) ə = œ. **vwa:r** l ɛ̃·trɔdyksjɔ̃, para**graf** karɑ̃·teœ̃.

2) «ʒ ɑ̃·ra:ʒ» nə ʂ **di** ply **ge:r** oʒurdqi dɑ̃ s sɑ̃:s. i **j a** natyrɛlmɑ̃, dɑ̃ mɔljɛ:r, **bo:ku** d̥ **ʃo:z** ki n sɔ̃ **ply d** la kɔ̃·vɛrsa·**sjɔ̃** kɔ̃·tɑ̃·pɔrɛn:. nu n rɔlvɔ̃ kə le· ply saji**ɑ̃:t**.

3) kɔ̃·trɛ·rmɑ̃ a s kə nuz avɔ̃ fɛ pa·ʒ swasɑ̃tsɛ:z, nu dɔnɔ̃ **isi** la prɔnɔ̃·sja·**sjɔ̃** abitqɛl dy latɛ̃ ɑ̃ **frɑ̃:s**.

du temps. Mais on remarquera, entre les langues des deux personnages, un certain nombre de différences dialectales. M. Jourdain parle tout bonnement, comme ça lui vient. Son maître s'est observé, étudié; il parle lentement, comme il convient à un professeur, ouvre les voyelles de *les, des, mes* . . . (comparez p. 20, note), conserve l' *e*[1]) féminin après voyelle sous la forme d'un allongement et d'une légère diphtongaison, comme dans l'est de la France. (*Maître Phonétique,* 1892, p. 121.)]

Le Maître de philosophie, M. Jourdain

Le Maitre de philosophie [*qui vient de se battre avec lès autres professeurs de M. Jourdain*], *raccommodant son collet.* — Venons à notre leçon.

M. Jourdain. — Ah! monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés!

Le Maitre de philosophie. — Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses; et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

M. Jourdain. — Tout ce que je pourrai; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant; et j'enrage[2]) que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

Le Maitre de philosophie. — Ce sentiment est raisonnable; *nam, sine doctrina, vita est quasi mortis imago.*[3]) Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute?

M. Jourdain. — Oui; mais faites comme si je ne le savais pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

---

1) Voir l'Introduction, § 41.

2) *J'enrage* ne se dit plus guère aujourd'hui dans ce sens. Il y a naturellement, dans Molière, beaucoup de choses qui ne sont plus de la conversation contemporaine. Nous ne relevons que les plus saillantes.

3) Contrairement à ce que nous avons fait p. 76, nous donnons ici la prononciation habituelle du latin en France.

lə **mɛːtrə** də filɔzɔfi. — sɔla vø **diːr**, kə «**sɑ̃** la **sjɑ̃ːs**, la **viːj** ɛ **prɛsk** yn **imaːʒ** də la **məːr**.»

m. ʒurdɛ̃. — sə latɛ̃ **la** a rɛ'zɔ̃.

lə **mɛːtrə** də filɔzɔfi. — n ave vu **pwɛ̃** kɛlkə prɛ̃'**sip**, kɛlkə kɔmɑ̃'**smɑ̃** dɛ' **sjɑ̃ːs**?

m. ʒurdɛ̃. — o' **wi**; ʒ̊ se **liːr** e **ekriːr**.

lə **mɛːtrə** də filɔzɔfi. — par **u** vu plɛt **il** kə nu kɔmɑ̃'**sjɔ̃**?[1]) vule **vu** kə ʒ vuz **apren** la lɔ**ʒik**?

m. ʒurdɛ̃. — kɛskə **s e k** sɛt lɔ**ʒik**?

lə **mɛːtrə** də filɔzɔfi. — s ɛt **ɛl** ki ɑ̃'sɛpə lɛ' **trwɑz** ɔperɑ'**sjɔ̃** də l ɛs**pri**.

m. ʒurdɛ̃. — ki sɔ̃t **ɛlː**, se' trwɑz ɔperɑ'**sjɔ̃ d** l ɛs**pri**?

lə **mɛːtrə** də filɔzɔfi. — la prə**mjɛːr**, la zg**ɔ̃ːd** e la trwɑ'**zjɛmː**. la prə**mjɛːr**, ɛ də bjɛ̃ kɔ̃'sɔvwaːr, par lə mwa**jɛ̃** dɛz yniv**ɛrso**; la zg**ɔ̃ːd**, də bjɛ̃ zy'**ʒe**, par lə mwa**jɛ̃** dɛ' kateg**ɔri**; e la trwɑ'**zjɛmː**, də bjɛ̃ tiːrɛr yn kɔ̃'se**kɑ̃ːs**, par lə mwa**jɛ̃** dɛ' fi**gyːr**: «barb**ara**, selarɛ̃ːt, dari**ji**, feri**jo**, baralip**tonː**», etsete**ra**.[2])

m. ʒurdɛ̃. — wala dɛ' **mo** ki sɔ̃ **trɔ** rebarbatifː! sɛt lɔʒik **la n** mə rvjɛ̃ **pwɛ̃**. aprɔnɔ̃ o'trə **ʃoːz** ki swa*j* **ply** ʒœli.

lə **mɛːtrə** də filɔzɔfi. — vule vuz **aprɑ̃ːdrə** la mɔ**ralː**?

m. ʒurdɛ̃. — la mɔ**ralː**?

lə **mɛːtrə** də filɔzɔfi. — **wi**.

m. ʒurdɛ̃. — kɛsk ɛl **di**, sɛt mɔ**ralː**?

lə **mɛːtrə** də filɔzɔfi. — ɛl **trɛːt** də la felisi**te**, ɑ̃'sɛp oz **ɔm** a mɔde'**re** lœr pɑ'**sjɔ̃**, e...

m. ʒurdɛ̃. — **nɔ̃**, lɛ'sɔ̃ **sa**. ʒə sqi **biljø** kɔm tu le' **djɑːbl̥**, e i n j a mɔ**ral** ki **tjɛnː**: ʒə m vø **mɛtr** ɑ̃ kɔlɛːr tu mɔ̃ **su**, kɑ̃t i m ɑ̃ **prɑ̃***t* ɑ̃'**vi**.

lə **mɛːtrə** də filɔzɔfi. — ɛ' s la fi**zik** kə vu vulez **aprɑ̃ːdrə**?

m. ʒurdɛ̃. — kɛsk ɛl **ʃɑ̃ːt**, sɛt fi**zikː**?

---

1) ɔ̃ diːrɛ plyto ɔʒurd**qi**: «par **u** vule **vu k** nu kɔmɑ̃'**sjɔ̃** ?»

2) tu **sa** ɛt ɑ̃ **stil** də skɔlas**tikː**. se' dɛrnje **mo** dezi**n** divɛːr **ʒɑ̃ːr** də si*ll*ɔ**ʒ**ismə.

Le Maitre de philosophie.— Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

M. Jourdain. — Ce latin-là a raison.

Le Maitre de philosophie. — N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

M. Jourdain. — Oh! oui; je sais lire et écrire.

Le Maitre de philosophie. — Par où vous plaît-il que nous commencions?[1]) Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

M. Jourdain. — Qu'est-ce que c'est que cette logique?

Le Maitre de philosophie. — C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. Jourdain. — Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit?

Le Maitre de philosophie. — La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir, par le moyen des universaux; la seconde, de bien juger, par le moyen des catégories; et la troisième, de bien tirer une conséquence, par le moyen des figures: *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton*, etc.[2])

M. Jourdain. — Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs! Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

Le Maitre de philosophie. — Voulez-vous apprendre la morale?

M. Jourdain. —La morale?

Le Maitre de philosophie. — Oui.

M. Jourdain. — Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

Le Maitre de philosophie. — Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et . . .

M. Jourdain. — Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a morale qui tienne: je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.

Le Maitre de philosophie. — Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

M. Jourdain. — Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?

---

1) On dirait plutôt aujourd'hui: *Par où voulez-vous que nous commencions?*

2) Tout cela est en style de scolastique. Ces derniers mots désignent divers genres de syllogismes.

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — la fizik ɛ **sɛl** ki ɛksplik lɛˑ prẽˑsiɲ dɛˑ **ʃoːz** natyrɛlː, e lɛˑ prǫprijete dɛˑ **koːr**; ki diskuːr də la natyːr dɛz elemũ, dɛˑ meto, dɛˑ minero, dɛˑ **pjɛːr**, dɛˑ **plãːtz** e dɛz animo, e nuz ãˑsɛɲə lɛˑ **koːz** də **tu** lɛˑ meteɔːr, l arkãˑsjɛl, lɛˑ fø vɔlũ[1]), lɛˑ kɔmɛt, lɛz eklɛːr, lə tɔnɛːr, la **fudrə**, la **plqiːj**, la **nɛːʒ**, la **grɛːl**, lɛˑ **vãz** e lɛˑ turbijõ.

m. ʒurdẽ. — i j a **trɔ** d̥ tẽˑtamaːr laddũ, trɔ d **brujamini.**

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — kə vule vu **dõ** kə ʒ vuz aprɛnː?

m. ʒurdẽ. — aprɔne **mwa** **l ɔrtɔgrafː.**

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — **trɛː** vɔlõˑ**tje.**

m. ʒurdẽ. — **aprɛ**, vu m aprãˑ**dre** l almana, pur sawaːr kãt *i* **j** a **d** la **lynː**, e kãt *i* *n* j ãn a **pwẽ.**

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — **swatː.** pur **bjẽ** **sqiːvrə** vɔtrə pãˑ**seĭ**, e trɛˑte sɛt **matjɛːr** ã filəzɔf, il fo kɔmãˑ**se**, sɛlõ **l ɔrdrə** dɛˑ **ʃoːz**, par yn egzaktə kɔnɛsãːs̥ də la natyːr dɛˑ **lɛtr** e d la diferãːt **manjɛːr** də lɛˑ prɔnõˑse **tutː.** e lad̥**sy**, ʒ e a vu **diːr** kə lɛˑ **lɛtrə** sõ diviˑzeĭz ã **vwajɛlː**, ẽˑsi diṭ **vwajɛlː**, parsə k ɛlz **eksprim** lɛˑ **vwa**; e ã kõˑ**sɔnː**, ẽˑsi apleĭ kõˑ**sɔnː**, parsə k ɛl **sɔnː** avɛk lɛˑ **vwajɛlː**, e nə **fõ** kə marke lɛˑ **divɛrsɛz** artikylɑˑ**sjõ** dɛˑ **vwa.**[2]) il j a **sẽː** **vwajɛlz** u **vwa**: **ɑ**, **e**, **i**, **o**, **y**.

m. ʒurdẽ. — ʒ ãˑtã **tu** **sa.**

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — la vwa **ɑ** sə **fɔrm** ãn uvrã **fɔːr** la **buʃː** **ɑ.**

m. ʒurdẽ. — **ɑ**, **ɑː.** **wi.**

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — la vwa **e** sə **fɔrm**

---

1) u **fø** fɔlɛ.

2) seˑ definisjõ nə sõ **pɑz** **irreproʃablə.** leˑ **vwajɛlː** sõt ẽˑ**si** **aple** pask ɛl nə sõ kə deˑ mɔdifikɑˑsjõ də la **vwa**, u vibrɑˑsjõ deˑ kɔrd vɔkalː (**vwaːr** l ẽˑtrɔdyksjõ paragraf karãtkatr̥). kãt o kõˑsɔnː, lœr nõ **mɛːm** ɛ mɔvɛ; kar il ɛ posiblə də le prɔnõˑse sã vwajɛlː, e s ɛ s kə nu fəzõ kã nu diˑzõ «**pst**» «**ʃt**», etsɛtɛra.

Le Maitre de philosophie. — La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés des corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants[1]), les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. Jourdain. — Il y a trop de tintamarre là dedans, trop de brouillamini.

Le Maitre de philosophie. — Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. Jourdain. — Apprenez-moi l'orthographe.

Le Maitre de philosophie. — Très volontiers.

M. Jourdain. — Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

Le Maitre de philosophie. — Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette manière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres et de la différente manière de les prononcer toutes. Et, là-dessus, j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix.[2]) Il y a cinq voyelles ou voix: A, E, I, O, U.

M. Jourdain. — J'entends tout cela.

Le Maitre de philosophie. — La voix A se forme en ouvrant fort la bouche: A.

M. Jourdain. — A, A. Oui.

Le Maitre de philosophie. — La voix E se forme

---

1) ou feux follets.

2) Ces définitions ne sont pas irréprochables. Les voyelles sont ainsi appelées parce qu'elles ne sont que des modifications de la voix, ou vibration des cordes vocales (voir l'Introduction, § 44). Quant aux consonnes, leur nom même est mauvais; car il est possible de les prononcer sans voyelle, et c'est ce que nous faisons quand nous disons *pst, chut*, etc.

ɑ̃ rapʀɔʃɑ̃ la mɑ:ʃwa:ʀ d ɑ̃'bɑ də sɛl d ɑ̃'*h*o:
ɑ, e.

m. ʒurdɛ̃. — **ɑ, e; ɑ:, e:. ma** fwa, **wi. ɑ:** k*ə* s*la* e **bo**![1])

lə **mɛ:***tʀə* də filɔzɔfi. — e la vwa **i**, ɑ̃ rapʀɔʃɑ̃t ɑ̃'kɔ:ʀ davɑ̃'ta:ʒ lɛ' mɑ:ʃwa:ʀ **l** yn də **l o:**t̥ʀ, e ekartɑ̃ lɛ' dø' **kwɛ̃** də la **buʃ** vɛʀ lɛz ɔʀɛ:j: **ɑ, e, i.**

m. ʒurdɛ̃. — **ɑ, e, i, i, i, i:.** s*la* e **vʀɛ.** vi:v la sjɑ̃:s!

lə **mɛ:***tʀə* də filɔzɔfi. — la vwa **o** sə **fɔʀm** ɑ̃ ruvʀɑ̃ lɛ' mɑ:ʃwa:ʀ, e rapʀɔʃɑ̃ lɛ' **lɛ:**vʀə par lɛ' dø' **kwɛ̃**, lə ***h*o** e lə **bɑ: o.**

m. ʒurdɛ̃. — **o, o:.** *i n* j a **rjɛ̃** d̥ p*ly* **ʒyst. ɑ, e, i, o, i, o.** s*la* et admirablə! **i, o, i:, o:.**

lə **mɛ:***tʀə* də filɔzɔfi. — l uvɛʀ**ty:**ʀ də la **buʃ** fɛ **ʒystəmɑ̃** kɔm œ̃ pti **rɔ̃** ki rəpʀezɑ̃:t œ̃n **o.**

m. ʒurdɛ̃. — **o, o, o:.** vuz ave rɛ'**zɔ̃**, **o. ɑ:** la bɛl **ʃo:**z kə d̥ sawa:ʀ kɛkʃo:z!

lə **mɛ:***tʀə* də filɔzɔfi. — la vwa **y** sə **fɔʀm** ɑ̃ rapʀɔʃɑ̃ lɛ' **dɑ̃**, sɑ̃ lɛ' **ʒwɛ̃:**dr ɑ̃'tjɛʀ**mɑ̃**, e alɔ̃'**ʒɑ̃** lɛ' dø' **lɛ:**vʀəz ɑ̃ də*h*ɔ:ʀ, lɛz apʀɔʃɑ̃t o'**si** l yn də **l o:**tʀə, sɑ̃ lɛ' **ʒwɛ̃:**drə tutafɛ: **y.**

m. ʒurdɛ̃. — **y, y:.** *i n* j a **rjɛ̃** d̥ p*ly* veritablə: **y.**

lə **mɛ:***tʀə* də filɔzɔfi. — vo dø' **lɛ:**vʀə s alɔ̃:ʒ kɔm si vu fəzje la **mu:w**: d u **vjɛ̃** kə si vu la vule **fɛ:**ʀ a kɛl**kœ̃**, e vu **mɔ**ke d*ə* **lɥi**, vu n*ə* sɔrje lɥi **di:**ʀ kə **y:.**

m. ʒurdɛ̃. — **y:, y:.** s*la* e **vʀɛ. ɑ:** kə **n** ɛ:ʒ etydje ply **to** pur sawar tu **sa**!

lə **mɛ:***tʀə* də filɔzɔfi. — dəmɛ̃, nu vɛ'rɔ̃ lɛz o:tʀə **lɛ**tʀə, ki **sɔ̃** lɛ' kɔ̃'**sɔn:.**

m. ʒurdɛ̃. — ɛsk i **j a** de' **ʃo:**z o'si kyrjø:ʒ k a sɛl**si**?

lə **mɛ:***tʀə* də filɔzɔfi. — sɑ̃ **dut:.** la kɔ̃'sɔn **de**, par egzɑ̃:plə, sə prɔnɔ̃:s ɑ̃ dɔnɑ̃ dy **bu d** la **lɑ̃:**g o'dsy dɛ' **dɑ̃** d ɑ̃'***h*o:** **da.**

m. ʒurdɛ̃. — **da, da. wi. ɑ:** le' bɛl **ʃo:z**! le' bɛl **ʃo:z**!

---

1) ɔ̃ di:ʀɛ plyto ɔʒurdɥi: «**ɑ: k s ɛ bo!**»

en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut: A, E.

M. Jourdain. — A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau![1])

Le Maitre de philosophie. — Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles: A, E, I.

M. Jourdain. — A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

Le Maitre de philosophie. — La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas: O.

M. Jourdain. — O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable! I, O, I, O.

Le Maitre de philosophie. — L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. Jourdain. — O, O, O. Vous avez raison, O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

Le Maitre de philosophie. — La voix U se forme en rapprochant les dents, sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les joindre tout à fait: U.

M. Jourdain. — U, U. Il n'y a rien de plus véritable: U.

Le Maitre de philosophie. — Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue: d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. Jourdain. — U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela!

Le Maitre de philosophie. — Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. Jourdain. — Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

Le Maitre de philosophie. — Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut: DA.

M. Jourdain. — DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

---

1) On dirait plutôt aujourd'hui: *Ah! que c'est beau!*

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — **l ɛf**, ɑ̃n apɥi**jɑ̃** lɛˑ **dɑ̃** d ɑ̃ˑ***h*o** syr la **lɛːvrə** də d̥**su**ː **fa**.

m. ʒurdɛ̃. — **fa**, **fa**. s e la **verite** ! **ɑː** mɔ̃ **pɛːr** e ma **mɛːr**, kə ʒ vu vø d **malː** !

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — e **l ɛːr**, ɑ̃ pɔrtɑ̃ lə **bu d** la **lɑ̃ːg** ʒysk o ***h*o** dy palɛ ; də **sɔrtə** k etɑ̃ froˑ**leĭ** par **l ɛːr** ki **sɔːr** avɛk **fɔrs**, ɛl lɥi **sɛdː**, e rəvjɛ̃ tu**ʒuːrz** o mɛm ɑ̃ˑ**drwɑ**, fəzɑ̃t yn ma**njɛːr** də trɑ̃ˑblə**mɑ̃** : **rː**, **rːa**.[1])

m. ʒurdɛ̃. — **rː**, **rː**, **rːa** ; **rː**, **rː**, **rː**, **rː**, **rː**, **rːa**. s*la* e **vrɛ**. **ɑː** l abil **ɔm** kə vuz **ɛt**, e k̥ ʒ e pɛr**dy** d̥ **tɑ̃** ! **rː**, **rː**, **rː**, **rːa**.

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — ʒə vuz ɛksplik**re** a **fɔ̃** tut sɛˑ kyrjoˑ**zite**.

m. ʒurdɛ̃. — ʒ vuz ɑ̃ **pri**. o **rɛst**, *i* fo kə ʒ vu **fas** yn kɔ̃ˑfi**dɑ̃ːs**. ʒə sɥi*z* amu**rø** d yn pɛr**sɔn** də **grɑ̃ːd̥** kalite, e ʒ̊ swɛtrɛ k̥ vu m ɛˑda**sje**[2]) a lɥi **ekriːr** kɛk**ʃoːz** dɑ̃z œ̃ pti bi**jɛ** kə ʒ vø leˑse tɔ̃ˑ**be** a seˑ **pje**.

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — fɔr **bjɛ̃** !

m. ʒurdɛ̃. — sa sra ga**lɑ̃**, **wi** ?

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — sɑ̃ˑ **dutː**. sɔ̃ˑ s̥ deˑ **vɛːr**[3]) kə vu lɥi vulez **ekriːr** ?

m. ʒurdɛ̃. — nɔ̃ **nɔ̃** ; pwɛ̃ d **vɛːr**.

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — vu n vule kə d la **proːz** ?

m. ʒurdɛ̃. — **nɔ̃**, ʒə n vø ni **proːz** ni **vɛːr**.

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — il fo **bjɛ̃** kə sə **swa** l œ̃n u **l oːtrə**.

m. ʒurdɛ̃. — pur**kwa** ?

lə **mɛːtrə** də filəzɔfi. — par la rɛˑ**zɔ̃**, mə**sjø**, k il n i **a**, pur s ɛksprime, kə la **proːz** u leˑ **vɛːr**.

m. ʒurdɛ̃. — *i n* j a k la **proːz** u leˑ **vɛːr** ?

---

1) s ɛt yn **treː bɔn** dɛskripsjɔ̃ də **l ɛːr** lɛ̃ˑ**gwal** ruˑ**le**, apøprɛ yniv**ɛrsɛl** ɑ̃ˑ**koːr** ɑ̃ **frɑ̃ːs** dy **tɑ̃ d** mɔljɛːr. (**vwaːr** l ɛ̃ˑtrɔdyk**sjɔ̃**, paragraf vɛ̃t**sis**, sɛ̃ˑ**kɑ̃ːt**.)

2) si mə**sjø** ʒur**dɛ̃** viˑ**vɛt** oʒur**dɥi**, i n mɑ̃ˑ**krə** pɑ d **diːr** : «ʒə vu**drɛ** k̥ vu m ɛˑ**dje**.»

3) nu diˑ**rjɔ̃** ply**to** oʒur**dɥi** : «ɛːs̥ deˑ **vɛːr** ?»

Le Maitre de philosophie. — L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous: FA.

M. Jourdain. — FA, FA. C'est la vérité! Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

Le Maitre de philosophie. — Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement: R, RA[1]).

M. Jourdain. — R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes, et que j'ai perdu de temps! R, R, R, RA.

Le Maitre de philosophie. — Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. Jourdain. — Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez[2]) à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

Le Maitre de philosophie. — Fort bien!

M. Jourdain. — Cela sera galant, oui?

Le Maitre de philosophie. — Sans doute. Sont-ce des vers[3]) que vous lui voulez écrire?

M. Jourdain. — Non, non; point de vers.

Le Maitre de philosophie.—Vous ne voulez que de la prose?

M. Jourdain. — Non, je ne veux ni prose ni vers.

Le Maitre de philosophie. — Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. Jourdain. — Pourquoi?

Le Maitre de philosophie. — Par la raison, monsieur, qu'il n'y a, pour s'exprimer, que la prose ou les vers.

M. Jourdain. — Il n'y a que la prose ou les vers?

---

1) C'est une très bonne description de l' (r) lingual roulé, à peu près universel encore en France du temps de Molière. (Voir l'Introduction, §§ 26, 50.)

2) Si M. Jourdain vivait aujourd'hui, il ne manquerait pas de dire: *Je voudrais que vous m'aidiez.*

3) Nous dirions plutôt aujourd'hui: *Est-ce des vers?*

lə mɛːtrə də filɔzɔfi. — nõ məsjø[1]). tu sə ki n ɛ pwɛ̃ proːz ɛ vɛːr, e tu sə ki n ɛ pwɛ̃ vɛːr ɛ proːz.

m. ʒurdɛ̃. — e kɔm lõ parl, kɛskə s e dõ k sa?

lə mɛːtrə də filɔzɔfi. — də la proːz.

m. ʒurdɛ̃. — kwa! kɑ̃ ʒ diː: «nikɔlː, aporte mwa meˑ pɑ̃ˑtufl̩, e m dɔne mõ bɔnɛ d nųi», s e d la proːz?

lə mɛːtrə də filɔzɔfi. — wi məsjø.

m. ʒurdɛ̃. — par ma fwa, i j a ply d̩ karɑ̃ˑt ɑ̃ kə ʒ di d la proːz, sɑ̃ k̩ ʒ ɑ̃ sysə rjɛ̃[2]); e ʒ vu sųi lə plyz obliːʒe dy mõːd də m awaːr apri sa. ʒ vudrɛ dõ lųi mɛt̩ dɑ̃z œ̃ bijɛ: «bɛl markiːz, vo boz jø mə fõ muriːr d amuːr»; mɛ ʒ vudrɛ k sa fy mi d yn manjɛːr galɑ̃ːt, kə sa fy turne ʒɑ̃ˑtimɑ̃.

lə mɛːtrə də filɔzɔfi. — mɛtrə kə lɛˑ fø də sɛz jø redųiːz vətrə kœːr ɑ̃ sɑ̃ːdrə; kə vu sufre nųit e ʒuːr pur ɛl lɛˑ vjɔlɑ̃ːs̩ d œ̃...

m. ʒurdɛ̃. — nõ nõ nõ; ʒə n vø pwɛ̃ tu sa. ʒə n vø kə s kə ʒ vuz e diː «bɛl markiːz, vo boz jø mə fõ muriːr d amuːr.»

lə mɛːtrə də filɔzɔfi. — il fo bjɛ̃n etɑ̃ːdr œ̃ pø la ʃoːz.

m. ʒurdɛ̃. — nõ, vu diː ʒ[3]). ʒə n vø kə seˑ sœl parɔl la dɑ̃ l bijɛ, me turne a la mɔd, bjɛ̃n arɑ̃ˑʒe kɔm i fo. ʒ vu pri də m diːr œ̃ pø, pur waːr, leˑ divɛrsə manjɛːr dõt õ le pø mɛtr.

lə mɛːtrə də filɔzɔfi. — õ pø lɛˑ mɛtrə prəmjɛrmɑ̃ kɔm vuz ave diː «bɛl markiːz, vo boz jø mə fõ muriːr d amuːr.» u bjɛ̃: d amuːr muriːr

---

1) nu diˑrjõ o kõˑtrɛːr: «wi məsjø», par aprɔbɑˑsjõ də s k a di məsjø ʒurdɛ̃. lə «nõ» s akɔrd avɛkˑl ide negatiːv də la frɑːz presedɑ̃ːt.

2) məsjø ʒurdɛ̃ diˑrɛt ozurdųi: «i j a ply d̩ karɑ̃ˑt ɑ̃ kə ʒ di d la proːz, sɑ̃ ˑt ʒ ɑ̃ safə ˑjɛ̃», «sɑ̃ l sawaːr», u «sɑ̃z ɑ̃ rjɛ̃ sawaːr». «sys» fərɛ pɑ̃ˑse o vɛrb̩ «syse».

3) «vu diː ʒ» nə ʒ di ply.

Le Maitre de philosophie. — Non, monsieur[1]). Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. Jourdain. — Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

Le Maitre de philosophie. — De la prose.

M. Jourdain. — Quoi! Quand je dis: «Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit», c'est de la prose?

Le Maitre de philosophie. — Oui, monsieur.

M. Jourdain. — Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien[2]); et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*; mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

Le Maitre de philosophie. — Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un . . .

M. Jourdain. — Non, non, non; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit: *Belle marquise vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

Le Maitre de philosophie. — Il faut bien étendre un peu la chose.

M. Jourdain. — Non, vous dis-je[3]). Je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

Le Maitre de philosophie. — On peut les mettre premièrement comme vous avez dit: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien: *D'amour mourir*

---

1) Nous dirions au contraire: *Oui, monsieur*, par approbation de ce qu'a dit M. Jourdain. Le *Non* s'accorde avec l'idée négative de la phrase précédente.

2) M. Jourdain dirait aujourd'hui: *Il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en sache rien, sans le savoir*, ou *sans en rien savoir. Susse* ferait penser au verbe *sucer*.

3) *Vous dis-je* ne se dit plus.

mə **fɔ̃**, bɛl markiːz, vo boz **jø**.» u **bjɛ̃**:
«voz jø **bo** d amuːr mə **fɔ̃**, bɛl markiːz, muriːr.»
u **bjɛ̃**: «muriːr vo boz **jø**, bɛl markiːz, d amuːr
mə **fɔ̃**.» u **bjɛ̃**: «mə **fɔ̃** voz jø **bo** muriːr,
bɛl markiːz, d **amuːr**.»

m. ʒurdɛ̃. — me də tut seˑ fasɔ̃ **la**, lakɛl e la mɛjœːr?

lə **mɛːtrə** də filɔzɔfi. — sɛl kə vuz ave **dit**: «bɛl markiːz, vo boz **jø** mə fɔ̃ muriːr d **amuːr**.»

m. ʒurdɛ̃. — səpɑ̃ˑdɑ̃ ʒ n e **pwɛ̃***t* etydje, e ʒ e fe **sa** tu dy prəmje **ku**. ʒə vu rmɛrsi də **tu** mɔ̃ **kœːr**, e ʒ vu **pri d** vəniːr dəmɛ̃ dəbɔnœːr.

lə **mɛːtrə** də filɔzɔfi. — ʒə n i mɑ̃ˑkre **pɑ**.

mɔljɛːr,

lə burʒwa ʒɑ̃ˑtijɔmː, aktə **dø**, sɛˑn **sis**:.

fɛ̃

me font, belle marquise, vos beaux yeux. Ou bien: *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir.* Ou bien: *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font.* Ou bien: *Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour.*

M. JOURDAIN. — Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Celle que vous avez dite: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

M. JOURDAIN. — Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Je n'y manquerai pas.

MOLIÈRE,
Le Bourgeois gentilhomme, Acte II, Scène 6.

FIN

Association Phonétique Internationale

Le but que poursuit l'Association est le développement de l'étude scientifique et pratique des langues parlées, en se servant des derniers résultats des recherches phonétiques et de l'expérience pédagogique.

Ses principes d'enseigement, en ce qui concerne les langues étrangères, sont résumés dans le programme suivant:

1. Ce qu'il faut étudier d'abord dans une langue étrangère, ce n'est pas le langage plus ou moins archaïque de la littérature, mais le langage parlé de tous les jours.

2. Le premier soin du maître doit être de rendre parfaitement familiers aux élèves les *sons* de la langue étrangère. Dans ce but il se servira d'une transcription phonétique, qui sera employée à l'exclusion de l'orthographe traditionnelle pendant la première partie du cours.

3. En second lieu, le maître fera étudier les *phrases* et les tournures idiomatiques les plus usuelles de la langue étrangère. Pour cela il fera étudier des textes suivis, dialogues, descriptions et récits, aussi faciles, aussi naturels et aussi intéressants que possible.

4. Il enseignera d'abord la grammaire inductivement, comme corollaire et généralisation des faits observés pendant la lecture: une étude plus systématique sera réservée pour la fin.

5. Autant que possible, il rattachera les expressions de la langue étrangère directement aux idées ou à d'autres expressions de la même langue, non à celles de la langue maternelle. Toutes les fois qu'il le pourra, il remplacera donc la traduction par des leçons de choses, des leçons sur des images, et des explications données dans la langue étrangère.

6. Quand plus tard il donnera aux élèves des devoirs écrits à faire, ce seront d'abord des reproductions de textes déjà lus et expliqués, puis de récits faits par lui-même de vive voix; ensuite viendront les rédactions libres; les versions et les thèmes seront gardés pour la fin.

N. B. — Ce programme indique les *tendances générales* de l'Association, non l'opinion individuelle de *chaque membre*.

En ce qui concerne la langue maternelle, l'Association préconise l'emploi d'un alphabet phonétique pour l'enseignement de la lecture aux enfants et aux illettrés, comme moyen d'arriver rapidement à lire d'abord la littérature en transcription phonétique, puis la littérature en orthographe usuelle.

Le siège de la Société est à Bourg-la-Reine, Seine, 20 rue de la Madeleine.

Corrections

Les lecteurs voudront bien excuser les fautes d'impression qui subsistent encore dans notre livre, malgré tous les efforts du correcteur, en raison des grandes difficultés typographiques qu'il présente. *Ils devront aussi se rappeler nos observations des §§ 53, 55, 69.* — Je conseille de faire de suite au texte les modifications suivantes:

page		
XX,	l. 15	*chair* (ou *Stuhl*).
XXVI,	10 (II)	**jès**,
XXXII,	5 (I)	**è**
	10 (II)	**ɔ̀ ɔ:**
	6 (III)	**ø̀ è**
	(cp. les tableaux pp. XLV, XLVI, XLVII)	
XXXVI,	17	anglaise
XXXIX,	26	(pɑ'sɐ) *passé.*
	2	(note 2) excep-
XLVIII,	13	*l mouillé,*
LVI,	36	normale,
2,	21	karɑ̃'teœ̃.
4,	5 (II)	leplyʃo:d eleplysɛʃ
6,	27 (I)	də nə pɑ puvwa:r
	1, 2 (II)	vjɛ̃'drəsɑ̃'duṭ
7,	10	Il vole,
	11	les champs
8,	5 (I)	atɑ̃:drə
10,	15 (I)	le' sɛ̃:k
12,	10 (I)	ʒə vɛ
18,	2	**fɛ**
20,	36	karɑ̃'teœ̃.
26,	1	dɑ'sʃ̧ɔ̃\.
	8	etɛ:.s marli
	29	kɔ̃prɑ̃:dr̥,
	38	dɑ̃ la me'zɔ̃,
38,	6	**s ɛ ṣ**
	30	ʒo'zɛf **dø**
39,	9	bien la[2]) perdre
	15	Et Pierre,

page		
40,	l. 35	trɔ **bɔ̃**;
46,	5	lə syltɑ̃.
48,	29	nɔtrə
56,	21	varjabl̥,
58,	3	ɑ̃'kɔ:r
69,	42	histoire:
72,	32	**tɔrt**,
80,	34	pei;
85,	20	morte,
88,	2	də no
	21	kɔmɑ̃'sɐ
94,	30	ʃɑ'tlɛ̃
104,	12	nɔ̃'brə
	29	nə puvɛt
110,	36	abɔrdɛ'r
112,	2	**l** o:trə
120,	14	ɔnɛ'ṭ
123,	16	narquoise,
130,	35	**mɔd**,
148,	15	saṵtje
162,	21	lə sɔk
166,	7	**tɑ̃:drə**
174,	23	ʒə m
176,	2	ʒu'r
181,	4	ou, parjure,
	11	voix:
184,	11	le' **rapid**
201,	31	Songez-vous qu'il est là
212,	9	krɛ̃'**tif**,
216,	14	**matlo**,
238,	37	o'ḍsy

Zum neusprachlichen Unterricht

Andrews, E. A., A Short History of English Literature. 2. Auflage. Geb. . . . . ℳ 2.20

Crétin, P. M., La France. Passé. Présent. Avenir. . . . Geb. ℳ 2.40

Cury, C., et O. Boerner, histoire de la littérature française. 2. Aufl. Geb. . . . . ℳ 5.—

Dinkler, R. und **Mittelbach, A.,** Englische Gedichte und Lieder. Mit 11 Abbildungen im Text. Geheftet . . . . . ℳ —.60

Flagstad, Chr. B., Psychologie der Sprachpädag. Versuche zu einer Darstell. der Prinzipien des fremdsprachl. Unterrichts auf Grund der psychol. Natur der Sprache. Geh. ℳ 5.—, geb. . . . . ℳ 6.—

Friedrich, Fr., Auswahl französischer Lyrik nebst einigen Fabeln La Fontaines. Nach Stoffgebieten geordnet für den Schulgebrauch herausgegeben. In Pappband . . . . . ℳ 1.50

Jespersen, O., Lehrbuch der Phonetik. Deutsch von H. Davidsen. Mit 2 Tafeln. 2. Auflage. Geh. ℳ 5.20, geb. . . . . ℳ 5.80

—— Elementarbuch d. Phonetik. Geh. ℳ 2.60, geb. . . . . ℳ 3.—

—— Phonetische Grundfragen. Mit 2 Fig. i. Text. Geh. ℳ 3.60, geb. ℳ 4.20

—— Growth and Structure of the English language. 2. Aufl. Geb. . . . . ℳ 3.60

Jones, D., 100 poésies enfantines. Geh. ℳ 1.80, geb. . . . ℳ 2.20

—— Intonation curves. Steif geh. . . . . ℳ 2.60

Kirchner, Fr, Englische Gedichte, stufenm. geordn. u. erl. 3., verm u. veränd. Aufl. Bearb. v. Wilh. Kuntz u. Marie Richter. Geb. ℳ 1.20

Krebs, E., Abrégé de l'histoire de la littérature française de Corneille à nos jours. 5. Auflage. Kart. . . . . ℳ 1.—

Lindelöf, U., Grundz. d. Gesch. d. engl. Sprache. Geh. ℳ 2.—, geb. ℳ 2.40

Noël-Armfield, G., 100 Poems for Children. Steif geh. . . . . ℳ 2.—

Passy, P., Petite Phonétique Comparée des principales langues européennes. 2. Auflage. Geh. ℳ 2.—, geb. . . . . ℳ 2.40

Porzezinski, V., Einleitung in die Sprachwissenschaft. Autorisierte Übertragung aus dem Russischen von E. Böhme. Geh. ℳ 3.—, geb. ℳ 3.60

Quiehl, K., Französische Aussprache und Sprachfertigkeit. 5. Auflage. Geh. ℳ 5.—, geb. . . . . ℳ 5.60

Sakmann, P., und **Dierlamm, G.,** Französische und englische Dichter und Schriftsteller in der Schule. Stuttgarter Ferienkursus für Schriftstellererklärung. Geh. . . . . ℳ 1.40

Thiergen-Hamann, English Anthology containing specimens of English poetry and prose with lives of authors. From the 14th century to the present day. Mit 26 Illustrat. und 1 Karte. Geb. . . . . ℳ 4.20

Thiergen, O., Methodik d. neuphil. Unterr. 3. Aufl. ℳ 3.40, geb. ℳ 4.—

Viëtor, W., Deutsches Lesebuch in Lautschrift. Als Hilfsbuch zur Erwerbung einer mustergültigen Aussprache. I. Fibel u. erstes Lesebuch. 5. Aufl. Geb. ℳ 3.— II. Zweites Lesebuch. 2. Aufl. Geb. ℳ 3.—

—— Kleines Lesebuch in Lautschrift. Kart. . . . . ℳ —.80

—— und **F. Doerr,** Englisches Lesebuch. Unterstufe. Teil I. Ausgabe in Lautschrift von E. R. Edwards. 2. Aufl. Geb. . . ℳ 2.20

Wähmer, R., Spracherlernung u. Sprachwissenschaft. Die Angliederung des Sprachunterrichts in den wissenschaftl. Bildungsplan der höh. Schule dargelegt am Französischen. Geh. ℳ 2.—, geb. . . ℳ 2.80

Die romanischen Literaturen und Sprachen mit Einschluß des Keltischen. (Die Kultur der Gegenwart. Hrsg. von Prof. P. Hinneberg. Teil I, Abt. XI, 1.) Geh. ℳ 12.—, geb. ℳ 14.—, in Halbfr. . . . . ℳ 16.—

Verlag von B. G. Teubner in Leipzig und Berlin

Druck von B. G. Teubner in Leipzig.

Date Due

PASSY/CHRESTOMATHIE FRANCA
P3/1917
LC
FACULTY
STAFF
SPECIAL
MENDING
DUE DATE
TEL. NO.
NORTHEASTERN UNIVERSITY LIBRARIES
BOSTON MASS. 02115

PC2117
P3
1917

Passy, Jean Bénigne, 1866-1898.
Chrestomathie française : morceaux choisis de prose et de poésie avec prononciation figurée, à l'usage des étrangers, précédés d'une introductio sur la méthode phonétique / par Jean Passy et A. Rambeau. -- 4. éd., revue et corrigée. -- Leipzig : B. G. Teubner, c1917, 1918 printing.
lxiv, 247 p. : 23 cm.

41355

PC 2117.P3 1917
3 9358 00041355 6